Est Bibliothecæ Abbatiæ
Florentinæ ex dono
P. D. Jo: Bapt. Rota
Veneti.

15. 5. 188

15 G. 5

Badia 1050:

Reflexions Morales, Satyriques et Comiques.

REFLEXIONS MORALES SATIRIQUES ET COMIQUES,

Sur les Mœurs

DE NOTRE SIECLE.

Troisiéme Edition corrigée & augmentée.

On y a joint une Clef.

Nil admirari —— Horat.

A AMSTERDAM,
Chez J. FREDERIC BERNARD.

M. DCC. XVI.

—— Liberius ſi
Dixero quid, ſi forte jocoſius,
hoc mihi juris
Cum venia dabis. —— Horat.

PREFACE

QUand on a tourné le feuillet du titre, la premiere choſe que l'on preſente ordinairement au Lecteur, c'eſt l'Epitre ; la Preface ſuit & ſans ces deux choſes, un Livre aujourd'hui n'eſt gueres que la moitié d'un Livre, & un Auteur n'eſt pas un Auteur entier. J'ai ſuivi preſque ce plan: Voici une Preface. Le public jugera ſi elle eſt neceſſaire ou non. A l'égard du deſſein de cet Ouvrage, il eſt viſible & le titre le fait conoitre : trois Editions lui donnent quelque merite & c'eſt plus que je n'euſſe oſé eſperer. Je n'aurois plus rien à dire & je ſerois déja à la fin de ma Preface, s'il ne falloit repondre ici à l'ob-

jection de ceux qui diront qu'après les Pascal, les Rochefoucaut, les la Bruiere, on ne peut qu'être Auteur plagiaire. J'avouë que je mets quelque fois en oeuvre les pensées de ces Auteurs. Je les ai lûs & rélûs, & comment après cela ne pas se rencontrer avec eux? Je souscris donc à cette censure & souhaite que l'on prenne la peine de relire Pascal, la Rochefoucaut & la Bruiere dans mon Livre. Qui ne sait d'ailleurs que depuis long-tems on ne pense rien de nouveau sur les hommes; & que l'on est tout au plus original dans la maniere de rajeunir de vieilles pensées, (s'il est permis de parler ainsi.) Les grans hommes que j'ai nommé ne sont eux-mêmes originaux qu'en cela. C'estbeaucoup, si après ces heu-

heureux genies, on peut redire ce qu'ils ont dit ; ſans cependant l'obſcurcir, ou ſans en éfacer l'éclat.

Mais d'ailleurs il eſt neceſſaire de repréſenter ſouvent les defauts des hommes ; Bien que l'on eſpére peu de corriger abſolument ces defauts, on arrête au moins pour quelques momens les mauvaiſes inclinations des hommes. Peut être travailleroit-on avec plus de fruit, ſi l'on s'attachoit à étudier ces inclinations chez ſoi, autant que l'on va les étudier chez les autres. Car enfin nôtre cœur nous fourniroit aſſés dequoi corriger, & critiquer ; & ſi nous ſentions veritablement nôtre ridicule, nous n'aurions plus beſoin du ridicule d'autrui. Cet Examen de nous mêmes nous ſeroit incompa-

rablement plus utile, que le ſoin d'entaſſer ſciences ſur ſciences, qui bien loin de nous éclairer, nous jettent ſouvent dans des tenebres impenetrables; dont tout l'avantage eſt ordinairement de diminuer les bonnes qualités du cœur & de fortifier la corruption de l'eſprit.

Après tout, le peu d'Examen que l'homme fait de ſoi même à des cauſes preſque invincibles. Nous ſommes préoccupés en faveur de nôtre cœur & nous nous regardons comme bons & ſages, quoique notre bonté ne ſoit qu'une bonté chimerique, une lueur fauſſe qui nous conduit à l'erreur: Nous n'avons preſque toujours que de fauſſes idées du bien & du mal: ainſi nous prenons l'un pour l'autre, & moitié par pareſſe, moitié par les

faux

faux plaiſirs des ſens, nous ne cherchons point à connoitre le vrai bien & le vrai mal. L'imitation nous précipite dans le ridicule du vice & nous fait haïr la vertu qui lui eſt contraire. L'indocilité qui naît de cette ignorance & de cette imitation acheve de nous retenir dans l'erreur, afin que nous n'ayons pas la honte de nous corriger. Si pourtant nous avons aſſés de courage pour franchir ce pas dangereux, l'interêt du monde vient nous attacher plus que jamais à nos vices, & nous ſommes éloignés pour toûjours d'une correction ſalutaire. Ce n'eſt pas tout encore; la vanité que les plus belles leçons de la ſageſſe divine n'ont pû arracher du cœur humain, nous fait illuſion, & nous voilà tout glorieux d'être mauvais.

Car la folie de cette vanité eſt telle, que l'on eſpere d'etre admiré en toute maniere, par les défauts que l'on blâme dans les autres. Par exemple, celui que l'on appelle *un homme d'eſprit*, *un habile homme*, *un grand homme*, n'afectera que trop ſouvent dans ſes habits, dans ſon maintien, dans ſes mœurs, une negligence bizarre, qui lui marquera bien plûtôt, s'il veut y faire attention, le déreglement, que l'élevation de ſon eſprit. Il s'abandonnera à ſon humeur, il ſera dificile; il mépriſera les bienſeances; ſa conduite ſera extraordinaire. S'il eſt prudent quelquefois & exact dans les affaires de la vie, ce ſera ſans Reflexion; car que lui importe t'il de ſe polir, ou de ſe reformer? Il a dans la tête un ſyſtême qu'il bâtit avec grand ſoin; toute

autre

autre choſe ne lui eſt rien auprix de cette afaire importante, d'où à ſon avis, le bien Public doit dependre. Ce n'eſt pas là pourtant le veritable but de cet homme ; il veut ſe diſtinguer & ne rien faire qui ſente le peuple. Ces diſtinctions lui ſont neceſſaires, pour s'attirer la veneration; elles obligent a penſer à lui & * à le montrer du doigt par reſpect. En éfet le peuple eſt aſſés ſot pour donner dans ces fadaiſes ; il dit en maître qui décide ; *c'eſt là un grand homme* ; *les grands hommes ſe diſtinguent ainſi*, & ce grand homme trouve ridicules ces mêmes déréglemens dans le peuple qui l'admire.

Quel moien encore de s'étudier ſoi-même ? tandis que l'on eſt dans

* Quam pulchrum eſt digito monſtrari & dicier hic eſt. Horat.

les delices de la vie, ou que l'on travaille par ſes ſoins à jouïr de ces délices? la vie, dit-on, eſt donnée à l'homme pour s'en ſervir; ce n'eſt plus en jouïr que de ſe contraindre à ſuivre une vertu dificile & capricieuſe, qui ſe defie toûjours de ſes forces, & qui non contente des belles apparences du cœur, veut le ſonder juſques au fonds. La vie eſt trop courte, dit-on enfin, & la raiſon n'eſt pas aſſés forte, pour ſurmonter un vice favori, ou des mœurs dont les défauts ont leur cauſe dans les occupations de l'eſprit. On eſt parmi des hommes, il faudroit choiſir un deſert, pour ſe pouvoir corriger tranquillement. Encore vaut il mieux demeurer dans la ville tel que l'on eſt s'y abandonner à ſon penchant, & ſe contenter cependant d'éviter

que

que les mauvaiſes qualités n'éclatent. Il faut ſauver les apparences.

Telle eſt la conduite des hommes dans tous les ſiécles ; & c'eſt dans cet état qu'étant convaincus mal à propos de nôtre perfection, ou du moins de la foibleſſe de nos défauts, nous liſons avidement les Caracteres des hommes, où nous trouvons toûjours le prochain, ſans jamais nous y rencontrer nous mêmes. Mais diſons le à nôtre honte : quand même nous ſerions dans les égaremens du Paganiſme ; & quand nous n'aurions pour guides que les foibles & trompeuſes lumieres de la nature corrompue, ces raiſonnemens ne ſeroient pas ſupportables. Et combien ces raiſonnemens ne ſeront-ils pas mauvais dans la Religion où nous vivons ?

les

les Payens ont travaillé ſans relache à la reforme de l'homme ; s'ils n'ont pas entierement réuſſi, c'eſt qu'ils s'égaroient faute de guide. Ils ont pris au haſard & chemin faiſant, pour ainſi dire, ce qu'ils ont rencontré de plus apparent dans l'honneteté naturelle. Mais ce n'étoit là que l'ombre du veritable bien ; cependant avec cette honneteté combien de paſſions n'ont-ils pas ſurmonté ? combien d'obſtacles mondains n'ont-ils pas franchi ? Nous admirons les Sages de l'Antiquité, mais nous les plaignons en même tems, parce que l'édifice de leur ſageſſe étoit bâti ſur le ſable. Ils ont cependant la gloire d'avoir fait des efforts, tels que des hommes les pouvoient faire deſtitués qu'ils etoient du ſecours de la Revela-

tion,

tion, & vivant même dans une eſpece de deſeſpoir.

Certainement il n'appartient qu'à ceux qu'un Syſteme de Religion tout divin doit avoir rendu ſaints, d'apprendre à ſe connoître, à ſe corriger & à corriger les autres. Si nous ne le faiſons pas, c'eſt nôtre faute, de quoi nous plaindre? qui en ſera reſponſable? nous ſavons d'où nous venons, ce que nous ſommes & où nous allons. Nous trouvons à puiſer dans les ſources d'une Morale divine ces eaux ſalutaires, qui ſeules peuvent guerir les indiſpoſitions du cœur. Toute autre ſource eſt ſuppoſée par les faux Partiſans de la raiſon corrumpue. C'eſt à cette Morale divine que doivent remonter les principes de la cenſure des hommes, & c'eſt là que nous redui-

reduiſons les réflexions de ce Livre.

Diſons un mot du vrai but des Caracteres ; Ils ſervent à délaſſer du ſerieux des Reflexions, qui ennuyeroient peut-être, ſi elles étoient continuës & ſans interruption. Le Caractere anime la Réflexion & diſpoſe ainſi le Lecteur à s'attacher juſques à la fin de ſa Lecture. La Reflexion eſt proprement l'explication du Caractere ; elle doit être juſte, courte, preciſe, mais claire en même tems, & le Caractere doit être vif & net, agréable & d'un ridicule honnête, ſans admettre rien qui tienne de la boufonnerie. Si la Réflexion & le Caractere inſtruiſent, c'eſt tout ce que l'on peut demander : car ce n'eſt pas aſſés que l'on y prenne plaiſir, & l'air de ſatire qui ſe

voit

voit dans cette ſorte d'ouvrage ne doit pas engager le Lecteur à faire des applications injurieuſes. Nous proteſtons donc contre ces applications, & nous diſons que ces Réflexions & ces Caracteres étant fondés ſur les défauts des hommes, il ne ſera pas étonnant qu'il ſe rencontre des Caracteres où l'on croira reconnoître quelqu'un. On ſait que cela ſuffit à certaines gens, pour faire des applications ſelon leur gout ; mais on auroit grand tort de mettre ces applications ſur le compte de l'Auteur.

J'ai nommé ce Livre *Reflexions Morales Satyriques & Comiques* ; parce qu'il s'y trouve en effet de ces trois ſortes de Reflexions. Je les ai écrites, ſelon que mon humeur me les a dictées. A dire le vrai,

vrai, je ne me ſuis trouvé ni aſſés de force d'eſprit, pour parler toûjours dans le ſerieux d'un Caton; ni aſſés de malice, pour étre toûjours piquant; ni aſſés de gayeté pour être toûjours Comique.

D'ailleurs la conduite des hommes inſpire facilement ces trois differens Caracteres: A voir leurs actions, on en eſt indigné. Cette indignation porte à réfléchir ſur ſoi même & à plaindre ceux qui abuſent de la raiſon: Voila le ſerieux. Cette indignation oblige à les cenſurer; voila le piquant. Cette indignation ſe convertit quelquefois en railleries: voila le Comique. C'eſt ce que j'avois à dire dans cette Preface: Je n'en dirai pas davantage de peur d'ennuier.

Clef

CLEF

DE

PLUSIEURS CARACTERES.

Huguetan, fameux Banquier, page 18. ligne 2.

Ruyſch, Anatomiſte & Medecin à Amſterdam, p. 25.

La Bourſe d'Amſterdam, p. 31.

Le Duc d'Oſſune Plenipotentiaire à la Paix d'Utrecht, p. 39.

Loteries de Hollande, p. 41. l. 9. &c.

Le Prince Eugene, p. 47. l. 7.

M. de Vauban, fameux Ingenieur, p. 48. ligne 9.

Partiſans & Maltotiers de France, gens de baſſe extraction, p. 48. l. 29.

Cafés de Hollande, p. 55.

Cavalier, Chef des *Camiſars*, p. 67. on blame les Refugiés de leur prevention pour un homme indigne même de l'eſtime du moindre goujat.

L'homme en place, p. 72. ce caractere regarde les gens à groſſe fortune, nés comme les Champignons, en une nuit : mais on a ſur-tout en vue *M. Croiſat* dont une fille eſt mariée au Comte d'*Eureux*.

Le Marechal de Catinat, p. 93. l. 2. &c.

Mylord Marlborough, p. 93. l. 32.

Mr. Baſnage, Paſteur à la Haye, p. 94.
Mr. Saurin, Paſteur à la Haye, p. 95.
Mr. le Vaſſor, Auteur de l'Hiſtoire de Louïs XIII. p. 95.
Mr. le Baron de Spanheim, p. 96. l. 15.
Mr. l'Abbé Bignon, p. 96. l. 30.
La Dame du Noyer, p. 97. l. 8.
Louïs XIV. p. 102. l. 34.
Le Roi de Suede Charles XII. p. 102. l. derniere.
L'Aſtronome Hartſoeker, celebre Mathematicien, p. 124. l. 2.
Le Pedant Burman. Editeur du *Petronius* Variorum Impr. en 1709. p. 124. & p. 271. l. 3.
Le Duc de Beauvilliers, p. 133. l. 7. &c.
Mad. de Maintenon, p. 144. l. 15. &c.
Les Cardinaux de Noailles, & de Rohan, p. 145.
Le Sieur du Bourdieu, Auteur d'un violent Sermon ſous le titre de *l'orgueil de Nabuchodonoſor confondu.* p. 157. l. 9.
La Republique des Provinces Unies, & *les Princes* de la Maiſon d'Orange, p. 177. l. 22.
La France & le feu Roi Louïs XIV. p. 179. l. 3.
Amſterdam, p. 199. & p. 200. l. 30. On décrit les fraudes du negoce en ſocieté.
La Thalaſſie. Ibid. C'eſt la Hollande.
Le Duc de Mazarin, p. 208. l. 15.

La

La Ducheſſe de Richelieu, p. 210. l. 6.
Les Anabaptiſtes de la *Hollande*, p. 218. l. 16.
Le dernier *Miniſtere* d'*Angleterre* ſous la Reine Anne & le parti des *Torys*, p. 240. l. 7.
Les Camiſars p. 263. l. 5.
Le Marquis de Guiſcard. Ibid. l. 29.
Le Comte de Gallas, ſous le nom de *Laghefius. Ibid.* l. 35.
Le Sieur Kuſterus, Savant en Greq preſentement à Paris, p. 266. l. 29.
Mr. & Mad. Dacier, p. 268. l. 24.
L'Abé de Bellegarde, p. 271. l. 19.
Le Poëte *Gacon*, Auteur de l'*Anti-Rouſſeau* & de l'*Hiſtoire d'Anacreon*, p. 279. l. 12.
Le fameux *Rouſſeau. Ibid.* l. 23.

RE-

REFLEXIONS MORALES, SATIRIQUES, ET COMIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'homme.

L'Homme eſt quelque choſe de bien équivoque ; qui le connoît aſſés pour le définir ? Tout ce que l'on en peut dire, ſans ſe tromper, c'eſt qu'il a reçu la raiſon, mais qu'il en abuſe.

Dans tous les ſiecles paſſés l'on a travaillé à le connoître ; & l'on n'a decouvert en lui qu'un Amour propre, qui maitriſe la Raiſon & la trahit en même tems ; un penchant preſque invin-

cible à ſe tromper dans la recherche de la verité & à tromper les autres, par ſes prejugés; une recherche continuelle du bien, & un égarement perpetuel dans le mal. Les ſages Philoſophes s'abuſent ſouvent dans la recherche des motifs qui le font agir ainſi, ils ne rencontrent que par haſard; Leurs ſyſtemes n'étant pas proportionés à l'étendue de la corruption de l'homme, & leur eſprit ne pouvant ſuivre le cœur dans tous ſes dêtours.

Vivés un ſiecle, ou des ſiecles, parcourez tout l'Univers; vous aurez vû mêmes hommes mêmes paſſions, mêmes deſſeins. Parcourés toûjours; il vous ſemblera que vous avanciés. Vous ne voiés que des hommes, il en paſſe en revuë devant vous un nombre infini, & vous n'en connoiſſez pas même un ſeul.

Les hommes dependent de leur humeur, aujourd'hui promts & hardis, ils ſeront demain & lâches & negligens. La chaleur du ſang & la force des eſprits vitaux ſont les mobiles de leurs inclinations; leur baſſeſſe ou leur grandeur, leur ſageſſe & leur folie viennent de là.

Ne les mepriſés pas tant, dira quelque ſombre Philoſophe; vous êtes membre du Genre Humain, s'il eſt vicieux, vous l'êtes par conſéquent: Vous avés interêt à ſuporter, ceux qui vous ſuportent. On ne peut rien dire des autres, qui ne convienne à nous mêmes. Il ſied mal de trop faire les ſages, avec ceux qui croient avoir le même droit.

Je ſouſcris au chagrin de ce Miſanthrope, point tant de Critique; pour devenir honnête homme, faudra t'il donc cenſurer les autres? Allons à la Vertu, ſans choquer perſonne: toute autre maniere d'y aller n'eſt pas digne d'un homme ſage.

Plein

Plein de cette Reflexion ; j'allois m'arrêter, mais j'ai bien-tôt repris la plume. Soit malignité, soit artifice, soit charité, on ne peut ici peindre pour soi, sans peindre en même tems pour les autres, & sans depeindre les autres.

Je ne demande aucune grace pour moi, je suis homme & j'ai les defauts des hommes, on me trouvera dans ce livre.

Il y a dans l'homme du fort & du foible, des saillies de sagesse, pour ainsi dire, qui l'égarent & le jettent dans la folie. Il aime la verité, il la poursuit, il croit la tenir, elle s'échape, il donne dans le mensonge. Il est assuré de se perdre dans sa curiosité, qui oseroit lui promettre une connoissance certaine ? Mais il lui faut des amusemens ; il s'aflige, s'il est oisif ; quand il est occupé, il s'inquiete de ne pas avancer plus vite. Sa voie est semée d'épines, & il y chemine hardiment ; il croit en trouver une semée de fleurs. C'est là qu'il doit se reposer de ses travaux. Il marche donc sans pouvoir soufrir qu'on le meine ; il marche & le point de son bonheur s'écarte ; il approche enfin d'une obscurité sans borne ; & ses desseins, sa grandeur & son esprit aboutissent-là.

C'est ainsi que l'homme s'aveugle. Tout le conduit à l'erreur, s'il n'est sur ses gardes. Les meilleures choses se corrompent dans son esprit mal disposé. La Religion même, qu'il me soit permis de le dire, lui cause alors des maux dangereux. S'il croit en Dieu, il en fait un être à sa mode, il l'étend, il le mesure, il le diminue ; il se le represente fort ou foible, juste ou injuste, souvent l'un & l'autre tout ensemble. Il le retient, il le lache, selon qu'il pense que ce Dieu pourra lui servir. Alors sûr de ce Dieu, qu'il

prétend s'être ſoumis, il s'égare tranquilement & ſe croit même en droit de compoſer avec lui, au lit de mort, & de le gagner par quelques momens de ſoumiſſion. Tres ſouvent l'indiſpoſition du cœur augmente. Il rejette toute Divinité, il ſe regarde lui-même comme allant rentrer dans le néant, au bout de ſoixante & dix années. Fier de cette découverte, ne trouvera t'il pas beaucoup d'honneur, à ne valoir pas mieux que les bêtes, après avoir regné quelque tems ſur elles?

C'eſt cette idole, & ce Neant qui déterminent preſque toujours nos actions. Le parti étant une fois pris, rarement en revient-on. Il ne faut que voir un homme en état de mort, & revoir ce même homme en bonne ſanté, dans la triſteſſe & dans la joie, dans le peril ou hors du peril. Si, dans l'adverſité, il paroît abandonner ſon phantôme, pour adorer un Dieu réel, c'eſt par haſard & ſans deſſein, le mal l'avoit étourdi, il en reviendra. Si de même il renonce alors au néant, c'eſt peut être par un inſtinct pareil à celui des bêtes. L'idée du danger s'éloignant, l'homme reprendra ſes forces, & ſaura bien tôt corriger ce naturel ſimple & timide.

L'étude de ſoi même, fondée ſur les verités divines, peut ſeule nous conduire à la connoiſſance de l'homme, & nous fortifier contre l'erreur. La raiſon humaine eſt ſi aſſujetie aux paſſions, qu'on ne peut la regarder que comme un Pilote tres dangereux, qui ne garantit ni du naufrage, ni des écueils.

IDE'E

IDE'E ALLEGORIQUE

De l'état de l'homme dans le monde.

Je me ſuis diverti autrefois à faire cette deſcription allegorique, & je la laiſſe pour ce que le Lecteur voudra l'eſtimer.

Nôtre entrée : que l'on appelle communement *naiſſance*, n'eſt autre choſe que la ſortie d'un païs très inconnu, pour entrer enſuite dans un païs inconnu auſſi, & tout à fait étranger. Nous n'y connoiſſons perſonne en arrivant, nous y demeurons toûjours ſans nous connoître. Quelques années après être arrivès dans ce païs, on fait par neceſſité & ſouvent par crainte, & par défiance des ſocietés avec les uns & les autres, mais toûjours ſans bien connoître perſonne, & preſque toûjours ſans s'aimer. Cependant nous nous familiariſons par le tems avec tous les hommes; & enfin nous ſortons de ce païs, preſque toûjours ſans nous reconnoître.

Après nôtre entrée dans ce païs, deux perſonnes qui ont eu la commiſſion de nous y conduire, ſont commiſes pareillement pour nous y inſtruire. Ces deux perſonnes s'apellent *parens*, & l'inſtruction qu'ils nous donnent *éducation*.

L'Education n'eſt à proprement parler, que l'inſpiration des ſentimens, des manieres & des qualités de ces deux perſonnes. Cette inſpiration ſe fait par le ſecours de l'amour propre. Les diferentes éducations des hommes ont toutes quelque choſe de divers & de commun entre elles: Mais elles ont toûjours auſſi, quoi qu'on en diſe, l'amour propre pour fondement; & cet amour propre prend diverſes formes, ſelon les hommes qui l'emploient.

Il ſemble qu'avec le tems, certains hommes ſe défaſſent de leur éducation; mais ce n'eſt jamais que pour plaire à l'amour propre deguiſé.

Nos parens ont ſoin de nous donner l'idée d'un Etre qu'ils connoiſſent peu, & qui gouverne un grand païs, dont le nôtre fait partie. Ce grand païs s'apelle Univers, & cet Etre s'apelle *Dieu*. On le ſert de diverſes manieres, mais il n'y a qu'un culte qui lui plaiſe; ce culte s'apelle *Religion*.

Dans la Religion chacun a ſes Dieux ſubalternes & viſibles; (car le Souverain eſt inviſible,) ces Dieux ont diferens noms; ils en changent ſelon les diferens projets que l'on fait.

Après avoir ſejourné quelques années dans le monde, deux autres guides ſe joignent à l'amour propre. L'un de ces deux guides s'apelle *opinion*, l'autre s'apelle *interêt;* ils ne nous quittent jamais

Un des principaux Dieux ſubalternes, c'eſt la *fortune*, phantôme trompeur qui paroît & diſparoît fort vite. Tout le monde en parle, chacun le cherche & perſonne ne le voit. Ainſi l'on n'en peut rien dire de certain, ſinon que c'eſt un phantôme.

Cependant ce phantôme eſt cruel & injuſte; il nous tourmente inviſiblement, & nous ôte très ſouvent les ſentimens de la Religion & de la veritable vertu.

Ce phantôme s'inſinuë en nous par *l'eſprit*. De là, il s'inſinuë bien plus avant & nous ſaiſit par un autre endroit, d'où il ne ſort qu'avec une extrême violence, c'eſt *le cœur*.

Voici encore divers tourmens dont la fortune aflige les hommes. Elle s'entend avec l'amour propre, & nous livre à l'*aparence*. L'aparence

ne

ne perſuade que trop ſouvent aux hommes, qu'ils peuvent ſe ſervir d'elle bien plus commodement que de la vertu. L'aparence fait illuſion à nôtre imagination & la trouble par des Chimeres agreables & facheuſes en même tems. On pourroit peut être dépeindre ces Chimeres comme des enfans ailés, & à double viſage. Parlons d'une maniere claire & naturelle; ces objets chimeriques ſont les richeſſes, & les ſoucis. Ils ſont ailés; auſſi voltigent-ils ſans ceſſe, & laiſſent dans ceux qui les ont une impreſſion de leur ſejour, qui s'apelle *avidité*. Je les apelle enfans, parce que les richeſſes & les ſoucis ne viennent jamais à l'âge de raiſon; leur conſtitution étant toûjours trop foible, & trop échauffée.

On ofre continuellement des Victimes à la fortune, ſans pouvoir pourtant vaincre ſa fureur. Ces Victimes ſont de tout âge, de toute condition & de toute eſpece. Il en eſt que l'on apelle *des proches*, d'autres des *amis*, des *étrangers*, des *Sots*, & des *maladroits*. Mais de toutes ces Victimes les *amis* ſont celles que l'on ſacrifie le plus ſouvent & avec le moins de remors.

On a grand tort d'apeller la fortune inconſtante; elle ne change pas; mais elle eſt malitieuſe, & prend plaiſir à perſecuter ſes devots. La plus cruelle de toutes les perſecutions c'eſt de leur preſenter dans un faux jour & à certaine diſtance des objets éclatans, mais ſans nulle ſolidité. Les plus habiles & les plus avides s'y trompent. Par certaines regles d'optique & de perſpective, elle diſpoſe de telle maniere ces objets, dans les temples où ſes adorateurs vont en foule, que les raions de la lumiere les preſentent aux yeux, comme des choſes d'un prix ineſtimable. On court vers cette lumiere, alors on

ne voit plus rien, & l'on ne tient qu'une épaiſſe & groſſiere fumée.

La fortune a bien d'autres moiens de perſecuter les hommes: tous ſont éficaces: Celui qui lui reüſſit le mieux, c'eſt de les ruiner les uns par les autres, & quelquefois tous enſemble.

Le monde eſt un païs d'exercice; les profeſſions que l'on y exerce y ſont comme autant de carrieres. Ces carrieres ont divers noms & divers uſages. Il y en a quelques-unes où l'on court ſans but aparent, il ſemble que c'eſt ſeulement pour courir: Mais preſque toutes ont leur but viſible. Nos guides nous pouſſent dans quelqu'une de ces carrieres; on va quelque fois à moitié chemin, ſouvent on arrive, & ſi l'on arrive, la fortune recule encore le but; (c'eſt une de ſes perſecutions.) On trouve ſouvent des coureurs plus exercés, plus adroits & plus ſubtils & l'on ſe diſpute alors le terrain avec des armes, que les uns appellent *fineſſes* & les autres *fourberies*. Quelques ſpectateurs neutres leur donnent un nom équivoque, & les appellent *traits d'eſprit*, *coups d'habileté*. Celui qui perd eſt reputé mal adroit, on n'en parle plus. Celui qui gagne retourne au but; combien d'adverſaires ne lui faut il pas combattre encore, avant que d'y reſter le maître? On voit paroître à quelque diſtance deux ennemis de ces Exercices, & ces ennemis dangereux également & capricieux, veillent tous les deux à nuire. L'un nous eſt ſuſcité par nos guides, *l'amour propre*, *l'interêt & l'opinion*. Cependant il ne paroît pas terrible, au contraire il a l'air riant & honnête; il ſemble même foible & enfant, mais il eſt adroit & ſubtil, bien qu'il n'ait pour armes qu'une maniere délicate de perſuader ce qu'il veut.

veut. Il eſt agile, prend diverſes formes, & ſaute d'un coureur à l'autre avec une legereté ſuprenante. Il en atrape toûjours quelqu'un, & le meine par des ſentiers détournez & difficiles, dont les carrieres ſe trouvent bordées. C'eſt là qu'il l'abandonne enſuite après l'avoir trahi.

Dans cet égarement toute la conſolation qui reſte au coureur, c'eſt de connoître ſon adverſaire, de le rencontrer devant ſoi ſous une autre forme, & ſouvent de ne pouvoir l'abandonner, tant on le trouve agréable. C'eſt ainſi que le but paroît & diſparoît tour à tour, par les charmes de *l'erreur*. Dans cet embarras invincible, l'autre adverſaire ſec & hideux paroît, ſaiſit le coureur, le jette hors de la carriere, & l'en écarte à jamais.

Ce dernier adverſaire c'eſt la Mort, ennemi juré de nos projets. Au ſortir de cette carriere, nous voilà dans un païs extraordinaire ; Un jour éternel l'éclaire ici, & là il eſt environné d'épaiſſes tenebres. On va certainement habiter ou dans les tenebres, ou dans la lumiere, ſelon la conduite que l'on a tenuë dans le monde. Mais enfin que dire d'un païs inconnu aux vivans, & dont ils ne ſentent par avance, ni les agremens, ni la triſteſſe ?

CHAPITRE DEUXIEME.

Converſation entre un Miſanthrope & l'Auteur.

LEs reflexions de ce Chapitre ſont les fruits d'une aſſez longue promenade où je me ſuis rencontré avec un Miſantrope un peu ruſtique à force de vouloir être cenſeur. C'eſt l'effet de ſon temperament ſec & brulé. Mille gens que nous rencontrions ſur nos pas, & ſur leſquels, pour ainſi dire, on liſoit l'uſage qu'ils font de la vie, me donnerent occaſion de moraliſer de la maniere ſuivante.

Il y a des Gens qui vivent, parce qu'il faut vivre, d'autres comme ſi la vie étoit à eux, d'autres comme par occaſion & par hazard; d'autres vivent à propos. Ces derniers ſeuls ſavent vivre.

Les premiers ſont les gens, qui voudroient, pour ainſi dire, précipiter le declin de leur vie, deſirant toûjours l'avenir, & ne s'occupant aujourd'hui, que pour arriver au lendemain, ſans s'ennuier. Les autres ſont ceux qui font de grands projets, & qui comptent de les executer. Les troiſiêmes ſont les gens ſans ſouci; & les derniers enfin, ceux qui ne ſongent aux ſoins de la vie, que pour ne pas hâter la mort.

Si l'on vieilliſſoit auſſi ſubitement que l'on meurt, peut-être regreteroit-on plus ſa jeuneſſe que ſa vie.

Certainement, reprit alors nôtre Miſanthrope, on n'a pas le tems de ſentir diminuer ſa vigueur. Nous avons trop d'afaires, pour aper-

ce-

cevoir les cheveux blancs qui naiſſent de jour en jour ſur nos têtes. Si quelque ride prend place ſur nos fronts; c'eſt, diſons nous, la cauſe de quelque indiſpoſition du corps; on ne penſe pas que l'âge s'avance; & qui ſait même ſi le miroir ne trompe pas? Ainſi l'on a la ſatisfaction de vieillir content. Il n'en eſt pas de même de la mort.

C'eſt cependant, repris-je à mon tour, une choſe extraordinaire, de dire que tous les jours nous voyons mourir, ſans que nous puiſſions nous conſoler de mourir.

Les beaux parleurs continuai-je que ces gens qui nous étourdiſſent ſur l'intrepidité dont ils regardent la mort! ils afectent de ne pas comprendre, pourquoi l'on en craint les aproches, & font mille démarches, pour perſuader qu'elle n'a rien de terrible. Mais au premier aſſaut, qu'elle leur donne, elle démonte leur eſprit, & ouvre la brêche à la défiance & au deſeſpoir.

Je connois des gens de ce caractere, me dit mon Miſanthrope chagrin, mais bon Philoſophe, à la bile près. Ce qui me fâche le plus, ajouta-t-il en m'interrompant toûjours, c'eſt que ces gens-là ſoient gens d'Egliſe, & que tous les jours ils nous exhortent à ne pas craindre la mort.

Dequoi ſe mêlent-ils? je voudrois bien une fois au moins en ma vie trouver des gens qui pratiquaſſent ce qu'ils enſeignent. Je ſais bien qu'il ne faut pas craindre la mort, mais je ne puis m'empecher de pâlir en la voyant, parce que je ſuis né homme; & je veux la craindre moi, tant que ces gens-là vivront en gras fainéans; & qu'ils ne me donneront que des lieux communs contre la mort.

Vous n'avez pas tort de parler ainſi, repris-je; faites cependant Reflexion que les commoditez

de

de la vie, font aimer & desirer la vie; celle des Pasteurs est exempte de soucis: point d'inquietude, point de soins, ou de peine pour eux. Ils se reposent & s'engraissent à l'abri d'une cure ou d'un canonicat. Là éloignant fort à propos les fatigues de leur devoir, ils voyent tranquillement perir ceux que la Religion a destiné sous leur conduite. Si les malheureuses ames s'égarent, c'est l'afaire des pauvres P** qui n'ont ni cure, ni canonicat. Ceux-ci se reposeront à leur tour, & devenus riches, ils laisseront aux nouveaux venus les devoirs & l'exercice de Pasteur.

Un Pasteur fraix & bien sain, riche, content, vivant sans souci songe à diner en repos, oublie tout pour cette afaire importante, choisit à table ce qui flatte le mieux son gout, mâche, savoure avec bruit, impose silence, pendant qu'un moindre Ecclesiastique, un Etranger songe à remplir les fonctions du Pasteur qui se nourrit. L'Etranger crie, s'agite, donne des raisons à ses auditeurs, cherche à les persuader; Le Pasteur se delasse parmi les viandes, querelle ses domestiques, pour un ragout ou trop fade ou trop epicé; demontre Geometriquement à celui-ci, que le potage s'est trop consumé, prouve à cet autre qu'il a très-mal raisonné, quand il a brulé une perdrix, oiseau destiné pour l'estomac du premier Pasteur de l'Eglise, ce Pasteur qui preche, qui a des oüailles, & qui doit répondre de leur salut. Ne disons rien mal à propos: peut-être que saint Pierre & saint Paul dormoient, se reposoient, mangeoient, buvoient, raisonnoient sur des ragouts, sur des entrées, & des entremets. Leurs disciples cependant prechoient aux Gentils, instruisoient, rafermissoient les Proselytes dans la foi. Craindrai je de m'écrier à la vûë de

ce

ces indignes Paſteurs, que la Maiſon du Seigneur, eſt aujourd'hui la retraite des gens oiſifs & mauvais?

A peine eus-je fait ce caractere en me promenant, que l'eſprit Philoſophique me ſaiſiſſant, je fis coup ſur coup les reflexions ſuivantes.

La mort ne nous paroit un mal réel, qu'à cauſe du peu de foi que l'on a aux promeſſes éloignées.

Cependant le dernier pas de la vie eſt le plus délicat, puis que c'eſt le premier que l'on fait dans une éternité de bonheur ou de malheur. Choſe étrange! que des hommes ſans eſperance ſolide, ſans prétention raiſonnable, ſemblent le faire hardiment & ſans éfroi.

J'ai quelque doute à l'égard du heros. Il ne s'expoſe, que pour n'être pas raié de la memoire des hommes, croit-il de bonne foi qu'il y ait une autre vie?

Avoués qu'on ne peut repondre de la fin de tous ſes projets qu'alors qu'on arrive à la mort. Car quelque vil que ſoit un Emploi, les vûës de celui qui l'occupe, ſont vaſtes, ſans borne: laiſſez le faire, pourvû que la mort ne dérange pas ſes projets, rien n'eſt inacceſſible à ſes eſpérances.

Nous en ſommes tous là; tant de deſſeins renverſez & de bateries démontées ne peuvent nous faire comprendre, qu'une vie courte & bornée, n'eſt qu'une préparation à une autre infiniment plus excellente; & que l'ame eſt trop precieuſe, pour la laiſſer ſe perdre à bâtir des projets chimeriques.

A force de vivre, on s'imagine que l'on deviendroit plus ſage, & qu'ainſi l'on ſurmonteroit les vices, dont nôtre ame eſt accablée: mais à voir la maniere dont nous vivons, loin de ceſſer de faillir, on trouveroit nouvelles erreurs

reurs à vaincre, nouveaux prejugez à bannir; toujours mêmes paſſions, mêmes deſſeins, fauſſes vuës, vaines eſperances. Preuves ſans replique du peu de ſolidité des hommes.

Suivés l'homme dans tous ſes ages: le jeune homme vient *établir* ſes vices & ſes emportemens ſur le debris des vivacitez de l'enfance. L'homme fort & vigoureux, tout occupé des idées de ſa fortune, s'en va ruiner celui-ci. Le vieillard aneantira l'un & l'autre, non par le pouvoir de la raiſon plus ſaine & mieux diſpoſée, mais par l'indocilité que les ſens aportent à lui obéïr, & par la foibleſſe de ſes facultez qui vont s'éteindre.

Il y a peu de gloire, ce ſemble, à ſoûtenir dans un lit les aproches de la mort, environné de ſes parens & de ſes amis. Ce n'eſt pas là qu'on s'écrie, *quel grand cœur! Quelle force d'eſprit & de courage!* ou ſi on le dit, on a peu de ſoin de l'écrire, & d'en faire paſſer la memoire a la poſterité reculée. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme vaillant; s'il monte le premier à l'aſſaut, s'il y voit la mort, il eſt ſeur, que ſon nom paroîtra dans les gazettes, & qu'enſuite ce nom pourra paſſer dans l'hiſtoire. S'il échape, on le felicitera, & en même tems il ſera loué de tout l'univers; il deviendra Colonel, s'il eſt Capitaine; & s'il eſt Colonel, il pourra devenir General; Enfin on ne le nommera que rarement par ſon nom, ce ſera le *heros tel*, *le fameux*, *l'intrepide tel.* On écrira ſa vie, il pourra la lire lui-même. Quoi qu'il en ſoit il ne meurt pas ſans une recompenſe, qui vaut bien le ſoin qu'il a pris de s'aller faire tuer.

Je conclus par cette Réflexion; que, ſi la vie étoit plus longue, les hommes auroient de raiſons ſolides à donner de leur attachement au monde

de. Mais d'une vie très-bornée dans ſa durée il en faut rabatre au moins la moitié, pour l'enfance, les maladies & le tems que l'on paſſe à dormir. Ainſi la vie s'écoule, ſans preſque s'appercevoir que l'on ait vêcu pour ſoi. On a tout au plus travaillé pour les autres; car peut on dire que l'on travaille à ſon propre bonheur, en amaſſant des biens immenſes, qui ſervent à établir la famille, en même tems que les ſoins qu'ils nous coutent épuiſent nos forces & nous mettent au tombeau? A l'égard de la reputation que nous prétendons nous établir après la mort, quel bien plus imaginaire & moins ſolide? l'eſprit, & le corps s'en reſſentent ils, s'en portent ils mieux?

Vous êtes, mon cher enfant, auſſi fertile en reflexions, que Sancho en proverbes, s'écria d'un ton impatient notre Miſanthrope: mais, reprit-il enſuite avec un phlegme melé de dépit, puiſque la neceſſité, où vous etes de cracher un peu me laiſſe la liberté de parler: Je vous dirai que tout ce qui ſe peut dire là-deſſus eſt inutile: toute la morale ſur l'uſage de la vie, eſt une ſemence qui tombe entre les épines. Nous ſavons que nous ne ſommes pas immortels; nous ſavons que la vie eſt courte, qu'elle a une fin aſſurée, mais cette fin eſt inviſible. Auſſi ajoûte-t-on ſans inquietude le jour qui vient ſur celui qui acheve de s'écouler aujourd'hui. L'homme decrepit, & celui qu'une longue maladie conſume ont un lendemain; s'ils meurent avant que d'y être, c'eſt grand dommage, ils avoient encore une ouvrage; il reſte ébauché.

C'eſt mon tour de faire des reflexions, continua-t'il. Il y a une mode à mourir, comme il y en a une à vivre. C'eſt ſelon cette mode, qu'après avoir vecu aſſez mal, on ſe croit obligé de travailler à mourir bien.

Les

Les hommes, hors du moment où il faut mourir, ſont incapables de bien reflechir ſur l'abus qu'ils font de la vie. On ſe jette aux aproches de la mort, dans des regrets inutiles, dont ceux qui ſont preſens ne font point d'uſage, & que le malade lui-même oublie auſſi-tôt, s'il en réchape.

A propos des projets de la vie, avez vous pris garde, continuai-je, à cette foule d'idées Gaſcones, qui ſe trouvent dans Montagne ? Il lui en eſt échapé quelques-unes de ce Caractere dans ce qu'il écrit de la mort. * Il a beau ſe dire; *qu'il ne faut rien deſigner de longue haleine, & avec intention de ſe paſſionner, pour en voir la fin:* Je ſuis aſſuré qu'il y a été ſurpris tout comme les autres. Son ton de maître & ſon *moi* perpetuel n'éblouïſſent point. Si la mort *l'eut trouvé plantant ſes choux, il en auroit eu déplaiſir, & l'auroit requiſe volontiers, de patienter un petit*, juſqu'à tant qu'il eut *parachevé la beſoigne, crainte que ſon jardin n'en eut été imparfait.*

Morbleu, dit tout à coup le Miſanthrope dans ſes vivacitez ordinaires ; faites de vains projets tant qu'il vous plaira, Meſſieurs les hommes ; eſperez de les executer, ſoiés ſuperbes & fiers, ſoiez heureux en un mot; mais ne bravez pas les autres dans vos projets, ne nous regardés point comme des faquins. Parce qu'un fat ſe trouve en place, faut il que tout le reſte du genre humain aie la complaiſance de ſouffrir ſa brutalité ? Je tirai un papier de ma poche, tenés lui dis-je, liſés, voila votre homme. Il lut le caractere ſuivant.

Memnon marche fierement, ne ſaluë point, ne voit perſonne, parce qu'il eſt occupé de lui-même: il rit, & rit ſeul; il rit de ſe voir heureux

* C'eſt le ſtile de Montagne.

reux & admire ſon bonheur ; on admire auſſi parce qu'il n'avoit ni eſprit, ni capacité, pour ſe rendre heureux. Il ſeroit bien embaraſſé à retrouver le chemin par où il monta, ſi jamais il deſcendoit. Le hazard l'a placé, le hazard le ſoutient & le même hazard le guide. Il rit donc ; & il a raiſon. Une ſeule choſe l'aflige : il eſt vrai qu'il n'y penſe guere, mais quand il y penſe, cela l'occupe, c'eſt qu'un jour il faut mourir ; alors il ne rit plus. Il voudroit ſe perſuader, que les Memnon ne meurent point, il ne le peut. Memnon ſe trouve aſſez de bon ſens, pour ſavoir, qu'il doit mourir, & qu'il eſt homme. Eſt-il poſſible que cette loi ſoit faite pour vous, ô Memnon : je m'en aflige avec vous & vous plains ; vous étes ſi bien dans le monde, faudra-t-il que vous mouriés ?

Le Miſanthrope ſe tût après avoir lû ; & nous fimes deux tours d'allée ſans dire un ſeul mot. Tout à coup un violent accés de Philoſophie le ſaiſit, & dans ſon tranſport il s'écria apoſtrophant les libertins, & puis un certain Demonax.

Libertins & Athées, de qui l'eſperance meurt avec la vie, écriez-vous, il vous eſt permis ; *Pourquoi ne ſuis-je né toute autre choſe qu'animal raiſonnable ? j'aurois occupé Diphile, ſi la nature m'avoit fait oiſeau ; Philene, ſi cheval ; Alcandre, ſi chien. Mais elle m'a fait homme, homme vertueux, incapable de tromper & de m'enrichir par les brigues. Tel eſt le malheur de mon temperament : vous vous trompiez nature, vous vouliez faire un homme de moi : que ne me faiſiez vous donc flateur, fourbe, parjure, mauvais ? Après avoir vécu vertueux & mepriſé, je meurs ſans recompenſe & ſans gloire ; je rentre dans le ſein de la terre d'où j'ai été pris. Mais le ſouple & inſinuant Phi-*

*liſte eſt grand Seigneur, l'inſatiable Corax a des millions *. André, après avoir reduit ſes Creanciers à l'hôpital, achette dans un pays libre une charge, qui le fait dominer ſur les Sycophantes, ſes confreres, ou ſes imitateurs. Il eſt en repos & ne cruint plus rien dans ſa retraite.* Je vous pardonnerois ce diſcours, Athées & libertins: mais vous, ô Demonax; quelle erreur vous fait tenir de pareils raiſonnemens? perſuadé par la Religion & la conſcience, que vôtre ame eſt immortelle, ne doutés point, qu'elle n'aie une recompenſe digne de ſa Vertu, comme les André en auront une digne de leurs crimes. Il n'eſt pas juſte, puis que les uns & les autres doivent également mourir, après une certaine revolution d'années deſtinées aux uns & aux autres, que ces heureux criminels ſortent de la proſperité, ſans châtiment, & vous malheureux vertueux de l'adverſité, ſans prix.

Rentrés en vous même & dites après un ſerieux examen, qu'il eſt bien poſſible de feindre la Vertu, ou de l'accommoder au goût & au caractere du ſiecle; qu'il eſt même poſſible, d'être malheureux avec cette vertu du ſiecle & d'affecter de l'être, pour faire admirer une fauſſe conſtance, qui n'eſt qu'une orgueilleuſe opiniatreté. Si dans vos malheurs vous avés une telle vertu, ô Demonax, je vous plains! les André ſont bien plus heureux que vous. Mais ſi vous n'aimés & ne pratiqués la vertu, qu'à cauſe qu'elle eſt vertu, & parce qu'il y a un Dieu, qui vous ordonne de l'aimer: ce n'eſt plus par vous même, ni par vôtre temperament que vous étes vertueux. Un eſprit ſupréme vous inſpire; il eſt

* Le fameux Hug. . . qu'on a vû Droſſart de *Viane*, lieu de retraite pour ceux qui l'imitent.

eſt impoſſible que vous ne ſoiez recompenſé.

C'eſt ainſi que nous paſſames deux heures à nous promener, faiſant des reflexions & quelquefois des caracteres

CHAPITRE TROISIEME.

Des Occupations de la Vie.

LE fruit de nos plus belles eſperances n'eſt bien ſouvent que des épines ; On court de recherche en recherche, pour trouver dequoi ſe faire diſtinguer ; après mille éforts inutiles, mille ſoins & mille veilles, nôtre diligence eſt pipée. D'un coté l'envie des hommes, de l'autre les bornes de l'eſprit, font échouër nôtre habileté. On fait les choſes par humeur, elle eſt inegale ; aujourd'hui diligens & exacts, demain foibles & ſtupides. Nous nous deplairons dans peu, aux choſes qui ſont à preſent nôtre bonheur. Un inſtant fatal renverſe tout, & ſi nous avons aſſés de force d'eſprit, pour perſiſter dans nos recherches ; la mort nous ſaiſit, quand nous mettions la derniere main à l'œuvre.

Le jour d'aujourd'hui reſſemble à demain ; mêmes deſirs, mêmes eſperances, mêmes projets, même chute, mêmes ſonges, mêmes chimeres. Qui ne ſait faire uſage de ſa vie aujourd'hui, ne le ſaura pas mieux demain.

A conſiderer les occupations des hommes, on peut dire que la vie eſt encore trop longue pour eux. Il ſemble qu'elle leur eſt à charge.

Que feroient mille gens dans le monde ? S'il n'y avoit tous les jours nouvelles ſotiſes, pour leur aider à paſſer la vie ? On diroit, que la neceſſité de vivre leur eſt impoſée comme une peine :

tant ils s'ennuient, s'ils n'ont deqnoi s'amuſer.

C'eſt de l'inutilité de la vie pour certaines perſonnes, qu'eſt née cette queſtion ſi vulgaire, *à quoi paſſés vous le tems?* Comme ſi en éfet le tems ne leur avoit été donné que pour s'amuſer, ou pour s'ennuier.

Timante eſt né pour augmenter le nombre des faineans heureux; ſa naiſſance, après l'avoir ſeparé de la foule, l'a fait, ſans aucun merite, monter rapidement au plus haut poſte. Dans cet état glorieux, il ſait preciſement ce qu'il fera pendant le cours de ſa vie, fut elle de pluſieurs ſiecles. Aujourd'hui il mange, boit, parle, jouë, ſe couche, ſe leve, bat ſes domeſtiques, & querelle ſes cliens. Dans vingt ans d'ici il mangera, boira, parlera, jouëra, ſe couchera, ſe levera, batra, & querellera. Si ce n'eſt que peut être, il y aura quelque diference aux heures, ou même aux momens de ces exercices. A cela près, voila ſa vie.

Atticus ignore preſque s'il eſt au monde; il ſent bien qu'il eſt quelque choſe; à peine ſait-il ce que c'eſt: il s'en doute, & croit reſſembler à de certains êtres, qui ont deux pieds, deux mains, des yeux, une bouche, un viſage, qui penſent, qui lui parlent, à qui il repond. Il dort ſeurement dix heures, en paſſe deux à s'éveiller, & le reſte du tems il l'emploie à ſe parer, à manger, à boire. Il ne penſe point, il n'a point d'ame, ou s'il en a une, elle eſt materielle. Diſons mieux, Atticus eſt un Automate, qui remuë les levres, ſe meut, s'avance, recule, fait des geſtes, rit, gronde, s'emporte, ſelon que les reſſorts de la machine ſont diſpoſés.

La plus ordinaire occupation du Courtiſan c'eſt l'oiſiveté; mais cette oiſiveté eſt un art; c'eſt

c'eſt un art noble, qui demande de l'aplication, qui a ſon étude. Le Bourgeois s'en moque, mais il envie le Courtiſan. Cet art conſiſte, à fixer ſes regards ſur un Grand, & cela dans quelque éloignement, droit & planté devant lui, ſans dire un ſeul mot. Dans cette attitude, on cherche à deviner aux yeux de celui que l'on regarde, quelle eſt ſa penſée, quels ſont ſes ſecrets, quelle choſe peut le rejouïr; & de là depend la fortune. Si le Grand fait un mouvement, & donne un ſigne, on ſe remuë dans le même ordre. Repreſentés vous une Corde à laquelle ſont attachés divers cordons; c'eſt là l'embléme du Grand & de ceux qui lui font la cour. De la dépend encore la fortune.

Cet art conſiſte auſſi à porter la main au chapeau, & cela s'appelle *ſaluer;* à faire certains mouvemens du corps nommés *reverences*; à ouvrir la bouche, à proferer des paroles connuës, ſous le nom *d'bonetetés*, & *ſoumiſſions:* elles changent de nom, ſuivant les perſonnes à qui on les fait. Des gens groſſiers les prendroient pour des *complimens;* ceux qui ne ſont pas faits au manege de la cour, ou ceux qui ont interêt d'être honorés les prennent pour *argent comptant.* De là depend auſſi la fortune. Avec ces ſoins le Courtiſan fait agir, il fait remuër: lui ni n'agit, ni ne remuë, ſi ce n'eſt en des occaſions, où ſon activité eſt abſolument neceſſaire; comme au jeu, dans les ruelles, quand il faut aller ruiner quelqu'un, ſupplanter quelqu' autre. C'eſt alors que le courtiſan ſort de ſon occupation ordinaire.

Les Courtiſans ont encore une afaire bien ſerieuſe & bien delicate; c'eſt de ſoutenir celui qui eſt ferme auprès du Prince, & de l'aider dans

ſes mouvemens. Si le favori fait un faux pas, c'eſt d'aider à le renverſer.

Le bien de l'Etat ne touche pas les Grans d'auſſi près qne le peuple ſe l'imagine. Mais rien dc plus plauſible pour cabaler, que le bien de la Republique, rien de plus neceſſaire pour ſe ruiner les uns les autres. La Conſtit. . . . diviſe la cour, on en parle à V. . . . autant qu'à l'hotel du Card. . . . à quoi ſert elle? à faire un Evêque, un Cardinal, un Aumonier. Demandés aux Thuilleries, qu'eſt ce qu'un Mol. . . . c'eſt un homme qui veut ruiner un Jans. . . .

Les Grands s'aident mutuellement & ſe detruiſent enſuite. Les petits en ſont indignès, & les imitent cependant, autant qu'ils le peuvent.

L'entrée dans la ville eſt une afaire d'état pour le Prince; il doit ſonger à rompre le mur, enſuite il paſſera par la brêche, s'il ne peut entrer par la porte avec aſſez de pompe. Cette entrée doit encore l'occuper & le diſtraire des autres ſoins, il y rêvera avec ſon Miniſtre, & cela ſera couché ſur les Regîtres de l'Etat.

Une autre afaire du Prince, & qui n'eſt pas moins ſublime, ce ſera d'avoir de l'or & de l'argent de reſte, pour en jetter une partie dans les fondemens de ſes palais. Il y a quelque choſe de grand à enfouïr des threſors, afin qu'on les decouvre dans trois ou quatre cent ans, & que l'on s'écrie alors, après avoir lû dans l'hiſtoire, les raiſons de cet *enfouiſſement;* voila le monument de l'habileté du Prince, à obtenir de ſes ſujets dequoi fournir, pour diſſiper inutilement.

S'il y a pour le Prince quelque occupation encore plus ſolide, ce ſera celle de ruiner ſes Voiſins.

Voiſins. Il en fera une vertu & on l'appellera valeur.

Les principaux avantages que le Docte retire de ſes longues veilles, c'eſt d'ôter au Vulgaire les vieux prejugez, & de lui en inſpirer de nouveaux.

C'eſt de parler clairement des choſes obſcures, & avec la confiance d'un homme qui croit les avoir penetrées.

C'eſt d'étaler aux autres le ſavoir, comme le Marchand étale ſa marchandiſe. En effet la plûpart des doctes, ni n'uſent, ni ne profitent de leur ſavoir. Ils travaillent pour les autres.

Il ſemble qu'il y a des ſavans qui font exception à ces regles.

Le grand chemin de la Science conduit à la reforme du cœur, & à la politeſſe de l'eſprit; mais il y a divers chemins à droit & à gauche, & c'eſt là que vont courir la meilleure partie des doctes.

Ici eſt le chemin du galimatias, on ne ſait où l'on va, ni comment. On croit voir l'iſſuë, & l'on marche; mais on ſe detourne toûjours, ſans pouvoir comprendre ſa route.

Là on trouve un ſentier étroit; & borné qui n'aboutit nulle part; C'eſt un *cu de ſac*, où l'on prend les mots pour les choſes.

Il y a un autre chemin tenebreux, mais large; on y voit courir des gens de toutes les profeſſions; les uns cherchent à tâtons les cauſes naturelles des choſes. Ils ont divers inſtrumens deſtinés à ces recherches; quelques-uns même ont des verres enchaſſés dans de longs tuiaux; (cela s'apelle des lunetes.) Quoi que ce chemin ſoit fort ſombre, & qu'ils ne voient point à deux pas d'eux, ils ne laiſſent pourtant pas de

pretendre percer les tenebres, avec ces *lunettes* & de voir ce qui ſe paſſe dans les planetes & dans les étoiles. Les autres examinent certains êtres inviſibles appellés *eſprits*. Parmi ces derniers il en eſt qui avec l'aide des *abſtractions* meditent ſur les *idées*, *l'entendement*, *le jugement* & toutes les autres facultés de ces eſprits. La plus grande partie de ces Voiageurs ont l'air fâcheux, difficile & ſombre, ils quereilent pour la moindre choſe.

Il y a bien d'autres chemins, qui s'écartent de la grande route, mais qui ſeroient trop ennuieux à decrire. Il ſufira d'en nommer encore quelques-uns.

Le chemin de la Critique, c'eſt un chemin qui n'a point de borne.

Le chemin des Langues; ceux qui prennent cette route, ont une qualité merveilleuſe, c'eſt de nommer chaque choſe de pluſieurs noms diferens, & d'être cependant étrangers dans leur païs.

Le chemin des belles Lettres; c'eſt un chemin agreable. C'eſt un chemin de *remarques*, les voiageurs n'y ſauroient faire un pas ſans *obſervations*. Ils marchent avec de gros livres appellés *Commentaires*, & entendent aſſés bien à obſcurcir ce qu'ils examinent. Telle eſt la qualité de leur eſprit.

Dans tous ces chemins, hors la grande route qui meine à la verité, on y marche avec hardieſſe & preſomption, & l'on ne craint pas de s'y perdre; car il ſemble que c'eſt là ce qu'on cherchoit.

Si dans la converſation ordinaire, on débitoit de ſens froid, ce que pluſieurs de ces voiageurs avancent très-ſerieuſement plus d'une fois dans leurs

leurs Livres, on paſſeroit pour des fols. Cependant ces voiageurs paſſent preſque toûjours pour des ſages.

* Ariſton a fait de ſa maiſon un charnier ; on y voit des pieds, des mains, des têtes, des yeux, des oreilles, des moitiés de corps, des corps entiers. Il ne medite que ſur des moiens de conſerver ces pretieuſes reliques. Il a pour cet effet des liqueurs pleines d'eſprits, on voit ces divers corps ſuſpendus au milieu de ces liqueurs : chaque partie ou particule a ſes ornemens. Ariſton s'en aproche avec precaution, de peur d'y rien déranger, contemple enſuite, ſe retire après tout ſaiſi l'admiration. Qui ne ſe feliciteroit d'avoir d'auſſi rares curioſités ? Ne dira-t-on pas dans les ſiecles à venir ? *Jadis le fameux Ariſton, un de ces genies rares, qui n'aparoiſſent que tous les mille ans une fois, avoit dans ſon charnier une main detachée du bras, ornée d'une dentelle fine, une tête, un crane, un enfant mort couvert d'une très-belle chemiſe de Hollande. Il en parloit ſavamment, il enſeignoit que les oreilles ſont à côté de la tête, parce que ſi elles avoient été au deſſus ou au deſſous des yeux, ces organes n'auroient pû faire leurs fonctions qu'avec peine. Il montroit un foie & diſoit ce n'eſt pas là le cœur ; un cœur, & declaroit avec erudition, que ce n'étoit pas là le poumon.* O Ariſton, paſſés à la poſterité, rompés, tranchés, dechiquetés, faites le Catalogue de vos reliques, décrivès vôtre charnier ; ſoiez le glorieux conſervateur des os des morts, & ne tués plus les vivans.

On reçoit tout dans les arts & dans les Sciences, rien n'eſt de rebut, parce que l'on eſpere ainſi d'atteindre aux choſes élevées, & l'on ſe

* Ruyſch Medecin & Anatomiſte Hollandois.

perſuade enfin d'avoir decouvert ce qui eſt caché. Les choſes baſſes y amuſent les eſprits rampans : les plus hautes y ſont l'objet des eſprits ſublimes. Là viennent ſe heurter ees ſuperbes : s'ils ne rendent pas hommage par l'humilité à l'Etre ſupréme, au moins ſont-ils forcés de le lui rendre, par leur orgueil confondu. Tel eſt le ſort d'un eſprit *vaſte*, qui aſpire à tout, qui cherche tout, même la poſſibilité dans l'impoſſible; après quoi ſa ſcience vient perir à ces écueils. S'il ſoutient les chimeres, c'eſt ſon interêt ; il ne les ſoutient, qu'afin qu'il ne ſoit pas dit, qu'il s'eſt repû de chimeres.

Tant de mauvaiſes qualités mêlées parmi peu de bonnes, tant de vices qui éfacent nos plus belles Vertus, tant d'ignorances qui rendent tenebreux le plus beau jour de nôtre ſavoir, devroient bien nous aprendre, que c'eſt à tort, que nôtre eſprit, nôtre cœur & nos connoiſſances nous rendent fiers ; puiſqu'après avoir conſumé nôtre vie à chercher la ſageſſe & la ſcience, nous n'en avons acquis que les plus foibles principes.

A voir la ſerieuſe aplication d'un Philoſophe, à démêler la verité d'avec le menſonge, le vice d'avec la vertu, vous croiriés qu'il a fait de grands progrès ſur lui-même ; point du tout, eſt-ce pour lui qu'il travaille ? c'eſt pour les hommes.

Menius a devoilé l'homme à l'homme ; les motifs du cœur, ſes vices, ſes paſſions, ſes ruſes, tout cela n'eſt plus myſtere. Qu'il écrit bien, qu'il eſt grand, qu'il eſt honête homme dans ſes ouvrages ! Là s'eſt alliée l'onction à la delicateſſe, la netteté au zêle, l'éloquence à la vertu. Le parti contraire travaille à le refuter, mais il craint : autant de periodes, autant de

raiſons apparentes. Ses ouvrages forment & inſtruiſent; corrigent & convertiſſent. Leur ſuc nourrit l'ame & le cœur: L'eſprit s'y plaît. Les gens du monde, comme les Chrétiens y ſont repûs, & reviennent ſatisfaits. Le ſeul Menius fâcheux & vindicatif eſt incapable de connoître l'excellence des biens, qu'il a élargi aux autres.

Dans tous les âges il faut quelque choſe, où l'eſprit humain s'attache & qui l'occupe agreablement. Dans l'enfance les jeux; dans la jeuneſſe les plaiſirs; les honneurs, l'éclat & le gain dans l'âge viril; Dans la vieilleſſe le ſoin de conſerver ſes biens, & le plaiſir de les voir accumulés inutilement, d'en tirer l'uſage de les regarder. Le Vieillard ſe dedommage ainſi du peu d'œconomie de ſa jeuneſſe.

Nous ne ceſſons jamais de vivre & ne commençons jamais à mourir; nos projets ſont toûjours nouveaux.

A ſoixante ans Antigone commence à bâtir, & bâtit magnifiquement ſur les débris de ceux qu'il a ruiné: il brigue une charge conſiderable, emploie tous ſes amis pour l'obtenir: rien ne doit l'arrêter en ſi beau chemin; le vrai & le faux, le juſte & l'injuſte marchent devant lui tour à tour. Ni ſoucis, ni inquietude, pour l'avenir, ni perte de biens n'alterent ſon viſage, & le font paroître celui d'un mourant: C'eſt une fievre lente qui le mine interieurement & le conſume. Enfin le bâtiment eſt fini; la charge qu'il deſiroit, il l'obtient avec éclat; le mal en même tems éteint ce qui lui reſte de vie.

On s'agrandit avec un extrême empreſſement, aux dépens de ſa vie, de ſes parens, de ſes amis, de ſes biens, de ſon ame. On fait jouër bien des reſſorts

reſſorts pour ſe ſatisfaire ; on meurt, en voila pour l'éternité.

Antiphane eſt tout-puiſſant ; devenu riche en peu de tems, parce qu'il a ſû fort à propos ſe defaire de ces idées farouches & incommodes de probité & de Religion, il marche environné de cliens, éleve ſes creatures, abaiſſe celles des autres, écraſe ſes adverſaires, brave l'honête homme par le vice. Il oſe même toucher à la vertu, & l'emploier à confondre le ſcelerat, ſi le ſcelerat eſt contraire à ſes projets. Non, ſi j'étois Epicurien, je voudrois être Antiphane : quel bonheur alors, de vivre dix ou douze luſtres dans la pompe & dans l'abondance, d'être la terreur des hommes, de ne point diſtinguer la vertu du Vice, d'avoir l'un & l'autre ſous ſes ordres ? Mais plutôt quel malheur de mourir ? Monſtre terrible pourquoi troublés vous l'heureux Antiphane ? pourquoi penetrant au fonds de ſon cœur, lui dites-vous chaque jour : O Antiphane, ces richeſſes qui vous environnent, & d'où je vais vous arracher, ſont les fruits de vos tromperies & de vos exactions, regardés les deſormais comme les gages aſſurés d'un malheur éternel.

Agis occupé des ſoins d'une fortune *vaſte* & heureuſe n'a de reſte ni fêtes, ni Dimanches. Ces jours qu'une multitude infinie d'hommes a conſacré pour honorer des myſteres de Religion, il les paſſe à celebrer ces autres myſteres ſi venerables au ſiécle preſent ; ces myſteres par leſquels on parvient enfin au rang de riche & d'habile Negociant. Le Dieu de ces myſteres eſt imperieux, avide, ſubtil & plein de détours ; il veut des ſectateurs devoués, infatigables, & ſans relâchement dans leur culte. C'eſt donc ce Dieu, que

que ſert Agis, quand chaque jour dès l'aube, il entre dans * une petite chapelle, environné de dix ou douze Prêtres ſubalternes, qui le ſervent à l'autel, & qui participent aux ſecrets de ſa Religion. Là il jure de ne rien faire que pour ce Dieu, & de renoncer à tous les autres. Suivant ce vœu & en bon Negociant il eſt obligé d'entretenir les autres Sacrificateurs ſur les afaires de leur commune Religion ; il le fait, & ils conviennent entre eux de ſacrifier à leur Dieu, honneur, vertu, conſcience & bonne foi. Le plus devot eſt celui qui ſait être le plus parjure : & celui là devient bien-tôt grand Sacrificateur, il y en a pluſieurs dans tous les païs. Agis en eſt un, il excelle. Le Dieu répond à la pieté de ſon culte, & l'enrichit. Agis a des champs, des maiſons, des ſerviteurs, des threſors & des amis.

Phœbon a commencé ſa fortune à trente & cinq ans ; à quarante il avoit déja de gros revenus ; il devoit en joüir à ſoixante ; car, dit-il, *je travaille pour me repoſer dans ma vieilleſſe, & me rejoüir juſques à la mort.* A ſoixante ans la crainte de n'avoir pas dequoi vivre, le precipite dans de nouveaux ſoins. Il congedie un vieux ſerviteur, qui l'avoit ſervi vingt ans ; le vieux ſerviteur mangeoit, & Phœbon craignoit de ſe ruiner. Le voila donc ſeul ; il ſe compte ſes morceaux, les diminuë, ſe les arrache. † Phœbon mangeoit trop, il ne mange plus : il cache, enfouït & fait ſentinelle : il crie au voleur, il eſt ſeul & ne dort point. Une fievre lente le prend, le conſume ; ce n'eſt plus un corps, il va mourir, il eſt mort. On cherche ſon teſtament,

* *Bureau d'un Marchand.*

† Il n'y a rien d'outré dans ce Caractere, & la choſe eſt veritablement arrivée.

ment, on n'en trouve point. Deux inconnus ſe preſentent pour heriter; ils ſe diſent parens de Phœbon, ils ſe diſputent un droit obſcur & douteux, où l'on n'entend rien : la juſtice intervient, tout ſe conſume en procès. Il n'y a que deux mois que Phœbon eſt mort; tout le monde ſait qu'il a eu des biens conſiderables, & à peine montre-t'on quelques parcelles d'une fortune, qui coûte la vie à Phœbon.

Domne avoit vingt mille livres de Rente : il ſembloit content, il le paroiſſoit à chacun, il croioit auſſi de l'être, & il en étoit charmé. Plein de lui-même, il diſoit ſans ceſſe; *il n'eſt rien tel que de ſe borner; ma fortune eſt faite, je vis heureux & j'attendrai preſentement la mort en bon Philoſophe.* Ainſi parloit le riche Domnus, ſe felicitant au milieu d'une troupe d'amis, d'avoir trouvé le point fixe de ſon bonheur. Ils l'en felicitoient de même, & le rediſoient comme autant d'échos, ces amis ſouples & flexibles aux volontés de Domnus. Une fâcheuſe nouvelle eſt annoncée, un bruit ſe repand que ** & ** ont fait banqueroute, par le deſordre des finances de **** par ce malheur, Domne eſt reduit de vingt mille livres de rente, à ne vivre plus qu'avec quinſe mille. Quel malheur ! Domne eſt perdu, il tombe malade, on craint pour ſa vie; mais il guerit, aſſemble ſes amis, conſulte avec eux, comment il pourra révenir au point fixe; il eſt d'avis de recommencer ces travaux, par leſquels avec l'aide de quelques ruſes commodes, on parvient à ſe rendre heureux. Ici ſes amis ſont partagés; les uns croient qu'il peut vivre avec quinſe mille livres, les autres qu'il en faut néceſſairement vingt mille, & ſoutiennent que ſans cela, il ne peut faire bonne maiſon.

ſon. Domnus ſe rend aux raiſons des derniers; & travaille continuellement, veille la nuit, court le jour, à peine même mange-t-il. On le voit frequenter aſſidüement ce temple, *où Mercure aſſemble ſes adorateurs, pour leur donner le prix qu'ils ont merité par leur zéle, ou par leur adreſſe. C'eſt là que Domnus aidé par les ſoins des meſſagers établis par Mercure, ſait fidellement ce qui ſe paſſe aux autres endroits du temple, où il ne peut penetrer lui-même, de peur d'interrompre la ferveur de ſes devotions, & auſſi parce que la foule des adorateurs lui en ferme le paſſage. Ces mêmes meſſagers ont ſoin de ſavoir exactement en quel état ſont les afaires des adorateurs qui ſont dans les païs éloignés, quelle eſt leur diſpoſition & leur pouvoir, quel leur culte, quelle leur fidélité. Ils declarent auſſi ce qui eſt le plus avantageux pour le negoce à Domnus. Enfin par ces ſecours admirables, Domnus revient où étoit le point fixe; mais le point fixe n'y eſt plus; Domnus le cherche, & s'en éloigne toûjours; il ne lui eſt plus permis de le retrouver.

S'il y a des gens qui trouvent l'art d'être contens de leur ſort, c'eſt par hazard, ou par indolence; ils n'y penſoient pas : un revers de fortune leur fait perdre un peu de bien : tout à coup ils recouvrent cet appetit qui leur manquoit, & ne le perdent plus qu'avec la vie.

La fatuité des hommes eſt telle, que tout fiers & tout glorieux qu'ils ſont, ils oſeront bien adjuger au riche tout le bon ſens & toute la ſageſſe du monde; pendant qu'ils refuſent au pauvre un bon ſens très-mediocre. Cet homme eſt riche, dit-on, il a fait fortune; quelle apparence

* *Mercure eſt le Dieu du Negoce.*

parence qu'il eut reuſſi, ſans une grande capacité ? On raiſonneroit mieux, ſi l'on diſoit, cet homme eſt riche, il a hazardé le bien des uns & des autres, il joüoit à ruiner d'un ſeul coup pluſieurs familles; il gagne tout, & s'il eut perdu, il ne perdoit rien du ſien. Cet autre, dit on au contraire, eſt pauvre; c'eſt un ſot qui n'a pas ſû ſe tirer de la baſſeſſe & de la craſſe du peuple. Il s'eſt fait une idée afreuſe de la probité, ſa vertu ſcrupuleuſe l'a rendu lache & timide.

J'ai vû un homme, & c'étoit un riche, qui diſoit au malheureux, ſoiés content, c'eſt là le plus grand des biens; il faut ſe conſoler dans vos malheurs; l'adverſité ne durera pas toûjours. Vous avés de la vertu & du merite, on vous reconnoit honnête homme. Si cela ne ſuffiſoit pas pour le conſoler, confiés vous en Dieu ajoutoit on, il donne du bien, quand on y penſe le moins; après tout la vie eſt ſi peu de choſe. Mais le riche n'oſoit dire, imités ma tranquilité, j'eſtime vôtre vertu, je veux l'aider; je vais la publier par tout & travailler par mon exemple à lui faire rendre juſtice. Le malheureux cependant, ſans pain, ſans feu, ſans retraite, avoit beau temoigner par ſa contenance ſes cruels beſoins; le riche ne voioit ni n'entendoit. Il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir été pauvre. Il alloit venoit, tracaſſoit, dictoit à celui-ci, donnoit une commiſſion à celui-là, ſaluoit un Grand, faiſoit une inclination de tête à ce petit, qui lui étoit encore neceſſaire : Le pauvre étoit toûjours là. Le riche eſſaioit de ne pas faire attention à cet Objet incommode, il s'agitoit, regardoit à droit & à gauche : quelque homme en place ne viendra-t-il pas enlever le riche à l'importune vertu du pauvre ? Le moment deſiré arrivé; un homme qui

a de

à de magnifiques habits s'avance vers le riche importuné, le ſalue avec bruit, & piroüettant ſur un pié s'informe d'un ton gravement fier de l'état de la ſanté du riche. Le riche profite de ce moment, pour ſe débaraſſer du malheureux : Mon ami, lui dit-il, Dieu vous beniſſe, continués d'être honnête homme. Le pauvre s'en va muni d'un tel paſſeport, mais il ſe couche & ſe leve dans l'indigence : Le riche au contraire mange à ſon aiſe, couche mollement. Au bout de l'année le pauvre meurt, l'on n'en parle plus trois jours après. Le riche meurt de même, & l'on dit tout haut : Un tel eſt mort dans une abondance extréme ; c'étoit un ſubtil & adroit negociant : Il a fait ſa fortune par l'uſure ; il a debuſqué un tel, profité du credit d'un tel, hazardé l'argent d'un tel. J'entens ſans peine qu'un fourbe vient de mourir, & que les enfans d'un homme ſans foi deviennent heureux.

Gnaton a une profeſſion qu'il exerce ſoigneuſement & avec art ; il eſt paraſite, & ſe connoit en morceaux ; il diſtingue dans le vin liqueur, & terroir ; c'eſt un gourmet. Il mange avec bruit, boit de même & rit après avoir bû. Il fait des contes, fournit aux conviés des idées bizarres ; il boit enſuite, mange encore après & ſouvent mange & boit tout à la fois. Les morceaux ſejournent peu ſur ſon aſſiette ; il y a du plaiſir à voir cet homme mangeant, buvant, ſavourant, contant avec precipitation. On ſert Gnaton à droit, à gauche, vis à vis ; Gnaton reçoit & mange : Gnaton eſt ſavant par tout, hors dans la maiſon de celui dont il eſt le paraſite : Gnaton ne ſait rien là, parce qu'il céde au maître du logis ſavoir & eſprit ; on y mange, & cela ſuſit. Parle t'on d'afaires ? Gnaton dit ſon

ſentiment : vous ne ſavés ce que vous dites, repond bruſquement l'homme chez qui l'on dine. Gnaton ſe tait ; mais un peu après l'amertume de cette repartie eſt adoucie, par un je vous invite à ſouper chez moi ; Gnaton rit, accepte, & perd à l'inſtant toute rancune. Gnaton a dans ſa poche un journal des repas qu'il doit prendre en ville. Demain à midi chez Lycas, le ſoir chez un autre. Si par hazard on n'étoit pas d'humeur à le recevoir, il s'aſſied lui-même, prend & mange en depit de vous. Un nourricier de Gnaton fait mal ſes afaires ? Gnaton l'abandonne, parce qu'on n'y mange plus. Si l'on mange chez celui qui cauſe la ruine du malheureux, Gnaton en fait ſon Heros. Gnaton ne va pas chez les gens de qui la fortune commence, à moins que l'on n'y mange déja. Enfin Gnaton eſt un animal de forme humaine, & qui ne revere que la table ; avec cela incapable de ſervir perſonne, ſi auparavant on ne le fait boire & manger.

Il n'apartient qu'aux gens heureux de ſe faire une affaire du plaiſir, de s'en occuper ſerieuſement. Les gens pleins de ſoucis, dont la vie eſt dure & penible, regardent les plaiſirs comme un divertiſſement, & les prennent pour ſe décharger des ſoins, pendant quelques heures.

Les Gens du ſiecle donnent tous les jours fort ſerieuſement dans les plus grandes ſottiſes. Une petite chienne les amuſe, la mort d'un joli perroquet les aflige. Ils ſe mettroient volontiers au lit pour la perte d'un ſerin, tant ils en ſont penetrés. C'eſt le propre de la folle ſageſſe de ſe paier de bagatelles.

Philiſte nourrit des chiens & des chevaux ; il s'en occupe le jour, y penſe la nuit ; il craint

craint qu'il ne leur manque quelque choſe, & qu'un Domeſtique fripon ne leur retranche du neceſſaire. Le jour, s'il parle de ſes affaires, c'eſt des chiens & des chevaux; s'il rêve la nuit, c'eſt des chiens & des chevaux: il ſonge même qu'il eſt lâché ſur un lievre, ou qu'il hennit. Pendant qu'il pourvoit ſcrupuleuſement aux beſoins de ce peuple d'animaux, un pauvre chargé de malheureux enfans qu'il ne ſauroit ſecourir, auxquels il reſerve un morceau de pain, dont il ſe prive pour eux, demande l'aumône à Philiſte; ſes crieries l'importunent, il ordonne qu'on le chaſſe. Il ne peut ſonger aux neceſſités d'un homme; il n'eſt pas au monde pour cela: c'eſt pour nourrir des chiens & des chevaux que Philiſte eſt né. Pourquoi ce pauvre n'eſt-il ou chien ou cheval? le charitable Philiſte en auroit pris ſoin.

De toutes les occupations, une des plus vaines c'eſt ſans doute celle de faire une Bibliotheque, pour ne s'en ſervir jamais. Il eſt vrai que c'eſt un meuble qui pare une chambre, de même que les porcelaines, les tables, les peintures, les tapiſſeries. Dorus eſt un Marchand qui ne lit & ne lira jamais; mais il a du bien, & ne ſait qu'en faire. Il achette des Livres, les fait relier bien proprement, forme une nombreuſe Bibliotheque. A certain jour, à certaine heure, une fois le mois; il fait placer ſon fauteuil vis à vis de ces beaux Livres; & là il contemple à ſon aiſe; perſonne n'a le bonheur d'admirer avec lui; il admire ſeul, après quoi il ſe retire, toûjours ignorant, mais fort ſatisfait d'avoir vû des Livres.

A voir en effet ce qui arrête l'eſprit humain, on a tout lieu d'être ſurpris de trouver tant de

ſottiſe parmi tant d'orgueil. Malgré cette ambition ſuperbe, qui nous maîtriſe, nous avons chacun nôtre foible qui nous occupe; nous nous détournons du chemin, pour le ſatisfaire, & ſouvent nous n'allons point au delà. Si nous penſons lui échaper, il nous rapelle, ſon idée préſente à nôtre eſprit nous diſtrait, il faut y revenir, & ce foible devient enfin nôtre tâche.

Atys eſt logé magnifiquement, tout eſt chez lui d'une propreté admirable, ſes meubles ſont ce qu'il y a de plus rare & de mieux entendu. On ne déplace rien dans ſa maiſon; un fauteuil ne paſſe pas l'autre. La perſpective eſt toute occupée à mettre un tableau dans ſon veritable jour. Il croit avoir du goût pour la peinture & pour le deſſein: quelques uns de ſes amis le croient auſſi, parce qu'en éfet il a chez lui les Ouvrages de pluſieurs excellens maîtres. Il y a du caprice dans ſon choix, tout ne lui plaît pas, & il ne peut dire pourquoi. On n'oſe regarder ces tableaux de près, non parce qu'il faut les regarder d'un peu loin, pour en mieux ſentir la delicateſſe; mais de peur que le ſoufle ne les ſaliſſe. Encore craint-il qu'à force de les regarder on n'en gâte le coloris. Ainſi peu d'amis ont le bonheur de voir, il faut être dans la faveur. Atys a des Livres, & ces Livres ſont dorés, ornés de rubans, bien peints, très-bien reliés: Le papier en eſt blanc, fort, uni, & la marge grande. Si du reſte il y a quelque choſe à redire, on auroit tort de s'en prendre au peu de goût d'Atys, c'eſt la regularité de ſon eſprit qui en eſt cauſe. Car étant obligé d'avoir des Livres d'une certaine hauteur, & d'une certaine groſſeur, imprimés de telle maniere, des éditions d'E** ne ou d'E*** r ou de P...s, mais d'une certaine for-

forme, (car toutes ne lui conviennent pas,) il prend ce que lui dicte cette ſymmetrie qui le tyranniſe.

Quoi qu'il en ſoit, Atys a beau faire & c'eſt en vain que loüant ſes livres & la beauté des Eſtampes & des Reliures de ces livres en preſence des gens d'eſprit, il croit faire honneur à ſon goût, & forcer le public à dire, Atys eſt homme d'eſprit, ſa Bibliotheque eſt bien choiſie; le Catalogue qu'il en a fait imprimer eſt excellent. On n'a rien à lui repondre, ſinon,

Dieux que de livres, quel amas!
Que ta Bibliotheque eſt belle!
Je ne vois ici de fatras,
Que ton ignorante cervelle.

Zenon s'enferme dans ſon cabinet, paſſe dix-huit heures par jour à mediter, à penſer, à écrire ſur la Philoſophie. Il ne s'aplique qu'à celle qui reforme l'homme. On vend ce qu'il écrit ſur cette matiere; le Libraire en debite dix éditions, & fait un gros gain. Zenon a cent écus pour ſon Ouvrage, & s'eſt uſé le corps & l'eſprit dans ces profondes recherches. Il eſt toûjours pauvre; s'il veut continuer de vivre, il faut qu'il continuë d'écrire. Quel ſort bizarre! Zenon fait d'excellens Ouvrages & meurt de faim. Le Libraire les imprime & s'enrichit.

Iphite revient d'un long voyage où il a tout vû. Il ſait les modes Japonnoiſes; il connoît à fond les mœurs des habitans de la Chine, & croit ſûrement en pouvoir donner les Caracteres un jour. Il a couru les mers qui bornent les Terres Auſtrales. Il a goûté les fruits de l'Orient; il a parmi ſes deſſeins grand nombre d'animaux rares & inconnus. Il n'ignore rien des coutumes de la Perſe & du Mogol; il ſait quels

Officiers a le Roi de Perſe, & combien ils ſont, leur nom, leur famille, leur genealogie. Il a de fortes habitudes dans les Indes, il n'aime & ne reſpire que les Indes. C'eſt là qu'il eſt connu, il n'eſt étranger que dans ſa patrie. Dans une courſe ſi penible, il n'a ni reformé ſa vie, ni poli ſes mœurs, ni rendu ſon eſprit plus ſubtil, plus ſouple & meilleur. Il ne vouloit que voir, & il a vû. Falloit il, Iphite, aller ſi loin, & riſquer ſa vie ou ſa ſanté, pour voir des hommes, des arbres, des maiſons, des plantes & des bêtes ſauvages?

Aufidius j'ai quelque choſe à vous demander, mais parlons bas, il eſt de vôtre interêt & de l'interêt du public d'être ſecret aujourd'hui. Vôtre reputation s'y trouve engagée. Ne vous ai-je pas rencontré hier entre deux hommes qui ſoutenoient vôtre corps foible & chancelant? Vous étiés alors, ce me ſemble, hors d'état d'agir, vôtre raiſon s'étoit égarée, des Vapeurs avoient obſcurci vôtre cerveau; vos yeux étoient troublés, vous étiés preſque furieux. Je ne dis pas que vous fuſſiés pris de vin: je n'ai garde & n'oſerois croire cela d'un homme de vôtre caractere, d'un homme d'eſprit, d'un Savant, du Predicateur d'un grand Prince. Chacun a ſon foible, me repondés vous, c'eſt le mien, c'eſt l'uſage du païs où j'habite qui m'y engage. Fort bien Aufidius, je n'ai plus rien à vous demander, ſoiés diſcret & ne dites mot.

Les grandes afaires, les poſtes honorables, les dignités eminentes devroient toûjours être pour les grans hommes, pour les gens d'honneur, pour ceux qui n'ont que du Merite. La vertu s'occupe dignement du bien public. Pourquoi donc faut il voir le vice elevé? Mais ne nous emportons pas contre les faux jugemens des Prin-

Princes. Un homme vertueux leur eſt ordinairement moins neceſſaire qu'un mechant homme, & un fat plus utile qu'un homme de poids.

Un homme fin, ſubtil, flexible, afable, liberal & menager à propos; qui penſe à ſervir ſon Prince, qui ſait penetrer dans le ſecret d'une Negociation, qui s'acommode aux diverſes conjonctures; qui ſait faire agir autant de reſſors qu'il a d'afaires delicates & epineuſes. Un homme qui ne perd point de vüe le bien public de ſa patrie: Un Protée, un Camelon, tel que la Bruiere l'a deſigné avant moi. C'eſt-là, ſi je ne me trompe, un grand Miniſtre.

* Un homme fougueux, emporté, avare & prodigue juſqu'à l'exces; qui penſe à ſes plaiſirs, qui a des Maitreſſes, voit la Demoiſelle & la ſuivante, la Bourgeoiſe, & la Provinciale, la Soubrette, & la Païſane, la fille d'honneur & celle des rûës; fol humeur & de temperament, ſage par hazard, qui penetre dans les ruelles, qui fait agir tous les reſſorts de la joye, qui ne perd point de vûë la Volupté, qui joue, jure, ſe connoit en bagatelles, avec cela qui eſt Grand d'Es... C'eſt le D... d'O...

Dans le ſeiziéme ſiecle les Courtiſans, les Petits Maîtres & tous ceux qui vouloient ſe diſtinguer du commun portoient leur dragier; c'eſt ainſi qu'ils appelloient une Boëte; où ils tenoient une eſpece de friandiſe aſſés commune. Aujourd'hui chacun a ſa tabatiere. C'eſt à qui ſe barbouillera le mieux de cette poudre qu'elle renferme. Cette poudre a t'elle quelque utilité? fortifie t'elle la memoire? ou la vûë, ou quelqu'autre des ſens? Donne t'elle de l'eſprit? non, rien de tout cela, au contraire elle nuit à

* Le Duc d'Oſſune.

toutes les facultés. Mais elle eſt à la mode, cela ſufit ; & de plus elle a été apportée de bien loin & tranſplantée en Europe. Quelque étourdi du bel air s'en eſt ſervi le premier, puis un autre, puis encore un autre; cette poudre eſt deſcendue ainſi juſqu'au peuple. Prenés de la cendre, Phryniche, frotes vous en le né, & les levres; faites vous en une belle & large mouſtache? Vous y repugnés Phryniche, la cendre ſalit; Cherchés donc quelque herbe vulgaire, faites la ſeicher, broiés la, ſervés vous en comme du Tabac. Qui ſait ſi vous n'en rencontrerés pas quelqu'une, qui nétoiant le cerveau, vous fera voir vôtre ridicule, & celui des Petits Maîtres que vous imités? Qui ſait ſi par là vous n'introduires pas chez eux la mode d'être raiſonnable?

Quelque homme aiant la vûë foible, & qui peut être s'eſt trouvé riche, ou diſtingué par ſa reputation, ou favoriſé d'un Grand: Un tel homme trouvant peut être ridicule & incommode de ſe mettre des lunettes ſur le né, a voulu ſe ſervir d'un verre qui raprochât les objets, mais qu'il put tenir à la main. D'abord & à ſon imitation, on a des vû gens de tout age avoir la vue debile; ce verre eſt devenu une piece abſolument neceſſaire dans le menage de plus d'un jeune étourdi. Un baton ſert à ſe ſoutenir, une épée à ſe défendre; mais un verre, voila ce qu'il falloit pour voir des objets à demi pié de diſtance. Il y a quelque jours que l'on voioit de ſes yeux: La mode s'y oppoſe à preſent; quelque fat de qualité s'eſt mis dans l'eſprit qu'il ne falloit voir perſonne qu'à travers un verre; il faut le ſuivre.

Vous m'avez dit que vous n'avez jamais rien fait,

fait, Ælius, je vous ai cru ſur vôtre parole. Je vous rencontre preſentement fort échaufé, l'eſprit diſtrait & reveur; vous jurez tout bas; qu'eſt-ce? à qui en voulez vous? Eſt ce un creancier qui vous inportune? Un debiteur vous a t'il fait banqueroute? Les actions auroient-elles baiſſé tout à coup? Mais je m'abuſe; tout cela regarde un homme afairé, & vous ne faites rien, Ælius. Eh bien qu'avez vous? puiſque la vie ne vous donne nulle peine. J'aprens enfin le malheur d'Ælius; il ſort de chez lui, rencontre dans la place publique une troupe choiſie de Nouvelliſtes. Un paſſant voit cette troupe afamée, & leur donne en proie une nouvelle bien inventée: tous ſe jettent deſſus pour l'enlever. Chacun a gloſé, Ælius vient trop tard pour parler; il n'a que les reſtes de la troupe deja repue.

Flave eſt inquiet & reveur, abatu & ſec, une paleur triſte eſt repanduë ſur ſon viſage; des ſoucis le rongent, mais des ſoucis importans; ce n'eſt pas ſa famille qui l'inquiette, ni ſes afaires, ou une lecture penible, ou quelque infortune. Rien de tout cela; des ſoucis le rongent, vous dis-je encore une fois, mais des ſoucis non vulgaires. Il s'intereſſe aux afaires publiques, & ſa ſanté varie ſelon ces afaires, de là depend ſon bonheur. S'il y a des nouvelles favorables, le voilà content, la joie ſe place ſur ſon viſage, il rit & perd ſa gravité. S'il oſoit on le verroit ſauter, mais il ſe contraint. Il étudie la politique; il connoît les interêts de l'Europe. Il en raiſonne entouré de dix ou douſe deſœuvrés, qui la bouche ouverte, les yeux immobiles, & la tête tant ſoit peu panchée, attendent l'arrêt de vie ou de mort, que Flave s'en va prononcer aux divers Etats. On eſt en guerre avec un puiſſant Monar-

que, on ne conçoit pas comment on fera la paix. On en parle cependant, Flave établit les preliminaires, & les ſigne; il fait enſuite la paix & la ratifie. Cela ne ſe paſſera pas autrement dans le congrès; il connoît trop bien les Cours dont il gouverne les interêts; & d'ailleurs un Miniſtre public, *le prémier mobile* des afaires, lui a parlé, & ce qu'il a dit s'accorde aux reglemens de Flave. Une choſe pourtant lui fait peine; Dubr. dans ſa gazette dit quelque circonſtances, qui démentent les avis ſecrets du Miniſtre *premier mobile*. Il y reflèchit donc, & ne pouvant accorder ces diferens raiſonnemens il penſe en fin politique, que Dubr. pourroit bien avoir parlé ainſi par Ordre Public, ou peut être même de ſon chef; peut-être étoit-il mal informé. Mais il croit plûtôt qu'il y a là de la politique, & que l'on veut cacher au peuple ce qu'il a apris ſecretement du Miniſtre. Il fait ſonner haut ſon habileté & l'eſtime que le Miniſtre *premier mobile* en fait: les autres, il les regarde avec mépris, avec colere, dirois-je preſque, de ce qu'ils oſent raiſonner ſur les afaires d'état. Si l'on debite des nouvelles qui ne ſoient pas conformes au ſyſteme de Flave, elles ſont fauſſes; ſi l'on s'opiniâtre, il crie & s'agite, fait faire ſilence, & accompagnant ſes oracles d'un mouvement dédaigneux, il prononce que qui ne ſe rangera pas de ſon parti eſt traitre à l'Etat.

Le jeu remue les paſſions; on voit-ſur tout l'avarice, l'orgueil & l'envie s'y developper. On ſe depite d'y être Ignorant ou Dupe: & ce depit fait ſouvent prendre la reſolution d'y être fourbe, de peur de paſſer encore une fois pour ſot.

L'attention d'un joueur de profeſſion, & le calme qui regne en lui durant l'intervalle, qui s'écou-

s'écoule entre la confiance pour une carte, & le trouble qu'elle excite par une deciſion malheureuſe; cette attention, diſ-je, prouve que rien ne maitriſe tant l'homme que l'idée de ſa fortune. Hors de cette circonſtance le voilà rendu à ſon humeur.

Il y a du caprice & de la folie, ſi l'on veut, à mâcher des cartes, à les déchirer, ou à les maudire, quand on perd au jeu. Mais cette folie eſt d'un grand ſoulagement à l'eſprit humain, il voit à qui ſe prendre de ſa perte; ſa douleur ſeroit inſupportable, s'il ne ſavoit ſur quoi ſe vanger.

On voit encore une eſpece de jeu connu ſous le nom de Loterie, qui n'eſt pas moins engageant que ces autres jeux de hazard vulgaires. Les plus malheureux, autant que les plus heureux ne peuvent s'en deſabuſer. Je vais decrire bizarrement ce jeu bizarre, qui ruîne tant de gens. Un Dieu nommé haſard établit des commiſſaires dans certains lieux publics & fort frequentez, pour recevoir des hommes ce qu'il plait de ſacrifier à ſon honneur. Les hommes avancent de leur argent, à proportion du deſir qu'ils ont de gagner, ou des moiens qu'ils ont de ſacrifier. Tous en rétirent un billet; c'eſt une quittance de ce qu'ils ſacrifient au haſard pour leur profit. Si le haſard ne repond pas à leur vœux, au moins ils en reçoivent ce témoignage authentique de leur devotion avide. N'importe, ils ſacrifient encore; le haſard eſt une Divinité bizarre, & les premiers vœux ne la touchent point; rarement eſt elle tout à coup propice, ou tout à coup inexorable. C'eſt le tems qui le déclare & l'aſſiduité du ſervice; alors on ſe trouve tout à fait pauvre, ou tout à fait riche. Mais c'eſt bien pis, le hazard lui-même eſt une Divinité avide. Il tâche de reprendre, ce qu'il avoit ſimplement prêté.

prêté. Si le devot enrichi eſt aſſez de bonne foi pour rendre ce que le hazard lui redemande ſous divers pretextes, & qu'il feint ne vouloir ui prendre que peu à peu, pour le rendre enſuite tout à la fois avec un interêt extraordinaire, c'eſt bien peu alors, ſi le devot ne laiſſe à l'autel du Dieu une bonne partie de ſes biens propres.

* Prendre les hommes par les Loteries, c'eſt les prendre par l'interêt. C'eſt un ſecret pour leur faire ſupporter la miſere preſente & reelle, ſous caution d'une felicité chimerique. Dès qu'on a mis à la Lotterie, on doit perdre l'idée des malheurs publics & des malheurs domeſtiques. Quelle idée agréable que l'eſperance d'un lot de cent mille francs! Tous les ſoucis vont s'enterrer ſous une ſomme ſi conſiderable. Voyons les divers perſonnages de ceux qui aſpirent aux premiers lots de la grande Lotterie.

En voilà un qui a dans ſes coffres deux fois le gros lot pour le moins. Il pert haleine à force de courir; il craint de n'y pas venir à tems. Jamais il n'a marché d'un tel pas. Il a pourtant ſoizante & dix ans accomplis; mais la Loterie, dont il va examiner les liſtes, & où il croit trouver un de ſes *numero* en groſſe lettre, le ranime & le rajeunit. Qui ſait combien il vivra encore? mais comment achever de vivre avec deux cent mille francs? Ah! vous dira-t-il, le tems eſt dur & facheux, la pauvreté, la pauvreté eſt un monſtre horrible; tous les jours elle me diſtrait & me preſente mille funeſtes idées. Mais ce gros lot, ſi je puis l'avoir, me mettra bientôt à couvert des rigueurs du tems & de la ſterilité du Negoce. Fort bien, je comprens que la pauvreté fait peur à

* *Loteries de Hollande.*

à ce bon vieillard. Elle l'efraieroit moins, s'il n'avoit pas deux cent mille francs ſerrés dans ſes cofres.

Perrette s'avance d'un pas alerte, & le cotillon retrouſſé. Avec deux cent francs elle en va ſaiſir cent mille. Deux cent francs c'eſt l'épargne de quatre ou cinq ans de gage. Perrette s'en va tout ſautant: quelle joie! quand avec deux cent francs on croit en gagner cent mille.

Si l'idée d'une felicité chimerique eſt capable de rendre l'eſprit content, que ne fera pas une felicité réelle? C'eſt pourtant tout le contraire; les belles eſperances dont nous nous repaiſſons, jettent dans des tranſports de joie que l'on ne ſent plus huit jours après que l'on a obtenu ce qu'on deſiroit. Les ſoucis s'en mêlent.

Celui-ci joue de ſon reſte, & le porte aux Directeurs de la plus belle Loterie qui ſe ſoit jamais faite; c'eſt ce qu'il en penſe & qu'il n'y a que ſageſſe à hazarder tout ſon bien, pour avoir cent mille francs. Le pis qui lui puiſſe arriver c'eſt d'être pauvre. Voila comment on parle, quand on n'a nulle idée de l'état où l'on va tomber. Que ſes billets ſortent blancs; vous entendrés ſes regrets; que de plaintes! que d'imprecations!

Celui-ci a femme & enfant, à peine leur fournit-il du pain; il trouve cependant dequoi fournir à la loterie. S'il daignoit vaquer à ſon petit negoce, il ſe tireroit d'affaires tout doucement: Mais il lui faut des billets à la Loterie; aucun n'aporte? il jeune chez lui attendant toujours un bon lot.

Celui là n'a pas dequoi prendre dix billets argent comptant? il achepte le riſque, ou, comme on dit, la chance des dix, & ſe rabat de lot en

en lot juſques à ce que les dix billets paſſent blancs, il m'engage à prier pour lui, me promet dix mille francs, s'il lui en écheoit cinquante mille. Quand il n'eſpere plus rien, il me conſole ſerieuſement, & fait ſemblant de ne pas enrager de ſon malheur.

Cet autre compte de tirer le gros lot, parce qu'il eſt honnête homme, qu'il n'a jamais trompé ſon prochain. S'il ne le tiroit, quelle injuſtice! Je ne lui dirai pas, que les plus vertueux ſont preſque toujours les plus pauvres, cela eſt uſé. Je ne lui dirai pas, que peut être il ſe fait illuſion à ſoi-même, que ſa probité eſt une chimere, & qu'ainſi il ne merite pas plus qu'un autre d'avoir du bonheur. Je me contenterai de lui repreſenter que le bonheur du monde eſt la conſolation des gens ſans merite.

La valeur eſt un métier dificile & furieux. Il ſemble que la mettre au rang des métiers c'eſt la dégrader; mais c'eſt un métier cependant, qui a ſon aprentiſſage, ſa maitriſe & ſon chef d'Oeuvre. On ne ſe perſuade pas du premier coup, qu'il vaut mieux riſquer ſa vie tout à la fois pour un peu de gloire, que de vivre près d'un ſiecle ſans gloire. Il faut quelque tems pour cela, & c'eſt là un des penibles travaux de l'amour propre. Quand l'amour propre nous a inſpiré le mépris de la vie; nous voila hors d'aprentiſſage, il en faut venir au chef d'œuvre; Ce chef d'œuvre c'eſt une action téméraire, & fougueuſe, qu'il plaît d'apeller action de courage & heroïque. Dans une autre circonſtance, hors de la tranchée, on l'apelleroit fureur; mais au camp on ne juge pas comme à la ville.

A quoi ſert au Soldat d'être courageux, & au citoyen d'être bien intentionné pour l'Etat? Il n'y

a que les Grans qui paroiſſent dans les grandes actions. Les petits s'y perdent & s'enfoncent dans l'obſcurité.

Foibles hommes, eſclaves du point d'honneur envers vos inferieurs & vos égaux, écartez vous, faites place. Un grand s'approche & c'eſt un Heros *. Un des Dieux de l'Alliance va paroître, c'eſt Hippolite; admirez & que l'étonnement vous ſaiſiſſe. Hippolite crache, touſſe, ſe mouche, éternue; trouvez le grand dans ces viles fonctions du corps. Je l'avoue, c'eſt le Heros qui force des retranchemens impénetrables. S'il vous refuſe une grace, ſi la refuſant, il vous frape ſur l'épaule, & vous appelle mon ami, qu'en cela même il ſoit le plus grand de tous les mortels. J'y conſens encore, & n'en admire pas moins Hippolite. Les Heros comme lui ſont au deſſus des vetilles du point d'honneur des bourgeois: leurs familiaritez ſont des graces. Mais ce vaillant Officier que je vois à la ſuite d'Hippolite, & cet autre couvert de bleſſures, pourquoi ne les admirez vous pas quand ils touſſent? L'un & l'autre ont ſauté les premiers dans les retranchemens des ennemis. Pourquoi celui-ci vous offenſe-t'il, vous appellant mon ami? & celui-là quand il vous frape ſur l'épaule? Je le vois bien, ils ne ſont ni Princes, ni Généraliſſimes, ces vaillans Officiers. Pluſieurs milliers d'hommes tuez à propos pour ſauver l'Empire ont mis Hippolite au point de pouvoir être familierement civil, ſans bleſſer le ceremonial. N'eſt-ce pas là vôtre penſée? Mais foibles hommes combien y a t-il de ſoldats diſtinguez par leur valeur, capables d'être des Heros qui le ſont même déja, & qui peut-

* *Le Prince Eugene.*

peut-être ſeront reconnus pour tels quelque jour, dont un coup reçu ſur l'épaule & un *mon ami* vous ofenſeroient, parce qu'aujourd'hui ils ſont encore dans la baſſeſſe. Avoués malgré vous, qu'Hippolyte n'a aucun droit par ſa valeur, de vous appeller mon ami. Il n'éternue, ne crache, ne touſſe, ne ſe familiariſe, ne rit pas autrement que le peuple: Mais il eſt Prince & Géneral.

* Connoiſſez cet honnete homme, ce ſoldat de fortune, qui devoit tout à ſa Vertu: Ce Marius à qui rien ne nanquoit pour marcher environné de la gloire! Il n'étoit pas gentilhomme, mais il avoit de l'eſprit, de l'adreſſe, une grande étendue de genie; la ſcience militaire & la prudence, c'étoit là ſon fort. Marius mepriſoit les richeſſes, mais il formoit les boulevars de ſa patrie: quel emploi a t'il poſſedé, qu'il n'ait merité? & qui n'ait fait dire, *il en merite un plus grand?* Marius a laiſſé au public des projets ſages, des projets pour le bien des peuples, pour le ſoulagement de ſa patrie. Celui qui traçoit ingenieuſement contre l'étranger les fortereſſes d'une vaſte Monarchie, meditoit dans ſon Cabinet, ſur les moiens de la defendre contre les vexations & les impots exceſſifs, ennemis domeſtiques, & bien plus à craindre encore que l'ennemi étranger. Le projet eſt beau: mais à quoi devoit il ſervir? Marius vouloit ſoulager le peuples; & les afranchis ont emploié le projet à l'accabler tout à fait, dans un tems où les calamités publiques étoient ſans nombre.

Les

* *Monſieur de Vauban, il a fait la* Dixme Royale, *& cette Dixme a ſervi à charger le peuple.*

Les Grands ſe piquent de ſavoir deſcendre de leur grandeur, quand ils croient la pouvoir quitter ſans riſque. On traverſe des terres & des mers, on reçoit les honneurs des peuples, ſous un nom ſimple, ou qui tout au plus deſigne le Souverain d'une petite Province. S'ils ont quelque choſe à craindre dans leur modeſtie, c'eſt d'être jugés par le peuple dignes tout au plus de porter le titre qu'ils empruntent pour ſe derober au public.

Les Grands s'occupent d'un pas, d'une embraſſade, d'un premier ſalut. Ils reglent dans leurs cabinets, comment ils pourront éloigner d'eux toute idée d'inferiorité. Paſſés leur le ceremoniel, ils conſentiront qu'un autre Grand les paſſe en eſprit; mais qu'il ait le pas, qu'il ne ſalue point le premier, cela eſt afreux.

Les plaiſirs humains ne ſont pas tout à fait épuiſés. Rendons juſtice à l'induſtrie de quelques rafineurs delicats, dont le genie eſt inventif. Les bombes & les canons ces foudroiantes machines deviennent des objets de plaiſir & de divertiſſement. On monte ſur une colline & l'on s'y regale à voir des milliers d'hommes s'enterrer ſous une mine. On prend le divertiſſement de voir en l'air des bras & des jambes, des têtes, des hommes mutilés, achevant de vivre, ne pouvant mourir. Le Sylla moderne, l'homme aſpirant à la Dictature perpetuelle a voulu regaler les Dames d'un plaiſir ſi noble. Il leur a fait entendre la melodie du Canon, l'aimable concert de l'artillerie, la galante mutilation des corps, la deſtruction des Soldats. Que ne fait on pas pour plaire au beau ſexe? Une campagne doit elle finir, ſans avoir demontré aux Dames, comment on tue les hommes?

Qu'eſt-ce que la gloire? c'eſt l'opinion où nous ſommes, que les hommes font grand cas de nous pendant nôtre vie, & qu'ils penſeront à nous avec eſtime après nôtre mort. Suivant ce plan que nous faiſons en nous-mêmes, nous croions que l'Artiſan doit quitter ſon Ouvrage & le Marchand ſa boutique, pour nous regarder avec admiration. Le Poëte doit faire des vers à nôtre louange, l'Hiſtorien la relation de nos beaux faits, l'Orateur un panegyrique. Le profit qui nous en revient c'eſt que l'artiſan nous admire, que l'Hiſtorien, l'Orateur & le Poëte nous celebrent. Nôtre gloire d'un côté n'eſt que dans la curioſité de qnelques hommes preſque toujours incapables de la bien connoitre; de l'autre elle ſemble plus ſolide; mais ſi le Poëte & l'Orateur ſont froids, & l'Hiſtorien ſans genie, nous tombons auſſi-tôt dans l'oubli, adieu la gloire. Si aidée d'un habile écrivain, elle paſſe à la poſterité, c'eſt quelque choſe dont nous ne reſſentons nul éfet. Cependant la gloire nous occupe; le deſir de l'aquerir nous ronge; & nous travaillons tous pour elle, depuis le Berger juſques au Monarque.

Il eſt des *gloires*, pour parler ainſi, de diferens prix, elles ſont à divers étages; & l'on va quelque fois de l'une à l'autre, mais rarement. Au premier étage eſt la gloire du heros, après eſt celle de celui qui le celebre. La gloire du Soldat, n'eſt pas à l'étage du General, ni celle du Poëte qui n'a fait qu'un ſonnet ou une ode pour ſon Heros, à l'étage de celui qui a fait un poëme Epique. Il y a la gloire du bel eſprit, du Docte, du demi ſavant, du petit maitre, & de l'artiſan. Chacun d'eux a quelque choſe de ſingulier, par où il pretend attirer les paſſans.

Il

Il y a la gloire du Marchand, il y a celle du deſœuvré, du faineant, de l'avare & du prodigue. Il n'y a pas juſques au voleur de grand chemin, qui n'ait ſa gloire, s'il fait ſes coups avec adreſſe, & ſi enſuite il ſe défend bien contre le Prevôt, & lui échape. Diſons mieux, ils étalent tous à une foire; ils preſentent leurs marchandiſes aux curieux; à moi, Meſſieurs, crient-ils, à tout prix; choiſiſſés.

Le bel eſprit eſt gouverué par une eſpece d'Entouſiaſme, que l'amour propre, s'il n'eſt arrêté par ce bon ſens qui ne ſe trouve pas dans tout bel eſprit, lui repreſente toûjours aimable & extraordinaire. Il écrit ce bel eſprit; les penſées lui viennent en foule; ſon imagination eſt échaufée, & il n'eſt plus maître. Dans cet Etat tout lui plaît, tout le charme, quelles phraſes! quelles expreſſions! quelles idées! Il voudroit tout mettre en œuvre, il perd une partie de ſes idées; il a beau rapeller ces enfans perdus, ils ne reviennent jamais. Fâché d'une telle perte, & pourtant fort ſatisfait de ſa vivacité, il ſe laiſſe guider ainſi par ſon imagination, & s'éleve: Il ne monte plus par degrés, il eſt emporté vers les nuës. Alors ſeulement il revient à lui; il veut ſe reconnoître & s'examiner, il penſe à ce qu'il a dit, il ne s'entend point & en eſt ſurpris. S'il eſt aſſés maître de lui-même, pour renoncer à l'amour propre, il corrige, éface & retranche, mais ſi c'eſt un Auteur de profeſſion, il augmente au contraire & ajoute; C'eſt pour le public qu'il travaille, & il faut que le public ſoufre des déreglemens de l'imagination de l'Auteur.

Les productions de l'eſprit ſont vaines ſouvent & ridicules, on ne peut cependant ſe reſoudre d'en perdre le fruit. Ce fruit que nous en

attendons c'eſt la gloire & la recompenſe. Nous courons après & nous mettons hors d'haleine, pour atraper l'une & l'autre; mais ſans le genie l'on court en vain. Les hommes d'ailleurs ſont nos juges, & ces juges ſont ingrats, pleins de partialité, aiſés à ſurprendre, & railleurs. Si nos occupations leur ſont utiles, ils oſeront très-ſouvent les mepriſer & même les rendre odieuſes; cependant ils en profiteront en ſecret; nous aurons été leurs conducteurs, ils nous paieront d'outrages. Si nos travaux ſont ridicules, ou inutiles, ils ont aſſés de penetration, pour en connoître le foible & ne manquent jamais d'en faire le ſujet de leurs railleries. Voila les inconveniens de celui qui écrit; Mais on ne les apperçoit qu'après la publication du livre.

Nous nous flattons, nos travaux nous plaiſent, & c'eſt aſſés pour n'en pas connoître le foible, Un autre a travaillé ſur même ſujet, mais il manquoit à cela & à cela, & c'eſt ce qui l'a fait rejetter. Nous n'y manquons peut être pas, mais en revenge nous nous méprenons plus groſſierement dans un autre endroit. Cependant l'ouvrage de l'autre nous paroît toujours fort diſſemblable & inferieur; on a eu raiſon de le ſifler, le nôtre eſt bien de plus grand prix. Au pis aller, ſi nos travaux ſont ſans fruit, nous avons toujours un legitime pretexte qui nous conſole. C'eſt l'envie & l'ignorance des hommes.

Content de mes travaux & plein de moi-même, j'allois finir mon Chapitre, quand un de mes amis entrant dans mon Cabinet, me ſurprit la plume à la main & mes cahiers ſur la table. Il jetta les yeux juſtement ſur ce Chapitre & voiant au titre *des occupations des hommes*, il prit la peine de le lire. Comme je me trouvois

alors

alors dans le premier feu de l'imagination, & que par conſéquent tout ce que je venois d'écrire me plaiſoit beaucoup, je tremblois de peur qu'il ne cenſurât. Il étoit Auteur lui-même; Un homme qui écrit ne pardonne rien. Il prit la plume, fit rature ſur rature, correction ſur correction. Quelle deſolation pour un homme, qui croit avoir fait merveilles. Monſieur le Cenſeur, lui dis-je alors, vous ſubſtitués vos penſées aux miennes; partageons le diferent; vous corrigerés ceci, mais vous laiſſerés cela. Si ce que vous laiſſés paſſer ne vaut rien, vous le corrigerés à la ſeconde édition. Pour des additions donnés m'en tant qu'il vous plaira.

Mon Ami repliqua le bel eſprit Correcteur, Je n'ai rien à vous refuſer. Mais faites moi la grace de relire dans trois mois ce que vous venés d'écrire aujourd'hui. Adieu. Je fis reflexion dans la ſuite, à ce que le Critique me diſoit alors: je relus mon livre au bout de trois mois, par malheur le livre étoit imprimé; j'y trouvai mille choſes qui ne valoient rien. Il falut les corriger. Cependant voici les additions de l'Ami, c'eſt preſque une recapitulation du Chapitre.

Les uns paſſent leur vie à prendre les meſures neceſſaires pour vivre un jour dans l'inaction, ou le repos, c'eſt la même choſe; les autres travaillent à troubler le repos des hommes.

Les uns dorment, ſe levent, mangent, ſe promenent & jouent, tout cela ſans ſonger qu'ils vivent, & il faut pour les y faire penſer, qu'ils tombent malades & ſouvent qu'ils meurent enſuite. Les autres penſent qu'ils vivent, ſans pouvoir ſonger qu'ils mourront un jour.

Les un parlent & penſent enſuite, les au-

tres parlent & ne penſent point; pluſieurs ni ne penſent, ni ne parlent. Quelques autres ne daignent parler, parce qu'ils s'occupent à penſer. Les uns cachent leur habileté ſous le voile du ſilençe, & les autres leur ignorance. Tout cela forme le genie de la converſation que les hommes ont entre eux.

Les uns ne font rien qu'avec diſtraction; les autres veulent aller loin, & rencontrent chemin faiſant mille bagatelles qui les arrêtent; ainſi ils n'arrivent qne fort tard, ou mêmes n'arrivent jamais.

Æmilie ne peut dîner, que l'on ne lui ait trouvé ſa Ceinture; Dimas ne ſauroit faire avancer ſon cheval, qu'on ne lui ait donné ſon gand.

Il y en a qui commencent, ſans pouvoir finir, & d'autres finiſſent, ſans avoir ſû commencer.

L'eſprit des uns s'occupe à la ruine des autres; & celui-ci s'établit, par où celui-là s'eſt ruiné.

Si l'habile s'occupe à bien faire, il y a quelqu'un qui s'occupe à lui porter envie.

L'un s'en va prendre ſoin des afaires de ſon voiſin, & s'en occupe aſſiduement, tandis qu'un autre vient lui rendre la pareille.

Il y en a qui marchent toute la journée, & reviennent enſuite ſur leurs pas; cela s'apelle ſe *promener*; ces promenades ſe font en diverſes manieres. Les uns marchent en caroſſe; un Levantin apelleroit peut être cela un logis ſuſpendu & ambulant. Ce logis avance à la faveur de deux, quatre, ſix, huit bêtes. Un homme les fait aller. Le maître du logis eſt là dedans, plus occupé qu'il ne paroît l'être, aiant en même tems diverſes afaires. Il ſonge à voir & à être vû; il ſonge à ſe promener; il ſonge à ſe divertir, il

ſonge

ſonge à paroître, à paroître grand, à ſe faire craindre; tout cela l'occupe beaucoup. Le dehors du logis eſt chargé de quelques peintures, apellées *Armoiries*; C'eſt à proprement parler l'enſeigne de la maiſon. Les autres ſe promenent avec moins de ceremonie: ils marchent ceux-ci, (car les autres ne marchent pas.) Tous enſemble ont un deſſein bien digne d'eux, c'eſt de prendre l'air.

Ceux qui ne veulent pas ſe promener, & qui n'ont rien à faire chez eux, entrent dans certaines maiſons où l'afluence eſt extraordinaire, & quelquefois incommode. Dépeignons cet endroit.

Dans un grand Apartement s'aſſemble une multitude d'hommes très-conſiderable. Ces hommes ſont là pour divers deſſeins diferens. Il y a des tables & des ſieges, où une partie d'eux ſe place, tandis que l'autre eſt obligée de ſe promener ou d'être debout. Dans un coin de l'apartement eſt une eſpece d'Autel, garni de liqueurs, & de quelques autres choſes. Ce qu'il y a là de plus remarquable eſt un brûvage noirâtre, chaud ou tiede, que l'on ſert dans des vaiſſeaux de terre, à ceux des aſſiſtans qui en demandent.

Quoi que j'aie parlé d'Autel, je n'apellerai pourtant pas Sacrificateur, celui qui le ſert. A ceux qui n'aiment pas cette liqueur, dont je viens de parler, on en preſente d'autres ſelon leur goût. Ceux qui ne veulent point boire, reçoivent dans la bouche, par un tuiau fait exprès, une fumée épaiſſe, d'une odeur peu agreable, qu'ils renvoient enſuite dans l'air, & ſouvent au né des autres. C'eſt là le principal point des ceremonies qu'il faut pratiquer dans ce lieu.

Immediatement après, ou dans les extaſes que cauſent & les liqueurs, & la fumée du Tabac, l'eſprit de ce peuple s'anime; les uns continuent à rêver agreablement; les autres ſe taiſent avec art; mais la meilleure partie du peuple parle impetueuſement.

Je ne crois pas que cette rapidité de paroles, vienne ſeulement des charmes des liqueurs, ou d'une vivacité d'eſprits excitée par la fumée. Je croi qu'elle a encore d'autres cauſes.

On parle de ſes Interêts, cela ne peut qu'animer extrémement; On jouë, & aux jeux auxquels on s'exerce dans ces lieux, où l'on gagne ou l'on perd; autre cauſe de vivacité.

On fait paſſer de main en main, d'un bout de l'apartement à l'autre certaines feuilles de papier imprimées & connuës ſous les noms bizarres de Gaſettes, &c. C'eſt là que l'on voit une relation vraie, ou vraiſemblable, exacte ou partiale des afaires publiques; (je ne deciderai rien là-deſſus.) Chacun fait ſes reflexions ſur ces nouvelles, & perſonne ne veut être contredit; autre cauſe de vivacité.

On decide ſur les interêts de l'Etat, on regle les marches des armées, on fait la Paix & la Guerre, on condamne ſans entendre, & l'on aprouve ſans connoître. L'eſprit de Sedition & de Diſcorde ſe promeine cependant de côté & d'autre, & s'arrêtant ſur les plus diſpoſés à le recevoir, on voit ces nouveaux inſpirés precher l'Anarchie dans leurs diſcours libertins. L'un veut detroner un Roi, l'autre voudroit qu'on tranchât la tête à quelque Prince. Tous enſemble s'accordent à nommer zéle, ce qui n'eſt qu'une fureur. Le Marchant après ſes heures de Negoce, vient dans cet endroit s'ériger en Magiſtrat.

On

On ſe range dix ou douze autour d'une table; la Converſation s'y anime, avec l'aide du Café, ou du Tabac, aux depens de l'ami abſent, ou de l'inutile. Ils apellent cela *parler librement*, ne pas *trahir la verité*. Sans les choquer, nous pourrions apeller ces converſations *mediſances*.

Une choſe eſt encore ſinguliere dans cette ſorte de lieux : c'eſt que très-ſouvent, un fripon y fait taire l'honnête homme, & ſe fait écouter; bien que l'on paroiſſe hors de là perſuadé que c'eſt un fourbe.

C'eſt aſſés parler des occupations des hommes. Il y en a trop pour les nommer toutes, & l'on peut dire ſans exagerer, qu'il s'en trouve autant, qu'il ſe trouve d'hommes.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

De la Recherche du ſouverain Bien & de l'Eſperance.

IL faut avouer que c'eſt une grande imperfection dans l'homme, de chercher toujours le Souverain Bien par des Routes égarées. C'eſt à cette recherche qu'aboutiſſent nos occupations, quelques vaines & frivoles qu'elles paroiſſent.

Sans paradoxe; l'homme ne ſe laiſſe aller au mal le plus atroce, que dans l'eſperance d'arriver à ce Souverain Bien.*

Comme les eſprits des hommes ſont plus bornés les uns que les autres, auſſi le Souverain Bien eſt plus borné pour les uns que pour les autres.

* *Omnes homines, boni, pariter ac mali indiſcretâ intentione ad bonum pervenire nituntur*, dit Boëce L. 4. p. 2.

Demandés à l'ambitieux, à l'avare, à l'homme de cour, au marchand, à l'artiſan, au debauché, à l'yvrogne, & enfin au voleur des Bois, où eſt leur Souverain Bien, chacun vous repondra diverſement.

L'Ambitieux vous dira, j'aſpire à telle dignité, après quoi je ſuis au Souverain Bien: l'avare, encore dix mille livres, & puis m'y voila; l'homme de Cour; je voudrois être favori du Prince, c'eſt là mon Souverain Bien. Tous les autres ont leur reponſe prête, telle que chacun peut penſer.

Cependant l'ambitieux manque ſon coup; l'avare la ſomme qu'il ſe propoſoit d'amaſſer; l'homme de Cour la faveur du Prince. L'un abrege ſes jours par cette recherche, l'autre lui ſacrifie ſa ſanté; l'un y perd ſa reputation, l'autre n'y gagne que de l'infamie. Tous ſont Martyrs du Souverain Bien, ou pour le mieux dire de l'ombre du Souverain Bien.

Mais quand même ils ſeroient arrivés à leur but, ils n'auroient eu garde d'être contens. Ils ne connoiſſoient pas leur avidité, ils auroient encore éloigné la borne, parce qu'ils s'étoient mepris trop groſſierement. Leur induſtrie inſatiable portoit bien plus loin.

Nous regretons le paſſé, nous ſouhaitons l'avenir, tandis que le preſent fuit & gliſſe d'entre nos mains, ſans nous en apercevoir. L'uſage du ſeul tems qui eſt nôtre, nous le renvoions au temps qui pourra bien n'être pas à nous. Toujours incorrigibles & preſumant de nous mêmes, nous eſperons reformer le mal par le tems, tandis que l'avenir ſouhaité devient preſent inutile, & enfin paſſé regreté pour jamais.

La

La ſoif inſatiable des biens du monde eſt un châtiment de Dieu ſur les hommes, parce qu'ils ne cherchent pas à éteindre cette ſoif dans le veritable Bien, qui eſt Dieu. Si les hommes faiſoient attention à cette cruelle paſſion qui les tourmente, tantôt ſous le maſque des fauſſes richeſſes, tantôt ſous celui de la fauſſe & vaine gloire, ils connoîtroient bien-tôt, qu'il doit y avoir des biens infiniment plus grands & plus ſolides, que ceux auxquels ils aſpirent; & qu'il faut néceſſairement, qu'il y ait quelque choſe au deſſus de l'avarice & de l'ambition.

L'eſperance eſt l'ame de toutes les afaires du monde: ſans elle on n'entreprendroit rien; ſa tromperie eſt aimable; dans les biens & dans les maux elle eſt inſeparable de l'homme, & le conduiſant d'écueil en écueil, elle ne l'abandonne qu'à la mort.

C'eſt à force d'eſperer que l'on s'aveugle; l'eſprit obſtiné à ne voir un objet que du bon côté n'en veut plus voir le mauvais; & l'on eſt tout ſurpris de ne rencontrer qu'une amertume inſupportable, quand on avoit crû ne goûter que de la douceur.

C'eſt ici ou l'humeur prédomine extrémement; j'entreprenois hier une afaire, dont je ne comprenois point l'iſſuë, de quelque côté que je la regardaſſe. C'eſt toute autre choſe aujourd'hui, mon humeur a changé du blanc au noir; l'afaire dont je deſeſperois eſt facile, elle reüſſira de telle & telle maniere. Je la comprends & j'en vois l'iſſuë. C'eſt ainſi que l'humeur nous jette tantôt du côté de l'eſperance & tantôt du côté du deſeſpoir.

La fortune eſt l'idole de nôtre conduite; nous ſervons tous ce Phantôme, mais l'aſſiduité de

la

la devotion n'eſt pas égale dans tous les hommes. L'avarice & l'ambition mettent le prix à nos ſacrifices; & nos vœux ne ſont pas toujours paiez ſelon nôtre zele.

CHAPITRE CINQUIEME.

Du Bonheur & de l'Adverſité.

NOus ſommes tous bien malheureux, de ne pouvoir nous reſoudre à eſtimer nôtre bonheur par nous mêmes; mais au contraire de le peſer toujours à la balance de nôtre voiſin. Une des folies de l'amour propre, c'eſt de ſe ſoumettre au jugement d'autrui, pour ſavoir ſi l'on eſt heureux. Je vivrois dans un deſert, mais on ne me connoîtroit pas à la ville; je me plairois au champ, mais qui verroit mes livrées, mes Pages, mes Caroſſes? Je mangerois ſeul, mais qui ſauroit que l'on ſert à ma table des mets exquis? Ainſi j'ai eu mes vuës, lors que je ſuis venu demeurer dans une Ville grande & bien peuplée, où je me promeine toute la journée en Caroſſe ou à pié, mais toûjours avec grande pompe. Il ne faut pas croire que cette erreur ne s'étende pas au delà des Grands. Le Bourgeois à ſes jours favoris & ſes heures reglées, pour ſe montrer en beaux habits; alors on l'admire & il eſt content. La Villageoiſe a pareillement quelqu'un qui doit l'eſtimer davantage, quand elle a quitté ſes troupeaux, pour venir prendre au logis ſes atours de Dimanche.

Les biens & les plaiſirs ſont les mêmes dans tous les Etats; il n'y a qu'à ſavoir en jouïr. Ce goût

goût que trouve le riche dans les aprêts ; le pauvre le rencontre dans le pain bis. L'Ecarlate couvre t'elle mieux le corps, on l'échaufe t'elle davantage, qu'un gros drap gris, ou quelque autre étofe encore plus groſſiere & d'une couleur plus deſagreable? On eſt donc heureux, quand on eſt content, & riche quand on ſait ſe borner.

L'Envie nous diminuë à nous-mêmes nôtre bonheur & l'augmente aux yeux des autres.

Jouïſſons de nôtre état, ſi nous ſommes ſages, & mettons nous peu en peine de celui de nôtre voiſin. Il eſt vrai que ce voiſin nous ſemble heureux ; & cela eſt mortifiant pour nous, qu'il emporte ce que nous croions meriter : mais rien de tel que d'aprofondir & de fouiller au dedans. Car après avoir contemplé le dehors de ſon palais & l'entrée qui eſt magnifique, ſi nous venons ſeulement à l'antichambre, nous commençons à apercevoir des ſoins & des peines qui nous étoient abſolument inconnuës. C'eſt bien pis, quand on eſt auprès du maître du logis, & qu'on ſe promeine avec lui dans ſes apartemens ſuperbes. On n'y voit rien, qui ne ſente le travail de corps & d'eſprit : les remords voltigent autour des lambris, & quand il va ſe coucher, ils s'arrêtent au ciel de lit. Ils le pourſuivent, quand il ſe leve, & l'accompagnent au bal. Nous n'enviſageons que la pompe & la magnificence du corps. Les déſordres de l'eſprit, on ne les apperçoit pas.

Il n'eſt pas même donné à tous les hommes de les pouvoir decouvrir, & les eſprits bornés du ſiecle, ne peuvent comprendre, que rien puiſſe manquer à un homme heureux.

Il faut avouër ſans façon, que je me rends bien malheureux, en comparant mon état à celui

lui d'un autre. Cette impuiſſance où je ſuis d'avoir des habits couverts d'or & d'argent, ainſi que le grand Seigneur me ronge & me devore, parce que je ſens que je ne ſuis pas aſſés reſpectable aux yeux du peuple. Je me dis bien que la tranquilité d'eſprit vaut mieux, & je me conſole en quelque façon de ce côté-là. Mais quand je fais reflexion, que cette tranquilité d'eſprit eſt peu admirée, qu'elle eſt ſouvent priſe pour dépit, ou diſſimulation & que même avec cette tranquilité, encore eſt-on mepriſe; je ne puis m'empêcher de dire en moi-même, preſque indigné contre celui qui m'a faît; *Ou vous deviez me donner moins d'eſprit, & je n'aurois pas connu les defauts de mon ſort, ou vous me deviés donner un peu plus de gloire, & j'aurois paru avec honneur dans le monde.* Tandis que je penſe ainſi, le grand Seigneur regarde d'un œil jaloux cet autre, que l'on apelle favori du Prince, que mille cliens, mille ſerviles adulateurs environnent; à qui pour regner, il ne manque plus que le ſceptre & le nom de Roi. En éfet, il n'a pas tout le tort ce grand Seigneur; dès que le favori paroît, on le laiſſe lui, & l'on ne prend pas plus garde à ſes habits galonnés, que s'il étoit couvert de haillons. Je m'en retourne chez moi, & chemin faiſant un autre bien au deſſous de moi, qui n'a pour tout habit, qu'une camiſole de toile groſſiére, regarde avidement l'habit de drap que je porte, il en deſireroit un pareil. L'idée de nôtre état devroit faire tout le bonheur de nôtre vie; mais nôtre bonheur ne ſubſiſte jamais que dans l'idée d'autrui.

Gagner du bien n'eſt pas une choſe extraordinaire; ce qui n'eſt pas fort commun c'eſt de voir un homme qui ſache uſer de ſes biens. Des gens

gens ſans éducation, ſans merite naturel, nés dans la poudre ſe ſont élevés par le bien, même au deſſus du Vertueux ; mais ils ont vêcu comme s'ils euſſent encore été dans la poudre. Les biens ont été inconnus à d'autres juſqu'au milieu de leur vie, étonnés alors de ſe voir riches & heureux, ils ont oſé croire, qu'il ne falloit regarder les autres que dans certaine diſtance. Pluſieurs penſent qu'être riche c'eſt avoir des cofres bien pleins : ennemis jurés du vuide ils ſerrent, preſſent, entaſſent pour le lendemain : aujourd'hui ils n'ont pas le tems d'y rien prendre. Enfin ſans plus entrer dans aucun detail, chacun s'eſt fait un Syſtême dans ſes richeſſes, ſi peu conforme à leur vrai uſage, que j'en ai conclu qu'encore valoit il mieux être pauvre.

C'eſt prendre la choſe un peu trop en Philoſophe dira un Critique : certainement il y a de l'inconvenient par tout ; ſi les richeſſes ſont incommodes & bien ſouvent inutiles la pauvreté eſt mepriſée, & preſque toujours ſoupçonneuſe & inflexible. Voici quatre opinions diferentes ſur les richeſſes & ſur la pauvreté. Le Lecteur choiſira celle de ces opinions qui lui conviendra le mieux.

D'abord le Philoſophe declare que les biens attachent au monde, abaiſſent l'eſprit & le chargent de ſoucis. La facilité que donne l'argent pour ſe faire ſervir, la diference que l'on fait à tout moment de ſoi-même à ſon inferieur, l'abondance des plaiſirs, choſe ſur tout qui nuit à la meditation ; Voila des griefs inſurmontables au Philoſophe ; il veut être pauvre.

Le Philoſophe a raiſon par rapport à lui, je trouve ce ſentiment fort genereux. Après tout un Philoſophe riche n'eſt pas ſans exemple ; mais dans toutes les regles un Philoſophe doit être pau-

pauvre, parce qu'il ſe plait à faire des reflexions, & qu'il n'a pas aſſés de loiſir pour devenir riche.

Le Miſanthrope dit bruſquement qu'il voit tant de ſots, & tant de faquins qui ſont riches, tant de vertueux qui ſont pauvres; qu'il lui paroit que la vertu eſt le ſoulagement de la pauvreté, comme la ſotiſe eſt la mortification des richeſſes. Avec cela, ſa bile lui fait apercevoir tant de malverſations chez les riches, qu'il en conclut qu'on ne ſauroit être facilement fort riche & fort honnête homme. Je n'aprendrois, ajoûte-t'il, que detours & obliquités parmi ces gens-là, & je ſerois riche moi? je veux être pauvre. On ne peut nier ſans doute qu'il n'y ait là bien de l'humeur.

L'homme du monde ne balance point à decider pour les richeſſes. La pauvreté ne lui convient pas: Il la trouve cependant fort utile au Philoſophe & conſent que le Miſanthrope en ſoit charmé.

Le railleur, après avoir écouté ces trois ſentimens, blame les reflexions du Philoſophe & le chagrin du Miſanthrope. Il condamne l'un au cabinet, & l'autre au deſert; mais il ne prend point parti pour l'homme du monde. Voici ce qu'il dit.

Le Philoſophe veut être pauvre, parce qu'il n'eſt pas capable de devenir riche.

Le Miſanthrope veut être pauvre, parce qu'il fait profeſſion d'être honnête homme, & de cenſurer toûjours.

L'homme du monde veut être riche, parce qu'il ne ſauroit s'avancer par la vertu.

La pauvreté & les richeſſes ſont des termes équivoques. Un pauvre eſt riche avec deux écus, s'il

s'il n'a pas assés de soucis pour s'embarasser de quoi il vivra de main. Un riche est pauvre avec cent mille, s'il n'ose y toucher, de peur de n'avoir pas de quoi vivre dans dix ans d'ici.

Pour moi conclut il, j'aime les pauvres, j'aime les riches. Ma bonne humeur me fait trouver de quoi diner; mes chagrins n'ont pas un quart d'heure d'étendue. Le pis qui me puisse arriver, c'est d'être Misanthrope & Philosophe en dinant chez moi, parce que je vis alors sur mes rentes.

A voir Philemon noié dans l'abondance, qui diroit qu'il est accablé de chagrins? Philemon lui même avant sa fortune, pensoit qu'être riche & être content étoient mêmes choses sous divers noms, n'avoir besoin de rien, ne desirer rien, n'aspirer à rien. Tu te trompois, Philemon, tu n'as fait qu'ajouter nouveaux soins & nouvelles peines à ton état. Pour nous pauvres mortels, si nous avons peu, nous vivons de peu, nos chagrins sont plus bornés, & ne vont pas au delà de nos cabanes. Mais ô Philemon, les soucis croissent avec les biens, & vous suivent tantôt à la ville & tantôt aux champs; ici vos palais, vos meubles somtueux, vos curieuses bagatelles, vôtre or, vôtre argent: là vos bleds, vos vignes, vos arbres, vos bêtes vous occupent nuit & jour. Voiés les ces mêmes soins marcher avec vous à la promenade, & murmurer tout bas; que faites vous ici, malheureux? peut être que dans cet instant, un domestique infidelle vous trompe, une femme coquette dissipe vos biens avec un galand. Un Marchand fait banqueroute, tandis que vous vous promenés à vôtre aise, & vous prive ainsi d'une somme considerable. La grêle ravage vos bleds & vos arbres, la gelée

vos vignes, la mortalité vos bêtes. Allés, courés, volés chés vous, trop pareſſeux Philemon, mettés ordre à tous ces malheurs, ne mangés, ne dormés plus. Comme les plaiſirs ſont plus grands dans les grands biens, il en eſt de même du la triſteſſe. Quelle fatalité pour l'homme, ô Philemon, de ne pouvoir jamais être heureux.

Le bien ſans eſprit, & l'eſprit ſans bien, voila deux fâcheuſes extrémités. Le premier eſt envié & le ſecond mépriſé : chacun deſire l'état de l'un, & tout le monde ſe croit dans l'état de l'autre.

Il n'apartient pas toûjours aux gens heureux d'avoir de l'habileté & de l'induſtrie : au contraire l'amertume de l'adverſité eſt adoucie ſouvent par des reſſources que l'heureux n'eſt pas capable de connoître.

Quelle diference y a-t'il entre un homme ſurpris de vin, & celui que ſaiſit un bonheur ineſperé ? le vin étourdit celui-là, & la fortune étourdit celui-ci. L'un enyvré par la débauche, l'autre par le bien, chancelent, vont peſamment, & s'égarent preſque toûjours. Ils cheminent d'un pas incertain & mauvais ; l'un & l'autre a beſoin d'aide, l'un & l'autre voudroient s'en paſſer. Celui là n'eſt plus maître de ſes facultés, celui-ci n'a à lui ni jugement, ni raiſon. Ils agiſſent tous deux par leurs prétendus amis. Il y a cependant quelque diference ; l'un ne craint rien & n'eſt craint de perſonne ; parce que le vin l'a mis dans un état à ne rien craindre & à ne faire aucun mal : l'autre au contraire craint & ſe fait craindre ; il craint de perdre tout à coup ce qu'il a gagné ſans peine. On craint ſon pouvoir, ſa haine, ſon humeur, & ſur toutes choſes le peu de familiarité qu'il a avec les grandeurs & les richeſſes. Une

Une fortune bien établie dans les païs étrangers, des honneurs ineſperés & ſouvent non merités, des taches dans la naiſſance, dans l'eſprit & la reputation, une vertu délabrée, tout cela fait bien-tôt oublier à un exilé ſon païs natal. Il n'apartient qu'a ceux qui perdent par l'exil, biens, fortune, qualités, amis & reputation, & dont la vertu ſe trouve combattuë entre l'interêt & l'honneur, l'avarice & la generoſité; il n'apartient, dis-je, qu'à ceux-là de ne pouvoir oublier leur Patrie, & de comparer leur condition preſente à leur felicité paſſée.

Xanthus n'étoit rien, il devient quelque choſe, un peu plus que rien; il devient Gladiateur. Il ſe fait Chef d'une troupe de bandits, malheureux échapés des gibets, & qui viennent enfin perir à quelque choſe de pis, à des Roues. Il échape Xanthus, & triomphe aux depens de ceux qui paient pour lui, & qu'il abandonne. Sa deſtinée a quelque choſe de ſingulier; Il arrête des Generaux, il ſe familiariſe d'abord avec eux, il croit voir un piege, il échape encore. Le voila dans les païs étrangers, on court, on l'admire. N'en fera-t'on pas un Saint? Ne mettra-t'on pas ſes habits en pieces, pour en avoir des lambeaux? Peut-être que ſon corps ſervant un jour de pâture aux bêtes des champs, les devots en pourront ſauver des Reliques. Xanthus a l'oreille des Souverains, & medite des choſes extraordinaires, on lui confie des troupes: il doit être l'illuſtre Xanthus un des ſoutiens de la Ligue. Après tant de rolles joués, il joue encore les rolles de fourbe & de fanatique. On l'abandonne, on le mepriſe, on s'en deſabuſe. Il ne tiendra pas long-temps. Ne te hates pas tant Xanthus, ta place eſt aſſurée ſur l'*** il

y en aura toûjours une pour toi; ne t'impatiente pas.

Un homme qui a du credit, & qui ſe voit en état de marcher bien-tôt ſur ſes rivaux, doit naturellement ne plus rien faire comme le reſte des hommes. S'il donne audience, il ſera fier & ſuperbe; s'il écoute, que ce ſoit avec indiference, s'il parle, que ce ſoit avec une forte perſuaſion, qu'il a de l'eſprit, qu'il eſt éloquent. Il doit avoir la voix forte & hardie, l'expreſſion aigre. Il doit interrompre, incliner doucement la tête, pour ſigne qu'il accorde; la remuer avec dédain, pour marque de ſon refus. Il ſera mépriſant, imperieux, impatient, inexorable, rude. Il aura le chapeau ſur les yeux, paroîtra rêveur & ne ſongera à rien. Il rira fort haut, marchera avec bruit, frapera ſur l'épaule de ſon client. Dificile dans ſon humeur, qui ſera un peu capricieuſe & biſarre, il obligera les autres à s'y ranger. Avec de tels dons, il ſera aimé par force, & par l'attente de quelque bien réel, ou imaginaire; & haï par jalouſie, ou par indignation.

A conſiderer bien les richeſſes, elles ont leur bon & leur mauvais côté. C'eſt l'écueil de la plupart des hommes, incapables de s'en ſervir pour être heureux & pour rendre les autres moins miſerables. Mais quel bien ne produiſent-t'elles pas en éfet, ſi l'on en connoît le vrai uſage & ſi l'on ſent qu'elles ne nous mettent au deſſus des autres, par le pouvoir qu'elles donnent, que pour ſecourir ceux qui ſont nos inferieurs? Quelle gloire alors pour celui dont on dit, il eſt riche & il enrichit les autres!

On ne ſait gueres profiter de cette leçon donnée aux hommes, il y a longtems, & renouvellée en-

encore tous les jours; de ſe ſervir des richeſſes & de la bonne fortune pour ſe faire des amis, d'en aider les autres & non ſeulement ſoi-même: en un mot, d'en uſer comme d'une choſe, qui pourroit être donnée à d'autres, & dont nous aurions beſoin à nôtre tour. Les richeſſes ne nous ſervent point à faire des amis; c'eſt tout au plus à nous faire des ſerviteurs, ou des ſujets.

Grands hommes, hommes puiſſans & diſtingués par l'eſprit, par les biens, par les honneurs, par nos préjugés; nous autres foibles & viles creatures ſommes indignes de vous regarder, combien plus d'atteindre au rang, où nous vous avons aidé à monter. Ainſi regardés nous toûjours comme ſujets miſerables & chetifs eſclaves. Cet éclat qui vous environne, le pourrions-nous ſoutenir? cette force d'eſprit, que vous feignés ſi à propos, oſerions-nous la demander pour nous-mêmes; cette majeſté, cette gravité compagnes inſeparables & neceſſaires à vôtre ſort, les aurions nous à nôtre ſecours? Il eſt vrai, que paîtris du même limon que vous, formés & nourris comme vous, aiant mêmes facultés, même forme, mêmes organes, & vous & nous rentrons dans le ſein de la terre. Mais non, je me trompe, vos jours allant s'achever, on vous place dans des lits ſomptueux, où vos grandeurs ne vous quittent pas. Là vos amis vous environnent & diſſimulent avec vous, juſques à vôtre dernier moment, ſuite neceſſaire de la fortune qu'ils oſent attendre de vous, après vôtre depart. Enfin vous allés habiter de ſuperbes Mauſolées, ou vous conduiſent avec faſte & avec joie, ceux qui vous flatoient, pendant que vous ſejourniés dans le monde. Nous autres bas &

mépriſables ſerviteurs, mais accoutumés à mourir, ſentant nôtre fin s'aprocher, nous nous étendons ſur un mauvais matelas ; c'eſt là que ſeuls, n'aiant perſonne qui s'empreſſe à cueillir nôtre dernier ſoupir, nous nous preparons à la mort. Enfin nous mourons, & ſommes enſevelis ſans pompe, ſans honneur, ſans ſuite, dans un cimétiere, parmi la foule & parmi le peuple.

Le peuple adore la fortune des Grands, ſans ſe mettre en peine du ver qui les ronge au milieu de leur proſperité. L'aparence l'éblouït, le vrai bien qui ne ſaute pas aux yeux, il le tient pour faux & leger. C'eſt ainſi que nous paſſons nôtre vie à rendre un devot hommage au Clinquant du monde.

On ne doit pas s'étonner, de voir que le riche ſonge peu à ſoulager l'indigent. Il ne le peut pas en éfet. Il faut au riche du train, des palais, des paraſites, des flateurs. Où prendre, ſans l'œconomie, dequoi entretenir tout cela?

Soiés riche, bien meublé, bien logé, bien vêtu, Philiſte, mangés, bûvés, digerés, dormés en repos. Vous avés dequoi jouïr de la vie, ſans ſonger à nôtre bonheur, qui eſt de nous occuper à bien faire. Jouïſſés de vos biens, & laiſſés nous le ſoin de penſer à la Vertu.

Les honnêtes gens goûtent dans le plus doux plaiſir une amertume qui le corrige & le rend utile. C'eſt dans le plaiſir qu'iis ſe preparent à la douleur.

Il reſte une conſolation au malheureux, mais il n'y fait pas attention; c'eſt que les gens heureux ſont obligés de mourir comme lui, & d'abandonner leur fortune à d'autres. Voila donc la fin du Riche, comme de l'Indigent. L'un n'a

de

de l'avantage ſur l'autre, qu'en ce que l'on prend mieux garde à ce qui le pare exterieurement, parce que l'on en a plus beſoin. Qu'importe s'il eſt honnête homme, ſi ſa conduite eſt bien reglée, s'il a de l'eſprit; cela le regarde. Mais il m'importe de le voir riche; & je penſe que je pourrai bien obtenir de lui quelque choſe. Nous avons tous deux nôtre but; il doit amaſſer dequoi ſe rendre honorable à mes yeux, & je dois l'honorer, pour lui en diſſiper une partie.

Il n'eſt qu'un tems de la vie, ou l'on puiſſe veritablement jouïr des biens & des plaiſirs; mais il n'en eſt point ou l'on ne ſoit en butte aux maux, il n'en eſt point où l'on ne les craigne.

La fortune eſt une chimere, dont nous nous ſervons à propos, pour cacher le dépit que nous avons contre la Providence, quand nous ne proſperons pas; & pour diminuer les bienfaits de la Providence, quand elle nous rend heureux.

Il n'y a qu'une ſeule occaſion, où l'on preferera l'adverſité au bonheur; c'eſt quand il paroît glorieux d'être miſerable. Hors de là, point à balancer, le choix tombe ſur la fortune.

Il n'y a de même qu'une occaſion où il eſt glorieux d'être dans la proſperité; c'eſt quand l'heureux s'y reſſouvient qu'il eſt obligé d'être honnête homme.

C'eſt ainſi que la fortune mêlée avec la Vertu paroît d'autant plus belle qu'on les croit naturellement oppoſées entre elles. La flaterie éleve communement ſes Nuages ſur l'eſprit de l'heureux, & ternit la probité par ſes malignes vapeurs; l'heureux n'a pas la force de les diſſiper; il ſuccombe à la malignité de la flaterie.

L'homme en place.

Egaions nos Reflexions trop ſerieuſes, & peut être un peu chagrines, par le recit d'un rencontre entre l'homme en place, l'habile homme, mais peu riche, l'homme de probité, & quelques autres du caractere que l'on apelle de *Galand homme*, ou *joli homme*, ou *homme qui ſait vivre.* C'eſt tout un.

Ces perſonnes, hors l'homme en place, ſe rencontroient enſemble & diſcouroient avec beaucoup d'attention.

L'habile homme ſur tout parloit avec juſteſſe & ſolidité; le bon ſens éclatoit dans ſon diſcours, & inſenſiblement on ſe ſeroit tout à fait rangé vers lui, ſi de tems en tems on n'eut été obligé de prêter l'oreille aux ſages & modeſtes raiſonnemens de l'honête homme.

Les autres parloient auſſi & parloient à tors & à travers; ils auroient parlé bien plus long-tems, s'il n'y eut eu là un habile homme, & un honête homme.

Tout à coup paroît l'homme en place. A ſon équipage & à ſon maintien, on l'eut pris pour un des premiers Seigneurs de la Cour. Cependant il avoit pour pere un crocheteur, ſon aieul avoit été muletier, & le biſaieul quelque choſe de pis peut être.

Mais en revange cet homme en place, étoit riche, puiſſant & craint; en un mot c'étoit l'homme en place.

D'abord il n'avoit rien, pas ſeulement des ſouliers; à force de ſoupleſſe il gagne en trois mois dix mille livres. Au bout de l'année il ruine ſes creanciers, & ſe trouve deux cent mille écus.

Ses

Ses deux filles il les marie à deux Seigneurs diſtingués; ſon fils prend une Comteſſe; pour lui il achete une terre conſiderable, & le voila noble. Ces conſiderations de fortune, de puiſſance & de grandeur lui attirent de toutes parts des amis; & comme ce rencontre heureux ſe fait dans une place de la Ville; il eſt expoſé aux aproches de tout le monde ſans les pouvoir eſquiver. On le ſaluë d'un côté, de l'autre on l'accable de complimens; l'un lui ofre ſes ſervices, & l'autre ſon bien; l'un ſon corps, l'autre ſon eſprit: tous ont les yeux attachés ſur lui, & s'il branle, les voila prêts à agir. L'homme heureux a cet avantage particulier, que les ſignes lui épargnent la parole. De nouveaux amis ſe joignent à ceux-ci, l'heureux n'a pas le tems de ſe reconnoître, parmi tant de ſerviteurs. Dans ce moment ſon bonheur lui eſt preſque à charge; peut-être qu'il ſe dépite plus d'une fois contre ſa bonne fortune.

Nos diſcoureurs, qui ſe trouvent un peu plus loin regardent auſſi, & les *jolis hommes* défilent l'un après l'autre, voiant qu'il y a là un homme heureux: ils le joignent donc, le ſaluent, & l'accablent à leur tour. Patience juſques-là; c'eſt le mêtier de l'homme poli & *qui ſait vivre* d'aller adorer la fortune par tout où elle ſe trouve. L'habile & le vertueux reſtent ſeuls; ils ſemblent d'abord ne pas prendre garde à la déſertion: mais l'habile ne tarde pas à ſe raviſer, & ſoit par imitation, ſoit par curioſité, ſoit plûtôt par la neceſſité qu'il éprouve, le voila qui ſans balancer davantage, s'en va pareillement joindre l'homme en place. Le Vertueux reſte ſeul, & perſonne n'y fait attention. Patience encore, l'habile, s'il n'eſt riche, doit ſonger à

ſe faire des *patrons*, ſans doute qu'il ne fait la Cour à l'heureux, qu'afin de l'avoir pour protecteur. C'eſt bien autre choſe; le vertueux lui-même depité de ſe voir abandonné, ſuit les autres. Ils ſont tous rangés autour de l'heureux, aucun ne brille, & n'éblouït là que l'heureux. On ne diſtingue plus rien entre tous les autres; l'honête homme n'y eſt point connu, on le confond avec la foule.

Il eſt une qualité qui donne le prix aux choſes & en releve le goût, c'eſt une pointe d'adverſité.

Les plaiſirs ſont fades, à force d'être plaiſirs; quand on eſt toûjours dans la bonne chere, on mangeroit volontiers des legumes. Telle eſt la bizarrerie du goût.

Faiſons attention à la maniere dédaigneuſe, dont nous regardons les viandes, dont nous nous ſommes remplis. Alors à peine concevons-nous, comment il eſt poſſible, qu'elles nous aient été agreables. Je ne donnerois rien à preſent de ce mets exquis, dont je ne pouvois me raſſaſier, il n'y a qu'une heure. Non ſeulement la vûë m'en déplaît, mais je ne penſe pas même, que jamais je puiſſe trouver bon pareil ragoût. Que ſeroit-ce, ſi j'en mangeois à tous les repas? Il en eſt de même de l'adverſité & de la proſperité. L'alternative en doit être agreable, & demain un peu de bonheur venant me conſoler des malheurs d'aujourd'hui, je le trouverai tout aimable.

Je faiſois un jour cette Reflexion, me promenant avec certain Philoſophe né vers l'embouchure de la Seine. Après l'avoir faite, Vôtre reflexion, me dit il, eſt veritable ſans doute; mais elle a je ne ſai quel air Rodomont; Vous y con-

y conſervés fort bien ce tour d'eſprit qui nous vient des bords du Rhone & de la Garonne. Prenés garde, me dit il, enſuite plus ſerieuſement, qu'à force de ſubtiliſer des reflexions, pour les rendre neuves, on ceſſe de parler ſuivant la Raiſon & la Nature.

Ce que je dis là, repris-je alors d'un ton plus modeſte, je l'entends des traverſes, qui arrivent aux hommes dans une grande proſperité, & qui ſemblent en éfet n'y prendre place, que pour leur faire ſentir, qu'ils ne peuvent bien connoître leur bonheur que par elles. Autrement, j'eſtime que tout bien compté, encore vaut-il mieux être toûjours malheureux, que d'avoir été fort heureux, pour devenir fort malheureux. Si dans une adverſité ſans relâche, on a la douleur d'être toûjours dépendant, expoſé à l'ennui, au mépris, à la pauvreté, aux caprices des hommes, au moins on ſait peu, ce que c'eſt qu'être heureux : n'eſt-ce pas là votre ſentiment?

Sans doute repartit le Philoſophe Normand, quand on tombe d'une grande proſperité, on eſt bien plus impatient, parce que l'on connoît le prix de ce que l'on a perdu.

Il eſt même ſûr ajoûta-t'il fort Chrétiennement, que nous ſerions ingrats envers Dieu, ſi nous vivions dans une proſperité continuelle. Pour connoître le prix de ce qu'il nous donne, il eſt bon qu'il l'ôte pour quelque tems.

Je rapporte avec plaiſir ce fragment de converſation avec un Normand. Ce dernier aveu ſur tout eſt ineſtimable dans ſa bouche; la Verité n'en eſt que plus belle. Un Normand & l'adverſité s'accordent fort mal.

Après tout il y a une ſorte d'aprêté inſupportable,

table, à ſe reſſouvénir que l'on a été heureux, & nôtre plus grand malheur vient d'un ſentiment vif, qui nous reſte de nôtre bonheur paſſé.

L'adverſité ne paroîtroit pas ſi fâcheuſe, ſi on la conſideroit comme la privation d'une choſe qui ne doit pas nous apartenir toûjours, ou qui ne nous convient pas, ou qui pourroit nous faire du mal. Au contraire, c'eſt un grand bien, ſi on prend garde, qu'elle donne de la ſoupleſſe à l'ame, & nous oblige à nous examiner nous mêmes.

L'on eſt plus ou moins malheureux, ſelon que que l'on a plus ou moins de conſtance à ſoufrir ſes maux.

A force de ſe trouver malheureux, de le dire & de s'en plaindre, on le devient au point de ne trouver aucune iſſuë à ſes malheurs.

Je tiens cependant que celui là ſent mieux le poids du malheur, qui fait un éfort pour en ſortir, que cet autre qui s'y laiſſe accabler.

On a ſouvent admiré ceux qui paroiſſent inſenſibles à l'adverſité; & ainſi l'on a pris mal à propos pour courage, ce qui n'étoit que foibleſſe, ou indolence, ou incapacité.

On ſeroit bien moins malheureux, ſi on avoit aſſés de force d'eſprit, pour pouvoir ſe reſoudre à le devenir.

On ſoufre patiemment dans certain état, ce que l'on ne peut plus ſoufrir dans l'autre; l'aiſe amollit le courage, le travail & la peine l'endurciſſent. Dans l'aiſe la douleur triomphe, le courage à ſon tour triomphe dans la fatigue.

Il y a de la fierté d'ame & peut être du dépit, à ſe laiſſer mourir de chagrin; il y a de la force d'eſprit à ſurvivre.

La même envie nous fait plaindre un homme dans

dans ſa diſgrace, & nous afflige dans ſa proſperitè.

Dorilas merite une grace & ne l'obtient pas; on ſe dit l'un à l'autre, pourquoi Dorilas eſt-il malheureux? n'a-t'il pas du merite? que lui manque-t'il, pour obtenir ce qu'il deſire? faudra-t'il toûjours ſe plaindre du mauvais ſort de l'honête homme? Voila comme l'on murmure. Quelques mois après Dorilas poſtule une charge & l'obtient. On ſe recrie encore une fois, & d'une maniere toute diferente. On eſt ſurpris, peut-être afligé de l'élevation de Dorilas. Quels jugemens!

C'eſt quelque choſe de fâcheux, que d'être obligé d'attendre l'adverſité, pour ſavoir ſi l'on a des amis: mais à dire le vrai, ce n'eſt qu'alors qu'on le peut ſavoir. Dans la proſperité on ſe voit bien une nombreuſe ſuite, l'on ſait que l'on connoît beaucoup de monde, & que l'on en eſt connu; mais il n'eſt pas même permis d'en pouvoir conjecturer, qu'on ait des amis.

Fauſte, avec tout ſon bonheur, n'a pû trouver un ami qui daignât le corriger dans le beſoin. C'eſt que Fauſte eſt à ſon aiſe, & chacun attend de lui quelques faveurs. Quelle aparence d'aller riſquer de choquer cet homme? Au contraire, Aurele pauvre & ſans amis, rencontre des perſonnes charitables, qui lui font remarquer ſes fautes, en prétendant le ridiculiſer. Aurele peu occupé de ſes afaires, refléchit ſur ſoi-même & ſe reforme.

Cela étant, quel homme oſera nier, *qu'à quelque choſe malheur ne ſoit bon*? Cette expreſſion triviale eſt vraie & ſolide dans ſon origine. Le malheur me procure un bien inconnu dans la proſperité. On parle ouvertement de mes défauts;

fauts; l'on n'eut oſé l'entreprendre, quand j'étois heureux. Auſſi ne penſois-je point à me corriger, & d'ailleurs j'avois alors trop d'afaires. A preſent j'ai du loiſir, mais cependant, ſi l'on ne m'avertiſſoit, mon amour propre m'aveugleroit encore, & je pourrois mourir dans l'erreur.

O Theophile, je vous plains de n'avoir pas été toûjours heureux; vous êtes honête homme, vous aimés la vertu, vous la pratiqués. C'eſt avec vous que la divinité devroit avoir fait un accord de continuel bonheur, ſi la divinité étoit obligée de faire pareilles conventions avec les hommes. Cependant, ô Theophile, vous n'avés pas lieu de vous plaindre, ſi étant homme, vous participés à leurs incommodités, ſi vous n'étes pas excepté des revers qui arrivent aux hommes. Eſt-il plus extraordinaire de voir un malheureux prendre vôtre place, & devenir heureux à ſon tour, que de voir tous les jours naître des hommes, à la place de ceux qui ceſſent de vivre? Puis donc que la divinité n'étoit pas obligée de fixer chez vous la proſperité, non plus qu'elle ne l'eſt pas, de retenir vôtre voiſin dans un malheur éternel, ſoiés content d'avoir été heureux, ne vous dépités plus contre la vertu, ne la blâmés plus; prenés un air gai, riés, Theophile, faites vous voir tel que l'on vous a vû dans vôtre plus belle proſperité, content de vôtre état, content de celui d'autrui, ne portant envie à perſonne, ouvert, afable, doux, civil, aiſé envers tout le monde. A quels reproches n'étes vous pas expoſé de la part des hommes? & à quelles peines ne le devriez vous pas être de la part de Dieu, ſi vous n'avés été ſage, qu'à cauſe que vous avés été heureux.

Les

Les hommes ſe plaindront que vous les avés trompé, quand vous leur montriés cette vertu éclatante, qui les charmoit. Ils diront que vous l'avés aimée, parce qu'accompagnée de grands biens, elle vous preſentoit des moiens commodes pour la ſuivre. Ils vous diront encore ces hommes, & vous le diront avec des reproches pleins d'aigreur, que cette vertu eſt bien plus dificile, quand elle ne traîne que la baſſeſſe, & ne preſente que des épines. Dieu vous reprochera qu'il vous avoit donné des biens, pour vous mieux accoutumer à la vertu par ces biens: mais qu'enſuite jugeant à propos de voir ſi vous ſauriés allier cette même vertu aux calamités, il avoit retiré ces biens, pour vous preſenter l'adverſité. Au lieu, vous dira-t'il encore, de m'aimer par inclination & par devoir, vous ne m'avés aimé que par interêt; puis qu'alors que j'ai repris mes biens, vous m'avés renvoié la vertu, ne vous croiant pas plus obligé à la retenir chés vous, que je l'étois à vous maintenir heureux. Regardés plus haut, ô Theophile, ceſſés d'être abatu & n'aiés plus un ſecret dépit d'avoir été honête homme. La divinité n'eſt pas variable, elle n'a pas des caprices comme les hommes. Vous avés été heureux un tems, vous ſerés malheureux un tems, prometés vous uue recompenſe infinie, pour cette vertu, qui ne ſe ſera vue ni étourdie par la proſperité, ni éfraiée par l'adverſité.

Repreſentés vous un homme qui ſe poſſede dans le bonheur, qui ne s'étourdit pas dans l'adverſité, qui ſait également retenir & ſa joie & ſa triſteſſe. C'eſt là, diſons nous le caractere du ſage, Repreſentés vous un vaiſſeau batu d'un orage violent, les flots prêts à l'engloutir, les vents

vents qui s'en vont l'abîmer, ſes voiles briſées, ſes mâts abatus, l'onde ſe renverſant avec fureur ſur les debris de ce Navire. Voiés ſur le tillac un homme environné de matelots éperdus, & tremblant à l'aſpect de la mort, mais qui au moins ont quelque eſperance de ſe ſauver, ou par la nage, ou ſur les debris du vaiſſeau. Cet homme que vous jugés tranquile, parce qu'il a l'œil gai, & qu'il feint un viſage content, eſt le ſeul qui ne ſait point nager & qui reſte ſans reſſource. Il s'éforce donc de tenir pour choſe indiferente de ſe conter deſormais entre les morts ou les vivans. Voila ce que nous apellons le fort. Mais ne ſeroit-il pas permis de croire ſage, un homme qui paroîtroit étonné de l'adverſité? & fort celui qui regarderoit la mort comme terrible, bien qu'il l'a crût inevitable? Car enfin, ſi l'on n'eſt inſenſible, on doit ſentir l'amertume de l'adverſité, & les angoiſſes de la mort. Ce ſage & ce fort nous prennent pour dupes, s'ils croient que nous jugerons de l'eſprit par la contenance du corps, ou par quelques paroles éclatantes & prononcées d'un air aſſuré. L'adverſité eſt toûjours l'adverſité, la mort eſt toûjours la mort. Il ne faut donc pas chercher dans ces extrémités à tromper les autres, ou à ſe faire illuſion à ſoi-même, pour quelque peu de gloire, dont on ne profitera point. Le veritable ſage goûte la proſperité, il la trouve douce & ne s'y abandonne pas; l'adverſité il la regarde comme un poiſon, il la craint comme un poiſon, & tâche de la ſurmonter, en ralliant toute ſa vertu. De même le vrai brave aime la vie, parce qu'il eſt naturel de l'aimer, & que malgré nos grimaces exterieures, nos ſens, nos organes, tout ſe ligue pour la conſerver. Il

craint

craint la mort, parce qu'elle nous détruit, & s'il gagne ſur ſoi-même d'en recevoir le coup ſans horreur, ce n'eſt pas pour être exalté parmi les hommes; c'eſt parce qu'il eſt aſſuré, qu'un jour ſon corps & ſon ame ſe reüniront comme auparavant.

Les gentils, même les plus ſages, n'aiant aucune eſperance après cette vie, ne ſongeoient qu'à mettre en uſage le tems preſent; & là reſidoit tout leur bonheur. On voit bien qu'ils tâchent de ſe perſuader cette maxime. Un des plus ſages de leurs Poëtes dit à cet égard; „ j'eſ-
„ time celui-là très heureux, qui après avoir vû
„ ſans douleur l'ordre admirable de l'Univers,
„ dans la diſpoſition des aſtres & des élemens,
„ s'en retourne au plûtôt, d'où il eſt venu. Qu'il
„ vive cent ans, ou ne vive que peu d'années,
„ il ne verra que cela, & rien au deſſus. Le
„ tems de nôtre vie eſt ſemblable à celui pen-
„ dant lequel ſe tient un marché: bruit dans la
„ foule, diſputes, jeux, piperies, voilà à quoi s'emploie le tems. Sauvés vous le premier, vous aurés le meilleur logis. Ce logis dont il parle, quel eſt-il? qu'une vie finiſſant ſans eſperance? il n'apartient qu'au Philoſophe Chrétien, de faire un excellent uſage de cette maxime.

CHAPITRE SIXIE'ME.

Du Merite

IL y a dequoi s'étonner, à voir le reſpect & l'admiration que l'on a pour un homme extraordinaire par ſa nobleſſe, ou par ſon courage,

& le ſens froid dont on regarde un homme ſage la choſe du monde la plus belle.

Nous adorons des chimeres, faute de ſolidité pour découvrir le merite; & voilà pourquoi tous les jours on eſt ébloui de la pompe des riches. Même la vertu ſe voit obligée de ſe parer, elle qui fait profeſſion de mépriſer la gloire.

Le peuple eſt tellement aiſé à ſurprendre, qu'il prendra pour marque de ſageſſe la mine auſtere & myſterieuſe d'un homme ſans jugement, & la gravité d'un ſot.

Mais où eſt placé le vrai merite? Eſt-ce dans l'exterieur? certes, c'eſt bien peu de choſe, de ne l'avoir que ſur le viſage. Un Comedien ſait auſſi ſe contrefaire, & paroître honnête & vertueux ſur le theatre. C'eſt là ſon rôle; mais on ne peut dire pour cela; qu'il pratique les devoirs de l'honnête homme. Eſt-ce dans les actions? c'eſt là qu'en éfet il le faut chercher; mais quelle des actions humaines trouverons nous, dont nous puiſſions dire, ſans nous tromper, le merite eſt là? Certainement ce n'eſt qu'à tâtons que nous rencontrons les uns dans les autres quelque choſe qui merite un vrai éloge: nous ſommes trop peu ſolides, pour chercher au delà de l'aparence. Rarement nous portons nous plus loin, & ſi enfin nous perçons, preſque auſſi-tôt nous revenons à nôtre legereté naturelle.

Nous nous accrochons à la moindre bagatelle & nous imaginons fauſſement que là eſt la gloire. Ce faux encens dont nous nous parfumons ainſi, nous donne peu a peu à la tête, & nous étourdit; c'eſt beaucoup, s'il n'étourdit pas nôtre voiſin. J'ai de l'oreille, & je connois que je chante bien, j'en ſuis charmé; je m'en aplaudis; & enfin je le fias accroire à un autre qui ſe pique

de

de danſer legerement, de faire à propos un *contretems*, une *capriole*. un *batement*; qui arrange bien ſes pas. J'exalte ſa danſe, il eſt juſte qu'il celebre mon chant: charmés ainſi l'un de l'autre, nous obtenons peu à peu du credit chez le public. Il danſe, dit-on, dans la perfection, je chante de même; & tous deux nous avons du merite.

Il ne manque à bien des gens, pour donner meilleure opinion de leurs perſonnes, que d'être un peu moins connus.

On veut par vanité paroître plus grand, plus habile, plus adroit que l'on n'eſt en éfet; d'où vient cela? c'eſt que l'on ſe défie de ſon merite, c'eſt que l'on ne ſe croit pas capable d'arrêter les yeux du monde ſur ſoi, ſi l'on paroît tel que l'on eſt.

Si l'on ſe ſentoit un veritable merite, on n'auroit point le dépit ſecret de le voir découvrir en autrui.

L'Envie eſt une paſſion d'autant plus dangereuſe, qu'elle attaque le merite, ſans le pouvoir diminuer.

On aime à ſe tirer de la foule, bien que l'on n'ait ni l'eſprit, ni le genie qu'il faudroit pour s'élever. On laiſſe au peuple les petits ſujets, parce qu'il eſt peuple. Dans les grands, où l'on ne comprend rien encore, l'on fait la fonction d'étranger & de nouveau venu; l'on admire.

Menalque ne lit que les Ouvrages d'eſprit, & d'érudition qu'il n'entend pas, & mépriſe les Livres ſots & communs, qu'il entendroit. Mais auſſi le peuple les lit.

Nous voions certaines perſonnes avoir le bonheur de rencontrer une haute reputation, parce qu'un nombre choiſi d'honnêtes gens leur eſt fa-

vorable; bien qu'au fonds, ils n'aient qu'un eſprit fort médiocre. Il eſt avantageux à un homme qui veut paroître, de s'emparer ainſi du ſuffrage de quelques habiles, qui d'ordinaire entrainent aprés eux les autres hommes.

Depuis que Diphile eſt riche & puiſſant, on ne lui reconnoît plus de défauts. Il croit de bonne foi n'en avoir aucun, parce que perſonne ne lui en reproche. Ceux qui ſe diſent ſes amis, ceux qui attendent quelque faveur de Diphile, s'ils lui connoiſſent des defauts, ils les oublient, les diſſimulent, ou s'y accoutument même, juſques à les croire des vertus. Ce n'eſt que dans les pauvres qu'on reconnoît les défauts. Ecoutés, ô Diphile, ne vous abuſés point, il y a vingt ſiecles que l'on a dit pour vous, & pour les autres Diphiles vos confreres, *que les richeſſes ſont une couverture à bien des vices* : & vous le redirions nous encore?

C'eſt une erreur bien commune, & qui ne paroît pas dans les paroles, mais dans les démarches des hommes; que la pauvreté eſt obligée d'être vértueuſe, & qu'il n'eſt permis qu'aux riches de s'écarter. Prens garde à toi, Diphile, je ſais que ta felicité t'occupe tellement, que tu n'as pas le loiſir de ſonger à la vertu; ſi par haſard tu fais un acte vertueux, c'étoit ſans deſſein, tu n'y ſongeois pas. Mais prens garde encore un coup, que ne ſuivant trop rapidement la fortune, tu ne periſſes dans ſon courant.

Un homme bien mis, bien chauſſé, propre en linge, coiffé d'une grande & magnifique perruque, ſuivant ſcrupuleuſement la mode; qui ſe tient droit ſur ſes jambes, & d'un air déliberé; aiſé dans ſes actions, marchant avec legereté; prenant du tabac, en ofrant civilement à droit

droit & à gauche; qui danſe bien, chante avec qnelque methode, joüe divers jeux, jure de tems en tems pour animer ſon diſcours; qui dit ce qu'il a fait en ſa vie, & le dit avec aſſés de grace; Qui a de la memoire, qui ſait ſon Boileau, quelque choſe de Moliere, des turlupinades priſes dans les farces Italiennes d'Arlequin; qui n'ignore aucune hiſtoriette. Un homme enfin dont la tête eſt à proprement parler une Bibliotheque de fadaiſes, mais de fadaiſes du tems, de fadaiſes toutes nouvelles; avec tout cela, qui ne manque aucun cercle, s'y place entre deux Dames, y fait le galand. Voilà ce que bien des gens apellent un homme d'eſprit & de merite.

Un homme au contraire, peu ſcrupuleux pour les modes, vêtu, coifé, chauſſé decemment, ſans afectation & dans une grande ſimplicité; un peu rêveur ſerieux, parlant à propos, écoutant beaucoup, negligé dans ſa démarche, dans ſon air, dans ſon maintien, d'une ſincerité un peu chagrine. Ne joüant point, ne chantant point, paroiſſant rarement dans un cercle, s'il n'eſt invité, peu incommode à ſes amis, diſcret, qui ne ſe produit qu'avec peine, timide par modeſtie, & non par diſette d'eſprit, liſant pour s'inſtruire, & qui ne ſe pare pas de ſa lecture; avec cela, ſouple, docile, complaiſant, plûtôt pour ne pas contredire, que faute de ſavoir repliquer. Voila ce que l'on oſe appeller un ſot.

Le merite éclate plus ou moins, ſelon le plus ou moins de capacité à en juger. Il y a même, ce ſemble, un goût, & une mode au merite, comme aux autres choſes. Bien plus, ce qui eſt merite dans un païs, ne l'eſt plus dans l'autre,

ce qui eſt merite en Province, ceſſe de l'etre à la Cour.

Menippe, demeurés dans vôtre Province; l'air de la cour vous eſt contraire; vous n'y plaiſés point, vous n'y brillés point, on ne vous admire pas. Faites l'habile homme chés vous, le grand homme, le heros, ſi vous voulés; c'eſt là que vous le pouvés ſans oppoſition.

Dans les plus petites choſes il y a de l'art, l'on a beau les mépriſer ces petites choſes, & traiter de ridicule l'habileté de ceux qui y excellent; elles occupent cependant tous les jours très-ſerieuſement l'eſprit de certaines perſonnes, que l'on appelle chez le peuple, perſonnes d'eſprit. Ceux même qui ſe diſtinguent du peuple, ſe laiſſent enfin aller par une eſpece de contagion, à louër le merite de ces perſonnes; & l'on oſe dire ſans raillerie; M** eſt l'homme du monde qui danſe le plus legerement & le plus proprement; tout comme l'on dit; le P. E..., eſt le premier heros du ſiecle. Dimas reüſſit dans les modes; P**. ſe diſtingue dans les negociations.

La diverſité plait & délaſſe; j'ai promis de ne pas toujours rire & de n'être pas non plus toujours ſerieux. Des fragmens d'une Relation faite par un Philoſophe Perſan, viendront de tems en tems fort à propos pour aider à cette diverſité que je me propoſe. Ces fragmens conſiſtent en quelques deſcriptions de nos manieres Européenes. Le Perſan conçoit preſque toûjours les choſes, ſelon le genie des Orientaux; mais je changerai le tour de ſon ſtile, quand je remarquerai, qu'il s'éloigne trop de nôtre maniere d'écrire. Par les expreſſions que je ne reformerai pas, on pourra toûjours aſſés reconnoître,

que

que c'eſt un Perſan qui parle: Voici ce qu'il dit ſur le merite.

Premier fragment d'une Relation écrite par un Philoſophe Perſan.

Du mérite des Européens.

J'Ai vû dans ces pais bien des choſes très-ſingulieres; mais j'y ai ſur tout remarqué le merite; l'idée en eſt fort particuliere. Comme j'entendois continuellement prononcer ce mot avec reſpect, je m'imaginai que ce pourroit être une merveille, ou un Dieu; il y avoit quelque choſe de l'un & de l'autre. Le merite eſt une de ces Divinités, auſquelles les Chrétiens ofrent une partie des adorations qu'ils doivent deſtiner à Dieu.

Aprends ô Hali, que le merite n'eſt pas logé chez les pauvres; plus il y a de magnificence, & plus le merite éclate; on voit bien chez certains pauvres quelque choſe, qui fait ſoupçonner le Merite, par exemple la Vertu; & chez certains riches au contraire des marques qui font douter du Merite. Cependant le Merite n'eſt pas chez les premiers; mais il eſt inconteſtablement chez les derniers.

Je priai donc mon guide de me conduire dans un de ces palais, où l'on dit que le Merite reſide. Il eſt en éfet preſque toûjours logé & ſervi plus ſuperbement que Dieu. D'abord je paſſai par une grande porte ſoutenuë de belles colonnes; & de là par pluſieurs détours, où je rencontrois à tout moment quelque choſe de grand, qui déja m'inſpiroit la fraieur & le reſpect, j'entrai

trai avec l'aide de mon conducteur, dans l'apartement interieur du temple. Un profond silence regnoit par tout, & je crus avec raison, que c'étoit l'heure de la priere, que les Chrétiens font à cette Divinité. Je ne me trompois pas tout à fait; ils repassoient tous dans leur esprit, de quelle maniere & sur quoi ils prieroient le Dieu Merite. Je fus bien surpris, de voir que la Divinité n'étoit qu'un homme placé dans un fauteuil, siege plus large qu'il ne l'eut falu pour un homme ordinaire, mais tel qu'il le faloit pour un homme Deïfié, qui doit aimer ses aises & n'être géné en rien. Le Dieu Merite m'y parut dans une posture fort negligée. Mais je crus encore, que puis que c'étoit un Dieu, il devoit lui être permis de se tenir comme il lui plairoit. Avec cela de tems en tems il afectoit de la gravité, quelque fois il sembloit chagrin. Je crus qu'alors il n'étoit pas satisfait de la ferveur de ses devôts, mais cela n'est pas étonnant; le Dieu Merite a la tête pleine d'afaires, & comme il dispense des biens à ses sujets, ces biens l'inquiettent souvent, autant qu'ils inquiettent ses adorateurs, & que ses adorateurs l'inquiettent lui-même. Quelquefois il paroissoit fier, c'étoit pour ranimer le respect.

Les adorateurs se présentant au Dieu Merite étoient obligés de faire l'acte d'adoration, qui consiste en une inclination de corps trés-soumise, & la tête découverte. Elle consiste encore à savoir reciter par cœur, toûjours sans autre attention, que celle qu'inspire l'Interêt, certains souhaits que l'on fait au Dieu Mérite.

De tems en temps le silence réspectueux faisoit place aux soumissions, aux protestations de zèle, aux promesses de fidélité, aux supplications,

ons, pour obtenir quelques graces du Dieu Mérite. C'eſt ainſi que finiſſoient les prieres mentales, quand les prieres à haute voix ſe recitoient. Le Dieu répondoit par des ſignes, quelquefois il perſeveroit dans le ſilence, & de ce ſilence, chacun en tiroit, ce qui lui paroiſſoit favorable, ou déſavantageux.

Pour moi je reſtai dans la même contenance & l'on jugea bien que je devois être étranger, puis que je ne demandois rien. * Je me contentois de faire en moi même des Reflexions, ſur la conduite des infidelles: tantôt je l'approuvois, tantôt j'en étois indigné. Cependant je tirai cette conſequence, que chez les Francs, la pauvreté devoit être un choſe bien inſupportable, puis qu'elle n'avoit rien à donner.

J'attendois avec impatience la fin de ces Devotions, quand une autre figure humaine, équipée bizarrement & de pluſieurs couleurs, s'avançant avec reſpect & faiſant reculer les devots, dit quelques mots à l'oreille du Dieu Mérite.

Ce que je remarquai de particulier ici, c'eſt que les adorateurs avoient du reſpect pour la figure bigarrée. La diſproportion que je trouvois entre cet objet & le Dieu Mérite, tant à l'égard de l'équipage, que des manieres, me tint longtems en ſuſpens. A la fin je penſai, que ce pouvoit être un Prêtre du Merite; & que la maniere ſinguliere, dont on adore le Dieu, demandoit auſſi de la ſingularité dans l'équipage du Prêtre.

Mon conducteur connoiſſant à mon air diſtrait, que ce nouvel objet me donnoit aſſés à penſer, me tira bien-tôt de cette erreur, en m'aprenant que c'étoit un des Oficiers du temple, & que ces Oficiers parvenoient ſouvent à un grand pouvoir,

juſques là qu'ils devenoient eux mêmes des Dieux. Ainſi je trouvai le reſpect pour ces figures très-bien fondé.

Cependant le Dieu Mérite ſe levant de ſon ſiege, obligea les adorateurs de faire divers mouvemens en haïe, le tout dans un profond reſpect. Il paſſa au travers, & alla dans un autre apartement, où étoit une foule nouvelle d'adorateurs, mais d'un caractére diferent. Là il y avoit un concert d'inſtrumens, d'où je conclus que c'étoit une muſique à l'honneur du Dieu. Quoi qu'il en ſoit le Dieu mérite, ce Dieu ſi grave d'abord, ſi ſerieux & ſi fier prit ici une femme par la main, & la menant au bout de l'apartement ils alloient & venoient, d'une façon toute nouvelle, par des mouvemens réglés, génés, & quelquefois coupés de ſauts, & de figures bizarres; tout cela au ſon des Inſtrumens. Cette maniere de marcher, me frapa ſans doute, & je vis avec indignation, qu'une partie de ces infidelles aplaudiſſoient ces tranſports. Je ne doutai plus que le Dieu Mérite, Dieu puiſſant chez les Chrétiens, ne fut une divinité extravagante & foible, autant, qu'elle leur paroît terrible & majeſtueuſe; puis qu'il s'abaiſſoit à des choſes dont le but n'eſt point ſolide. Je trouvai cette divinité très-indigne des grands ſacrifices, que lui font tous les jours les infidelles; & je me perſuadai avec raiſon, que c'étoit aux richeſſes du Dieu que ſe rapportoient les adorations, & non au Dieu même. Enfin je jugeai ſi impur ce rencontre où je m'étois trouvé, que de retour à mon logis, je me lavai & purifiai avec ſoin. Bien reſolu de ne plus paroître aux ſuperſtitions des Chrétiens, puis qu'ils oſoient adorer la folie dans un ſujet ridicule, & même

ſou-

ſouvent mauvais & l'appeller enſuite Merite.

L'idée du Perſan eſt ſinguliere & outrée. On voit bien qu'il reünit dans une ſeule occaſion, ce qu'il a remarqué dans pluſieurs tems & dans plus d'une perſonne. Tout cela peut être permis à un Perſan.

La gravité de Theodecte l'annonce; on ſe prepare á le recevoir dans le même caractere; avec cette diference, que ſa gravité eſt imperieuſe, la vôtre doit être humble & telle en un mot, qu'eſt celle d'un inferieur; mais auſſi Theodecte eſt en place. Du reſte ſa gravité n'eſt pas myſtere; on voit bien que c'eſt l'afaire du corps; ſon eſprit n'y a point de part & après tout, Theodecte n'eſt pas Magiſtrat; c'eſt un homme qui remplit une charge de magiſtrature.

Parlés à Theon de ſavoir vivre & de Vertu; il vous écoute indiferemment, il s'ennuie, parce que cela n'eſt plus de l'étenduë de ſa ſphere, ſon mêtier eſt d'être homme du monde; cela l'occupe, il ne ſauroit aprendre le reſte.

Nicandre a toute la confiance d'un homme qui ſait, bien qu'au fonds il ne ſache rien. On afirme quelque recit, il le nie, parce qu'il l'ignore; on s'en étonne; on en dit les circonſtances; on prouve, on refute. Nicandre alors commence à ſe rendre, & étendant les bras, allongeant le corps, ouvre enfin la bouche, pour vous dire impetueuſement; *en verité vous avés raiſon, j'avois oublié cela; mais j'en ſuis inſtruit à fonds, cela eſt ainſi effectivement; je l'ai vu, ſans avoir pu m'en reſſouvenir.* Bredouillant deux

deux heures les mêmes choſes, non ſans y ajouter de ſon crû ; celui qui avoit entamé le recit, fait à ſon tour le diſciple, & aprend de Nicandre mille circonſtances, qu'il avoit ignorées juſques alors.

Damon placé gravement dans un fauteuil, dont il remplit toute la capacité, écoute peu, parle beaucoup & ſans attention. Il ne penſe point, il ouvre la bouche, on devine ce qu'il va dire. C'eſt une ſottiſe; on l'aplaudit, elle paſſe de bouche en bouche dans le cercle ; on admire. C'eſt une ſottiſe, encore un coup, mais elle vient d'un homme qui a fait fortune, que l'on reſpecte, que l'on craint, dont on a beſoin.

Medor s'avouë quelques petits défauts, qui ſemblent ſuppoſer des vertus. Il eſt homme d'ordre, & aime la regularité dans les plus petites bagatelles. *Qu'y feriés-vous*, dit-il, *je ſuis né ainſi, c'eſt là mon vice.* Il hait la moindre oiſiveté, *c'eſt mon malheur, je ne ſaurois paſſer la vie à une choſe auſſi inutile, qu'eſt celle d'aller à un cercle, de jouër chez un ami, d'y parler, d'y rire, la vie n'eſt pas faite pour cela.* Il *tracaſſe* donc chez lui, remuë, viſite, range, dérange tout; examine, épluche les actions de ſes domeſtiques; conte leurs pas, & voit déja combien il en faut au juſte, pour aller du grenier à la cave, & de la cave à la cuiſine. Il a remarqué que l'on en faiſoit trop chez lui, il les a reglé, ſa regularité & ſa juſteſſe l'ont conduit là. Il en eſt préſentement à l'œconomie, & calcule au juſte dans quelle proportion le ſommeil & la nourriture doivent être au travail & à l'activité.

Ce n'eſt pas le mérite, qui eſt l'objet de l'envie,

vie, c'eſt l'éclat qui environne le mérite.

Ils ont aimé la Vertu ces hommes nés dans les biens & dans les honneurs. Que de graces n'a-t'elle pas accompagnée de la faveur de la Cour, & du timide reſpect de la Ville! Qui ne l'aimeroit, quand elle n'a ni la peine de ſe contraindre, ni celle de s'abaiſſer? Où ſont alors les épines qu'elle preſente à ceux qui ſe veulent élever par elle? C'eſt ainſi que la Vertu trouve dans le fracas du grand monde de plus beaux avantages que dans la Retraite. Elle brille, on l'admire, parce qu'elle eſt puiſſante. Mais que coute t'elle? J'excepte vôtre vertu, Citiphon, Vous étiés grand, noble, & heureux, vous étiés encore honnête homme & homme de Cour: mais la vertu vous coutoit. Elle étoit ſouvent contredite, mais ni elle ne s'abaiſſoit, ni elle ne ſe deguiſoit. Vous étiés homme d'état, vous commandiés les armées & vous gagniés les batailles; mais on avançoit des gens ſans merite. Quelle rude épreuve pour la Vertu! N'eſt-ce pas vous que l'on a vu recevoir ſans aucun dedain l'avis du ſimple Soldat? Ne connoiſſiés vous pas les plis & les replis des conſeils artificieux, les ruſes & les detours de la guerre? Vous étiés humble dans la pompe, & Courtiſan ſans baſſeſſe. Voila s'écrie-t'on un homme parfait. J'en dirois trop, ſi je ne parlois de Clitiphon; je n'en dis pas aſſés, ſi je n'ajoute à ce portrait l'idée de la vertu nue & ſans affectation.

Un grand homme tombe, on veut l'écraſer; quel eſt ſon crime? A t'il conjuré contre ſa Patrie? A t'il manqué de reſpect au Souverain? A t'il perdu quelque bataille? On ſe regarde & l'on ne dit mot. Je veux repondre; votre ſilen-

m'en-

m'ennuie: je ſuis votre accuſateur, ô Hippolyte: Vous avés été victorieux, pendant que vous avés commandé l'armée. Vous avés été vaillant, que n'étiés vous lache? Vous avés defendu l'Empire, pourquoi ne le perdiés vous pas? les Grands vous ont honoré, pourquoi ne pas vous laiſſer couvrir d'oprobres? Vous étes criminel ô Hippolyte; puiſſiés vous pour tous ces crimes ne mourir jamais dans la memoire des hommes!

Dans la jalouſie, il ſe gliſſe imperceptiblement de la défiance pour nous mêmes; nous voions le mérite d'autrui, & craignons que d'autres l'appercevant avec nous en même tems, ne nous mépriſent.

Hermas a gardé vingt ans une Cure d'un revenu conſiderable; il y étoit eſtimé. Il voit de loin un Canonicat; il vient, s'en approche, l'examine, le demande, l'obtient. Mais Hermas, vous avés, ce me ſemble, donné coup ſur coup de grands ouvrages au public, vôtre nom y paroît avec honneur, & ſans m'informer, ſi vous y étes copiſte, original, ou plagiaire; ſi le bon ſens, le jugement, la penetration & le ſavoir y brillent également; ſi vous avés veillé pour les polir; ſi vous y raiſonnés, & ſi vous y raiſonnés juſte; ſans dis-je, m'informer de tout cela, vous deviés être content de vôtre reputation, & de la tendreſſe qu'avoit pour vous le troupeau que vous avés quitté. Oui... Mais.. Je vous entends, Hermas, vous étes jaloux de vôtre mérite, envieux de celui de.... &... ils paroiſſent avec éclat, ils vous obſcurciſſent. Venés donc, vôtre nouvelle dignité vous éleve au deſſus d'eux, éfacés-les avancés hardiment, d'un pas ſuperbe. Prevenu de vôtre eſprit, poſſedés le Canonicat, que l'on bri-

brigue pour vous; détruiſés le mérite des autres, s'il eſt poſſible. Vous laiſſerés deſormais à de moindres genies, le ſoin de ſe faire un nom par leurs Ouvrages.

Dorilas quitte ſon païs & ſa Religion; il va chercher ailleurs l'eſtime, qu'il ne trouvoit pas aſſés dans ſa patrie. Il n'a pû s'avancer chez les Gaulois; il n'eſt que précepteur chez les patritiens d'Albion; c'eſt quelque choſe; mais cependant, que ne lui paioit on ſa converſion? Il écrit, c'eſt une hiſtoire, c'eſt une hiſtoire importante; c'eſt la vie de *** où l'on décrit tout ce qui s'eſt paſſé dans le monde; où l'on décrie avec aigreur la conduite d'un Grand, celle de toute la Nobleſſe, celle des Miniſtres; où, pour le dire en un mot, on manque de reſpect aux Souverains. Dorilas a pris Tacite pour modelle; mais on ne trouve ni le ſel, ni la force, ni la vivacité de Tacite, dans les Reflections de Dorilas. Il eſt diffus; il ramaſſe, il cite; cela eſt d'autrui; il medit, cela eſt ſien. Pour faire un ouvrage ſi excellent, Dorilas lit les Gaſettes, les Mercures, les Libelles, les Romans. Avec de ſi nobles ſecours, il doit mettre au jour vingt Volumes.

Eraſte eſt blond, d'une moienne taille, aſſés bien proportionnée; il a les yeux doux, le teint blanc, & délicat; quelques traits reguliers, la poitrine haute, la main potelée, la jambe fine. On croit même qu'il ſait danſer; il ne marche pas mal; il ſait quelques chanſons & les débite dans certaines ruelles favorites. Avec cela il eſt poudré, parfumé, vêtu auſſi proprement que le peut être un homme de ſon Caractére. Un habit du plus beau Drap, ſortant de la main qui habille *** le pare avantageuſement. Son Chapeau c'eſt un ſuperbe Caſtor, dont les bords ſont

un

peu relevés. Son habit déboutonné laiſſe entrevoir un Rabat fin. Pour l'eſprit, il l'a aiſé, inſinuant ; il eſt civil, gratieux, ſouple envers ceux qui le protégent ; reſervé, ménageant l'honnéteté, même un peu fier avec ſes inferieurs & ſes égaux. Il a de la mémoire ; il parle & parle joliment ; il ſait du François, il a lû, il a vû, il a pratiqué : il a de l'Imagination. Il brille ; ſa Reputation ira loin ; je ne ſai quoi plaît en lui ; enfin il s'eſt rendu maître du goût public ; On riſqueroit beaucoup à vouloir en déſabuſer la ville. On voit quelques Ouvrages d'Eraſte ; on les a lû ; on y a trouvé des mots, des phraſes, des ſynonimes, des fleurs.

Un cœur droit & plein de bonté, un eſprit fin, éclairé des plus vives lumieres de la Science ; Un zele ardent pour ſon Prince, mais un zele aidé par la raiſon & ſoutenu d'une Politique ſage ; voila des qualités rares dans un Miniſtre public. Où les trouvera-t'on ? N'eſt-ce pas une Chimere ? me dirés-vous. C'eſt peut-être en vain qu'aujourd'hui l'on voudroit trouver dans un ſeul un aſſemblage ſi beau. Tout cela ſubſiſtoit, il y a deux mois, quand le Sage, le Savant Flaminius vivoit. Les Gaulois chez qui il reſidoit autrefois, les peuples d'Albion, qui l'ont vû mourir, le Germain qu'il a ſervi, tous le regrettent unanimement. Flaminius eſt mort, il n'eſt plus de Flaminius.

N'eſt-ce pas aſſés de nommer Mecenas pour avoir l'idée d'un grand homme ? C'eſt lui qui genereux Protecteur des lettres mourantes fera revivre le bon gout. Puiſſe t'il ramener la proſperité dans la Republique des Lettres, en même tems que le Souverain va la ramener dans l'état ! Mecenas a des revenus, des benefices, des charges.

Cela

Cela lui eſt commun avec pluſieurs Grans; Il a ſur eux la Vertu & la probité; il a ſur eux la penetration. Il eſt à la tête des ſavans, il annoblit leurs decouvertes. Une illuſtre ſocieté s'occupe des ſecrets de la nature, Mecenas en devient le protecteur. Il ſufit d'être honnete homme & ſavant, pour ne pas lui être inconnu, & pour meriter ſes ſoins.

Vous avez eu des malheurs & des ennemis Lydie : je vous plains. La multitude aboioit vous tourniés la tête pour lui repondre. A quoi penſiés vous Lydie, aviés vous la force d'arrêter ſeule une meute entiere ? Diſons tout, avouons le naturellement, ſans figure de Rhetorique; votre conduite a deplu, on vous a trouvé de l'eſprit; mais du jugement, Lydie, du jugement, voila ce qui vous manquoit. Où étoit ce jugement, quand vous avés livré en aveugle la jeune Armande aux chimeres d'un Afranchi? quand vous avés couru la terre & les mers après une fortune qui vous échapoit, parce que vous la cherchiés où elle n'etoit pas? Comment l'auriés vous trouvée, la laiſſant toûjours derriere vous ? Où étoit ce jugement, quand vous donniés dans les panaux du Gladiateur Xanthus? Ou etoit enfin votre jugement, d'expoſer au Public en cinq ou ſix tomes l'hiſtoire des fautes de votre eſprit ?

Il eſt un moment, où l'homme dément le heros, comme il en eſt un où le heros ſurmonte l'homme. Tant que la raiſon eſt ſaine; le jugement entier, le ſang échaufé, l'idée du danger s'éface; le heros intrepide terraſſe l'homme. Celui-ci prend le deſſus à ſon tour & ſonge à ſe conſerver, quand la raiſon commence à s'éteindre, quand le jugement ſe perd, & que le ſang dénué d'eſprits ſe va glacer.

Ainſi le heros n'eſt pas maître de tous ſes mouvemens; juſques là il ſera vaillant & expoſera ſa vie. Aux approches de la mort, l'homme ſe revoltera, & ſongera à défendre ce que le heros a trop témerairement expoſé.

Les enfans des heros ſont plus proches du heroïſme, que les autres hommes. Nés dans la félicité, dans la grandeur & dans la délicateſſe, environnés de gens, qui ont ſoin de former leur enfance, & qui tâchent de les rendre plus raiſonnables à cet âge, que ne l'eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ans; aiant devant les yeux la Vertu de ceux, de qui ils tiennent le jour, ils devroient, avec de ſi grands avantages, effacer bien-tôt leurs aieux. En effet ils les effacent quelque fois ; mais preſque toûjours la nature qui s'eſt épuiſée à produire un heros, n'a pas la force d'en produire un ſecond, & s'il lui reſte aſſés de vigueur pour le produire, le flateur étoufe ce fruit dans ſa naiſſance, il ternit cette vertu qui va briller. Même le merite paternel, ſur lequel ſe repoſe le jeune homme, eſt pour lui un dangereux écueil; il croit qu'il ſuffit d'être le fils d'un heros; content de la vertu de ſes peres, il ne doute pas que les ſiecles futurs ne ſoient obligez de lui en tenir compte.

Hommes nobles, & diſtingués dans le Roiaume, par une ſuite d'aieux illuſtres, de qui vous ne recevés que l'éclat & la gloire qu'ont mérité leurs vertus. Hommes chargés de titres honorables; dont vous oſés vous parer ; vantés ſans ceſſe vos Genealogies dreſſées par les *D'Hoſier* &c. J'y vois que vos ancêtres étoient vertueux, & j'ajoûte à vôtre confuſion, que vous détruiſés par mille vices, l'honneur que le mérite

rite de vos ancêtres vous a aquis. Voiés vos Neveux marchant ſur vos traces. Ici ces deſcendans en droite ligne de *Louis le Gros* dégenerent dans la baſſeſſe & l'infamie; là les Ducs de * ont aliené leur principauté, pour éviter une mort infame. Ces autres finiront par le vice une maiſon que leurs aieux commencerent par la Vertu.

Regardés, hommes nobles, & daignés enfin être perſuadés que la vertu a précedé la nobleſſe.

Antigone iſſu d'une très-ancienne maiſon raconte ſans ceſſe, que parmi ſes Ancêtres les uns ont regné, les autres ont été alliés aux Couronnes ! il eſt donc très-noble. Auſſi avec quel dédain ne regarde-t'il pas, ceux dont les Aieuls ne remontent point ? ils ſe cachent, ces *gentillatres* de ſept ou huit generations au plus, devant un homme, dont les armes ſont écartelées de France, Savoie, Lorraine &c. ils ſe cachent devant lui, ces *gentillatres* & rampent avec la Roture. Antigone eſt noble, il eſt homme, & ceux qui ſont nobles, comme lui, avec qui il eſt allié, ſont hommes auſſi; tout le reſte, c'eſt vils excremens de la nature, inſectes rampans. Nés dans la pouſſiere & l'obſcurité, formés d'un limon épais, nourris dans la baſſeſſe, qu'aurions nous de commun avec Antigone?

Voici pourtant dequoi nous conſoler, *ô Gentillatres*, & Roturiers. Au delà d'un eſpace de tems fort borné, nous ne trouvons plus d'Ancêtres; remontant à nôtre biſaieul, nous arrivons dans une terre inconnuë. Si nous ne connoiſſons rien au delà, c'eſt la faute, c'eſt la la negligence de ceux qui leur ont donné le jour; nous n'en ſommes pas reſponſables; ils avoient leurs peres, ces biſaieuls; mais ils n'ont pas ſû,

ou n'ont pas daigné ſe tranſmettre à la poſterité. C'eſt à nous à ennoblir nos deſcendans par nos Vertus, comme les Ancêtres d'Antigone l'ont élevé par leur mérite.

Les periphraſes, les fleurs, les figures & les éxagerations, dont on ſe ſert dans l'éloquence, pour louër les hommes, ſervent plus à relever l'eſprit de l'Orateur, qu'à relever le mérite de la perſonne loüée. Quand un Orateur a fait le panegyrique de la *** de *** tout le monde à celebré la délicateſſe du panegyrique, ſans penſer à ****. On auroit bien de la peine, & il faudroit bien ſavoir prevenir les hommes, pour faire dire de cette Princeſſe, après ſa mort; c'étoit une *perſonne d'une excellente vertu*, elle, dont on n'a pû dire ſimplement pendant ſa vie, c'étoit une honnête femme.

Louër un homme, & l'exalter par un grand nombre d'épithetes ſont deux choſes très-differentes. Louër, c'eſt mettre au jour les belles actions, les vertus, l'eſprit, le ſavoir; c'eſt faire ſentir le mérite aux autres, & le connoître ſoi-même, en être rempli, pour ainſi dire. Attribuer à quelqu'un certains épithetes nobles & éclatans, c'eſt aller à tâtons chercher le merite, pour ne pas le rencontrer. On ſi on l'a rencontré, & que les Epithetes ſoient juſtes, c'eſt ne le faire connoître que par les ajuſtemens.

On ſe tient fort en deça du blâme que l'on reçoit, mais nous paſſons ordinairement au delà des loüanges que l'on nous donne.

Nous recevons preſque toûjours froidement la loüange qui vient de ceux qui ne paroiſſent pas aſſés dans le monde, pour établir nôtre reputation. Mais nous loüons volontiers ceux qui ſont bien loin au deſſous de nous, tant que

nous

nous ne craignons pas qu'ils nous devancent. Quand ils ſont au deſſous de nous, nôtre eſtime eſt pleine d'afection ; elle devient timide & envieuſe, quand ils ſont nos égaux ; haine, quand ils ſont au deſſus de nous.

Les loüanges du peuple ſont des loüanges d'imitation, ou de ſottiſe ; un homme diſtingué louë t'il, le peuple louë auſſi, bien qu'il ne connoiſſe pas ce qu'il louë. Il faut donc prendre garde à ne pas ſe laiſſer prevenir en cela. Tel homme d'eſprit louë par Interêt, par caprice, par complaiſance, par honnêteté ; tel autre blâme par mêmes motifs. Où nous en tenir ? ſi nous n'avons pas la force de nous ſervir de nos lumieres, ou ſi nous ſommes aveugles. Malheur à qui ne peut s'élever au deſſus du peuple !

Menandre n'eſtime qu'un petit nombre de Savans, dont il ne dit pas le chef, mais on ſent bien que c'eſt à lui-même, qu'il donne cette Principauté. S'il ſort quelque Ouvrage de la main de ces habiles, cela eſt exquis ; & l'Ouvrage devient admirable, ſi les écrits de Menandre y ſont cités avec éloge. Nous n'avons alors rien de cette force. Les autres Ecrivains, il les louë modeſtement le ſage Menandre. Comme ceux-ci ne ſont pas encore du rang des heureux qui ſurmontent leur amour propre ; un encens trop fort pourroit déranger leurs foibles cervaux. Il y prend garde Menandre, & ſi par hazard il lui arrive de les trop élever d'un côté, il a ſoin de les abaiſſer de l'autre. C'eſt en tenant ſi à propos la balance dans l'empire des Doctes, qu'il eſt devenu d'un côté l'amour, & de l'autre le fléau des ſavans.

Pour un homme qui ſe croit de l'eſprit, quelle gêne de ſe trouver avec un homme d'eſprit ?

C'eſt ici qu'il eſt obligé de ſe taire, & d'écouter celui par qui il eſt ſurpaſſé. Il trouve donc mieux ſon compte avec des perſonnes de peu d'eſprit; il eſt ici maître, il domine; là il n'étoit qu'aprentif.

Le défaut de mérite eſt cauſe que l'on ne peut ſupporter ceux qui en ont beaucoup; le grand mérite eſt cauſe que l'on ne peut ſoufrir ceux qui en ont peu.

C'eſt que les premiers ſont ſujets à prendre tout d'un mauvais biais, & à juger, décider, cenſurer mal à propos. Les derniers ne ſont pas toûjours à l'épreuve des caprices que leur cauſent les premiers. Sans compter que l'amour propre nous fait mépriſer ceux que nous connoiſſons nous être inferieurs, on dédaigne ce qui eſt borné : Un chagrin trop délicat s'empare de l'eſprit, & l'aigrit contre la foibleſſe des petits. Les petits ne pouvant atteindre plus haut, ſe reduiſent à attaquer les grands, par certains endroits bas & expoſés, mais que ceux-ci n'avoient pas daigné fortifier. L'envie rampe, quand elle ne peut plus marcher, & ſe tapit enfin contre terre, pour faire ſon coup, quand elle n'a pas le courage d'attaquer la gloire à force ouverte.

Si l'on ſavoit ſe borner & être content de la gloire que l'on a acquiſe; ſans s'aller inquietter, pour l'augmenter, au riſque même de perdre ce que l'on en a déja; ſi dis-je, l'on ſavoit ſe borner, quels éloges ne mériteroit-on pas ? quel bonheur ? quelle reputation n'auroit-on pas? l'ambition fait riſquer une vieille gloire, une reputation ancienne & formidable: on la perd. Tel Prince, après une longue vie, haſarde ſa reputation dans ſa vieilleſſe, qui ſe voit abandonné de la victoire : ſa gloire lui échape. Tel autre étoit

étoit la terreur de ſes ennemis, & leur avoit donné la loi; juſques à ce qu'une pourſuite trop aigre, & des demandes trop hautaines jettant le fuiard dans le déſeſpoir, lui font tourner viſage contre le vainqueur. Le vainqueur eſt terraſſé à ſon tour, il fuit, il erre chez les barbares; trop heureux d'y trouver azyle.

C'eſt du plus au moins, le petit dans les bornes reſſerrées de ſon mérite, ſoufre les mêmes inconveniens que le grand, s'il veut faire un éfort, pour s'étendre trop au delà. Il y a une quantité de gloire pour chacun; ſi l'on veut paſſer, les forces manquent, & ſi l'on paſſe en éfet, c'eſt toûjours temerité.

Il ne manque ſouvent au mérite qu'un dehors honnête pour le produire. Theagene eſt pauvre, & ſert par neceſſité Diotime, qui n'a ni eſprit, ni capacité. C'eſt Theagene qui l'inſtruit, qui le conſeille, qui le fait paroître pratic dans les afaires du monde; ſans Theagene, Diotime ne ſeroit que riche. On ſoupçonne Theagene d'avoir de l'eſprit, mais il eſt timide, parce qu'il eſt malheureux. Il ne ſert qu'à couvrir la ſotiſe de Diotime.

Quelque bien placée que ſoit la Vertu, encore lui faut-il de tems en tems de nouveaux honneurs, pour lui donner de l'éclat. Les Grands ont une froide eſtime pour un homme de mérite, ſi de nouvelles faveurs ne les font reſſouvenir qu'il eſt vertueux. Tant il eſt vrai, qu'au goût des hommes rien n'eſt plus fade que la vertu.

Cet homme de qui la gravité vous inſpire le reſpect, qui vous paroît tranquile à préſent, dont l'éloquence aiſée vous charme; c'eſt ce même homme, qui deux heures auparavant donnoit la gêne à ſa raiſon, pour trouver des verités capa-

bles de vous convaincre. Le ſon d'une cloche a pû le démonter alors, le bruit importun d'un marteau l'interrompoit dans ſes méditations. Une petite ſouris, vil animal, mais qui rongeoit avec quelque peu de bruit un morceau de bois, a mis alors ce genie ſublime au déſeſpoir.

Et voilà cependant un de nos grands hommes; il perd le repos au moindre accident, ſa tranquilité dépend d'un inſecte; ſans parler de ſa ſanté qui s'altere dans ces recherches, & de ſon eſprit qui s'afoiblit par la méditation. Avec cela ce beau genie ſe diſſipe & ſe diſtrait preſqu'à chaque inſtant: qu'il lui coûte cher de vouloir paroître! bienheureux encore, ſi au lieu de cette eſtime qu'il pourſuit, il ne rencontre le mépris & la cenſure.

Nous admirons l'eſprit & le préferons à la beauté du corps; l'agilité, la ſoupleſſe, la ſanté, la force, voilà des biens, & qu'eſt tout cela ſans l'eſprit? On s'ennuie à regarder des cabrioles, des ſauts & des contre tems; on ne peut exercer toûjours ſon bras; & d'ailleurs, s'il ne s'agit que de la force, le plus habile porte-faix va de pair avec le Gentilhomme vigoureux. Il en eſt de même de la ſanté; Un fol, tout gros & gras qu'il eſt, a-t'il moins ſes viſions creuſes, ou ſes accès de folie? Il en faut donc revenir à l'eſprit, lui ſeul nous charme & nous enchante; juſques à ce qu'un vers, une goute de ſang extravaſé, un peu de carie, un nerf ébranlé dérangent la tête de l'homme d'eſprit. Alors il n'eſt plus rien ce grand homme, qui n'avoit pas ſon égal; il deſcend enfin au niveau du plus hebeté de tous les animaux brutes.

Mais ſans cela, à quoi pourra ſe reduire cet eſprit, dont la vivacité & la penetration ne dépen-

pendent que d'une rapide circulation des eſprits animaux? Attendés un peu, la vivacité s'augmente conſiderablement, & le ſang échaufé ne monte plus au cerveau, que pour le remplir d'imaginations phantaſtiques. Ainſi finit la ſageſſe, & là commence la folie; peut être que dans quelques jours, le ſang étant adouci, & la folie finiſſant, la ſageſſe recommencera.

Le fol a ſes bons intervalles, & alors il raiſonne avec juſteſſe, juſqu'à ce que ſes réveries le ſaiſiſſent encore, & alors nous ſommes forcés d'avouër, qu'il ne faut que bien peu de choſe, pour nous rendre ſemblables à lui, puis que la ſageſſe eſt ſi près de la folie. Du plus au moins, nous en tenons tous, & paſſons tout à coup de l'une à l'autre.

Milon eſt gros & grand, robuſte & jeune; il a le bras nerveux, la poitrine haute, les épaules larges. Sa voix eſt forte, vehemente & ſe fait entendre loin; elle reſonne, l'air en retentit; de peur que l'on ne doute de ſa vigueur, il touſſe de tems en tems, éternuë, crache avec grand bruit. En cela conſiſte le mérite de Milon. On ſe détourne pour voir qui c'eſt, Milon rit & s'aplaudit de ſon mérite. De ſi nobles qualités lui inſpirent un ſouverain mépris pour tous ceux qui n'ont pas ſa hauteur; il meſure en ſecret ceux qui l'aprochent, & s'il manque une ligne à leur taille, il regarde avec colere ces pigmées, pour qui la nature avare a épargné la matiere, dont le vaſte Milon eſt environné, & dans laquelle ſon ame eſt à couvert de tout ce qui s'apelle raiſon & eſprit.

On eſt honteux d'un refus, parce que l'on ne croioit pas l'avoir mérité. Cependant un homme qui ſent ſon mérite, ſuporte patiemment un re-

fus; il n'y a de veritablement honteux, que ceux qui méritoient d'être refusés.

Tel dit naturellement, qu'il se blâme soi-même, pour prevenir la censure d'un autre, & blâmer peut être à son tour impunement, qui pense comme il a parlé. S'il ajoûte qu'il se refuse des loüanges, qu'il n'attend pas de la voix publique, & si en éfet la voix publique ne les donne pas; on lui répond qu'il devine.

Tout le monde s'ennuie avec Damis; Damis au contraire, tout plein de lui-même, ne trouve rien qui le vaille; & s'ennuie avec tout le monde. Les voilà contens & vangés.

Il ne faut pas avoir un veritable mérite, pour plaire aux femmes; l'aparence du mérite suffit.

Qui sait le mieux *caquetter* est celui qui plaît le plus aux femmes, pourvû qu'il accompagne son *caquet* d'un peu de brillant.

C'est de l'ignorance & de la legereté d'esprit, que naît le babil des femmes.

Une preuve que les femmes sentent la foibleſse de leur mérite, c'est qu'elles le font consister dans leur beauté.

Les femmes, en se rajeunissant, tâchent moins d'éloigner l'idée de la mort, que l'afreuse idée de vieillir, s'enlaidir, & cesser ainsi de plaire.

Depuis quinze ans jusqu'à . . . ne fixons point d'age, une femme s'ajuste, pour relever les agremens de la jeunesse; elle s'ajuste sur le retour, pour faire mieux sentir qu'elle n'est plus jeune.

Une femme parée a du moins cet avantage sur celle qui ne l'est pas; c'est que l'on en parle bien plus & avec bien plus de circonstances.

Quelque sage que soit une femme, qui se connoît belle, sa beauté ne lui suffit pas, sans autre or-

ornement. Dans ſa parure elle a toûjours en vûë de plaire à d'autres, qu'à elle-même. Si n'eſt pas à un ſeul en particulier, c'eſt à tous en general.

Un homme de mérite, mais qui n'écrit pas, a ſouvent peine d'aller au niveau d'un ſot imprimé.

Hegion ſemble avoir fait aprentiſſage de ſavoir & d'eſprit ſous Pamphile; il ne penſe qu'après lui, ne parle qu'après lui; mais toûjours mêmes paroles, mêmes penſées, que Pamphile, mêmes réponſes, mêmes déciſions. Il afecte juſques aux manieres, & touſſe, crache, éternuë ſur le même ton & dans le même ordre, marche avec mêmes geſtes, mêmes mouvemens. Ils ne vont point l'un ſans l'autre; Pamphile eſt le corps, Hegion l'ombre.

Pour faire tomber entierement le pretendu mérite de quelques-uns, il ne faut bien ſouvent que redire naturellement leurs actions, nommer leurs habitudes, reciter leurs diſcours. On penſeroit bien long-tems, pour trouver des expreſſions qui valuſſent les ſeuls termes qui expriment leurs mœurs, leurs coutumes, ou leur habits, & qui déſignent leur égaremens.

On ne blâme jamais perſonne, que l'on ne ſe croie exempt des défauts que l'on cenſure, & que l'on ne s'en glorifie en ſecret.

On regarde avec haine dans autrui les bonnes qualités & les vertus qu'on n'a pas.

Il y a des eſprits dans le monde, dont tout le mérite conſiſte à tourner en ridicule le mérite des autres. Ils afectent un ton de voix, un geſte, un ſouris moqueur, un mouvement de tête, à l'aſpect de l'étranger, qu'ils veulent *ridiculiſer*. Si c'eſt un Ouvrage d'eſprit, ils le liſent d'une cer-

certaiue maniere ; ils ont même aſſés de pouvoir chez quelques-uns, pour les dégoûter ou de l'étranger, ou de l'ouvrage. Ceux qui ne voient que par les yeux des autres, & dont l'eſprit eſt dans une éternelle inaction, écoutent ces nouveaux oracles, & prennent pour bon ſens, ce qui eſt la marque aſſurée d'un eſprit infirme. C'eſt en éfet une grande foibleſſe, de condamner ce que l'on ne connoît pas, & dont on ne veut, ou ne ſait point juger ; mais c'en eſt une encore plus grande, de le tourner en ridicule.

Ceux qui ſe mêlent de donner du ridicule aux autres, doivent s'attendre qu'à coup ſûr on leur en trouvera un ; c'eſt celui de tourner les autres en ridicule.

Le Medecin Cœlius, à force de parler, a ſû paſſer pour habile ; le Medecin Serenus tout au contraire, pour mieux ſe faire eſtimer, a gardé le ſilence. Ils alloient au même but, par un chemin different ; on a dit de l'un, qui ſavoit s'élever ſoi-même ; *il eſt habile, il parle bien* ; de l'autre, qui ne parloit point, & expoſoit très-rarement ſa ſcience ; *il eſt habile, il parle peu.* Avec cela quelques cures heureuſes ont achevé de les établir. Le haſard & la ſotiſe des hommes les a conduit à la reputation, où peut être le ſavoir & la prudence ne les auroit jamais mené. Les voilà de plus riches & heureux, l'art en eut-il fait davantage ?

Et puis fiés-vous à la penetration des hommes ; leurs jugemens ſe contrediſent, ils ſont bizarres & capricieux, ils reſſemblent dans leurs recherches, à des aveugles ſans conducteurs, incapables d'arriver, ſi on ne les meine ; mais qui refuſent un guide, & cependant cherchent le gîte. Ils avancent ainſi chancelant, & ſe heurtant à

tous

tous momens; on les ſurprend en chemin, on prend plaiſir à les égarer. Dans cette route diverſe, environnés de tenebres, ils arrivent, après pluſieurs achopemens dangereux; & leur égarement les meine toûjours au plus mauvais logis.

Le veritable mérite conſiſte à remplir ſon devoir, & remplir ſon devoir, c'eſt là être veritablement honnête homme. Remplir ſon devoir, c'eſt pratiquer la Vertu, pour l'amour d'un Etre ſuprême; c'eſt l'inſpirer aux autres; juger des autres équitablement, ſans orgueil, ſans prevention pour ſoi-même; ſupporter l'injure & l'outrage comme un Chrétien, & non comme un homme; ſoufrir les loüanges, comme un motif qui excite à bien faire, & non comme la recompenſe d'avoir bien fait. C'eſt encore s'acquiter de l'emploi que l'on a; fuir l'oiſiveté, s'occuper à propos; ne pas ſe déplaire dans ſon état; être commmunicatif & inſtruire; reprendre, corriger, ne point ſe jetter dans l'erreur, & n'y pas jetter les autres. Voilà bien des choſes, dites vous. Il eſt vrai; mais ces choſes ne ſont pas impoſſibles. Un tailleur, un cordonnier a ſouvent plus de mérite qu'un Empereur; bien que l'Empereur ait peutêtre quelques vertus éclatantes.

Dans tous les âges, dans toutes les conditions, dans tous les tems, dans toutes les occaſions, on peut remplir ſon devoir, & ainſi poſſeder un vrai mérite. Avec tout cela il faut convenir, que le mérite eſt la choſe du monde la plus rare, en même tems qu'elle eſt la plus pretieuſe.

On ne parle que du mérite; on ne parle que de l'amitié; trouvés un homme ſans ami, trouvés en un ſans mérite. Il ſeroit bien impoſſible

de

de ſe perſuader l'un & l'autre, & cependant on eſt tous les jours abuſé dans l'un & dans l'autre.

CHAPITRE SEPTIE'ME.

De l'Amour propre & de la Vertu.

Dans le tems que je faiſois la reviſion de ce Chapitre, mon Ami le Miſanthrope ſe trouva chez moi. Comme j'eſtime ſa probité, & que malgré ſes vivacités, il prend les choſes de très bon biais, je ne balancai point à lui montrer le Chapitre.

Il lût & voiant que j'attaquois l'Amour propre, ſavés vous bien, me dit-il, que pour attaquer l'Amour propre, il faut bien de l'Amour propre ? faché de cette Reponſe, je repris aſſés bruſquement, qu'il n'en falloit pas moins pour devenir Miſanthrope.

Il comprit fort bien, ma replique; Vous capitulés ſans y penſer, me repondit-il, de vives cenſures, & une critique continuelle cachent un Amour propre très-delicat. Nous ne diferons vous & moi que dans l'humeur & dans la maniere. Mais parlons de votre chapitre. A quoi aboutiront vos recherches ? Vous refutés l'amour propre, & vous l'avez dans le cœur: vous pourſuivés l'ennemi des hommes, il loge chez vous. Si vous attaqués mal l'ennemi, ſi vous ne forcés ſes retranchemens, vous ſerés expoſé à la riſée univerſelle des hommes; Vous ſerés lû en courant; à des choſes communes, il ne faut qu'une attention commune. Si vous attaqués bien, on dira qu'il y a plus d'adreſſe & de bonheur, que

de

de merite, & de verité. Un ſtyle fleuri, ajoutera-t'on & des expreſſions recherchées trompent les lecteurs, & l'écrivain. Après tout, ſi vous ne vous flatiés d'être lû, vous laiſſeriés là l'Amour propre. Avoués donc que pour attaquer l'Amour propre, il faut bien de l'Amour propre.

Je me rendis à l'affirmative; mais la refutation de l'Amour propre étoit imprimée; le mien ſe trouvant public; comment faire pour le deguiſer?

Oh! me dit-il, puiſque la choſe eſt publique, le ſeul moien qui vous reſte pour faire excuſer votre Amour propre, c'eſt de le publier vous-mêmes. Mettez en l'aveu à la tête du Chapitre.

L'Amour propre eſt la ſource de la premiére erreur. Le premier homme ébloui par la fauſſe gloire de connoître le bien & le mal, ſe jette dans le vice, & y précipite ſa poſterité.

L'amour propre eſt inſeparable de l'homme, il le guide, il le conſeille, pendant ſa vie, & par un dernier éfort, il vient inſpirer à ſon éleve l'envie de bien mourir.

Mais ſur tout, c'eſt des gens du monde, c'eſt des ſages du ſiecle, & des hommes à bonne fortune, que l'amour propre fait ſes éleves. Il les nourrit, il les exerce & prend ſoin de les polir, afin qu'ils paroiſſent avec honneur, par tout où ils lui ſont neceſſaires.

On fait ſon rôle dans ce monde, ſuivant des principes cachés aux yeux des homme, on le fait d'une maniere inconnuë à ſoi-même; on le fait par des motifs que l'on ne croit pas avoir. Voilà le fondement de nos vices & de nos vertus.

On a beau faire, tous nos principes ſont corrom-

rompus, & les plus honnêtes gens ſont la dupe de leur orgueil.

Nous vivons ſelon nôtre temperament, & ne ſommes pas plus maîtres de nos vertus, que nous le ſommes des vertus des autres.

Je diſois un jour à certain Cenſeur. La ſituation de l'eſprit, & la bonté du cœur que l'on vante tant, dépendent de l'humeur plus que l'on ne ſauroit croire. Je ſais que la Reflexion guide & redreſſe; mais reflechit-on toûjours, & n'écoute-t'on pas plus volontiers ſon temperament? Vous avés l'humeur critique, avec cela ſi vous n'étiés d'un temperament fort gai, vous ſeriés un vrai Miſanthrope.

„ Quel plaiſir! dit un vertueux chagrin, trom-
„ pé par ſon temperament brûlé; quel plaiſir
„ d'avoir traité ce fourbe, de la maniere dont
„ je le traitai hier! Il faut dire aux mal-honne-
„ tes gens leurs verités & ne pas biaiſer avec eux.
Il ne peut ſouffrir une civilité faite à cet homme; N'eſt-ce pas aſſés que c'eſt un fripon, pour fermer les yeux quaud il paſſe? „ Morbleu les
„ hommes auront-ils toûjours la lacheté d'ho-
„ norer les fourbes? que d'humeur dans ce caractere! chaſſés les vapeurs qui montent au cerveau de ce vertueux atrabilaire, & qui lui donnent un air ſevere & chagrin; que le ſang coule moins rapidement, & ſoit moins chargé de bile; que les viandes ſe cuiſent ſans peine dans l'eſtomac; qu'il n'y ait plus d'obſtruction dans les entrailles; notre homme alors changera d'humeur, il ne ſe choquera plus tant des détours des hommes, & ſupportera plus patiemment leurs foibleſſes.

Mais ſi le ſang predomine, il ſe moquera comme vous de leurs defauts il leur donnera un tour ma-

malin; ſi le phlegme il les regardera de ſang froid.

Sans contredit l'humeur l'emporte, s'écria tout à coup un jeune homme vif & enclin à la mediſance : (Juſqu'alors il avoit écouté fort tranquillement;) l'humeur l'emporte; j'ai un ami, c'eſt un réveur, qui n'a jamais rien fait à propos; parce qu'il eſt réveur par temperament. L'autre jour il tomba malade, il perdit la parolle, on le crut mort. Le voila dans la lethargie, il en revient & tombe dans la réverie. Le medecin deſeſpere. Monſieur, Monſieur, dis-je au medecin; le Malade eſt de mes amis, je connois ſon caractere, il eſt né rêveur, il a révé toute ſa vie ; puiſqu'il reve encore, c'eſt bon ſigne; la nature n'eſt pas afoiblie.

Nous rimes de cette ſaillie & je continuai mon diſcours; examinés tous les hommes & vous trouverés l'humeur predominant dans leur conduite depuis le commencement de leur vie juſques à la fin. Critias ſe mettroit peu en peine de mes defauts, ſi l'humeur ne le portoit à les cenſurer ; Arſinoë regarderoit peu les jeunes hommes, ſi l'humeur ne la portoit à les accompagner des yeux.

Quand j'eus achevé, le Cenſeur declara qu'il ne critiquoit jamais plus agreablement qu'alors qu'il avoit ſujet d'être bien joieux : Mais que joieux ou non, il avoit toujours par humeur l'eſprit critique.

Le Miſanthrope liſant ce chapitre, avoua l'humeur. Mais en même tems il declara que la ſienne devoit ſervir à déclamer contre tout le Genre Humain; & qu'un Miſanthrope étoit obligé de peſter de tout ſon cœur pour le ſalut du reſte des hommes.

On tombe de défauts en défauts, & quand on a quitté un vice, on ſe glorifie d'avoir reformé ſon cœur, au moment que l'on ſe jette dans un autre excès.

On peut ſe garantir du vice éclatant, mais on n'eſt jamais bien en garde contre des vertus aparentes.

La Vertu humaine n'eſt pas eſtimable, c'eſt un compoſé de peu de bon & de beaucoup de mauvais, d'Amour propre, de vaine gloire & d'Interêt. C'eſt un mélange de terre, où l'on voit reluire cinq ou ſix grains d'or; c'eſt une chimere; ſelon les hommes, c'eſt l'art de paſſer pour parfait, c'eſt une eſpece de Déïfication de ſoi-même; ſelon Dieu ce n'eſt rien.

Les mépris eſt inſupportable à ce que l'on apelle un grand cœur, à tous ceux qui ne ſont vertueux que pour être vûs.

Les hommes generalement ſemblent aſſés ignorer les défauts de l'humanité; mais ils ſe connoiſſent en un point; en ce qu'ils ne croient pas devoir ſe fier les uns aux autres.

Le zêle dans la Religion n'eſt bien ſouvent qu'une indignation orgueilleuſe & pleine de préſomption, de voir qu'il y ait dans le monde des hommes hors de nôtre portée, & dans des ſentimens differens des nôtres. C'eſt auſſi quelquefois l'éfet d'un temperament chagrin & farouche; alors le zêle nous porte à la vengeance, & à exterminer par la violence, ceux qui s'opoſent à nous.

Il n'eſt pas toûjours facile de diſtinguer le faux zêle d'avec le veritable; parce que les motifs qui portent les hommes à agir, étant des motifs ſecrets, il eſt preſque impoſſible de les penetrer.

On a vû ſoufrir de grands tourmens, non par la

la force de la verité, mais par les préjugés que nos parens ont imprimé en nous dès l'enfance, & par une invincible opiniâtreté.

D'autres auroient ſoufert bien long-tems même les maux les plus afreux; s'ils n'avoient eu un foible auquel ils ne prenoient pas garde, & par où ils échapoient à la Conſtance.

Un eſprit d'une Conſtance d'abord invincible dans les tourmens les plus cruels, & capable de regarder avec aſſurance la plus affreuſe adverſité, reduiſant au ſilence les ennemis de ſon parti, par la force de ſes raiſonnemens & par la patience, un tel eſprit, dis-je, avoit à peu près confondu ſes adverſaires: il rencontre dans ſon chemin un objet peu important, indigne de ſon attention: il en eſt frapé, il ſe rend tout étourdi. Le voilà vaincu ſans autre examen; & vaincu par la force d'un objet incapable d'arrêter un foible courage.

Ouï, Theodore, vous étiez le heros de vôtre ſecte; on publioit par tout la force de vôtre eſprit, il n'y paroiſſoit aucun foible. Par où le ſurprendre? Vous aviés ſurmonté priſon, faim, ſoif, froid, déſolation de biens, trahiſon d'enfans, éloignement de femme. On vous laiſſe croupir deux jours dans l'ordure. Voilà ce qui vous éfraie; vous vous rendés.

Prouvés que la conſtance des Paiens étoit fondée ſur les felicités d'une vie éternelle, alors elle devient ineſtimable; mais autrement elle paroit digne de mepris. Car rien de plus naturel que de conſerver ſa vie; & les Paiens la perdoient, incertains s'il en devoient eſperer une autre.

Tout l'avantage qu'on reçoit du mépris de la mort, c'eſt de faire accroire qu'on la ſoufre ſans regret.

Les plus reſolus à la mort s'arment de courage, pour combatre un ennemi auquel ils ne peuvent échaper.

On afecte de recevoir de ſens froid les *bienfaits de la fortune*; on ſe fait une vertu de ne pas ſe laiſſer emporter à la joie; commme ſi l'on vouloit s'élever au deſſus de ſon bonheur, & forcer la *fortune* à nous avoir obligation des biens qu'elle nous envoie.

Nous aurions tous aſſés de courage, pour ſoufrir nos maux, ſi nous étions bien perſuadés, que l'on ſait que nous les ſoufrons avec courage.

Le mépris des Richeſſes n'eſt autre choſe que le déſir d'aller à la gloire par un chemin bien plus difficile que l'ordinaire; par la pauvreté.

La même douceur que l'on trouve à mépriſer par vanité, ce que l'on n'a pû obtenir, ne ſemble-t'il pas qu'on pourroit la trouver, en ſe diſant tout bas, que l'on n'en étoit pas digne?

La préſomption éclate dans ceux-mêmes qui la cachent; il eſt vrai qu'étant menagée Chrétiennement, elle devient un excellent motif, pour nous porter à la veritable vertu.

Un preuve de l'Imperfection de nos amitiés, c'eſt qu'il ſe trouve peu d'amis; qui reçoivent avec plaiſir le portrait de leur défauts, ou qui dépeignent les nôtres avec ſincerité.

La Societé civile eſt fondée ſur l'Interêt des hommes. Puis que l'amitié eſt un des liens de cette Societé intereſſée, on ne doit plus s'étonner, que ce ſoit un lien ſi peu ſolide.

On rendra juſtice à une partie des faux amis, que l'on accuſe de trahir en quelque maniere, par la déſertion, ceux dont ils furent dans la proſperité les adulateurs ſerviles. On leur rendra dis-je juſtice, en diſant qu'ils croioient aimer ceux qu'ils abandonnent.

La

La communication des biens eſt une partie de l'amitié, mais ce n'eſt pas encore la principale. Il y a une communication qui n'eſt pas moins rare, que celle des biens; c'eſt celle des lumieres de l'eſprit. Il y a déja long-tems qu'on l'a inſinué. *

L'Amitié, pour la plûpart des hommes eſt un veritable amuſement; c'eſt par là qu'ils ſe délivrent de l'ennui de la ſolitude; & c'eſt auſſi par le changement d'amis qu'ils ſe délivrent de l'ennui que leur cauſe l'amitié.

Voici les ſentimens du Perſan ſur notre amitié.

Suite des fragmens du philoſophe Perſan.

Idée de l'amitié des Européens.

APrès un long trajet de mer, j'arrivai chez les Infidelles, & j'avouë que je fus charmé de l'accueil que me firent ceux à qui j'étois recommandé. Chacun s'empreſſoit à me ſervir & je ne tardai gueres à être environné d'amis. Avec cette eſcorte, j'aurois pû être à l'abri des loups des forêts, mais j'étois expoſé en même temps à des loups bien plus dangereux, qui ſont ceux de la Ville. Je ne m'en defiai point; car qui ſe fut défié de ſes amis? Ces loups avoient ſû ſe contrefaire, & leur politeſſe exterieure cachoit admirablement le naturel ſauvage de loup. J'étois accablé d'honnêtetés, leurs civilités continuelles, loin de m'animer l'eſprit, me fermoient la bouche, tant je craignois, de n'y pouvoir répondre aſſés bien.

Il faut que tu ſaches que les infidelles rafinent

* Menandre.

tres bien ce que l'on appelle une honnêteté. Ils tournent un compliment d'une maniere fine & aiſée ; ſous de beaux termes ils attrapent toûjours leur Dupe ; & celui qui ſe doute d'être trahi, s'il ne donne dans le piege, eſt au moins reduit à ne ſavoir bien ſouvent, s'il a afaire à un fourbe ou à un honnête homme.

D'abord je n'avois point de logis aſſuré, incertain où j'irois, peut être que le premier endroit, qui ſe fut préſenté à mes yeux eut été celui ſur lequel ſeroit tombé mon choix, Je ne fus pas expoſé à cette recherche ; je t'ai déja dit que j'étois avec des loups ; ils me regardoient comme leur proie ; l'un me prioit de loger chez lui, & l'autre vouloit m'engager dans un logis, où je ſerois tout à ſa diſpoſition. Quelque parti que je priſſe ; je devois tomber entre les griffes de ces animaux ſubtils & fins, propres à me perſuader ce qui leur conviendroit le mieux, à m'arracher enſuite ce que je pourrois avoir à leur bienſeance, & enfin me renvoier à vuide, ou tout au plus avec l'avantage de les avoir eu pour amis.

Je t'avouë que d'abord ces civilités me charmoient extrêmement, il eſt impoſſible de ne pas les trouver aimables quand on n'y eſt pas accoûtumé.

Saches que parmi les infidelles c'eſt toûjours le même manége ; ils étudient à qui ſe dupera le mieux ſous le nom *d'Amitié.* S'ils ſe ttompent donc ainſi, eux qui ſont de la même loi, & dont ils vantent tant la grandeur & la ſainteté ; tu ne ſeras pas ſurpris qu'ils m'aient trompé, moi qu'ils regardoient comme étranger par la Religion & par les manieres.

Au commencement je définiſſois leur amitié, une Vertu aimable & pleine de generoſité, qui dé-

dévouë l'homme au ſervice de ſon prochain, & ſur tout de l'étranger. Dans la ſuite je changeai ma définition, & j'apellai cette amitié, une vertu ſouple, captieuſe & pleine de civilité, qui dévouë l'homme à ſes propres interêts, aux dépens de ſon prochain, & ſur tout de l'étranger.

Cette maniere d'agir à mon égard, ſelon laquelle je me trouvai ſi bien dupé, me donna occaſion d'examiner de plus près, dans mes Voiages chez les * Francs, le Caractere de leur amitié, & je ne tardai pas à reconnoître, que ma derniere définition étoit juſte. Ils avoient tous les mêmes principes, & je fus étonné, de voir que ces animaux inſatiables, habiles à ſe réünir pour dépouiller leur proie, ſe déſuniſſoient enſuite, & dépouilloient ceux des loups d'entre eux, qu'ils ſentoient les plus foibles, ou les moins exercés dans l'art de tromper.

Pour mieux connoître encore le naturel de ces peuples infidelles, je crus devoir me contrefaire dans la ſuite.

Je m'équipai pauvrement, & avec quelques médicamens, je déguiſai mon viſage, en ſorte qu'il paroiſſoit celui d'un mourant. J'étois bien aiſe d'éprouver ſi ma prétenduë pauvreté pourroit ranimer leur amitié, autant que mon argent l'avoit animée. J'allai donc ainſi contrefait, plus avant dans leur païs, & je produiſis en arrivant une partie des recommandations, que j'avois reçûës des Marchands Francs, qui trafiquent dans nôtre Empire. Mais ces recommandations furent mépriſées, étant jointes à un équipage auſſi mauvais que le mien. Chacun s'éloigna de moi, je parus moi-même un loup au milieu des

* Les Turcs & autres Orientaux appellent Francs tous les Européens.

loups, mais un loup ſauvage & importun, tandis qu'eux étoient des loups courtois & polis. Peu à peu on me fuioit comme un animal dangereux : j'étois ſuſpect de Contagion, & je crois qu'enfin on m'auroit chaſſé de la ville ; ſi je n'euſſe repris mon air & mon équipage ordinaire, & produit une partie de mon bien. Mes amis ſe raſſemblerent enfin, on ſe reſſouvint des recommandations que j'avois apportées de l'Orient, ou des païs Francs, d'où je venois. On ne me fuioit plus, parce que je n'avois plus la peſte. Tout cela ne me couta, que la peine de paſſer par l'épreuve de leur Amitié.

La ſublime Philoſophie, dont je fais profeſſion, & que j'allie toûjours avec nôtre divine Loi, m'a apris à ſupporter ces petits malheurs ; & j'ai toûjours paru inſenſible aux ſupercheries des Chrétiens.

Ils aiment l'argent, pour le moins autant que leur *Evangile*, & moi j'aime ma Religion, plus que mon Argent. Cela m'a fait paſſer par deſſus bien des chagrins que m'a cauſé leur maniere adroite de couper la bourſe. Si jamais tu voiages chez les infidelles, profite de mes infortunes, autant que tu le pourras, mais ſois aſſuré, que l'enchantement de leurs manieres t'enyvrera autant que le plus doux jus de la vigne.

La prudence humaine, toute habile qu'elle eſt, ne ſe voit pas à l'épreuve de mille évenemens imprevûs. La politique mere de la prudence eſt ce qu'il y a de plus opoſé aux maximes du Chriſtianiſme. C'eſt l'art de feindre, de tromper habilement, de ménager ſes interêts aux dépens de nos voiſins. On y eſt ſouple & in-

inflexible, docile & opiniâtre, ſincere & diſſimulé tour à tour. C'eſt l'art de cacher ce que l'on eſt, & de paroître ce que l'on n'eſt pas. Dans les Princes, c'eſt le pretexte ſpecieux du bien public; dans les particuliers, c'eſt pour ſon interêt ſe feindre l'ami de tout le monde, & ne l'être de perſonne.

Combien de gens prennent le change? & donnent le nom de prudence à ce que dans un autre tems, & dans un autre parti, on eut apellé temerité?

La vivacité d'un jeune homme, la temerité, l'emportement d'un fougueux déconcertent la partie la mieux liée; fiés-vous à la prudence.

Le déſir de la gloire, l'envie de faire parler de ſoi après ſa mort, & de vivre ainſi en quelque maniere dans l'eſprit des hommes, prouvent l'excellence de l'ame & ſon immortalité.

Cependant la Valeur & le courage ſont des vertus bien vaines, ſi elles ne ſont fondées que ſur un peu de renom. C'étoit bien aſſés de mourir par neceſſité; le comble de la folie c'eſt de mourir par vanité.

Pourquoi Alexandre alloit-il conquerir le monde? pour faire éclater ſa juſtice & ſa clemence: pour mettre ſa magnanimité dans un plus grand jour; pour montrer à tout l'Univers qu'il étoit brave. Ces grandes vertus ne pouvoient aſſés briller aux yeux du monde, dans les bornes étroites de la Macedoine; pour ſe faire admirer, il faloit porter la guerre & l'horreur par tout. Qui auroit ſû dans l'Aſie, qu'Alexandre étoit vaillant & guerrier, avant que d'avoir éprouvé la fureur de ſes armes? juſte, avant que de reſſentir l'injuſtice du Conquerant? Clement, avant que d'être malheureux, par l'u-

ſurpation du vainqueur ? fauſſe vertu : qui ſe défie d'elle-même, ſi elle n'eſt parée d'une haute reputation ! Vice éclatant qui n'a pour baſe que la calamité publique.

Ainſi Alexandre ſans ambition n'eut jamais été le magnanime, le clement, le juſte, le vaillant Alexandre.

Nous déguiſons les défauts des autres, parce que nous ſommes bien aiſes, que l'on nous cache les nôtres.

On s'avoue un défaut, & pour s'en dédommager, on ſe reconnoît une bonne qualité. J'ai peine à concevoir les choſes, dit Lyſe, mais quand je les ai conçuës, je ne les oublie plus. Il faut l'avouër, dit Cliton, je ſuis extrêmement timide, mais ce qui me conſole, c'eſt le penchant que j'ai à la diſcretion. Je me connois, dit Therpandre, je donne beaucoup dans l'épargne, mais j'aime trop la juſtice, pour jamais faire tort à mon prochain.

C'eſt une vanité bien délicate, que celle de publier ſes propres défauts, ſans pouvoir ſoufrir, qu'ils ſoient publiés par un autre. Quel eſt le motif qui nous fait agir ainſi ? eſt-ce le déſir de faire voir que nous nous connoiſſons ? il faut donc ſe corriger. Eſt-ce la crainte d'être raillés ? s'ils ſont ridicules, c'eſt encore un motif pour les quitter. Eſt-ce la crainte qu'on ne les publie pas tels qu'ils ſont ? mais de l'humeur dont eſt l'homme, il prendra toûjours plaiſir à les groſſir. Si nous publions nos défauts ; n'en cherchons point d'autre motif, que le déſir de les garder ſans inquietude, & d'en étoufer, s'il ſe peut, le ſouvenir dans l'eſprit des hommes.

On s'avouë, on ſe ſuppoſe même des défauts,

plus

plus grands qu'ils ne ſont, non ſeulement pour s'épargner le chagrin de les voir groſſis ou publiés, mais auſſi pour en deguiſer pluſieurs, & pour empêcher, que l'on ne penetre dans quelques autres.

On ſe glorifie de s'être corrigé, après s'être combatu ſoi-même vingt ans, & l'on ne prend pas garde, que cette prétenduë correction eſt l'éfet de l'âge, & d'un eſprit uſé dans ſes fonctions & dans ſes organes.

On ſe met à part, comme quelque choſe de ſacré, à quoi l'on ne doit pas toucher, mais on court hardiment chez les autres, les examiner, les cenſurer, & penetrer juſques dans les coins les plus ſecrets de leur cœur. Après de ſi exactes & de ſi penibles recherches, on revient chez ſoi, fort content de ſi bien connoître les défauts d'autrui. Si l'on ſe dit quelque choſe, c'eſt que l'on n'a pas beſoin de la cenſure qu'on vient dexercer chez les autres.

La connoiſſance de l'homme eſt ſi peu neceſſaire au goût des Savans, qu'ils aprendront tout, plûtôt que de s'apliquer jamais à connoître l'homme. Ils n'ont pas tout le tort; il eſt impoſſible de devenir ce que l'on appelle un *Savantas*, ſi l'on n'a une extrême préſomption jointe à un cahos de matieres, qu'il n'eſt pas facile de débrouiller. Cette préſomption & ce cahos ne ſubſiſtent point ſans l'orgueil, & ſans l'idée de l'admiration des autres hommes pour ce vain ſavoir, qu'il plait à ces prodiges d'érudition, d'appeller gloire, mais qui en éfet n'en eſt qu'une fauſſe lueur. L'eſprit tout plein de cette idée & ne pouvant plus ſe dégager de cette érudition, dont l'étenduë le charme, ſe laiſſe enfin aller au mépris des autres, & à l'admiration de ſoi-même. Quel

moien

moien après cela, de refléchir ſur les hommes?

Damien s'en va tous les ſoirs, au clair de la Lune, rendre ſes devoirs aux Aſtres; tout autre devoir lui eſt inconnu; & après tout, peut on être honnête homme & ignorer l'Aſtronomie? Il ſe place donc en un endroit avantageux; avec le ſecours de ſes lunettes, il *eſpione* ſubtilement, il découvre enfin ce qui ſe paſſe dans Venus, chez Saturne, chez Mercure. Peu à peu & à force de contempler, ſa vûë penetre plus loin, & il ſe promene en eſprit dans les tourbillons les plus éloignés. Il calcule enſuite exactement, à combien de diſtance de nôtre terre ſe trouvent les étoiles fixes, & les planetes. Qui ſait, ſi chagrin de vivre avec les hommes, il n'auroit pas deſſein d'aller demeurer dans Saturne, pour être plus reculé de nous? Il examine quels ſont les habitans de cette planette, quels leurs mœurs. Une choſe lui fait de la peine, c'eſt le froid extrême qui doit regner dans Saturne, à cauſe de ſon éloignement du Soleil. Cependant il s'en revient tout rêveur; peut être qu'il cherche quelque moien, pour s'échaper un beau matin, & porter là haut chez Saturne, des nouvelles de la terre, & du peu de ſocieté qu'il avoit ici avec nous, à cauſe de l'admiration où il étoit pour les *Saturniens*, peuple incomparablement plus digne de l'attention de Damien, que ne le doivent être les habitans de la terre.

Mopſe a toutes les qualités neceſſaires, pour vivre avec les Grecs & les Romains, il connoit à fond les uns & les autres. On voit dans ſes Ouvrages divers traits d'une critique fine & exacte des mœurs de ces peuples. On y voit encore l'hiſtoire de leurs coutumes, de leurs modes, de leurs rites &c. Pour nos mœurs, il en ignore

nore juſques aux circonſtances les plus vulgaires. Par exemple il ne ſait pas que les hommes ſe doivent l'honnêteté entre eux ; & qu'ainſi il ne faut jamais outrager un honnête homme, ſans raiſon & hors de propos, dès la preface d'un Livre. Il ne ſait pas non plus, que la médiſance eſt un vice bas & rempant, qui marque le dereglement du cœur, l'impoliteſſe de l'eſprit, & le défaut d'éducation. Il ne ſait pas auſſi, que des obſcenités écrites ſur un auteur obſcéne, & dans une langue non vulgaire, n'en ſont pas moins obſcenités. Quel dommage ! que Mopſe n'ait vêcu du tems des Grecs & des Romains, peut être l'admirerions nous aujourd'hui, au lieu qu'il nous paroît odieux & inſupportable. Peut être iroit-il de pair avec les chaſtes Auteurs, qu'il donne au public.

Se donner des qualités que l'on n'a pas, mais que l'on devroit avoir, c'eſt faire ſentir, ſans y penſer le ridicule de celles que l'on a.

Il n'eſt point de qualité quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, dont l'homme ne tire de la vanité, & par où il ne croie ſe pouvoir diſtinguer. Le débauché ſait exceller dans la débauche, comme le ſage dans la temperance.

Ceux qui pendant leur vie, font profeſſion de s'abandonner aux vices, ne s'en tirent gueres. On voit peu de gens, dont le cœur eſt tout à fait gâté, qui ſe convertiſſent veritablement. Tout ce qui leur peut arriver de plus avantageux, eſt d'échaper pour quelque tems aux remords les plus vifs, ou de s'étourdir à l'heure de la mort, ſur les miſeres dont les menace l'éternité.

La prévention prend ſouvent avec adreſſe le nom & l'exterieur de la charité ; mais quoi qu'il en ſoit, on ne ſe laiſſe prevenir ſi facilement en fa-

faveur des autres, qu'afin que les autres ſe previennent à leur tour en nôtre faveur.

On aime à plaindre le malheureux, mais on en médit volontiers, dès qu'il eſt dans la proſperité.

Il n'eſt perſonne, qui plaignant le miſerable, ne ſe repréſente pareil revers pour ſoi-même. Plus on eſt foible d'eſprit, & plus on a de penchant à la pitié: les femmes en ont bien plus que les hommes.

La pitié eſt une paſſion bien inutile, ſi elle plaint ſeulement le malheureux.

Si l'on ne pleuroit les morts que parce qu'ils ſont morts, on ne pleureroit perſonne. Quoi qu'il en ſoit on n'a jamais pour motifs de ſon affliction ceux que l'on afecte d'avoir.

Jamais la gloire & l'interêt ne s'accorderent mieux, que dans la generoſité. Ici l'amour propre ſe ſouleve en aparence, & fait ſemblant d'être trahi, pour mieux aggrandir ſes terres & ſes Revenus.

La Reconnoiſſance fait plaiſir, parce qu'elle flate l'amour propre; On ſe plaindroit bien moins de l'ingratitude, ſi l'on n'étoit intereſſé.

L'ingratitude met un prix aux bienfaits, que la reconnoiſſance n'eſt pas capable de leur donner. Le retour du bienfait rend l'eſprit content; mais le bienfait éclate plus par l'ingratitude.

La Charité eſt l'ame du bienfait, l'attente du retour en le corps.

Qui ſe rebute par l'ingratitude, ne ſe propoſoit en bienfaiſant que d'être honoré.

On ſouhaite par pareſſe la proſperité de celui qui nous eſt à charge. Dans cette proſperité ſon indépendance nous le fait haïr.

Il y a beaucoup de gens, qui ſeroient moins bien faiſans, s'ils prévoioient que le bien qu'ils font,

ſont, dût élever un jour ceux qui le reçoivent.

Cette élevation, dont nous ſommes cauſe, nous donne de l'ombrage, nous ſentons du plaiſir, à éplucher les actions & les démarches de ceux que nous élevons, & de nous y trouver choqués, afin d'avoir au moins la ſatisfaction de leur reprocher leur ingratitude.

Certainement, tout ce que nous faiſons, nous le faiſons par des motifs ſi mauvais, qu'il n'eſt pas ſurprenant que Dieu permette, que nous ſoions afligés du bien que nous avons fait.

Un homme à qui l'on fait une grace, ſe retranche preſque toûjours ſur la maniere dont elle a été accordée; autant pour faire accroire qu'on l'accordoit à ſon mérite, que pour perſuader qu'il eſt déſintereſſé.

Les Loix ſont un frein à l'amour propre; cependant à les prendre dans leur reſtriction, encore ne ſont-elles pas ſuffiſantes, pour entretenir les hommes dans une ſocieté agreable, ſans la bienſeance & l'honnêteté, que nous nous devons les uns aux autres.

Jugés du prix de la juſtice des hommes, & de ſes lumieres, en ce qu'elle eſt reduite à condamner un innocent trop foible, pour reſiſter à la queſtion, & à ſauver au contraire un criminel robuſte & patient.

Si l'innocence eſt malheureuſe, du moins la voit on rarement timide. Si elle eſt expoſée aux faux & iniques jugemens des hommes, elle oſera bien les braver, perſuadée interieurement de la bonté de ſa cauſe, Tigellinus eſt accuſé d'être complice d'une femme, que le chagrin de ne ſentir plus de charmes, & la jalouſie de les trouver dans ſa fille, portoient à ſe defaire d'un vieux mari, pour pouvoir jouir enſuite de celui

qui

qui devoit être le mari de la jeune fille. Tigellinus innocent ſe livre à ſes juges, les exhorte à faire des perquiſitions. On lui donne des avis pour ſa ſureté, il les mepriſe : il ſoufre l'accuſation, il eſt abſous & triomphe.

De la maniere dont les hommes ſont faits, il eſt bien plus ſûr, ſi l'on ne regarde plus loin, d'être méchant, que d'être honnête homme.

Il n'y a perſonne qui n'ait fait du mal, nous le craignons autant par pratique, commme pour l'avoir ſoufert.

Quel que ſoit le crime, nul ne le commet, qu'il ne le déteſte en autrui.

Faire le mal eſt une choſe ſi odieuſe, que les plus determinés ſcelerats n'oſent pas toujours declarer leur intention là-deſſus en preſence de ceux qui ſe donnent à eux. Il faut uſer de detours, on n'oſe dire les choſes telles qu'elles ſont. On pallie ſa cauſe, on retranche, on ajoute, on change. Enfin rarement voit on le mal ſe nommer & ſe declarer mal.

On peut faire du chemin dans la méchanceté, quand on a l'eſprit ſubtil & le cœur mauvais. Au contraire, avec un eſprit médiocre & un cœur droit, on ne laiſſe pas de pouvoir faire beaucoup de bien.

La défiance vient autant du penchant à tromper, que de la crainte que les autres ne nous trompent.

De toutes les paſſions, celles qui font le mieux ſentir, qu'il manque quelque choſe à l'homme, c'eſt l'avarice & l'ambition. C'eſt un bien inconnu que déſire l'homme, & où il ne peut atteindre.

Les gens du monde ſont ouverts à toutes les foibleſſes ; les Sages du ſiécle ne peuvent ſe ſoutenir contre les aſſauts que liurent tour à tour le plaiſir

ſir & la douleur, les paſſions & les ſoins qu'il faut prendre pour les allumer, ou pour les éteindre.

Les Méchans, dans leur proſperité, ont leurs chagrins, qu'ils ne peuvent digerer. La Conſcience les charge, ils n'ont point de garand, qui leur réponde des ſuites de l'avenir. De là ces penſées tumultueuſes, qui ſe ſoulevent contre leurs crimes: & voila comment le ſcelerat le plus heureux dans ſes deſſeins n'eſt jamais content.

Le deſeſpoir de la vengeance, ou la crainte d'un fâcheux retour, ſi l'on ſe venge, ſont les motifs de la plûpart des reconciliations.

On ne ſe venge point, que l'on ne haſarde de perdre ſon repos & ſa ſureté.

Les défauts du langage ſont trés-ſouvent le portrait des défauts du cœur.

Nôtre amour propre, & le penchant que nous avons à chercher le mal, nous fourniſſent aſſez dequoi médire avec eſprit.

Diogene le Cynique s'eſt mis en tête de médire de tout le genre humain, de pourſuivre les hommes à outrance, de ſe jetter ſur eux, & les mordre avec fureur. Il ne connoit ni amis, ni parens, ni Secte, ni Religion, ni âge, ni ſexe, ni credit; tout eſt égal chez lui. C'eſt avec les hommes qu'il eſt brouillé, il faut qu'il aboye; il ſe tairoit, s'il avoit à faire à des bêtes. Avec ce caractere, il eſt redoutable aux ſages & aux inſenſez. Les uns le craignent, comme il faut craindre un animal dangereux, dont le venin ſubtil, ou groſſier gate & corrompt tout ce qu'il touche. Les autres le craignent, parce que leur conduite eſt blamable. Ainſi il eſt terrible, à la verité, mais haï. On ne le croit pas vertueux, quoi qu'il cenſure le vice; parce que la vertu a

de la douceur & de la complaiſance; on lui croit l'eſprit mal fait, car en éfet, il faut l'avoir tel, pour detourner juſques au bien, & le preſenter aux autres & à ſoi-même, comme un mal. Diogene à les yeux gatés, ils ne diſcernent jamais un objet tel qu'il eſt, ils le voient de travers, ils le voient trouble.

La Vertu & le deſir de ſatisfaire des inclinations corrompues ne ſauroient compatir enſemble. Il y a des gens qui voudroient les allier, c'eſt ce qui fait l'hypocrite.

On fait un éfort pour parvenir à la Vertu; on ne s'aperçoit pas que l'on a en ſoi l'homme pecheur & corrompu: La nature veut ſuivre ſon penchant, on ne peut reſiſter, & voila une autre cauſe de l'hypocriſie.

Ce qui ruine & detruit la Vertu, c'eſt les aparences de la Vertu.

Je ſuppoſe deux hommes vertueux en éfet, mais dont l'un afecte, l'autre n'afecte point la vertu. Celui qui ne l'afecte point la conoit bien mieux que celui qui l'afecte.

Il eſt bien plus eſſentiel à la fauſſe vertu d'aimer l'éclat, qu'il ne l'eſt à la veritable d'être contente d'elle-même.

Clitus a l'abord grave & rêveur, une modeſtie afectée éclate ſur ſon viſage; il eſt habillé ſimplement; on le croit ſobre, chaſte & moderé. Il ne jure point, il crie contre toute afirmative qui dit plus qu'ouï & non. Lui-même il ne dit ni ouï ni non, parce qu'il n'oſeroit afirmer rien. Clitus ſe ſert fort modeſtement d'un *pourquoi dites vous cela? cela ſe pourra, il faudra voir*, &c. il baiſſe les yeux, où s'il les éleve, c'eſt pour apprendre à tous qu'il va prier. Il prie donc, & prie ce ſemble avec zele, regardant le ciel, ſans

ſans diſtraction, & long-tems. Il eſt indifferemment à tous Sermons, & s'informe peu, ſi ** ou *** prêchent, c'eſt Dieu, dit-il, qui parle par la bouche du Prédicateur, quel qu'il ſoit. Il cenſure perpetuellement ceux qui s'écartent dans les moindres fautes. S'il entre quelque part où l'on joue, un zele fervent le ſaiſit, il ne peut plus ſe moderer, le voila tranſporté, agité; il s'écrie, gronde & enfin roulant des yeux égarez, decharge ſa fureur ſur la table des joueurs, la renverſe; peu s'en faut qu'il ne jette les dez & le cornet au feu. S'il croyoit ſon courage, il extermineroit ſur le champ ces joueurs prophanes. Clitus ne peut ſouffrir certains termes indecens, dont on auroit dû purger la langue, comme *amour* & ſes ſemblables; ce ſont ordures, qui font honte à l'Academie. Un baiſer eſt une impureté en ſa preſence cela fait horreur, il ſe detourne pour gemir de la depravation du ſiecle, il ne peut concevoir comment les Ecrivains Sacrés ne l'ont pas defendu expreſſement. On chante quelque air badin; le voila qui rentre dans la chaleur du zele, déja les mouvemens convulſifs ſont tout prêts à l'agiter; ceſſés, s'écrie-t'il, de profaner la Religion. On ceſſe donc. Juge inexorable, il ne fait aucune grace à l'homme ſur ſes défauts; aigre critique, il attaque tout, blame tout, & trouve des taches dans la plus pure vertu, parce qu'elle eſt dans l'homme. Avec une probité ſi rigide, que manque-t'il encore à Clitus? c'en eſt trop, pour être vertueux. Juſques à preſent, on n'a pu ſe reſoudre à l'apeller homme de bien.

Euſebe, au contraire eſt ouvert, gracieux, civil, complaiſant & gai: il raille & ſe divertit, s'il attaque les hommes, c'eſt ſans chagrin, & ſans aigreur: il ſe dit tous les jours à lui même,

qu'il eſt auſſi homme. Il ne paroit ni trop modeſte, ni trop reſervé, on ſent qu'il eſt l'un & l'autre. Il prie & s'examine dans ſon cabinet, on ne le ſait point, on ne l'entend point; on s'en doute. Après s'être cenſuré ſecretement, il ſort ainſi preparé, voit les déreglemens des hommes & les irregularités de leur conduite, il les ſuporte. Les défauts de ceux qu'il frequente, il les reprend avec douceur, ſans ſe dire orgueilleuſement à ſoi-même, *j'en ſuis exempt.* La Vertu, il l'admire, ſans ſe glorifier de l'avoir. Il ſe défie toujours de ſa probité, de ſa ſageſſe, & de ſa prudence, parce qu'il s'éprouve foible. Il aime bien mieux ſe fier aux vertus d'autrui, parce qu'il en juge charitablement. Il ne ſe diſtingue, ni par ſes habits, ni par ſon maintien, ni par ſa maniere de vivre, ni par une devotion publique & d'éclat. Il eſt honête homme, on le ſait, on eſt forcé de le dire. Lui ſeul, ni ne le dit, ni ne le croit.

Etre éfronté dans toutes les occaſions, où il s'agit de faire valoir ſa cauſe, braver les autres, & s'élever ſoi-même, s'il eſt poſſible, au deſſus des hommes; vanter en tout tems & à toute heure ſa propre vertu, ſa pieté, ſa juſtice: hair les vices, auxquels on s'eſt devoüé, & ſe maſquer d'un faux zele, pour les vertus qui leur ſont opoſées. Avec cela parler impetueuſement, avoir la voix forte & hardie; être déciſif, impoſer ſilence, & parler ſeul pendant deux heures, juger d'autrui ſur l'étiquette, & ſe regarder en même tems ſoi-même, y rentrer, non pour s'examiner, mais pour prendre le pas ſur les autres; s'étendre à la fin, ſe groſſir, s'enfler; voila les qualités, avec leſquelles certains hypocrites impoſent. Avec ces ſecours, ils banniſſent la veritable

table vertu, & lui en ſuppoſent une plus commode. Combien de fois la probité eſt elle obligée de ſe taire, & même de ſe cacher, devant ceux qui ſont tels? combien de fois n'a-t'elle pas été priſe pour le vice, & enfin condamnée comme le vice?

J'ai trouvé un homme vertueux; c'eſt une rareté digne de toute l'eſtime des hommes. Parlons naturellement, l'artifice eſt ſuſpect dans ce Caractere plus que dans aucun autre. C'eſt un homme vertueux dans le centre des grandeurs humaines, induſtrieux à cacher aux hommes ſes éminentes qualités, autant qu'un impitoiable Financier ſes extorſions au Prince. Il ne prend point, ne reçoit point, ne doit point. En cela ſeul on ſe perſuaderoit qu'il déroge à la Nobleſſe: Aujourd'hui la qualité ſemble conſiſter à devoir dix fois au delà de ſes revenus, Fidelle conſeiller il fut autrefois d'avis de preferer les avantages d'une paix bornée, à des conquêtes étendues & qui devoient amener une longue & impitoiable guerre. C'eſt lui qui a formé des Princes dignes de commander un jour : il a jetté dans leurs cœurs des ſentimens de Vertu & de veritable Grandeur. Puiſſe t'on parler de ſa probité, auſſi long-tems qu'il ſera parlé dans l'Hiſtoire, des Princes qu'il a formé!

Hermagore a la voix caſſe & débile, il s'exprime mal, il prononce mal; ſes geſtes, ſes manieres ſont déſagreables. Il eſt timide & n'oſe preſque pas ſe montrer; Il ne ſait ce que veut dire, ſolliciter un juge; & quand il le ſolliciteroit, peutétre ne le previendroit-il pas en ſa faveur; parce qu'il expoſe aſſés mal ſa cauſe. Cependant ſa cauſe eſt juſte, & Hermagore honnête homme. Au contraire, Damis, contre qui

il plaide, eſt arrogant éfronté, préſomptueux; il feint admirablement d'être juſte & déſintereſſé dans ſa propre cauſe; il parle toûjours bien, & encore mieux, lors qu'il raconte ſon afaire. Sa voix alors eſt un torrent qui renverſe tout ce qu'il trouve en chemin. Il crie, s'aflige, ſe conſole, rit & gemit tour à tour : l'ironie n'y eſt pas épargnée contre ſon adverſaire, ni l'apoſtrophe aux amis de la juſtice. Malheur à qui n'eſt pas attentif au diſcours de Damis! celui là n'aime pas l'équité. Après cela, quel juge pourroit reſiſter? Damis gagne, Hermagore eſt condamné.

La Vertu trop rigide eſt ridicule, ou fâcheuſe dans certain état. Trop d'autorité & d'exactitude rebute dans les gens qui doivent avoir commerce avec le monde.

Il eſt même vrai de dire que la Vertu, dans ſa derniere ſeverité eſt dangereuſe, parce qu'elle eſt inſoutenable. Sa ferocité, pour ainſi dire, revolte la vivacité de la chair.

On rend juſtice à Lycidor, qu'avec une vertu rigide & qui paroît tenir de l'afectation, il n'eſt nullement hypocrite. Mais il eſt inſupportable en ceci: parce qu'il s'eſt aquis une grande autorité ſur les autres, par ſa charge, par ſon âge & par ſa probité, il ne peut ſoufrir la moindre irregularité. Selon lui, la Vertu, ſi elle gliſſe un peu, devient criminelle: manquer à un devoir, c'eſt manquer à tous: manquer une fois, c'eſt y avoir manqué toûjours. Dernierement il accuſa d'impieté Denys, parce qu'il n'avoit pû s'empêcher de touſſer au Sermon; & Simon d'irreligion, pour avoir trouvé comique le viſage du Prédicateur Albius.

On eſt aiſement vertueux, quand on prend bien

bien la reſolution de l'être. Nous trouvons la vertu dificile, parce que nous ne pouvons nous reſoudre à l'aimer. Je parle de la vertu Chrétienne; car pour la vertu humaine qui n'eſt qu'un jeu de ſubtilités, nous ſavons aſſés, pour peu que nous aions d'adreſſe & d'eſprit, nous la ménager ſelon que l'interêt le demande.

Une grande Vertu & de grands vices ne s'acquierent, que par force d'eſprit & de courage.

Aronce, ſans être Vertueux, pratique une partie des devoirs de la vertu. Il eſt ſobre & temperant, parce que les excès & la ſenſualité nuiſent à la ſanté du corps: la ſienne eſt belle, il veut en jouïr. De même il eſt patient, de peur qu'en perdant la tranquilité d'eſprit, dont il eſt en poſſeſſion, il ne perde en même tems la gloire d'être patient. Les inquietudes, les ſoucis, les ſoins, les paſſions trop violentes, en dérangeant l'eſprit, nuiſent au corps, abrégent les jours; il n'en a donc point de ſoucis, & de paſſions, le patient, le débonnaire, le tranquile Aronce: il a reſolu de vivre le plus qu'il pourra. Il ne ſait ſe mettre en colere, cette paſſion trouble le ſang, diſſipe les eſprits, agite la bile. Il eſt ignorant parce que l'on s'échaufe à aprendre. Vivés, Aronce, vivés, ſoiés illuſtre pendant vôtre vie, par les ſoins d'une ſanté pretieuſe; devenés, s'il eſt poſſible, le rare exemple d'une très-longue & très-robuſte vieilleſſe. Prenés toûjours ſoin de vous même, & ne rendés ſervice à perſonne. N'aiés ni charité, ni amour; ſoiés ignorant; ne ſongés plus qu'il y ait d'autres hommes, regardés vous, comme l'unique de vôtre eſpece. Encore un coup, ſongés à vivre. Contents des belles aparences de vertu, & de croire poſſeder un bien, dont vous avés l'ombre, laiſ-

ſés aux homicides d'eux-mêmes, le ſoin d'être officieux, bons amis, charitables, ſages, ſavans.

Il s'eſt trouvé de tems en tems chez les Paiens, des hommes rares qui ſembloient avoir porté la vertu au ſupréme degré. Dirai je que l'amour propre ne les guidoit pas? Seroit-ce un reſte de cette veritable vertu, dont l'homme étoit orné avant ſa chûte.

Le Vertueux Chrétien s'envelope dans ſa vertu, non comme dans un mérite, mais comme dans un devoir.

La veritable Vertu n'eſt que trop ſouvent diſtinguée par le ſeul éclat. Dans les Grands elle brille, & éblouït; dans les Petits on la regarde ſans cligner des yeux. A le bien prendre cependant, peut être vaut elle mieux dans ceux-ci par ſa ſimplicité, que dans ceux là par ſa gloire. Qui me dira, qu'il n'y a pas tant d'honneur a bien élever ſes enfans, qu'a ſavoir conduire une Ambaſſade? cependant, on ne fait nulle attention au pere de famille, on ne penſe qu'à l'Ambaſſadeur.

Heureux l'homme qui n'aime la Vertu, que pour elle même; ou plûtôt heureux, qui ne l'aime que pour Dieu. Celui là ſeul eſt ſage, qui rapporte à la divinité le bien dont il eſt capable: qui n'admire point ſes propres actions, parce qu'il ſait que les motifs en ſont corrompus: qui n'expoſe ſes prétenduës Vertus aux yeux de perſonne, les connoiſſant pleines d'imperfections aux yeux de Dieu.

Suite

Suite des fragments du Philoſophe Perſan.

J'dée de l'honnête homme des Chrétiens.

SI j'avois quelque jeune Muſulman ſous ma direction, je l'enverrois voiager chez les Chrétiens, afin que mettant en parallele leurs mœurs & leur Religion, il aprit ainſi à diſtinguer la vraie vertu d'avec la fauſſe.

Le ſage Prophete qu'ils ont eu pour Legiſlateur, ſemble n'avoir donné ſa Loi à ces infidelles, que pour nous aprendre à tous la beauté & la force de ſa Morale, la Loi eſt en proie aux ſubtilités des Chrétiens, mais juſques à préſent elle n'a pû être détruite par leurs ſophiſmes.

Les Nazariens ſemblent afecter en toutes choſes le contraire de leur Evangile, tant ils prennent de la peine à donner le nom *d'honnête homme* à ceux qui ne vivent pas dans les régles de la divine Vertu.

Comme ils trouvent ſingulier tout ce qui eſt nouveau à leurs yeux, mon équipage, ma barbe, mes manieres, & le phlegme que j'ai pris dans l'étude de la ſublime Philoſophie, m'attirérent une infinité de curieux. Par ce moien & par la frequente converſation que j'ai eue avec eux en Europe, j'ai découvert inſenſiblement l'idée commode, qu'ils ſe font de la probité. Car quoi qu'ils ſe piquent generalement de beaucoup de fineſſe, ils n'en ont pas eu aſſés, pour ſe contrefaire devant moi; ſi tu n'aimes mieux croire, que j'ai eu autant de ſubtilité à les penetrer, qu'eux d'habileté à ſe déguiſer.

Le poiſon du Serpent ne peut rien contre l'excellent Antidote, dont je me ſers; ma ſublime

philoſophie a pris ſoin de me garantir ſouvent de leur honnête homme; & je n'ai ſuccombé, qu'alors que ma bonne foi, comme je t'ai dit, m'a précipité dans leur amitié.

Ecoute donc, ô prudent Haly, ce que c'eſt que cet honnête homme.

Celui qui a pris parti dans la Religion Chrétienne, & y a été lave d'eau à ſa naiſſance, ou baptiſé, comme ils parlent; s'il n'eſt ni brigand, ni voleur de grand chemin; ſi en un mot, il n'a aucune des qualités requiſes, pour laiſſer ſa vie ſur un échafaut; quand du reſte, il ſeroit avare & uſurier, s'il eſt l'un & l'autre avec art & avec adreſſe, & que l'on ait beſoin de lui; c'eſt là pourtant un honnête homme.

Celui qui eſt pere de pluſieurs enfans qu'il aime & cherit, mais qu'il ne corrige point, de peur de ſe détourner du ſoin de ſes afaires, ou de ſes plaiſirs; quand il ſeroit pere de ſcelerats, ſi du reſte il ne fait tort à perſonne, c'eſt là ce qu'ils apelleront un honnête homme.

Nous autres Muſulmans, nous avons une Religion, & un Dieu que nous ſervons de tout nôtre zêle. Nous croions qu'il n'y en a qu'un, & qu'un ſeul Prophete d'une miſſion parfaitement divine & glorieuſe. Nous nous en tenons là, & adorons avec reverence & humilité, ſuivant les préceptes du Prophete triomphant, dont la gloire s'étend par tout l'Univers. Eux ſe mettent à couvert ſous le voile du Chriſtianiſme, & vivent tranquilement dans la corruption; pourvû qu'ils pratiquent les ceremonies exterieures de leur Religion: & c'eſt là encore un honnête homme.

Nôtre Charité s'étend ſur les bêtes, comme ſur les creatures raiſonnables. Chez les infidelles un riche eſt accablé de threſors, dont ſouvent

il

il ne ſait que faire; au pis aller, s'il s'en ſert, il les diſſipe dans le luxe. Mais il a ſoin de n'en rien diminuer en faveur du pauvre; & c'eſt là cependant un honnête homme.

Qu'importe, de ne faire aucun mal aux hommes, ſi on ne leur fait aucun bien? la Loi des Chrétiens leur ordonne de ne pas mal faire, & c'eſt quelque choſe que la privation du mal. Mais elle leur défend en même tems d'être ſans parti entre le bien & le mal. Cependant, c'eſt chez eux choſe auſſi commune d'être appellé honnête homme, pour n'avoir jamais fait tort à perſonne, qu'il eſt rare d'être tel pour avoir ſû faire du bien.

Ces barbares regardent avec fierté & dédain, les peuples des autres parties du monde, & les traitent preſque de ſauvages, non pas tant à cauſe de la diverſité de Religion, que pour les differences dans les manieres & dans les mœurs. Ils font ſur tout cet outrage, à ceux qui ſe nourriſſent de la manne de l'Alcoran. Chez eux nommer un homme *Turc*, *More*; ou *Arabe*, noms par leſquels ils déſignent preſque tous les ſectateurs du Prophete des Prophetes; c'eſt le donner à connoître pour un homme ſans foi, & en un mot pour un parfait ſcelerat. Nous avons le même droit, ſage Haly, & nous pouvons dire, d'un injuſte, d'un fourbe, d'un traître, d'un vindicatif, pourvû qu'avec cela il ait de la politeſſe; *C'eſt un Chrétien.*

Que diras-tu, quand je t'aprendrai, qu'un Chrétien avec une Vertu éclatante eſt un honnête homme; tandis qu'il fait la cour en même tems, à cent vices favoris?

Il y en a parmi eux, qui paſſent pour honnêtes gens; à force de bâtir des temples, & des mai-

ſons, où certain nombre de faineans très ſemblable à nos Faquirs ſont aſſurés de vivre & s'en graiſſer à ne rien faire. D'autres, & c'eſt indiferemment dans toutes les ſectes du Chriſtianiſme, paſſent pour honnêtes gens, quand à leur mort, ils reſtituent avec faſte, entre les mains des pauvres, ce qu'ils ont uſurpé à ceux qui pendant leur vie ſe confioient à leur bonne foi.

Les Nazariens ſont ſi injuſtes dans leurs ſentimens, qu'ils n'ont nulle peine à donner la qualité d'honnête homme au riche qui peut leur faire du bien, ou qui ne leur fait point de mal; tandis que pour la moindre faute, ils refuſent cette qualité au pauvre, qu'ils tiennent ſous les pieds, ou dans l'oppreſſion.

Un Zele emporté pour leur Religion leur fait faire mille imprecations contre leurs ennemis; & les porte à la vengeance. On ne voit chez eux qu'animoſités; & calomnies contre le parti contraire. Le pretexte de l'intereſt de l'Etat aveugle les uns & les jette dans des violences indignes de l'homme; Une prevention volontaire & intereſſée fait prendre aux autres les armes en faveur des crimes. S'ils cachent habilement leurs vuës, & qu'ils aient un parti nombreux, les voila honnêtes gens.

Ce n'eſt donc pas, comme tu le vois, la vraie vertu qui fait l'honnête homme, chez les infidelles de l'Occident; c'eſt l'aparence trompeuſe que le menſonge ſait prendre, en prenant le nom de verité.

Il y a tout à craindre de ces Incirconcis, puis qu'ils ſont capables de trahir leur Loi, juſques au point de porter leurs adorations réelles au menſonge, tandis que leur Loi n'en a que les apparentes.

J'au-

J'aurois bien d'autres choſes à te dire ſur l'honnête homme des Chrétiens; mais tu jugeras par cet échantillon, de tout ce que je pourrois mettre ſur le papier, & que je ne mets pas de peur de ſouiller la pureté de tes idées, par la corruption des prophanes. Prie Dieu, qu'il éclaire ces volontaires errans, qui s'égarent vers les tenebres, tandis qu'ils ont avec eux les préceptes du Prophete fils de la Vierge, dignes d'être ajoûtés à la fin du très ſaint Alcoran, où reſident les pures lumieres de la vie. Souviens toi auſſi, que c'eſt aux prieres des Muſulmans, recitées avec zêle, que ces aveugles infidelles pourront un jour devoir leur illumination, & c'eſt ainſi qu'ils reconnoîtront l'abus, qu'ils ont fait de la verité, en lui préferant le menſonge. Prie Dieu, ſur tout, que l'honnête homme des Chrétiens ſoit confondu dans la pouſſiere, juſques à y ramper, comme le plus vil de tous les inſectes: & qu'au contraire le vertueux Muſulman s'éleve en haut, & fleuriſſe au ſejour des bienheureux, avec le glorieux Meſſager du Dieu tout puiſſant.

CHAPITRE HUITIE'ME.

De la Devotion.

QUi dit un devot, ne dit pas toujours un homme qui a de la devotion; ce ſont deux choſes très-diferentes, elles ſont même oppoſées dans le language vulgaire. Un devot, c'eſt un homme bizarre, chagrin, que les actions des autres hommes choquent; qui choque tout le monde, & que tout le monde craint & mépriſe. Un de-

devot, c'eſt un homme qui ſous le maſque d'une ſeverité quereleuſe cache, ou le chagrin de ne pouvoir plus vivre ſelon le goût du ſiecle, ou le dépit de voir que les autres ne veulent pas ſe reduire à ſon goût. Un devot voudroit uſer les autres & les rendre vieux, parce que lui même il ne peut rajeunir. Etre exact à ſe montrer dans les lieux deſtinés à la pieté, y prier toûjours & fort haut ; juger mal de la probité des aſſiſtans, être content de la ſienne, s'y contempler, s'y admirer, & s'enfler, c'eſt là ce qu'on apelle devenir devot. Avoir de la devotion, c'eſt être paiſible, doux, afable & religieux en même tems ; c'eſt cenſurer le vice ſans colere, c'eſt élever la vertu ſans paſſion, ſervir Dieu ſans exterieur, prier Dieu ſans bruit, frequenter les Egliſes, comme ſans deſſein, être pieux ſans en avoir le renom. C'eſt menager ſes remontrances, les reſerver pour de bonnes occaſions, & ne pas expoſer temerairement la vertu. C'eſt ſupporter les hommes, ſoufrir leurs actions, ſe reduire au goût ordinaire, s'il eſt bon ; l'abandonner, ſans le donner à connoître, s'il eſt corrompu.

Le devot (ou le bigot, c'eſt tout un,) fait mépriſer la Religion, l'homme pieux la fait craindre & admirer. L'exterieur en eſt farouche & trompeur, à en juger par le premier ; il eſt grand, aimable & honnête, à en juger par le ſecond. Le devot impoſe, mais rebute, le pieux ſe cache, mais ſe fait ſentir ; C'eſt par force que l'un s'introduit, c'eſt par amour, que l'autre penetre.

S'il n'y avoit pas tant d'hypocrites, on verroit bien plus de vertueux ; s'il n'y avoit pas tant de devots, on verroit bien plus de devotion.

Vous

Vous étes devote, Emilie, vous allés à l'Egliſe trés ſouvent, & l'on diroit même décemment; ouï, Emilie, & quand vous y étes, jettant à droit & à gauche vos ſouris, ils tombent enfin ſur un homme; vous voilà fixée, pendant le ſervice divin. Menagés ces regards, s'il eſt poſſible, & tâchés de montrer un peu moins, que vous n'étes pas là pour prier Dieu.

Il eſt un âge, où l'on devient devot, comme il en eſt un, où l'on ſe pique d'être libertin. L'humeur & le goût changent à la fin, & ſemblent ranger l'homme à ſon devoir. Mais Dieu n'a que les reſtes de l'homme.

Phidipide, après avoir joué divers rôles dans le monde eſt reçû devot. Il ne rit plus; il jeûne & querelle ſes domeſtiques à cauſe qu'ils mangent: quand il prie, tout doit prier, on ne voit chez lui que Livres de devotion; ce n'eſt que dans ſon cabinet, qu'on pourroit ſurprendre Phidipide dans ſa veritable humeur. C'eſt là qu'il ne prie plus, qu'il rit ſeul & ne querelle perſonne. Il prête à uſure, & ſe fait paier double interêt; il ne donne jamais, on lui donne & il reçoit. Au bout du jour, avant de ſe mettre au lit, il prie Dieu, s'endort enſuite, ſe reveille après & médite, par quels nouveaux tours, par quelle ſoupleſſe, il pourra duper quelqu'un. C'eſt ainſi qu'eſſayant de tromper Dieu, qu'il ne peut tromper, au moins ſe croit-il ſûr de tromper les hommes.

Diocles eſt indigné ſans ceſſe contre le vice & les vicieux; il ne manque aucune execution de criminel, louë un endroit avantageux, pour mieux repaître ſes yeux, & regarde toûjours avidement. Au moment que le coup ſe donne, un noble courroux éclate ſur ſon viſage, & de

là

là ſe répand ſur ſa perſonne. Alors Diocles s'éleve, s'agite, ouvre les yeux & d'un ton de prédicateur prononce anathême, contre qui ne ſe rend pas à la Vertu. Vous vous trompés, Diocles, ſi vous penſés ainſi nous en impoſer; je vois en vous tout l'exterieur d'un homme de bien, modeſtie, ferveur, chagrin, zéle contre le mal, eſtime pour le bien, & je n'y vois point de compaſſion pour le malheureux. Plaignés, Diocles, plaignés ceux qui s'abandonnent à mal faire, ne leur inſultés pas. La veritable vertu eſt touchée de l'état du criminel, mais elle ne l'outrage jamais; elle ne s'en rejoüit point, le voiant livré au ſuplice.

Une femme active & vigilante, en qui la mediſance a trouvé largement à mordre, & qui n'a jamais pû venir à bout de la vaincre: Une femme que la politique a rendue devote, & qui à ſon tour reformoit la Politique dans la devotion: Diſons mieux, peut être ne m'entend on pas encore. Une femme qui n'étoit pas née, pour porter l'Evangile écrit dans le cœur, mais que l'inclination du Souverain a forcée d'être hypocrite & l'âge d'être Chrétienne; qui enſuite captivant à ſon tour la devotion, à taché de la reconcilier à la Politique, uniſſant leurs interêts, ou du moins croiant les avoir unis? Digne éfort! qui faiſoit deſcendre le Souverain du haut de ſa gloire. Une femme qui devenue Maîtreſſe de l'eſprit du Monarque, ce Prince né pour être le Maître des autres, a ſû prendre chez lui le rang, les qualités, les ceremonies tous les avantages d'épouſe, ſans pourtant en porter le nom: Une Maîtreſſe femme enfin, ſouple, deliée, diſſimulée, haïe des uns, aimée des autres, crainte de tous; fleau de l'ancien-

ne

ne nobleſſe. La peut on mêconnoître à ce portrait ? faut il la deſigner encore ? Une antiquaille de qualité, objet en apparence afoibli par l'age, ne s'apuyant que ſur la grandeur du Souverain qui vieillit, marchant environnée de toutes les precieuſes bagatelles de la Religion fardée, chapelets, roſaires, reliques. Voila celle qui établit les honneurs, donne les biens & les ôte. C'eſt la Pretreſſe du ſacré temple de Delphe, la Pythienne qui rend les oracles. Le Monarque regne ſur les Gaules ; ſur qui regne t'elle?

* Un homme élevé par la grace de Dieu, aux Dignités de l'Egliſe a beſoin de toute ſa vertu pour reſiſter aux volontés de ſon Roi. Il ſe parle en ſecret, (peut être écoute t'il ſa conſcience.) Il craint Dieu qu'il ne voit pas, il ne tremble point aux menaces d'un Prince qu'il voit, & du Chef de l'Egliſe qui lui parle. † Un autre, qui ne tient de Dieu que la vie, qui doit ſa fortune au Prince & ſa Dignité au Chef des Chrêtiens, agit par cabale, noüe des intrigues, defend la Conſt... & travaille à ruiner les droits de l'Egliſe. O Timothée, vous adorés ce qui eſt viſible, vous craignés la foudre R... le Roi punit, ôte les charges, oblige à la reſidence & comment reſideriés vous, Timothée ? auriés vous ſoin d'un dioceſe? le ſalut des Ames vous toucheroit il ? Etre Prelat, eſt-ce autre choſe qu'avoir certains revenus, un palais, des Domeſtiques, ſe donner le titre d'Eminence, manger, boire, joüer & faire ſa Cour ? Chargé des ſoins d'une *Bulle*, & dans peu Triomphateur de l'hereſie

* Le Cardinal de Noailles.
† Le Cardinal de Rohan.

velle, comment resideriés vous, ô Timothée? Continués, illustre Fauteur de la verité, vous sérés bien-tôt immortel, & l'on alleguera pour modelle aux vrais fidelles, *la Vie & les faits du Card. . . de R. . . homme Apostolique, & Prelat de Cour.*

Il y a une mode dans la devotion. Autrefois, & du tems des Apôtres, on se contentoit d'écouter la verité nuë, seiche & sans apparence; elle étoit bien reçûë de quelque part qu'elle vint, & c'étoit toûjours la verité. A présent, on ne peut plus se sauver d'une maniere si basse, dirai je & si vulgaire. La mode est venuë d'écouter un jeune Orateur bien fait, dont les gestes sont aisés, la voix touchante & délicate, qui crie, & crie avec art, qui parle & parle avec esprit, qui prononce des periodes bien arrondies, d'une cadence admirable & dont l'oreille est ravie. Il finit trop tôt son discours cet excellent Orateur; avec quelle attention ne l'écoutoit-on pas? avec quelle avidité ne saisissoit-on pas ses raisons? Si l'on doit se plaindre, c'est que ni lui ni ses auditeurs n'aient pas trouvé la verité, mais aussi ne la cherchoient ils pas Il étoit venu exposer au public sa taille & sa bonne mine, ses gestes & ses manieres délicates, son esprit. Eux de leur côté n'avoient eu dessein, que de voir un homme beau, bien fait, dont la voix fût nette & la parole agreable; les voilà contens les uns & les autres. Une seule chose est à redire; c'est que le Prédicateur croit avoir sauvé des ames, & que l'auditeur croit avoir fait son salut.

* Dans quelques païs, parmi ceux que l'on appelle R*** on y voit une espece d'homme qui

* Les jeunes Predicateurs des Reformés.

qui n'eſt ni docte ni ignorant; c'eſt un homme qui ſait quelque choſe, parler, lire au hazard, & en courant, juger enſuite ſur l'étiquette. Cet homme a le maintien jaloux, une gravité afectée & peu commune, l'accès froid pour quelques-uns, agreable pour quelques autres. Il ſe place auprès des Dames, prend du Tabac, joüe à l'hombre, parle d'une jupe, recite quelques bagatelles étudiées & les recite avec emphaſe dit de jolies choſes ſur une coiffure. Celle là eſt à l'Angloiſe; la garniture en eſt magnifique: Ce ruban eſt d'un beau bleu; il ne parle que du bleu; il n'aime que le bleu, c'eſt ſa couleur, vive le bleu; peut on être galand & ne pas aimer le bleu! Le jeune M... ne penſe pas tout à fait, il n'en a pas le tems, le moyen de former une penſée entiere, quand on doit courir les cercles, & ſe trouver à des parties de plaiſir. Autre affaire. Un rabat bien empeſé doit être tenu dans une belle ſituation, il faut ſonger à la perruque, il faut ſoutenir un manteau de la main gauche, il faut ſourire, marcher d'un pas égal, en cadence, & legerement. Le jeune M... paroît en public, fraix émoulu du College, ſortant d'entre les mains du Profeſſeur. C'eſt un Ouvrage nouveau & parfait, c'eſt un Ouvrage d'Eſprit; le peuple court, on force la porte, on fend la preſſe, on ſe bat pour les places. Le jeune M... cet Ouvrage ſorti des mains du Profeſſeur paroît enfin; on voit, on écoute, on tache de retenir, on entend des ſyllabes prononcées diſtinctement, des mots empoulés; on voit des mouvemens & des geſtes; roulemens d'yeux, deploiement de bras; un manteau, un rabat, une perruque, une figure qui s'agite là

dedans. Voilà ce que le peuple admire, ce que j'oſerois nommer un fat.

A certains jours de la ſemaine, à certaine heure, une multitude de gens, que l'on appelle *Chrétiens*, s'aſſemble regulierement dans un lieu nomme *Egliſe*. On a ſoin, pour mieux paroître à ce rendé-vous général, de ſe parer de ce que l'on a de plus précieux. Ceux qui ne paroiſſent pas avec éclat, on les y mépriſe, à peu près comme s'ils n'étoient pas Chrétiens. On y louë des places; il faut payer pour entendre: les pauvres rebutés ſe tiennent débout, comme ils peuvent, mêlés & confondus dans la foule, preſſés & quelquefois querellés par ceux, à qui il importe qu'il ne paroiſſe perſonne là ſans payer. Ils ont quelque raiſon, c'eſt leur droit; c'eſt leur negoce, ils en vivent. Ne paie-t'on pas à la Comedie & à l'Opera? oſeroit-on regarder Paris, Roſcius, ou les ſoupleſſes d'un danſeur ſans avoir achepté le bonheur de voir ces ſpectacles? c'eſt le droit encore un fois, d'une eſpece de marchand, dont la marchandiſe hauſſe & baiſſe ſelon le mérite du Pr.... du jour. Après quelques ceremonies deſtinées pour le vulgaire, un d'entre ces Chrétiens monte dans un endroit éminent: de là il preſcrit aux autres les devoirs d'une Religion, que l'on appelle *Chriſtianiſme*. L'Orateur ſe fait écouter, ſelon qu'il a plus ou moins de facilité à s'exprimer & à parler avec agrement, avec éloquence, avec eſprit. On eſt là pour reciter ſes défauts, s'il eſt deſagreable, & pour redire ſes belles qualités, s'il eſt ce qu'ils appellent un habile Pr.... A l'égard des devoirs, qui ſont le but de ces diſcours, c'eſt ce que l'on n'a pas remarqué. L'exterieur & l'éloquence de l'habile, le mauvais air ou l'ignoran-

rance du fade Orateur, empêchent que l'on n'y faſſe attention. Cette entrevûë publique où l'on ſe trouve amis avec amis, ennemis avec ennemis a cependant ſon utilité. On remarque les défauts les uns des autres, on les cenſure, on en médit. Le prétexte que ces *Chrétiens* prennent pour ſe traiter ainſi, c'eſt la gloire de leur Dieu. Enfin on ſort avec empreſſement le diſcours fini; & l'on appelle cet exercice, *ſervir Dieu.*

Ce n'eſt pas tout; il y a certains jours dans l'année, plus ſacrés encore & plus ſolemnels. Ce ſont des jours de Confeſſion *mentale & ſecrete.* Je m'explique & dis que ce ſont des jours auxquels les Chrétiens doivent s'accuſer eux-mêmes du mal qu'ils ont fait, & promettre ſecretement de ne plus retourner aux vices. Après quelques heures de devotion & d'examen de ſa conduite, on ſe rend en ordre vers un endroit de l'Egliſe, où doit s'achever cette myſterieuſe ceremonie. Mais cette ceremonie difere ſelon les diferentes ſocietés Chrétiennes. Chez tous on s'accorde à recevoir de la main du Pr*** un morceau de P* ou une H*** que l'on mâche ou que l'on avale. Chez une partie de ces Chrétiens, on y ajoûte encore certaine liqueur, dont on boit. On reçoit avec une pieté apparente, le myſterieux morceau; ainſi finit la ceremonie. Quel eſt le but de cet exercice? il eſt ſaint dans ſon origine; l'inſtituteur eſt divin, tout cela devroit inſpirer la fraieur & le reſpect. On y vient, pour s'aimer les uns les autres, pour ſe reconcillier, pour ſe dépouiller des vices. On devroit trembler ſans doute, d'y arriver avec d'autres motifs. Combien y en a-t'il là, qui ſe rendent à la vertu? On s'en retourne enfin très-ſatisfait

du ſuccès de la ceremonie; on reprend ſes paſſions, que l'on avoit quittées, pour quelques momens. Souvent elles ſont plus violentes, rarement ſont-elles plus moderées, preſque toûjours dans la même force.

Je n'ai pas encore achevé. On s'y rencontre quelque fois ennemi avec ennemi; alors, mais pour un inſtant ſeulement, on diſtrait ſa haine, mais on ne la quitte pourtant pas. Il ſemble qu'une eſpece d'Entouſiaſme feint, ou réel arrache les Chrétiens à eux-mêmes pendant deux ou trois minutes, pour ne pas ſonger à leurs inimitiés paſſées, qu'ils ſont aſſurés de recommencer une heure après, s'ils en ont occaſion. Ils ſe portent donc à penſer à des myſteres dont ils ne ſentent gueres ni la force, ni l'éfet; bien que dans leur zéle ils en paroiſſent occupés. Ils ont un ennemi, objet fâcheux & incommode, ils ne l'aperçoivent pas, ils ſemblent ne le plus connoître. Quel éfort! les ſens ſuſpendus ou charmés ne pouvoient agir dans une ceremonie auguſte, que l'on croit auguſte, que les parens ont reçûë & tranſmiſe à leurs enfans, comme auguſte; mais qu'au fond, les uns & les autres ne regardent que comme une ceremonie; bien que leurs diſcours ſemblent témoigner le contraire. De là cette ſuſpenſion, ce charme des ſens, qui ſont dans l'inaction, par une eſpece d'admiration & d'étonnement, que nous ne connoiſſons preſque pas, mais que nous avons reçû avec l'éducation, & que l'âge augmente inſeuſiblement en nous. La ceremonie achevée, les ſens reprennent leurs fonctions, l'eſprit auparavant égaré ſait retrouver le chemin de ſes organes, & y rentre avec les paſſions, ſes fidelles Miniſtres, ſi neceſſaires en tout tems & ſi utiles à ſes deſſeins.

Vous

Vous allés entendre un Prédicateur éloquent, un Orateur fameux, vous arrivés, vous voilà placé; vous écoutés, il finit, & vous étes nourri, ce ſemble de la parole ſalutaire. Ah! l'admirable Prédicateur, vous écriés-vous; je vous trouve dans ces tranſports, & vous en demande la cauſe: ah! l'admirable Prédicateur, criés-vous encore. Mais qu'a-t'il dit? ah! l'admirable Prédicateur, criés vous pour la troiſiéme fois. Mais encore, de grace vous étes inſtruit, inſtruiſés moi. Quel diſcours! reprenés vous, quel feu, quelle vivacité! quels tours, qu'il étoit maître de ſon ſujet! Vous vous épuiſés en exclamations, & ne trouvés pas de terme aſſés fort, pour exprimer, combien vous étes ſatisfait. Une ſeule choſe me fait de la peine, & me ſurprend; je n'entens point, *quelle pieté! quelle force de la verité ſur mon eſprit! quel deſordre dans mes paſſions vaincuës & confonduës! il m'a touché, il m'a penetré, je ſuis converti*; mais auſſi, c'eſt ce que vous ne cherchiés pas.

Des paroles bien arrangées, pleines de juſteſſe, fines & ingenieuſes, prononcées par un Prédicateur jeune, de bon air, qui ſe place avantageuſement dans la chaire; ces paroles, dis-je, charment l'eſprit de l'auditeur: mais quelques vives qu'elles ſoient, d'où vient qu'elles ne vont pas à ſon cœur? Eſt-ce parce que le Predicateur ne cherche qu'à plaire, ſans ſe mettre en peine de toucher? N'eſt ce pas auſſi, que le cœur n'aprouve gueres, ce qui ne ſemble fait que pour l'eſprit? N'eſt-ce pas enfin, que le cœur ne reçoit pas volontiers ce qui tend à le reformer; quelle que ſoit la force de l'exhortation?

Quelle gloire pour un Prédicateur? ſi de deux mille perſonnes qui aſſiſtent à ſon Sermon, il en re-

revenoit deux ou trois de converties? j'en dis trop, quelle gloire, s'il en convertiſſoit une.

Je ne dis pas cependant, qu'il ne faille plaire, nous ſommes dans un ſiecle, où la verité à peine eſt regardée comme verité, ſi elle eſt deſtituée d'ornemens; comme la vertu n'eſt preſque pas regardée comme vertu, ſi elle ne brille.

Un Prédicateur, qui n'a d'autre mérite que la probité, d'autre éloquence que la vertu, & à qui le zêle tient lieu de genie: Un tel Prédicateur, dis-je, pourroit aller loin. Le cœur feroit alors ce que l'eſprit tout ſeul tâche vainement de faire dans les autres. Mais où eſt ce Prédicateur?

Il eſt avantageux pour un jeune homme, qui veut briller dans la chaire, d'avoir quelques amis beaux eſprits, qui le ſoutiennent, qui préparent pour ainſi dire, les oreilles des auditeurs à l'écouter, qui le produiſent comme leur éleve.

Arſene ſorti tout fraîchement du College, parut en public l'autre jour & plut. Il oſa ſe haſarder ainſi bruſquement, ſans s'être fortifié de cinq ou ſix habiles capables de le ſoutenir. Combien d'autres auroient échoué? Mais Arſene avoit pour lui l'étude jointe au mérite.

Un homme élevé dans la Retraite, qui a lû quelques Sermons de M*** de B**** de F*** où il a pris des mots & des phraſes, qu'il ajuſte enſuite avec un peu d'adreſſe; qui ſe pique d'ignorer ce que tout le monde ſait, & croit ſavoir ce que tout le monde ignore. Un homme, dis-je d'un tel caractere, abandonne ſa retraite, paroît à la Cour, y eſt aplaudi, comme Prédicateur diſtingué; on court en foule, on écoute, on reçoit avec empreſſement ce qu'il dit, & l'on admire. Il débite certaines phraſes grandes, har-

hardies, ſublimes, dont les paroles ont paru ſignifier quelque choſe d'excellent. Les periodes ſont harmonieuſes, l'auditeur ſurpris n'eſt plus maître. Il reçoit ces ſons mélodieux, les repete & ſe dit, que cela eſt beau ! Il croit être nourri & il a faim. Il ne prend pas garde que la viande qu'on lui donne, eſt une viande ſans force. Ce n'eſt pas aſſés pour un tel Prédicateur, de nourrir ſes auditeurs de ces alimens ſans ſuc, il doit encore mépriſer tout autre Prédicateur ; il doit rejetter hautement ce qu'ils ont dit ; il doit les traiter d'ignorans, renverſer, s'il lui eſt poſſible, tout ce qu'il rencontre dans la carriere, & le fouler aux pieds : s'il paroît quelque ouvrage de Theologie, & de Morale, ou quelques traités Aſcetiques, il doit les traiter de bagatelles.

Ariſtipe recite bien & de bonne grace ; ce qu'il dit eſt bon, il a quelque vivacité, avec très peu d'imagination. Sur tout il a de la memoire : car comment, ſans cela reciter de longs extraits de T** & d'A*** qu'il lie enſuite & ajuſte ? s'il n'étoit ſimplement que copiſte, on le croiroit encore plus habile ; mais il arrange & diviſe a ſa mode, & il arrange & diviſe mal. Cependant il faut rendre juſtice à Ariſtipe ; il connoît les défauts des autres & en juge avec aſſés d'eſprit. Que lui manque t'il donc ? de l'amour pour le travail, un peu de négligence pour ſa ſanté, qui l'occupe toute la journée, & l'empêche de veiller, de refléchir, de corriger, de retrancher, de penſer. Voilà comme s'agrandiroit ſon imagination, en même tems que ſon eſprit deviendroit & plus juſte & plus preciſ. Mais auſſi cela m'échauferoit, vous dira-t'il ; il eſt vrai, ô Ariſtipe, continués donc à copier, renfermés vous dans vôtre cabinet, ouvrés A*** M**** D** &

tout ce qu'il y a de ſavans & de beaux eſprits dans vôtre Bibliotheque, placés ces habiles autour de vous, prenés à l'un une preuve de l'immortalité de l'ame, demandés à l'autre une demonſtration de l'exiſtence de Dieu: arrachés leur à tous ce qu'ils ont de plus exquis; nourriſſés vous en, & nourriſſés en le peuple. Ainſi ſe conſervera cette ſanté ſi précieuſe & ſi neceſſaire; vous obtiendrés ainſi du public, ſans qu'il vous en coûte, les louanges qu'ont méritées ceux dont vous étes le Copiſte.

Juſtin n'a pour tout mérite qu'une Bibliotheque nombreuſe, & pour tout ſavoir, que ce que lui aprenoit le maître ſous qui il étudioit. Cependant il s'éforce de paroître ſavant, & pour le mieux perſuader, il recite des diſcours, où il a pris ſoin de coudre mille paſſages hors d'œuvre: mais qu'il rencontroit en feuilletant Saint Jerôme, & Saint Auguſtin.

Valere ne publie point qu'il doit prêcher un tel jour, & à telle heure, cela ſeroit afecté. Il ſe contente de le dire en confidence à deux amis, & leur défend, ou plutôt les prie de ne le dire à perſonne. Il ſent bien que c'eſt là le vrai moien de le divulguer. A l'égard des autres, il ſe contente de leur faire ſentir, qu'il doit prêcher. On va chez Valere, & on le demande; il eſt ſurpris aiant à la main un caier écrit; c'eſt ſon Sermon. Valere ſort, on remarque, qu'il eſt rêveur & diſtrait, qu'il ne ſalue, ne voit & ne connoît point. On devine enfin, que c'eſt le Dimanche d'après qu'il prêche.

Le talent de la priere eſt de tous le plus extraordinaire, & le plus negligé. Ce n'eſt pas là que le Paſteur s'attend de briller, & ce n'eſt pas là auſſi, où le Chrétien s'attend de trouver ce qui

qui l'attiroit au Sermon. L'Orateur le ſait, & ne ſe croit pas obligé de s'écouter, quand il prie. Un diſcours public eſt un diſcours de fatigue & d'un travail fort penible. Il y faut avoir ſoin d'entretenir l'auditeur, tout au moins une heure ſans l'ennuier; ce diſcours doit avoir la grace de la nouveauté, car quel moien autrement, vous dira-t'on, d'écouter les fades verités de l'Evangile? verités uſées, à force d'être redites depuis plus de ſeize ſiecles? Ces verités doivent être accompagnées d'une ſituation agreable du corps de l'Orateur, d'un mouvement libre & divers. L'Orateur eſt donc obligé de ſe préparer de corps & d'eſprit, après avoir limé & poli chez lui le diſcours d'une heure. C'eſt toute autre choſe de la priere; comme elle ne ſouffre ni geſtes, ni ornemens extraordinaires, on la neglige & elle tombe; ce n'eſt plus qu'un aſſemblage de phraſes froides & inſipides: Ici vous ne trouvés ni fleurs, ni fruits, & là au moins cueilliés vous des fleurs. La priere eſt compoſée de redites, d'expreſſions vagues, fauſſes & outrées, ſouvent emportées contre quelques Souverains, mais preſque toûjours mal arrangées. On la dit avec précipitation, ou plûtôt on la bredouille ſans zéle, & comme par maniere d'aquit. Le Paſteur courant au galop chercher la fin d'une choſe qui l'ennuie, laiſſe ſouvent à deviner ce qu'il a voulu dire; peut être ne le ſavoit-il pas lui-même; & qui ſait, s'il ſe ſouvient qu'il prie Dieu?

Le Caractere du Chriſtianiſme eſt la douceur & la patience: celui du Chrétien eſt preſque toûjours un zéle faux & cruel, mêlé de vengeance, de haine & d'orgueil. Qu'on n'accuſe pas ici de paſſion, mais plûtôt que l'on penſe bien à la verité de ce Caractere. Les Chrétiens primitifs

mitifs pleins de charité & n'aiant pas encore oublié les maximes du vrai Chriſtianiſme, bien loin d'outrager les ennemis de leur Religion, ne murmuroient pas même, quand ils en étoient perſecutés. Celui de qui ils reçûrent la Religion, doux, humble & moderé leur inſpira la ſageſſe, la douceur, l'humilité, la moderation. Avec de ſi nobles vertus, ils braverent leurs adverſaires; ils éteignirent même plus d'une fois le feu de la perſecution. Leurs Apologiſtes outragerent-ils jamais? menacerent-ils? firent-ils des imprécations? C'eſt toute autre choſe aujourd'hui; on a crû dans nôtre ſiecle devoir abandonner ces maximes. On a chargé d'outrages le parti contraire, celui ci a répondu ſur le même ton. Les Chrétiens diviſés entre eux ſe ſont déchirés les uns les autres. Furieux & ſemblables à des loups, les Paſteurs des Sectes oposées entre elles, après avoir ſoufié le feu de la divion, ſe ſont eux-mêmes jettés ſur les troupeaux. Les uns les ont dévorés, les autres les ont égarés dans des chemins fâcheux, étroits & difficiles: tous les ont trahi.

Un parti a crû vaincre, & il a vaincu en aparence; l'autre plus foible par ſa faute a cedé, il a été détruit, les débris s'en voient encore. Ils ſe ſont vengés cependant & les Paſteurs retournant aux foibles reſtes de leurs troupeaux, ont fait retentir les chaires d'outrages, contre le Souverain qui ſoutient le parti coutraire. Là ils l'ont chargé de la haine publique, il y eſt devenu un Sardanapale, un Antiochus, un Herode, un Neron & un Julien. Enfin ils en ont fait le ſujet ordinaire & neceſſaire de l'éloquence. Que feront-ils ces habiles? après la mort de ce Grand, inepuiſable ſujet à la verité, mais inutile, dès qu'il

qu'il aura ceſſé de vivre. La mort détruit la haine des hommes; c'eſt là qu'eux & elle trouvent leur tombeau: mais non je me trompe; le faux zéle vivra après nous, & le Prince protecteur du parti contraire, pourra toûjours être un objet de déclamations aux eſprits brûlant de ferveur, à ces devots prompts à demander que le feu du Ciel conſume leurs adverſaires.

Un petit homme mauvais, médiſant, chagrin, colere, ambitieux, ennemi implacable du parti contraire, très-propre à devenir chef de ſecte, aiant l'eſprit fier, ſuperbe, arrogant, capable de ſuſciter les troûbles & la rebellion: Un tel homme dis-je eſt allé encore plus loin. Il s'eſt placé dans la chaire, on ne le voioit point, mais on l'entendoit, il a crié, il a fulminé; on a prêté l'oreille, on a tremblé. C'étoit un Prince qu'il attaquoit, & qu'il alloit terraſſer, c'étoit L****** il déploie la Bible, prend quelques verſets, où il trouve l'hiſtoire d'un Prince mauvais. Il ne l'explique pas cette hiſtoire; il débûte par celui qu'il attaque, & dont il prétend triompher, il tombe ſur lui, le mord, le déchire à belles dents. Ce n'eſt pas aſſés; tout glorieux d'avoir triomphé, il fait part au public de ſa victoire; & le public doit la celebrer. On voit le libelle du petit homme, orné d'un titre pompeux; la preface ſuit de même étofe que le Sermon, on y fait l'apologie de toute la piece, contre les *faux délicats*. Mais on n'en eſt pas moins indigné, de lire que c'eſt un Sermon, un Sermon prêché, un Sermon prêché par un Paſteur, & que ce Paſteur en Chrétien.

Nous avons beau nous flater, nous aplaudir d'être Chrétiens, le nom de Chrétien ne ſignifie plus rien, c'eſt un vain ſon, s'il ne ſert qu'à met-

mettre à couvert des paſſions capables de faire d'un Chrétien une bête plus dangereuſe, que les bêtes les plus ferôces.

Il eſt encore fort inutile de vanter ſes ſoufrances, ſi elles ſont capables d'inſpirer la vengeance & l'animoſité.

Suite des fragments d'un Philoſophe Perſan.

De la devotion des Chrétiens.

LA Devotion des Chrétiens répond aſſés bien à leur honnête homme & à leur amitié. Leur honnête homme eſt d'un genie aiſé, commode, flexible à ſes interêts. Leur amitié eſt une vertu alliée étoitement à l'amour des biens & favorite de l'ambition. C'eſt par ces deux derniers reſſorts, qu'ils font mouvoir les paſſions des autres, & qu'ils remuent eux-mêmes leur corps & leur ame. Quand ces reſſorts ceſſent d'agir, il faut, ou qu'ils ayent manqué leur coup, ou qu'ils ſe ſoient trahis eux-mêmes, ou qu'ils ſoient ennuyés du monde, ou qu'ils ſoient raſſaſiés. Leur devotion eſt de même libre, commode, agréable, & l'on peut dire que chez eux *ſervir Dieu* c'eſt ſe *divertir*.

Je te jure par celui qui precipitera ſous la garde des Anges noirs, les rebelles aux ſaints préceptes de l'Apôtre des Muſulmans, que je te fais une Relation vraye & naïve de la Religion des incirconcis. Ils prennent le divertiſſement de la dévotion à certaines heures reglées, & dans certains jours. Les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ſe chargent alors de leurs bijoux, & leurs plus beaux habits. On voit dans les * Moſquées

* C'eſt le nom que les Turcs donnent aux Egliſes.

quées Chrétiennes, ces oiſeaux de diverſes couleurs & de plumage different, ſoutenir le caractere de legereté, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'adreſſe.

Je remarquai dans ces Moſquées un Nazarien élevé parlant à l'aſſemblée avec chaleur, & dans des agitations continuelles. L'Aſſemblée étoit dans un ſilence profond, & d'abord je ne doutai point qu'elle n'écoutât. Je ne fus pas long-tems à reconnoître, quels motifs agitoient ainſi le Nazarien élevé : il avoit à ſoutenir ſa gloire, & ſa reputation devant cette nombreuſe aſſemblée.

Je remarquai auſſi en même tems, les contenances extraordinaires des auditeurs. Quelques-uns dormoient, d'autres veilloient & regardoient à droit & à gauche. Pluſieurs s'y frottoient le né de tabac & l'offroient civilement de côté & d'autre; c'eſt là ſur tout une liberalité des Chrétiens. L'Amant venoit chercher ſa maîtreſſe, & la rencontroit; il lui parloit des yeux, elle lui répondoit de même. La curioſité attiroit les uns, le deſir de paſſer pour vertueux attiroit les autres. Pluſieurs venoient là par coutume, ou pour n'avoir rien à faire chez eux: d'autres s'y rendoient pour cenſurer & medire. J'eus alors une belle occaſion de comparer avec eux-mêmes, ces indignes ſerviteurs du Dieu inviſible, quand ils adorent la fortune, ou le prétendu merite. Ces Divinités plus ſenſibles & plus réelles occupent bien davantage l'attention des Incirconcis. Ils n'ont garde alors de manquer de reſpect, ils voyent ce qu'ils adorent, ils aiment & craignent.

Parmi les Nazariens, il y en a qui aſſocient à Dieu, certains hommes grands & fameux par

des actions pieuſes & ſaintes. Ils les prient avec reſpect, ils gardent les reſtes des corps de ces bienheureux, mêmes des ongles, & des cheveux. Ils venerent tout cela fort exactement. Les reſtes des bienheureux corps ſe multiplient par miracle en pluſieurs lieux diferens. Sans doute cette multiplication eſt due à l'interceſſion d'une multitude prodigieuſe de pieux Reclus, que les Chrétiens apppellent *Moines*. Ces Reliques agiſſent efficacement ſur le Peuple qui s'y amuſe, parcequ'il lui faut dans ſa Religion, quelque choſe de groſſier; ſans quoi il ne croiroit pas. Les Moines en ont ſenti la néceſſité, leur zele politique & intereſſé trouve là des ſecours infaillibles & inépuiſables pour la dévotion.

Modele des Croyans, il n'apartient qu'aux ſauvés, leſqueis adorent en eſprit, de connoître Dieu & de le ſervir ſelon qu'il l'ordonne. Mais il eſt écrit des autres qui ſe précipitent dans l'iniquité, que Dieu effacera leurs viſages, & les fera tourner derriere le dos. Laiſſons les infideles s'égarer, ſaus avoir la force de retourner au chemin de la lumiere: puiſque Dieu qui a crée les ſept globes celeſtes en deux jours, & les défend de la malice du chef des Anges noirs. ſemble vouloir l'égarement des incredules.

CHAPITRE NEUVIE'ME.

Des Modes & de l'Imitation.

LE caprice & la bizarrerie ont donné naiſſance à la mode. Un ſeul homme dans un rang élevé & d'une fantaiſie diſtinguée, oblige

ge tous les autres à s'habiller d'une certaine maniere; ſans que la raiſon leur faſſe bien penſer, qu'au bout de deux ans cette mode ſera abandonnée aux groteſques, d'ou peut être elle tiroit ſon origine.

C'eſt un caprice, vous l'avoués, mais c'eſt le caprice d'un Grand. J'en convieus auſſi & vous repons que vôtre raiſon eſt bien foible de ſuivre un caprice. La mode pourra venir chez les hommes, de ſe parer comme les femmes, & chez les femmes, de ſe parer comme les hommes: peut-être commence t'elle déja. Vous la ſuivrés, & ſoutiendrés que vous étes raiſonnable.

Tel eſt le genie de l'homme, il ſe vante d'être ſage, & pretend aller loin par ſa raiſon. Cependant un Chapeau, dont la forme eſt baſſe & les bords étroits, un ſoulier rond, ou quarré, voila ce qui l'occupe depuis quelques heures. Il quitte tout, & n'a nul repos, qu'il ne voye le nouveau chapeau ſur ſa tête, ou qu'il n'ait chauſſé le ſoulier quarré. C'eſt la mode, il en eſt charmé, elle eſt merveilleuſe; au contraire le grand chapeau, le ſoulier rond qu'il vient de laiſſer là ſont inſupportables.

La mode tyranniſe les hommes juſques dans la Religion: les diſcours Chrétiens ni ne ſe penſent, ni ne ſe compoſent, ni ne ſe recitent comme autrefois. La mode eſt preſentement d'y choiſir le brillant pour le ſolide.

C'eſt un malheur pour Lycas qu'il y ait des modes; & qu'il faille les ſuivre. Il faiſoit faire un habit trés-magnifique, rien n'y manquoit pour le rendre ſomptueux; le Tailleur alloit le porter, quand on vient dans ce moment annoncer à Lycas que la mode eſt de telle & telle maniere, que les nouvelles viennent d'en arriver tout

fraichement de P**. Là deſſus point de milieu à prendre; voila un habit perdu, on le rend au Tailleur qui en profite & le vend au Provincial. Deux mois après encore nouvelle mode & nouveaux frais pour s'habiller. C'eſt ainſi que ſe ruine Lycas; mais auſſi le moien, de paſſer pour homme, quand on n'eſt pas habillé comme la Cour.

Dans les défauts des grands hommes, il y a quelque choſe de grand, il n'eſt pas donné aux petits genies d'arriver à de telles fautes.

Nous avons un reproche à faire aux grands hommes, qui nous ont laiſſe d'excellens Ouvrages. C'eſt de s'être attiré une foule d'imitateurs, qui ont dégoûté le Public, par de mauvaiſes copies.

La Cour ſe conforme aux débauches du Prince, & le Bourgeois à celles de la Cour; les uns & les autres pretendent ainſi ſe diſtinguer du commun, & l'on croit diminuer ces excés vicieux, quand on ne péche pas avec le vulgaire. Les uns & les autres font quelquefois les gens de bien, par même raiſon. Mais ils s'égarent également dans les deux routes, les uns & les autres.

Un Suiſſe à longue barbe & à large fraiſe, grand frondeur des modes, me diſoit un jour; „ La mode eſt un ridicule, qui ſe communique „ de l'un à l'autre en ligne directe & collatera„ le. Je veux dire que ce ridicule paſſe du „ Gentilhomme au Gentilhomme, du Gentil„ homme au Roturier, du Roturier au Manant.

Le Suiſſe étoit un vrai Philoſophe des Montagnes, fort honnête homme, & fort ennemi de la nouveauté. Je lui repliquai là deſſus. Vous avés raiſon de haïr la mode, parce que vous ne

la

la connoiſſés gueres chez vous. Cependant ceux de vôtre nation qui deſcendent dans nos plaines, ſemblent à leur retour chez eux vouloir vous regaler de la mode. Ne voudriés vous pas experimenter ce ridicule connu ? Le bon Philoſophe n'étoit pas obligé d'entendre la raillerie; il ſe facha preſque & me demanda très-ſerieuſement ſi un Suiſſe étoit un extravagant. Je ne penſe pas, dis-je, alors en ſouriant, qu'un Suiſſe ſoit ni plus ſage, ni plus fol qu'un autre. Mais ſi, par exemple, un François fait une mode, trouverés-vous fort abſurde, qu'un Suiſſe la ſuive par imitation ? Je ne crois pas qu'il ſoit plus étrange d'imiter nos mœurs, que de boire vos larges raſades. Nous avons les uns & les autres la mode pour principe de nos manieres.

Au mot de raſade le Suiſſe eut ſoif; il demande ſon grand Gobelet, on l'aporte, il le vuide. Alors quittant ſon air grave & ſerieux, il me dit en badinant. Tenés voilà ce que je penſe au ſujet des modes. Croiés vous qu'un Suiſſe ſoit incapable de s'égaier?

Idée d'un Suiſſe ſur les Modes.

JE conçois la Mode comme une choſe dont l'uſage fait tout le merite, l'opinion toute la gloire, & le tems tout le ridicule.

La petite Bourgeoiſe s'eſt moquée pendant un tems de cette large & vaſte jupe, où certaines Dames ont jugé à propos d'habiter pendant quelques mois. Aprés avoir ri, le logement étant abandonné de la Dame, la petite Bourgeoiſe y eſt allée prendre place.

Eſſaions pourtant d'excuſer les modes : Diraije que ce qui étoit extraordinairement ridicule

devient extraordinairement raiſonnable, parce que les yeux de tous les hommes s'y accoutument? Dirai-je que ſi l'on ne ſuivoit la mode, le peuple ſe mettroit dans l'eſprit que l'ennemi des modes eſt l'ennemi du Public? Car enfin ſi un tel homme ſe mettoit à la tête de dix ou douze mille Miſanthropes, pour reſſerrer le luxe dans ſes plus anciennes bornes, & pour obliger chacun à s'en tenir aux habits de ſon triſaieul, que de profits perdus pour le peuple! que de jolis airs pour l'homme à la mode!

Je ſuppoſe deux eſprits outrés dans les deux factions oppoſées. Voici peut être ce que diroit le Protecteur de la Mode. Celui qui s'éloigne du gout regnant eſt un fol, il doit loger aux petites maiſons. Je dis plus, c'eſt un Schiſmatique, un ſeditieux, il veut ruiner les metiers. Comment ſoutenir notre negoce & faire tête à nos ennemis, quand nos manufactures ſeront detruites? Le Protecteur de l'Oeconomie n'iroit pas moins dans l'excès: celui, diroit-il, qui ſuit la depravation du ſiecle, c'eſt un prodigue, d'autant plus mal intentionné, qu'il épuiſe l'argent des particuliers, par où ſe forme le threſor public. Il fait du Marchand un Gentilhomme, & du Gentilhomme un Laboureur. Je dis plus, c'eſt un criminel de haute trahiſon; car il introduit les Modes dans le Païs, autant d'Emiſſaires de l'ambition de nos ennemis.

Pour moi je ne pardonne la Mode qu'aux femmes. Ce ſexe aime la parure; je crois qu'un excès de modeſtie lui fait juger, que ſans les ornemens exterieurs, elle n'eſt que la moindre partie d'elle-même.

Plus le vin eſt nouveau, plus cette liqueur a la couleur trouble & deſagreable. Plus la mode

de eſt nouvelle, plus la couleur en eſt & vive & charmante. Voila ce que me dit, mon Suiſſe. Je pris garde, que comme il avoit commencé par le vin, auſſi finit il par le vin.

Nous vivons dans un ſiecle, où l'on fait conſiſter l'eſſence de la politeſſe dans l'éclat des habits & dans les gros revenus, les honneurs & les dignitez. Voulés vous quelque choſe de plus? certain arrangement de mots, un ton de voix, quelques jolies manieres, achevent l'homme poli.

Mais diſons mieux, dans tous les ſiecles, les hommes n'ont été frapés que de l'exterieur. C'eſt là que du tems d'Horace, & de Juvenal, ils ont placé le merite. Ils ont cenſuré ces grands Maîtres, ils ont écrit avec force; on a prêté l'oreille, on les a lû avec plaiſir, & c'eſt tout.

L'Imitation ne regarde pas le merite, elle ſuit l'éclat; & ſe jette dans la foule, croyant le ſaiſir: cet éclat l'arrête, & la force quelquefois à bien faire. Si elle rencontre du merveilleux dans la folie, elle s'y tient de même & n'en bouge plus.

Nous avons preſque toûjours l'obligation aux autres d'être ce que nous ſommes. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que l'on a dit de l'imitation, qu'elle forme l'homme de bien & le vicieux; cela eſt uſé.

J'ai quelques Réfléxions aſſés gayes ſur cet article, & je vais les débiter du mieux qu'il me ſera poſſible.

L'Imitation eſt mêlée d'une jalouſie preſque toûjours imperceptible à nos yeux. On n'eſt gueres tenté d'imiter, que l'on ne ſe croie en état de ſurpaſſer, ou tout au moins d'égaler.

Dans la Science, c'eſt par imitation, que l'on

ſort de la clarté, pour s'égarer dans les tenebres, & pour y marcher toûjours ſans jamais rencontrer que les tenebres. Si à nôtre égard l'on n'en rapporte d'autre avantâge, que d'avoir couru bien loin, ſans avoir rien vû ; au moins celui qui a couru revient avec la conſolation d'avoir imité. De plus ſa vanité eſt ſatisfaite, il ſe flattera de voir quelque choſe. Voilà ce que lui gagne l'Imitation.

Mais comme l'Imitation eſt mêlée d'envie, celle-ci vient bien-tôt traverſer la ſatisfaction de l'Imitateur. Ainſi par l'imitation & par l'envie; l'un défait ce que l'autre à bâti avec grand ſoin pendant trente années.

Par l'envie, chacun prend dans ſa tête les materiaux qu'il faut pour le bâtiment.

L'avantage qui reſulte de l'une & de l'autre, & qui donne au Savant un plus grand relief qu'au Villageois ; c'eſt que le Savant a été bien loin, vers les cieux, ſur la terre, par tout l'Univers. Il s'eſt promené en eſprit chez les Anciens & les Modernes, dans les eſpaces imaginaires, en haut, en bas.

Mais le Villageois n'a bougé de ſa métairie & meurt ſatisfait.

Par l'envie ou la jalouſie, (c'eſt même choſe,) on ſe plait à entendre les médiſances; par l'imitation, ou devient enfin médiſant.

Mauvais rieurs, hommes deſœuvrés, qui vous nourriſſés des défauts des autres, c'eſt à vous, que l'on a obligation des deſordres que cauſe la médiſance. Permettés moi cette Digreſſion.

Par l'imitation & par la jalouſie, un jeune homme aprend a diſſiper ce que ſon vieux Pere lui amaſſoit avec peine, & aux dépens de ſa vie, de ſon bonheur, de ſa Conſcience.

A propos de prodigalité, je me ſouviens encore là deſſus des remontrances que faiſoit un vieux Routier à un jeune étourdi.

Ce nouveau venu dans le monde, mais fort ſavant dans l'art de diſſiper ce qu'il avoit herité par la mort du vieux bon homme de Pere, vouloit moraliſer ſur la brieveté de la vie, & ſur l'inutilité des biens, pour ceux qui ne ſongent qu'à accumuler.

Un vieux Routier s'ennuyant de voir prêcher une morale qui le condamnoit, prit la parole: Eh! Monſieur à quoi penſés vous, ſongés-vous, que vous n'auriez rien à diſſiper, ſi vôtre Pere n'eut rien amaſſé?

Fort bien, repartit le jeune homme, je comprens, que vous avez quelque intérêt à défendre l'œconomie; pour moi je vous avouë franchement que j'ai à vivre comme les autres hommes. D'ailleurs je dois reparer les fautes de mon vieux pere, & me dédommager du mauvais tems que j'ai paſſé pendant ſa vie.

Allés vôtre train, continua d'un ton indigné, le vieux avare. Vous étes trop genereux, mon fils; puiſque vous avés aſſez de vertu, pour reparer les fautes de vôtre pere, je ne doute pas que vous n'en ayés aſſés, pour épargner à vos enfans la peine de reparer les vôtres.

Qu'il y ait de l'imitation dans la Vertu, comme il y en a à ſuivre le vice, c'eſt ce qui ne peut ſe nier. A regarder de près les actions des hommes, on voit bien qu'il y a moitié temperament & moitié imitation. Si le temperament n'y eſt pas, l'imitation agit & devient aſſés forte pour tourner la vertu en habitude.

Par imitation, on quitte le vice à certain âge,

& l'on ſe jette dans la vertu ; c'eſt par bienſeance, dit un chicaneur ; bienſeance, ou imitation c'eſt tout un ici.

Je croi bien dira un cenſeur, qu'à force d'avoir imité le vice, on doit enfin en être las. Il eſt bien juſte de ſe délaſſer par imitation quelques années dans la vertu.

Le Cenſeur n'a certainement pas tort. Si la bienſeance vouloit que l'on fit toûjours le jeune homme, ou verroit bien moins encore de vieux devots. Mais puiſque la mode n'eſt pas telle ; le Vieillard uſé doit ſe contenter dans la ſeverité de ſa vertu, de ſe reſſouvenir avec quelque plaiſir de l'horreur du vice. Il aura la ſatisfaction de s'égarer en eſprit, dans les charmes du vieux peché.

Voici un homme de fortune, quelle foule de *Cliens!* dans cette élevation, il a conſervé toute ſa baſſeſſe ; car c'en eſt une bien grande, d'oublier d'où l'on eſt ſorti.

Soiés aſſuré, qu'il y en a là une infinité, qui au fonds n'ont beſoin de rien, mais qui ne ſont attirés que par l'imitation : (je mets toûjours la jalouſie avec elle, c'eſt ſa compagne.)

C'eſt par imitation, que l'homme de fortune s'oublie ; mais après tout, ce n'eſt pas tant ſa faute que l'on penſe. Si l'on ne s'empreſſoit tant à lui faire la Cour, peut être qu'il ne perdroit pas ſi tôt la memoire de ſon origine.

Un bouru qui ſe trouve là tout ſeul de ſa clique n'eſt pas d'humeur d'imiter les autres *cliens*. Dans toutes choſes le naturel, s'écrie nôtre facheux. J'aime un grand Seigneur libre & aiſé dans ſes manieres ; j'aime un riche Negociant ſans conſcience ; j'aime enfin un Laquais en place, mais qui tout à coup perd la memoire.

Je

Je finis mon Chapitre ici, on ne le peut gueres pourſuivre, ſans faire quelques Réfléxions un peu vives, ſans donner quelques idées fachenſes. Ecoutons nôtre Philoſophe Perſan, ſur les Modes.

Suite des fragmens du Philoſophe Perſan.

LEs Ennemis de l'Alcoran, ont la cervelle aſſés foible pour ſe donner tous les jours la torture, à chercher de nouveaux embelliſſemens à leurs corps. Certainement, il faut que leur eſprit ſe plaiſe extrêmement dans cette priſon, ou du moins qu'il ne ſe ſouvienne plus que c'en eſt une. Je ne penſe pas qu'il y ait de l'erreur à croire l'un & l'autre à l'égard des Infidelles.

Chez eux la meilleure partie de la politeſſe conſiſte à s'équiper à la mode. Leur gout eſt délicat là-deſſus, & leur eſprit toûjours extraordinaire regarderoit avec admiration un homme, qui paroitroit en leur preſence, habillé comme on s'habilloit il y a vingt ans. Bien qu'eux-mêmes euſſent porté ſemblables habits, ils ne tarderoient gueres à l'appeller fol; tant il leur faut peu de choſe, pour juger folie, ce qu'autrefois ils jugeoient ſageſſe.

Nous vivons tous dans l'eſclavage; loin de dépendre de nous mêmes, nous dépendons trèsſouvent de certains caprices groſſiers, & indignes de la Raiſon. Peut-être que ſi nous les appercevions dans les bêtes, nous ne les leur pardonnerions pas. Mais de tous les Eſclavages le plus ridicule & le plus mauvais c'eſt le déſir continuel de changer de modes. Ce déſir bizarre tourmente autant les Chrétiens que l'intérêt & l'ambition.

Rien ne contente ces inquiets. Leur eſprit actif & induſtrieux n'a pas plutôt inventé de nouveaux agrémens dans les habits, qu'il les detruit ſans réfléxion. Le gout des incirconcis eſt preſque auſſi-tôt rebuté qu'il eſt ſatisfait.

Ils trouvent leur peine dans ces changemens capricieux & extravagans, par ce qu'ils abaiſſent leur raiſon aux ſotiſes. C'eſt là ſans doute un chatiment impoſé à ces infidelles, puiſqu'ils abuſent des lumieres de leur eſprit, & ne s'en ſervent, que pour s'aller precipiter dans les abîmes de l'obſcurité.

Tu pretendois autrefois les excuſer là-deſſus, & croire avec eux, qu'ils ne cherchent qu'à rafiner pour la commodité du corps. Tu croyois que la charité s'en mêle, & qu'ils tâchent par là à faire vivre les pauvres. Je te ſoutiens que les habits ayant été donnés aux hommes, comme une marque de leur ignominie, il leur eſt honteux d'en faire la matiere de leur gloire & de leurs ſoins. Je te dis auſſi en même tems, que la charité pour les pauvres ſe manifeſte beaucoup mieux dans la pratique de la juſtice, que dans la pratique du luxe, qui eſt une amorce à mal faire.

Aprends qu'il n'apartient pas aux incredules de raiſonner avec ſageſſe. Voudrois-tu parler de la lumiere aux aveugles de naiſſance? La ſanté n'eſt pas pour ceux qui ſe plaiſent a être malades. Ne doute point que l'antidote ne ſoit refuſé à ceux qui aiment à boire le ſuc venimeux d'une l'herbe mortelle.

Conſidere que la Vie eſt courte, & le tems trop précieux pour l'employer à la vanité. La ſageſſe ailée s'envole ſubtilement, elle échape ſouvent malgré nous. Combien de fois la folie a-t'elle pris ſa place & ſa figure? Nous voyons

les

les maux bien loin, & ne croyons jamais en aprocher; le bien eſt prés, & nous n'avons pas la force de le ſentir. Tu és nourri du pain des Fidelles, & tu verras au jugement univerſel la gloire du Profete des Croyans. Plains ceux qui ſont dans l'erreur; l'Ange gardien leur ferme la porte du Paradis.

Je n'entends pas aſſés les divers languages des Francs; pour te rapporter fidellement les noms extravagans que leur folie impoſe aux modes. Sois ſeulement perſuadé que les femmes Nazariennes encheriſſent à cet égard, ſur les hommes. Je vais te divertir un moment du grand ſerieux de la ſublime Philoſophie & te donner un échantillon des ridiculités des Chrétiens.

Les femmes ont ſur la tête un édifice bizarre, qui ne ſert nullement à les garantir des injures de l'air, puis qu'il eſt ouvert de tous côtés. Cet édifice change de nom, ſelon qu'il change de ſituation & porte ſouvent des noms extraordinaires, qui deſignent le caractere volage & changeant des femmes Chrétiennes. Les ornemens de cet édifice s'appellent des *Canons*, des *Mouſquetaires*, des *Favoris*. Tout le corps d'une femme eſt déguiſé diverſement, & l'on n'apperçoit ni ſa taille, ni ſes traits, qu'alors qu'on la ſurprend à la toilette. Elles ont le même ſoin de déguiſer leur eſprit. Les plus belles deviennent laides, à force de vouloir embellir leur beauté, comme les plus laides paroiſſent belles, à force de platrer leur laideur.

La Mode reduit les Chrétiens à la neceſſité de ſuivre les dereglemens les plus extraordinaires. On a des remedes qui ôtent l'embonpoint, mais qui uſent l'eſtomac, beaucoup plus que l'âge; On en a qui augmentent la vivacité, en même tems

tems qu'ils épuiſent le cerveau. La coiffure des hommes n'eſt pas moins ſinguliere que celle des femmes : la tête de *l'homme du monde* eſt enſevelie dans un amas de cheveux treſſés & bouclés, élevés demi-pied au deſſus du front; la forme en change au moins toutes les années. Ces cheveux poſtiches ſont d'un grand ſecours pour cacher les défauts du viſage & des cheveux naturels, pour rajeunir les vieux, & donner un air plus accompli au jeune homme. Il ſemble que Dieu ait permis cette folie aux Chrétiens, pour faire vivre une infinité de pauvres qui dépouillent leurs têtes de cheveux pour orner celles des riches.

La plupart des commoditez de la vie perdent leur uſage chez les Peuples de l'Occident, & deviennent ornemens. L'habit ſert moins à la neceſſité qu'à la vanité : L'Epée eſt au côté du lâche, le bâton à la main du jeune. Le Grand ſe nourrit ſans faim, en preſence de pluſieurs perſonnes, pour montrer comment il mange.

Je n'oublierai pas ici de te parler du luxe dans les alimens ; l'artifice y combat toujours la nature. On fait violence aux élemens; l'air s'échaufe & ſe rafraichit; on glace l'eau dans les chaleurs de la canicule; on force la terre à donner des fruits hors de leur ſaiſon. Voila comment la nature eſt obligée de ſe contrarier pour les Francs. Si elle eſt ſimple & uniforme, on la mepriſe.

On ſe met à table ſans faim, mais on force l'apetit ; ſi dans le corps de l'homme des revolutions neceſſaires cauſent le degout, on trouve des entremets, des ragouts chargés d'épices. La vigueur & la ſanté deviennent des biens inutiles, parce que la mode & l'imitation

tion forcent à ſe rendre foible & mal ſain.

On ſert à table ce qu'il y a de plus exquis : On ne connoit point ce qu'on mange, juſqu'a ce qu'à force de ſavourer, on le devine. Des alimens peu propres aux palais Vulgaires y ſont preſentés avec pompe. La rareté leur donne le prix.

Cet artifice continuel, & cette adreſſe à flater le gout prendront bien-tôt le nom de Science. La Cuiſine aide à la fortune ; ſi le Maître d'hôtel à bien étudié le palais du Grand, on l'avancera.

On ſe ſurcharge de viandes & de liqueurs, celui qui ſe trouve le plus ſobre eſt tout au moins taxé de foible & de petit eſtomac. Il échape ainſi au reproche d'être ſage & retenu.

On ſe brule par des liqueurs fortes, on ſe rafraichit enſuite par des liqueurs froides. Celles ci arrêtent par leur agreable fraicheur l'impetuoſité du ſang échaufé.

C'eſt à ces divins repas que l'on doit le peu de ſanté de la Nobleſſe, la mort ſubite des Grands, l'apauvriſſement du Bourgeois, & l'imbecilité des enfans.

L'art d'aprêter fait un des points de l'éducation des filles. Auſſi voit-on fort communement des Meres ſavantes dans les ragouts, connoiſſant tous les déguiſemens des viandes ; mais incapables de former le corps & l'eſprit des creatures qu'elles mettent au monde.

Toi qui peux juger de la ſolide ſageſſe, parce que tu l'as apriſe dès ton enfance, juge s'il n'y a pas de la ſervitude à ſuivre le caprice ridicule de la Mode. Cependant l'imitation gagne & deſcend du grand au petit.

Va de l'Orient à l'Occident, tourne enſuite

vers

vers le Midi, remonte au Septentrion ; tu verras par tout l'erreur, car elle domine ſur l'eſprit des hommes. Mais ſon throne eſt dans les les païs rebelles à la Loi du ſaint Alcoran. C'eſt dans les païs de l'erreur que le vertueux Muſulman doit aprendre à pratiquer la vertu, en la comparant au vice.

CHAPITRE DIXIE'ME.

De la Republique.

CE n'eſt pas toûjours gouverner, que de faire ſuivre ſes ſentimens ; Au contraire très ſouvent, obeïr par complaiſance eſt une maniere fine de commander.

Le veritable ſujet obeït par devoir à la juſtice du Souverain & par reſpect à la tirannie.

Un Prince entend mal les préceptes de la vertu, s'il pardonne à ceux, qui refuſent de la reconnoître.

On eſt rarement ofenſé de ceux à qui l'on n'eſt pas indulgent.

Une licence exceſſive meine la volonté au delà des bornes.

Les peuples ſont preſque toûjours la cauſe de l'injuſtice & de la tirannie du Prince.

La tirannie & la défiance marchent enſemble ; quelque bonne mine que ſe faſſent le Prince injuſte & le ſujet opprimé ; ils ſe haiſſent & n'attendent que l'occaſion pour faire paroître leur haine.

On n'a pas encore decidé par bonnes raiſons, lequel des Etats vaut le mieux, l'etat Mo-

Monarchique, le Populaire, ou le Mixte. Chaque forme de gouvernement a ſes douceurs & ſes incommodités, ſon fort & ſon foible, ſes défauts & ſes bonnes qualités. Selon toute apparence, on ne décidera jamais ſur cette queſtion.

L'Eſtime que l'on a communement pour la prudence militaire & civile eſt bien chimerique. Comme le Grand Homme dans ſes actions ſemble être ſecondé par une eſpece d'activité de Genie dont le principe eſt dans le ſang ; il arrive qu'auſſi-tôt que cette activité ceſſe, le Grand Homme ſe detraque & ſe brouille dans ſes projets. C'eſt pourtant cette activité que l'on appelle prudence. Mais je vais plus loin. Le Grand Homme n'eſt pas à l'épreuve de deux ou trois infortunes, il ſe depite. A meſure que l'infortune augmente, ſes lumieres diminuent ; perſuadé qu'il y a du deſordre dans l'arrangement de ſes projets, il en change l'ordre. Mais ceux qui ſe trouvoient capables d'executer ſes deſſeins, ſelon le premier ordre, ne peuvent le ſervir ici : Les nouveaux agens, le depit, l'épuiſement de genie tout ſe joint, pour faire de l'homme prudent le plus ſot de tous les hommes.

C'eſt la raiſon, qui eſt l'ame du gouvernement, & cette même raiſon, qui guide les hommes, ou dont ils abuſent, détruit le gouvernement, ou le change. Il ſeroit plus fixe, ſi l'on gouvernoit des bêtes.

Si tous les hommes étoient Philoſophes, (j'entens, s'ils raiſonnoient tous exactement,) les Grands ſeroient bien embarraſſés à regir l'Etat. Il eſt neceſſaire pour le Souverain, que le Maçon, le Cordonnier, le Soldat & le Laboureur aient chacun dans la tête une doſe de ſotiſe.

Les

Les Etats ont une revolution, que l'on a peine à comprendre; il ſemble que c'eſt par haſard, qu'ils ſe détruiſent eux-mêmes, & contre leur but. Neanmoins ils y vont tous par un chemin très-pratiqué; par l'ambition.

Les uſurpations des Princes, les droits que les uns fondent au prejudice des autres ſont des cauſes neceſſaires de la decadence des Etats du du Monde. Aprés tout la victoire de l'ambitieux n'eſt qu'un crime heureux, dont Dieu ſe ſert pour chatier les crimes des autres.

* Un homme inquiet, & remuant, plus fin, plus adroit, plus ſubtil, plus vigilant, plus délié que les autres, ſait amuſer les peuples, par des raiſons ſpecieuſes. Il couvre ſes propres interêts, des interêts de l'état. Les peuples goûtent & ſavourent ces prétextes; ils l'aident contre une injuſtice aparente. Par leur ſecours, il abat ſes ennemis, il les oblige à ſe ſauver aux extrêmités de la terre. Il entre enſuite dans la capitale de la Republique, il y triomphe. Les peuples voudroient bien ravoir leur liberté, & il n'eſt plus tems de la demander. L'homme adroit, ſubtil, vigilant & courageux eſt maître; Il a gagné les uns & aſſujeti les autres. Il faut que deux hommes, hardis & feróces le poignardent en trahiſon, pour reprendre ainſi le bien qu'il avoit uſurpé. Mais le chemin eſt fraié à la domination, le mauvais Citoien a des ſucceſſeurs; ils ont tous ſenti le foible de leur patrie, & la Republique expire.

C'eſt à peu près, par ces mêmes voyes, que toutes les Republiques tôt ou tard ont perdu leur liberté.

Auguſte n'avoit ſans doute pas envie de rendré l'autorité au peuple Romain; puis qu'auprès avoir

* Céſar.

avoir déliberé avec Agripa & Mecenas, s'il quitteroit le commandement general; le premier, homme de cœur & vertueux lui conſeillant de le faire; il s'en laiſſa diſſuader par le dernier, homme mol & capable de la ſervitude. Mais d'ailleurs Auguſte perdoit les fruits de ſa cruauté; la poſterité eut ignore ſa Clemence; & pour le dire en un mot, ſi les ſujets gardoient leur Maitre, le Maître dominoit ſur des hommes capables d'être ſujets.

L'Envie & la jalouſie, autant que l'amour de la liberté aident les Princes à détruire celui d'entre leurs voiſins qui veut dominer trop loin. Ils s'élevent à leur tour, ſur les débris de l'ambition du formidable adverſaire, & tombent à leur tour de la même maniere, dont ils l'ont précipité.

Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des Seigneurs; quelqu'un habile & ruſé trouvera infailliblement des ſots, qui l'aideront à prendre le ſceptre & la couronne, & qui auront interêt d'être ſes eſclaves.

Les Républiques fleuriſſent, après avoir eu des commencemens épineux; les peuples, qui pendant un tems, avoient gemi ſous le joug de l'étranger, jouïſſent enfin d'eux mêmes, par le ſecours de quelque heros intrepide, ſage, prudent, qui ſacrifie ſes honneurs, ſes biens, ſes enfans pour former l'etat. Enfin le heros eſt ſacrifié lui-même; ſon Ouvrage un peu plus qu'ébauché reſte imparfait, juſqu'à ce qu'un autre heros eſt choiſi, ſage pareillement & intrepide, mais qui d'abord ſemble vouloir diſpoſer en Maître de l'Ouvrage du heros, qui l'a précedé. Il eſt chef, il voudroit être dominateur, & n'oſe pourtant riſquer de prendre ſur ſoi la haine de ſes projets. La liberté ne doit pas perir ſi près de

ſa naiſſance; ſa fin eſt marquée; peut être la trouvera-t'elle dans ſa trop grande proſperité; quand la paix & l'abondance, fruits du bonheur donneront au Citoyen aguerri l'occaſion de tourner ſes armes & ſes projets contre ſa patrie; quand la politique pourra peut être inſpirer à l'étranger, la penſée d'aider l'ambition du rebelle Citoien. Le deuxiéme heros paſſe, un troiſiéme le ſuit, les Républiques fortifiées entre elles échapent enfin à l'avidité de l'ancien Maître, il en perd tout à fait le goût, il n'a plus eſperance d'y rentrer, & s'en conſole. A ce heros ſuccede un jeune homme fier, courageux, & bouillant. Fils de heros, lui même il le deviendra ſans doute. Il fait une faute, l'âge meur l'eut expiée : La mort le prévient, & le ſaiſit; il ſemble que les heros ceſſent. Mais la nature n'eſt pas épuiſée; elle en forme bien tôt un cinquiéme, fils poſthume de celui qu'une mort prématurée vient d'enlever. Il doit reparer les fautes de ſon pere, ce heros naiſſant contre l'eſperance de l'Etat. C'eſt lui, qui rafermira les Republiques ébranlées. Mépriſé d'abord & haï, on l'éleve dans la baſſeſſe & dans l'oprobre; Mais c'eſt dans l'humilité qu'il apprend à commander. Au milieu de ces traverſes, on croit qu'il va dégenerer; il paroît oiſif, indiferent, foible, ſans eſprit, ſans ambition, ſans adreſſe, ſans capacité : c'eſt un jeune homme. Les Republiques voient un orage; la nuë éclate, les peuples s'éfraient, ils demandent leurs heros, & gemiſſent de n'en plus trouver. Le jeune homme diſparoît, le heros éclate, plus grand, plus illuſtre, plus neceſſaire, que ne l'étoient ſes prédeceſſeurs. Il meurt enfin, mais ſon eſprit anime toûjours les Republiques: le heros a donné des ordres, il a ſerré les nœuds de la Confe-

federation. Il gouverne, on lui obeït, aprés ſa mort.

On trouve en deça du Nord, entre deux mers de noms diferens, fort loin des Sauvages, un païs fertile, grand & commode, heureux dans la paix, long tems heureux dans la guerre. Le païs eſt habité par un peuple honnête & afable, parlant une langue mâle, vive & forte; on aime à la parler, & déja elle s'étend juſqu'au rivage Indien; elle devient univerſelle. Ce peuple autre fois ſi redoutable attaqua plus d'une fois avec ſuccès les Romains & les nations belliqueuſes de l'Aſie. C'eſt par ces Courſes que leur langue communiquée à divers peuples a conſervé des traces des langages les plus éloignés. Joints aux Germains leurs voiſins, nation courageuſe, & vaillante, capable encore aujourd'hui de faire trembler l'Europe, ſi elle n'étoit diviſée entre pluſieurs Princes, dont les interêts ſont obſcurs & ſouvent contraires à leur bonheur; les F** renverſerent l'Empire Romain, ils s'établirent tous enſemble ſur ſes ruines. Depuis treize ſiecles & au delà, les F** ſont gouvernés par des Monarques. La forme du gouvernement a varié chez les Etrangers, chez eux elle eſt fixe. Ils ſont fidelles ſujets, eſtiment leur Prince, & le reſpectent, ils le maintiennent contre la rebellion. Jamais on ne vit chez eux le Souverain expoſé au crime d'une multitude perfide. Ils ſont civils aux étrangers & les élevent même ſouvent au prejudice du Citoien. Celui qui regne à preſent ſur eux, s'apelle L** de B** quel autre plus digne de commander? Depuis plus de treiſe luſtres qu'il gouverne; on n'a jamais vû ſa perſonne Auguſte, ſans y reconnoitre le Roi. Sa prudence l'a ſoute-

nu contre tous; La victoire depuis long-tems engagée chez ſes énemis l'avoit ébranlé; une Negociation delicate le raffermit: on le voit impenetrable aux malheurs qui l'attaquent dans ſa vieilleſſe. Il ſent les coups, mais il ne murmure pas. Dieu l'aflige & l'humilie, l'afligé s'abat, il adore dans la poudre, il ſe reſſouvient qu'il eſt né mortel. Mais retracerois je moi, l'image de ce Monarque? l'art s'eſt épuiſé pour lui; Tout eſt dit, l'admirer & ſe taire, voila ſon Eloge.

Princes, Rois & Empereurs, Arbitres des hommes, Dieux de la terre: Vous étes toutpuiſſans & faites ce qui vous plaît. Eſt-il un objet incommode? on l'éloigne de vos yeux. La phiſionomie d'un homme vous choque? on le chaſſe. Un autre vous offenſe? il eſt puni; c'eſt bien peu s'il n'eſt que jetté dans un cachot; il faut qu'il meure. Cet être ſupréme, de qui vous tenés la couronne, daigne pardonner, il eſt patient, il ſoufre long tems: c'eſt toute autre choſe chez vous: Dieu a ſes loix dans le Ciel: La terre eſt vôtre, vous y regnés. Une choſe me fait peine & m'aflige pour vous: cet être ſupréme ne meurt point, & vous mourés, Dieux de la terre; faites encore cet acte de toute puiſſance, vivés toûjours, arrêtés la mort. Un peu d'air renfermé dans vos entrailles va vous éteindre, faites le ſortir. Une petite pierre preſque inſenſible occupe vos reins, arrachés là. Vous ne pouvés; cet acte paſſe vos forces: ſoiés donc plus humains envers les hommes, n'ôtés pas ſi facilement une vie, que rien, ou preſque rien eſt capable de vous ôter à vous mêmes, & que vous ne ſauriés rendre au moindre de tous les Inſectes.

A quoi ſe meſure la grandeur du Prince? c'eſt à ſa fortune; le Prince eſt placé ſur un thrône élevé de quatre ou cinq piés ſur la terre où nous marchons, Cela ſuffit pour lui faire croire qu'il eſt éfectivement plus grand que nous, & pour nous le perſuader à nous-mêmes. En conſequence de cette opinion, le Prince pourra nous gourmander, nous ſerons avec plaiſir ſes eſclaves. Si les bêtes avoient de la connoiſſance elles nous reprocheroient notre conduite; elles oſeroient bien nous dire qu'avec toute nôtre raiſon, nous ſommes auſſi peu raiſonnables qu'elles; puis qu'un ſeul homme, ſans ſe remuer, mais aſſis ſur un ſiege un peu élevé, & qui lui donne le droit de ſe faire reſpecter, & de prendre la qualité *d'Alteſſe*, de *Hauteſſe*, & *de Majeſté*, peut faire agir à ſa fantaiſie tous ceux qui l'environnent, & qui s'aſſeyent quatre ou cinq piés plus bas que lui.

Dieu ſeul ne reconnoît point de ſupérieur, mais l'homme, quel qu'il ſoit eſt & doit être borné par les loix. Celui qui gouverne doit agir, non par ſon bon plaiſir, mais par obligation. Si l'indepandance du Prince, ou du ſujet avoit lieu, nous pourrions être en proie à la tirannie & au brigandage.

Suite des fragments du Philoſophe Perſan.

De l'Ambition & de la Politique des Chrétiens.

LEs guerres continuelles que les Chrétiens ont entre eux depuis plus d'un ſiecle, ſous pretexte d'arrêter la violence ou l'uſurpation, les minent tellement, qu'il eſt à eſperer pour nous, qu'à la fin ils ſuccomberont tous enſemble, tant victorieux, que vaincus. C'eſt dequoi je felicite

les fidelles; & c'eſt auſſi la marque ſenſible de la colere de Dieu ſur les reprouvés; puis qu'il permet, que les haines ne finiſſent point entre leurs Princes, & que les alliances du ſang recherchées par l'ambition, ſoient les cauſes évidentes de la fureur, & de la deſolation. Si les peuples Occidentaux diviſés entre eux, par leurs interêts prétendus, & par le faux zéle des diverſés ſectes de leur Religion, avoient eu aſſés de connoiſſance, pour s'unir contre les fidelles de l'Orient, ils nous auroient ſans doute reduit à l'extrêmité. Juge par là de la ſouveraine protection de Dieu, qui ne permet pas l'extinction de la Loi parfaite. C'eſt à nous à pratiquer contre les Chrétiens, les maximes de la politique Chrétienne, & à nous unir contre eux de tout nôtre pouvoir; tandis qu'ils aident puiſſamment à nos Interêts, en ſe détruiſant les uns les autres.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois que les Naſariens courent viſiblement à leur perte. La diverſité de Sectes dans la Religion les y porte; au lieu d'agneaux, il ſemble que le Chriſtianiſme les rendépires que des Lions. Dieu le permet ainſi, pour confondre leur politique audacieuſe qui voudroit ameiner la Religion à des fins mauvaiſes, au lieu de s'humilier devant elle. Ils ont leurs Eccleſiaſtiques, gens qui allument le feu, de peur que venant à s'éteindre, ils ne perdent l'autorité, qui les rend venerables & terribles. C'eſt par eux que la Religion degenere en fanatiſme: ils intereſſent Dieu dans les diferens des hommes: l'éloquence leur ſert à cacher des Sophiſmes, que le jugement des habiles n'oſe ou ne veut pas penetrer; Le peuple s'arrête à l'exterieur; mais les Eccleſiaſtiques ont toujours raiſon,

ſon, parce qu'ils ſentent le foible de la paſſion. Mal Epidemique & contagieux, dont l'habile n'eſt pas plus exemt que le Vulgaire. Conſidere, ô ſage Docteur, combien le ton de voix, l'agitation & les figures detournent de la queſtion, & conduiſent dans l'égarement. Nous pleurons avec ceux qui pleurent ingenieuſement, le cœur s'amollit à leurs larmes. Dès que la pitié nous a ſaiſis c'en eſt fait, nous n'avons plus la force de juger, toutes nos raiſons tendent à ſoutenir celui qui ſe plaint. Nous entrons de même dans les accés de folie des furieux. C'eſt le tout de gagner les hommes par ces foibles. Les Souverains en ſentent l'utilité. L'Eccleſiaſtique reçoit ordre de fulminer contre l'ennemi, en même tems qu'on lui commande d'exciter le peuple à l'humiliation envers Dieu. L'indignation d'un côté, de l'autre la crainte & la Religion traveſtie ſous le Sophiſme meinent le peuple où le Souverain le demande. Aprés cela ſi la victoire ſe gagne, on crie au miracle, & le parti ſe fortifie par le merveilleux. La choſe pourtant n'a rien que de naturel; une place eſt priſe, elle manquoit d'hommes; une armée batue, il y avoit de la deſunion parmi les Chefs. Tout cela, dis-je, n'arrive plus ſans prodige, parce qu'il faut porter le peuple, à endurer le fléau d'une guerre utile au Chef; mais comment le perſuader, ſi l'on ne declare avec éloquence, qu'il eſt le peuple cheri de Dieu?

Voila comment chez les hommes la Religion devient politique. Mais le peuple trompé n'en devient pas plus heureux: il triomphe de ſes ennemis aux depens de ſa tranquilité: il ſupporte ſous le beau nom de la victoire, le fardeau de l'ambition des Grands. Les Sermons des Nazariens & leurs manifeſtes pronent la Reli-

gion. Le Manifeſte eſt il publié, l'on prend parti, l'on eſt d'une opinion, l'on ſe trahit, on trompe, on accuſe, on ſoufre les taxes: *„ Tel „ eſt le bruvage qui nous infatue & endort, „ comme une opiate bien ſucrée, & qui ſert de „ medicament Narcotique pour ſtupefier nos „ membres, leſquels pendant que nous dormons, „ nous ne ſentons pas qu'on nous coûpe piece „ à piece, l'un aprés l'autre & ne reſtera que „ le tronc, qui bien-tôt perdra tout le ſang, „ & la chaleur & l'ame par trop grande éva- „ cuation.

La maniere ſolemnelle dont les infidelles rendent grace à Dieu, quand une partie d'entre eux a défait l'autre, & les marques éclatantes qu'ils donnent de leur joie alors, font bien voir que la Religion eſt regardée comme un jeu parmi les puiſſances Chrétiennes. Ils ont ſoin de groſſir leurs avantages en preſence de Dieu (Comme s'il devoit ignorer ce qui en eſt,) & de le remercier enſuite, bien qu'ils aient dans le cœur un ſecret dépit de n'avoir pas mieux reüſſi. Tout cela ſe fait, pour tromper les peuples, & les accoutumer à ſouffrir les calamités de la guerre. Bien plus; on publie ſouvent de faux avantages, & l'on en rend tout de même graces à Dieu ſolennellement. Ne diroit-on pas que les Princes Chrétiens ſe ſont donnés le mot, pour jouër une comedie, où chacnn prend le rôle qui lui convient? toute l'action, comique également dans toutes les Scenes, ne répond à la tragedie, qu'au dernier acte; alors elle change tout d'un coup, & devient tragique. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas étonnant, que les infidelles agiſſent ainſi, puis

* Paroles priſes d'une Harangue qui ſe trouve dans la Satyre Menippée.

puis qu'ils oſent bien demander tous les jours dans leurs Egliſes, la reüſſite de leurs injuſtes projets, prendre Dieu à témoin de leur équité; l'appeller à leur ſecours, & du protecteur de la juſtice en faire le protecteur de la violence.

O ſage Haly, ce ſont des hommes fourbes & mauvais, qui reſſemblent à des lions, & ſe déchirent les uns les autres, pour une proye qui n'apartient à aucun d'eux. Ils ne connoiſſent pas le bien de la paix: l'erreur où ils vivent, les anime à dépouiller leurs voiſins. Le peu d'attention qu'ils ont à la Religion, leur fait demander la protection de Dieu, comme ils demanderoient celle d'un homme. Ils ne ſe mettent pas dans l'eſprit, que Dieu eſt un être ſage & ennemi de la malice.

Je ne doute pas que Dieu n'ait aveuglé les infidelles; la comparaiſon de leur état preſent, avec celui de leurs Peres me fortifie dans cette croiance. Il ne faut que remonter peu de ſiecles, pour connoître que les forces des Nazariens de l'Europe étoient beaucoup plus grandes autrefois, qu'elles ne le ſont à preſent. Auſſi ne les avoient-ils pas encore diſſipées par la conquête de tant de païs qui ne leur apartiennent point; & d'où ils ont aporté les Inſtrumens funeſtes, qui les ruinent diverſement, tantôt par les diſcordes qu'ils excitent, tantôt par le luxe, ou l'abondance qu'ils produiſent, & tantôt par l'avidité qu'ils allument dans le cœur des peuples, dont une infinité déſerte de ſa patrie, pour s'aller établir dans les païs qui produiſent les richeſſes. Je ne ſuis nullement de l'opinion des Souverains, qui meſurent la puiſſance, par l'étenduë de la domination: L'ambition diſtrait les forces à la défenſe des païs conquis; cependant

il faut défendre ſon propre domaine : On ne peut entretenir des troupes nombreuſes, ſans fouler ſes peuples. Enfin ſi le Souverain ajoute terres ſur terres, les ſujets s'apauvriſſent & ſe ruinent.

Mais quand même un Conquerant ne trouveroit nulle reſiſtance; Quand même comme un autre Alexandre, il n'auroit qu'à traverſer un païs, pour le ſubjuguer; Quand même aprés cela, une Paix avantageuſe aſſureroit ſes frontieres; Voici un mal infaillible. La proſperité ne marche pas ſans l'inſolence, & ſans la ſecurité; on s'énerve dans l'abondance, on traite ſes voiſins avec hauteur, le luxe ennemi domeſtique attaque le cœur de l'Etat. Tout cela eſt moins à craindre dans un Etat qui n'eſt pas chargé de conquêtes, dont les manieres ſont uniformes, qui n'admet rien d'étranger, qui ne connoit d'autres victoires que les neceſſaires, d'autre gloire, que celle de ſe defendre.

Si l'eſprit humain eſt habile & induſtrieux dans la neceſſité, il faut avouër qu'en revange il eſt bien foible dans l'abondance. Soit pareſſe, ſoit fierté mal entenduë, l'homme heureux ne juge plus à propos de mettre en pratique, ou d'entretenir les moiens qui l'on élevé. Il laiſſe l'induſtrie aux indigens; content du preſent, il neglige l'avenir ; cependant ſa bonne fortune le trahit & le jettant dans la molleſſe, le conduit à ſa perte. C'eſt encore là une marque évidente du mépris que Dieu témoigne des choſes humaines. Il a mis un prix ineſtimable à la proſperité: en même tems il lui donne pour compagne une nonchalance preſque invincible, qui ruine l'heureux, & le force de ceder la place à quelqu'un plus foible, mais qui doit s'élever maintenant, pour

pour tomber enſuite de même que l'autre.

J'ai voiagé par tout l'Occident; j'y ai rencontré des peuples heureux, preſque enyvrés des biens que la fortune leur aporte coup ſur coup. Là eſt le point de leur bonheur; car il me ſemble que la peine s'aproche déja. Le travail & l'induſtrie les aiant élevés bien haut, ils imitent follement le luxe de leurs voiſins; les enfans mépriſent l'induſtrie de leurs peres; Ils ne s'apliquent qu'à diſſiper, & ces biens qu'ils diſſipent ne pouvant reſter dans le païs, que par le travail & l'induſtrie, ils ne peuvent manquer de trouver la peine à la ſuite de leur bonheur.

Comparons un peu la diſcipline des Francs d'aujourd'hui, avec celle de leurs ancêtres du tems des Romains. Les deux plus grands corps de l'Europe, ſavoir les Gaules & la Germanie, renfermoient des peuples innombrables. Ils furent contrains plus d'une fois, de chaſſer une partie de leurs Concitoiens & ces exilés étoient obligés d'errer de côté & d'autre, juſques à ce qu'ils euſſent établi leur fortune. Si les Gaulois & les Germains avoient entendu la diſcipline militaire, auſſi bien que l'entendoient les Romains, Rome ſans doute n'eut pas été la maitreſſe de l'Univers. Quand ils eurent apris cette diſcipline, ils s'en ſervirent utilement contre ces uſurpateurs avides. Ils les ruinerent par les diſcordes, qu'ils ſûrent exciter dans les armées, par les richeſſes que les Romains porterent chez eux; & enfin par les propres maximes de leurs vainqueurs. Mais ces Germains & ces Gaulois vivoient dans un travail continuel, leur vie dure & pauvre les accoutumoit à la fatigue. Quand ils n'avoient point de guerre à ſoutenir contre leur ennemis, l'image de la guerre reſtoit chez

eux.

eux. Ils chaſſoient aux bêtes ſauvages, aprenant ainſi à faire tête à l'ambitieux, bête plus ferôce, que ne ſont les bêtes des champs. Leurs enfans alloient nuds, même dans le plus grand froid; par des maux volontaires, ils s'endurciſſoient à l'épreuve de la douleur. On leur faiſoit des inciſions, afin qu'ils apriſſent à ſouffrir les plaies des fleches & des javelots. Les Occidentaux d'aujourd'hui ſont d'une vie molle & aiſée. Si l'on excepte les troupes diſciplinées, on voit peu de corps capables de la fatigue. Ceux des villes s'occupent à s'enrichir, ou à diſſiper. Le plaiſir leur ôte l'envie des exercices, & l'idée de la fatigue; ils ſe repoſent du ſoin de leurs frontieres, ſur un certain nombre d'hommes choiſis. Ils ont ſoin de paroître nourris dans une moleſſe de femme, leur viſage uni & ſans barbe les fait à peine paſſer pour hommes. Cette heureuſe éducation tranſmiſe de pere en fils les rend bien plus capables des vices, que ne le ſont ceux, ſur qui le courage domine. L'ame s'afoiblit dans la moleſſe, pour le moins autant que le corps; & l'on ne ſauroit eſperer d'avoir des enfans ſuſceptibles de la vertu, quand avec l'idée des plaiſirs, on ne leur a inſpiré que le ſoin d'eux-mêmes.

La folie des Chrétiens doit nous aprendre la ſageſſe: quand tu prendras garde aux déſordres des infidelles, ne doute plus que la providence n'ait dirigé les choſes humaines de telle maniere, que ceux qui ſe diſent les plus éclairés s'aveuglent, pour ſervir d'exemple aux ignorans. Nous n'avons ni tant de livres, ni tant de ſciences, que les Nazariens, mais cependant nous avons comme eux, un eſprit capable de toutes ces choſes: cela nous ſufit pour aprendre à profiter

fiter de leurs fautes, ſans qu'il ſoit neceſſaire, que nous aions cultivé toutes leurs ſciences.

L'ambition & la jalouſie ne ſont pas les ſeules cauſes de guerres parmi les infidelles. Une vanité délicate, qu'il faut ſatisfaire, un manquement de reſpect, cela ſufit pour mettre en campagne des armées formidables. On déſole les villes & les champs, pour l'honneur d'un ſeul, qui ſouvent n'eſt ofenſé que dans ſon imagination; & l'innocent paie toûjours pour le coupable. Cependant les peuples ſont aſſés ſots pour prendre interêt à ces quérelles, & pour ſacrifier leur vie, leurs biens & leur repos pour un point de ceremonie. On va donc ſe faire tuer, pour avoir le pas ſur un autre, & l'honneur de tout un peuple dépend du ſuccès d'une guerre puerile. Ce ſont là des foibleſſes bien dangereuſes, puis qu'elles ruinent les états; mais ces foibleſſes font ſentir le ridieule de l'homme & juſques où il peut le porter, quand ſa raiſon s'oublie une fois & le jette dans les chimeres.

Toute la politique des Chrétiens eſt l'ouvrage d'un Florentin ſubtil, nommé Machiavel. Cette Politique flate la corruption des Grands, mais ruine le bonheur de la ſocieté; car elle entretient la méfiance, autoriſe le ſoupçon, & punit l'innocent incommode. Il y a bien d'autres choſes dans le Syſtême de cet homme; je te donne ce ſimple échantillon & tu jugeras du reſte. Ne t'imagine pas, que ceux qui ſuivent un homme ſi deteſtable, puiſſent avoir au delà de l'apparence de bonne foi. Cependant c'eſt l'eſprit du Florentin, qui regit les états Chrétiens, mais il ne les gouverne pas tous également. Cela dépend de l'habileté & du penchant que peuvent avoir à la fourberie, ceux qui ſont les Chefs des peuples.

ples. On en voit qui entendent mieux ces maximes que les autres & qui dupent ceux qui ſont moins habiles qu'eux. Cette Politique deſcend du plus grand au plus petit. Je ne crois pourtant pas, que les Maximes Machiavelliſtes aient toûjours acquis leur autorité, par la lecture que les infidelles font des Ouvrages de cet Auteur. Tous ceux qui ont le cœur corrompu, ſe trouvent avoir quelqu'une de ces maximes, ſans jamais les avoir étudiées, que dans la corruption de leur cœur. Machiavel n'a pas la gloire de l'invention: il a recueilli ſeulement ce qu'il y avoit de plus ſcelerat dans les actions humaines, & en a fait le commentaire. Il avoit dans tous les hommes, dequoi fournir à l'explication de ces actions. Tout cela débité par un homme dangereux, a fait le Syſtême de la politique Machiavelliſte, dont les maximes s'étendent juſques à nous, mais avec beaucoup moins d'artifice. Je t'en ai dit aſſés, juſques à préſent, pour t'aprendre qu'il ne faut pas chercher le vrai honnête homme, chez les Grands de la Chrétienté. Si jamais tu voiages, contente toi de trouver chez eux des hommes polis & afables, cachant leurs interêts & leurs maximes, vivant avec toi comme avec un brigand, la main ſur l'épée, prêts à te couper la gorge, s'il n'arrive que tu les previennes, en la leur coupant à eux-mêmes. Mais cependant il ne te paroitra pas qu'ils ſe defient de toi: Avec cela ils chercheront à connoître, ſi tu ne te defieras point d'eux. Si de plus ils ſe déguiſent bien juſques à la fin, & que tu ne l'aperçoives pas, dis que tu as trouvé d'honnêtes gens, parce qu'ils ne te ſembloient point ſcelerats.

Les Chrétiens ont chez eux diverſes ſortes de Gou-

Gouvernement. Parmi ceux qui ſe gouvernent en Monarchie, les uns choiſiſſent un Roi, les autres apartiennent à des Princes d'une même famille, qui les gouvernent ſucceſſivement & qui jouïſſent chacun à leur tour, de ce bien hereditaire. Il y a auſſi des Republiques parmi les Nazariens : la forme en eſt diferente, ſelon le genie des peuples. Dans les unes le gouvernement y eſt mêlé, c'eſt à dire moitié populaire, moitié dépendant de la Nobleſſe: dans les autres, le noble eſt exclus, & l'autorité eſt entre les mains de la multitude, ou de quelques perſonnes, qui répréſentent le peuple. Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble que les Republiques ont de grandes incommodités. Quel malheur pour un honnête homme, d'être expoſé au caprice du peuple, ou à la tirannie de pluſieurs hommes animés ſouvent par l'avarice, ou par d'autres paſſions plus dangereuſes, mais qui ont pour prétexte le bien public! D'ailleurs les Republiques ſont expoſées, tôt ou tard à l'ambition d'un ſeul plus actif & plus adroit que les autres. Nous les voions finir preſque toutes par la Monarchie; il ſemble qu'elles doivent aboutir là. Il y a bien d'autres inconveniens dans les Republiques, je ne t'en dirai qu'un encore. C'eſt la fierté inſupportable du Republicain; cette fierté, qui mépriſe les Puiſſances, & les juge avec outrage, vient d'une mauvaiſe diſpoſition à l'independance & à la mutinerie. C'eſt préciſement cette inclination à la brouillerie, qui donne occaſion au plus habile, de s'élever ſur les autres, & de s'en faire le chef abſolu. La Monarchie a ſes inconveniens auſſi, quand l'autorité eſt ſans borne. Je te declare en confidence que l'autorité deſpotique eſt inſupportable & digne des bêtes; cependant,

dant, un honnête homme eſt obligé de ſouffrir ſans murmurer, quand il a le malheur de vivre ſous un tiran. L'autorité du Prince doit être irrevocable juſques à ſa mort; alors c'eſt au ſujet éclairé, à prendre ſes ſuretés, ſous le ſucceſſeur du mauvais Prince. Si l'extrêmité vicieuſe où tombent ceux qui aplaudiſſent à toutes les actions du Prince eſt bien dangereuſe; celle où ſe jettent ceux qui méditent le ſoulevement, dès que le chef s'écarte tant ſoit peu, l'eſt bien davantage. Les hommes ſont faits d'une telle maniere, qu'ils crient, quand la verge de celui qu'ils on reconnu pour maître les frape legerement: ſi ce maître eſt dépoſé, & qu'on en choiſiſſe un autre, ils crient encore. La perfection ne ſe trouve point ſur la terre; les états étant gouvernés par des hommes, il ne faut pas s'étonner, qu'il y ait à redire dans tous les gouvernemens.

La reſolution unanime que prennent les peuples de confier leurs interêts à un ſeul homme, pour ne pas être la proie les uns des autres amortit l'ambition des grands. On aſpire moins à dominer, quand on ſent un chef ſouverain au deſſus de ſoi; la crainte & l'interêt retiennent alors dans le reſpect ceux que l'amour des loix n'empêcheroit pas de remuer dans un gouvernement libre, où la jalouſie eſt plus grande, que dans l'état Monarchique.

Ce qui cauſe l'abus que les Princes font de l'autorité qu'ils reçoivent, c'eſt ce timide reſpect que les peuples ont pour les Princes, juſques à aller au devant de leur volonté déreglée. Voilà ſur tout le vice de nôtre gouvernement: cette timidité baſſe & flateuſe, nous afoiblit & fortifie au contraire le Prince dans ſes mauvaiſes inclinations. De là vient, que changeant de maître, nous

nous ne changeons point de condition, parce que nous ne changeons pas de caractere. L'experience de la tirannie devroit au moins nous engager une bonne fois à reformer ſous le ſucceſſeur, des maximes corrompues. Mais quand le joug a peſé long temps ſur le col du peuple. l'eſprit n'eſt propre qu'à la ſervitude.

Je t'exhorte à ne publier jamais ce que je te communique ici; touchant les défauts de nôtre gouvernement. Tu ſais combien il eſt important pour toi & pour moi, que nous ne paſſions pas pour ſeditieux. Il eſt dangereux de s'oppoſer aux cours de l'injuſtice, quand elle a pris le deſſus. Nous ſerions l'un & l'autre les victimes des flateurs; & ceux qui nous approuveroient dans le cœur, ſeroient les premiers à nous condamner.

Je ne ſuis, je t'aſſure, ni rebelle, ni brouillon, je defere avec une veneration ſans borne, aux commandemens de l'Empereur de l'Orient, qui eſt le premier des Monarques, & auquel je ſouhaite les hommages de tout l'Univers. Mais il me ſemble que ſon autorité ſeroit plus ferme, ſi le reſpect timide des Muſulmans ſe changeoit en confiance & amour.

Fais part au grand Empereur de tout ce que je t'écris des diſcordes des Chrétiens & de leur politique, mais ne lui revele pas ce que je t'écris en ſecret; aprens lui quels ſont les moyens efficaces, pour ruiner les forces des infidelles. Je deſire avec paſſion l'accroiſſement des Muſulmans & voudrois de tout mon cœur, que ceux qui ont en eux le venin mortel qui engendre la haine ſans fin & des guerres perpetuelles, baiſaſſent la pouſſiere de la terre, comme les ſerpens.

Tu peux aſſurer, ſans craindre d'être repris

de menſonge, que les Chrétiens travaillent toûjours avec application, à ſe déchirer; & que les cauſes de leur diſcorde, n'étant pas ôtées, il n'y a pas d'apparence que la fureur de la guerre les abandonne de long-tems encore. Mais quand même ces cauſes ceſſeroient, tu peux ajoûter, que les infideles ſont ingenieux à chercher des ſujets d'inimitié & qu'ils ne manqueront pas de trouver dequoi rallumer le feu de la diviſion, quand la paix voudra l'éteindre.

Je te proteſte, que ſi nous ne profitons de ces heureuſes diſcordes, nous ſommes indignes de la protection de Dieu. Il a mis au cœur des Nazariens de ſe détruire, pour les punir de leurs crimes; pourquoi reſterions nous oiſifs? quand nous pouvons étendre par tout l'Occident, la domination de l'Alcoran.

Exhorte ceux qui aprochent de l'Empereur, & travaille à les émouvoir, même au peril de ton repos. Sois perſuadé que tu ne ſaurois rien faire de plus agreable à Dieu, que de paroître zelé contre les Peuples Chrétiens, enemis jurés de la paix, dont l'eſprit fertile en ſubtilités, ſait ſe reſerver au milieu des ſermens & des proteſtations d'amitié, les moyens efficaces pour tromper ceux qui ſe fient à la bonne foi.

CHAPITRE ONZIE'ME.

De la Ville & du Commerce du Monde.

LA Ville, ou le Public, (c'eſt la même choſe,) reſſemble à une belle & grande Ecole; nous y allons tous pour apprendre. La Science que l'on

l'on y enſeigne eſt à la portée de tout le monde, même du Cordonnier & du Payſan. Nous y faiſons tour à tour le Maître & l'Ecolier. Il ſufit pour y profiter, ou s'y corrompre, d'avoir de l'eſprit & de la raiſon.

L'Experience acquiſe à la Ville eſt une experience fondée ſur des Exemples publics & expoſés au jugement de tout le monde. Auſſi y a t'il plus à apprendre, que dans la ſolitude des champs. Mais la coûtume gate & diſtrait dans la Ville, celui dont l'eſprit n'eſt pas aſſés fort pour reſiſter aux défauts de la coûtume; d'autre coté par la ſolitude l'homme s'enrouille; l'eſprit s'y reſſerre, & s'y recueille trop. Il y devient ruſtre, & perd à la fin le gout de la ſocieté.

Voila deux inconveniens; la corruption de la Ville, la groſſiereté timide & ſauvage de la campagne. Mais où n'y a-t'il pas des défauts? A tout prendre, puis que nous ſommes faits pour vivre avec d'autres hommes, je prefererai la Ville. On peut s'y s'inſtruire & ſe divertir en même tems aux dépens des autres; au lieu qu'aux chams, ſi l'on s'ecarte de ſa metairie, on n'a que ſoi-même.

L'humeur pareſſeuſe nous retient au logis, & s'y couvre du voile de la tranquilité; la verité eſt que bien ſouvent l'aiſe ou la timidité nous ôtent la force d'aller voir les autres. Voila comment on eſt la dupe de ſon humeur; elle à aſſés d'adreſſe pour donner le change au plus ſage, comme au plus hebeté de tous les hommes.

Les pays ne tiennent pas ſeulement leurs agremens de l'humeur des habitans & de la beauté du Climat, mais auſſi de l'imagination. Celui qui n'a jamais vû que ſa taniere, ne la quitteroit pas fort volontiers pour Paris. Il voudra

bien croire que Paris eſt agréable, mais au pis aller, Paris n'aura dans ſon imagination que la valeur de la taniere.

Dans la ville tout le monde à l'œil ſur les fautes d'autrui. J'avoue qu'on les diſſimule en public, mais dans le particulier, on ſe donne la permiſſion de les examiner en détail. Soit vertu, ſoit malignité, on en penetre les motifs adroitement. Les fautes des pauvres gens éclatent toûjours plus que celles des riches.

Ce qui empêche que l'on ne profite dans le commerce du monde, c'eſt que le jeune homme y vient dans le deſſein de plaire par des manieres jolies, qu'il étudie devant ſon miroir; ou par les agrémens de ſa taille & par ſon adreſſe. L'homme *pratic* & *routiné* s'y tient dans le deſſein de regarder du haut en bas ceux qui arrivent; tout au moins, il les traite comme ſes inferieurs en eſprit. Celui là n'y vient pas pour apprendre, & celui-ci n'y eſt que pour primer dans toutes les occaſions. On voit une troiſiéme eſpece d'homme dans ce commerce du monde; c'eſt le fanfaron, il s'y établit par ſes manieres outrées, il a des turlupinades & des pointes; ſa vie n'eſt pas une affaire ſerieuſe, c'eſt une bagatelle, qui ne merite pas ſon attention: que le Philoſophe y penſe, à la bonne heure; mais pour lui il ſe regarde comme un Comedien, qui ſe divertit, & qui divertit les autres. L'Exemple ne leur eſt à tous, qu'un amuſement. Cela ſert à deſennuyer.

La curioſité nous pouſſe au commerce du monde, plus que l'envie de nous inſtruire. Nôtre preſomption nous défend d'y laiſſer paſſer quoi que ce ſoit, ſans le connoître: quand nous connoiſſons une choſe, nous l'enfermons dans nôtre

tre memoire, & en saisissons vite une autre.

Un jeune homme qui sait bien ses Exercices, bien pris dans sa taille, doux, civil, afable, vif, qui a de l'étude, qui lit avec un peu d'attention; un tel jeune homme, s'il sait mieux faire une aplication, que reciter ce qu'il pourra voir dans le monde; je m'explique; si ce jeune homme a plus de jugement que de memoire, il ne peut manquer de se rendre homme parfait. Si cependant il a quelque chose à craindre, c'est qu'entrant dans le monde, il trouvera l'afectation à la porte: si le jeune homme n'a du pouvoir sur soi-même, il la choisira pour guide.

L'afectation détruit les plus aimables qualités. Elle rend la taille genée; en ôtant le naturel au visage elle lui donne un air étranger qui choque. Elle contrefait l'esprit: par l'afectation, la solidité, s'évapore en subtilités. J'aîme bien mieux celui qui boite naturellement, que le boiteux qui se gêne à marcher droit, & celui qui parle le François de son Village, que le provincial ouvrant la bouche, pour me reciter toutes les phrases de la Cour.

Lycidor voit le monde, & s'y plait à faire le reservé, le distrait. Il se promeine, sans savoir pourquoi; il se trouve au cercle, près d'une Dame, l'y voila tout d'une piece; il se remue, c'est une machine. Il marche; parle, se leve, s'assied par distraction: il garde un long & profond silence; on rit, & badine sans lui. Tout à coup il se reveille, comme d'un profond sommeil, il connoit les gens, se familiarise avec eux, rit, badine & puis se r'endort tout à coup. Lycidor entre dans le Cours, aperçoit un banc, s'y jette, y reste les bras croisés, la tête penchée, les yeux baissés. On se promeine, on le voit & il ne voit point. Est-ce feinte, est-ce oc-

cupation, qui le fait agir ainſi ? peut-être l'un & l'autre. Après tout pourquoi ſes affaires ne le rendroient-elles pas diſtrait ?. il doit aller le lendemain à la Campagne; il penſe s'il prendra le Caroſſe, le Cheval, ou la Caleche; s'il ira ſeul ou accompagné. • Lycidor s'eſt fait un art de l'afectation de paroître diſtrait; il a ſes vûës, il veut ſe faire recevoir homme d'eſprit.

Dorimene montée ſur les échaſſes de la ceremonie & du compliment s'avance vers ſes amies avec une ſcrupuleuſe circonſpection. Si elle parle, elle parle lentement, & mot à mot, afin de penſer dans les intervalles des paroles, quelque choſe d'agreable, & d'un gout nouveau, que l'on ne trouve point dans les vieux ceremoniels de civilité. Elle vous regarde & baiſſe enſuite les yeux fort adroitement; elle ne voit pas tout d'un coup, mais à diverſes repriſes, à force de revenir à la charge, ſes yeux vous decouvrent tout entier. On trouve dans le recueil de ſes civilités ces expreſſions delicates, *Madame voudroit elle me faire l'honneur, oſerois-je prendre la liberté, Mon Dieu, Madame que vous avés de l'Eſprit, vous êtes la plus aimable perſonne que j'aie jamais eu l'honneur de voir; je vous rends mille graces, je vous ai des obligations infinies, je vous ofre mes trés humbles ſervices.* Elle entre munie de ces phraſes ſpirituelles, les recite en ordre, les place par tout: Voila ſa converſation. Elle ſort enſuite & de retour au logis, elle debite à ſon époux, à ſes enfans, à ſes domeſtiques tout ce qu'elle a decouvert de ridicule & d'impertinent dans ſon amie.

Si l'on otoit à certains étourdis, nés pour être les ſinges des gens d'eſprit & pour prendre par afectation ce que les autres prennent par neceſ-

ceſſité ; ſi dis-je on leur otoit leurs curieuſes inutilités, que feroit on d'eux? à quoi ſerviroient ils? qui ſauroit qu'ils ſont au monde? quel ſuplice de ſortir du logis ſans tabatiere! de voir quelqu'un ſans un verre, d'apuier ſur une circonſtance ſans dire vingt fois, *diantre*, *Morbleu*, *je ſois pendu*, *que l'on me berne ſi cela n'eſt*, quel ſel auroit un conte ſans ces riches expreſſions! qui pourroit finir une jolie ſornette, ſans ſe donner au Diable en la finiſſant?

J'eus ces jours paſſés la viſite d'un étranger Homme d'eſprit, j'avois autrefois été ſon compagnon de Voiage : cependant j'eus de la peine à le reconnoitre ; il s'en aperçut, & me parla de la maniere ſuivante.

„ Si vous ne me reconnoiſſés pas, je n'en ſuis „ point du tout ſurpris. Le tems, l'age & plus „ que tout cela les circonſtances de mon état, „ m'ont rendu ſufiſamment méconnoiſſable. „ Ma fortune a changé, mon humeur a ſuivi „ ce changement : De riche je ſuis devenu pau- „ vre. C'eſt aſſés vous rendre raiſon de mon é- „ tat ; j'en ai trop dit, ſi ma fortune vous tou- „ che peu. Je lui repondis que j'étois touché de ſon état, je vous ai vû, ajoutaije, mais je ne puis me rappeller vôtre idée ; enfin je crois ce que vous me dites, vous ne m'étes pas inconnu, nous avons voiagé enſemble ; mais où nous ſommes nous rencontré? m'y voici, j'ai vôtre idée. N'avons nous pas logé enſemble, dans cette ville grande, riche, & peuplée de Negocians? Nous fumes, s'il vous en ſouvient, charmés l'un & l'autre de la beauté de ſes Rues, & de la propreté des Maiſons. Ses habitans jouiſſent d'une pleine liberté & vivent dans l'abondance : Ils s'embaraſſent peu des ſoins de l'eſ-

prit, leur unique occupation c'eſt d'amaſſer de grans biens.

„ Vous y êtes, me dit il; Vous n'avés ſans „ doute pas oublié la peine que nous eumes alors „ à trouver quelqu'un qui voulut être nôtre „ Ami? Nous étions équipés en Voiageurs de „ peu d'importance; Nôtre exterieur ne pro- „ mettoit ni Argent ni Lettre de Change, quel „ profit y avoit il à nous connoître! Il faut avouer, repris je alors que nous fumes très embaraſſés, faute de connoître les moeurs & le Caractere des habitans du païs. Nous étions cependant munis de ces honnetes paſſeports, où un ami vrai ou faux recommande à la garde & aux bons ofices d'un autre ami, plûtôt pour ſe debaraſſer d'un importun, que dans le deſſein de rendre ſervice. Nous trouvames à peine qui frequenter; pendant pluſieurs jours: On nous regardoit, il eſt vrai, ou nous queſtionnoit, mais toujours très ſerieuſement; de peur qu'un ſourire n'eut parlé pour nous, & donné accés à nôtre pretendue importunité. „ Vous vous ſou- „ venés donc ſans doute, me dit il enſuite, par „ quel caprice heureux, je fis agir en nôtre fa- „ veur quelques Bourgeois de cette ville mar- „ chande? quand ennuiés l'un & l'autre du froid „ de ces Negocians, je pris bruſquement ma „ bourſe & cinq ou ſix Lettres de Change, que „ je jettai parmi eux. Quelle activité alors! „ quelle liberté des ſens, de l'eſprit, du cœur! „ quel excés de civilités à nôtre égard! combien „ de viſites, combien d'importuns? On ne nous „ parloit plus qu'avec joie, & ce tranſport cau- „ ſé par leur intereſt, dura, s'il vous en ſou- „ vient, juſques à nôtre depart.

Voila, repris je, comment l'intereſt domine

dans

dans cette ville. Mais rendons juſtice à ſes habitans, où ne domine-t'il pas?

„ Quoiqu'il en ſoit, interrompit bruſquement „ nôtre Etranger; après avoir Volagé en di- „ vers païs je revins m'etablir en Thalaſſie, je „ choiſis pour mon ſejour la ville dont nous par- „ lons; je m'y ruinai. J'avois d'etroites liaiſons „ avec un certain Alfenus, né d'une famille baſſe „ & obſcure, homme qui dés ſon enfance pa- „ rut doué de toutes les qualités neceſſaires pour „ former ce que l'on appelle un corſaire & un „ uſurier. Il avoit l'eſprit patient, ſouple, égal, „ & humble, quand il s'agiſſoit de duper quel- „ qu'un; bruſque au contraire, fier, inexorable „ & capricieux, quand il falloit ſe debaraſſer „ d'un homme dupé. Diligent à piller & tardif „ à donner au pauvre le moindre denier, on „ l'a vû ſe roidir également contre la pitié & „ l'injuſtice. Voila l'auteur de mes pertes, nos „ liaiſons m'ont ruiné, il m'a trompé & volé „ dans tous nos engagemens. Il a fait une ban- „ queroute frauduleuſe, mais il a ſû revenir ſur „ l'eau avec de grans biens, après m'avoir coulé „ tout à fait à fonds. Qu'eſt il arrivé? Dans „ toute la Thalaſſie, j'ai paſſé pour un fripon, „ parce que je n'ai rien eu à donner: Il y paſſe „ pour honnête homme, parce qu'il a de grans „ biens. Dans un ſort ſi afreux, peut être „ pourrois-je encore me conſoler, ſi je ne me „ reſſouvenois, qu'Alfenus eſt un ſcelerat & que „ j'ai toujours été honnete homme. Il a des „ enfans établis, des biens, un caroſſe & des „ Valets, moi je marche à pied, je bois de „ l'eau, je mange du pain moiſi, je couche dans „ un galetas: enfin je ſuis devant celui qui „ m'a ruiné. Voila comment je ſuis venu er-

„ rer dans cette Ile. Ne croiés pas que je ſois ici „ pour vous être à charge. La perte de mon „ bien m'a reſſerré dans les plus étroites bornes „ de l'Oeconomie. Comme l'air de la ville eſt „ contraire à mon bonheur, je m'en vais à la „ campagne, j'y veux oublier toute ma for- „ tune.

Cette digreſſion n'eſt pas inutile ici, puis qu'elle regarde la ville.

Ce que l'on apelle honêtes gens eſt un compoſé de quatre ſortes de perſonnes: de gens d'eſprit, de gens d'afaires, de Damoiſeaux, & d'une quatriéme eſpece de perſonnage, qui tient des trois autres.

L'homme d'eſprit plait dans toutes les occaſions, car où pourroit on ſe paſſer de l'homme d'eſprit? il le ſait & cela le gate. Il s'abandonne à ſa vanité, elle ne lui permet plus de ſe plaire avec toutes ſortes de gens. Il voudra paroitre ſot, parmi ceux qu'il ne croira pas dignes de jouir de ſon eſprit. Il decide & ſe fait ſuivre; il revoque & l'on revoque après lui. Comme il n'ignore pas que l'eſprit n'eſt rien ſans l'éclat, il aimera bien mieux la ville que la ſolitude. A la Ville on le montre, on le ſalue, on le menage, on lui demande ſon opinion, il lit ſes ouvrages, il dit un bon mot. Une Dame le retient pour le Caffé, une autre le fait prier pour le Thé. Il penſe de jolies choſes, pour ces deux occaſions. On eſt au cercle, on y parle, on s'ennuye, la converſation tombe, parce que l'homme d'eſprit eſt abſent, on le va chercher. Il entre; à peine a-t'il fait un pas vers l'aſſemblée, qu'on s'écrie; voilà l'homme, & l'on aplaudit. Où trouveroit il cela hors de la ville? les arbres & les chams ſont des témoins inanimés

de

de ſon eſprit délicat & fin. Il n'a point de Juge, c'eſt ce qu'il lui faut. S'il retourne à la maiſon de campagne, il aura beau parler avec art, & gronder éloquemment; la juſteſſe des penſées eſt toute inutile ici; Pierrot ſon Jardinier, & Perrette ſa ménagere n'en ont que faire. Concluons, que ſi la Ville ne peut ſe paſſer de l'homme d'eſprit, l'homme d'eſprit ne ſauroit non plus ſe paſſer de la Ville.

* Hildegarde ſur le retour n'eſperoit plus rien de l'age. Rarement à cinquante ans gagneroit on le cœur d'un jeune homme riche & bienfait. Sage Hildegarde déſcendés du Gentilhomme au Bourgeois, au Provincial, à l'artiſan, au laquais. Celle qui ne peut avoir un homme de profeſſion honête doit ſe rabatre ſur la mandille. Je vous eſtime, Hildegarde, il vous falloit un époux; je vous eſtime, dis-je, & plains Oneſime vôtre gendre, parce qu'il ne ſauroit vous ſoufrir entre les bras d'un laquais.

L'homme d'affaires eſt un animal exact, intereſſé, & inexorable. Il aime la ſocieté, parce qu'il y découvre infailliblement des choſes dont il profite au dépens des autres; auſſi a-t'il l'oreille *alerte*, il écoute avidement, ſur tout quand on lui parle de gain. Il jouë, pour ainſi dire, le rôle d'Eſpion, par ordre de ſes intérêts; il ne connoît, ni parens, ni amis. S'il les connoît, il les mépriſe, à moins qu'ils n'aident à ſa for-

* *Mad. V... R... Belle mere d'un fameux P... de R...*

fortune ; il les flate alors, il les cherit, & les tourne du côté de ſon interêt. L'homme d'affaires eſt prompt à prendre, lent à donner, genereux à partager le bien d'autrui ; poli & intriguant, offrant ſes ſervices ſans deſſein de ſervir perſonne. Je n'entre point dans le détail des diferentes profeſſions que j'enferme ſous l'idée *d'hommes d'afaires* ; je dirai ſeulement que la bourſe tient lieu de genie à un pareil homme ; qu'il y logera ſa Science, ſa Religion, ſa vertu, en un mot tout ſon merite.

A entendre les reproches que ſe font les uns aux autres les gens de diferentes profeſſions, les ſubtilités dont ils s'accuſent ; leurs detours, leurs fourberies adroites, on comprend ſans beaucoup de penetration l'origine d'une fortune ſoudaime, & combien peu on s'avance dans la vertu, quand on ſonge à s'enrichir. Ce qu'il y à de ſingulier, c'eſt que toutes ces diferentes profeſſions pretendent chacune le pas dans la Religion, & qu'on ſe faſſe un merite de n'avoir pas donné dans les défauts d'autrui. L'advocat ſeroit il ſauvé comme le Theologien ? & le Marchand en gros comme celui qui vend en détail ! un Theologien ſe vange, mais il ne s'uſe pas à la chicane, un advocat en recompenſe ne s'abandonne pas à l'uſure.

J'aime la vertu farouche de ce quinteux melancolique, il lui ſied d'être Miſanthrope, ſans la ſeverité de ſes mœurs il feroit fortune. Ainſi parle l'homme d'affaires. Le melancolique n'a garde de ſe trouver court en ſi beau chemin ; il

à la

a la repartie prête. *J'aime*, répond-il, *cet homme d'affaires, ſa politique & ſa courtoiſie me charment, il y a de l'eſprit & de l'adreſſe à tromper les autres, il reüſſit à être corſaire; quel dommage pourtant que l'interêt l'éloigne de la probité! il ſauroit mieux, ce qu'il deviendra après avoir vêcu trente ou quarante ans riche & heureux.* Diſons tout, il y a quelque choſe de grand, à ne pas s'inquieter de l'autre vie. Dans celle ci on s'établit, on ſert ſon ambition, on a des enfans, il faut les avancer. Tout cela ne ſe peut faire, ſans une grande aplication. Cette aplication demande du heroïſme; & cet heroïſme conſiſte à dévouër ſon ame, & à courir les riſques de l'éternité.

Le Damoiſeau eſt une choſe, qui reſſemble à l'homme, du moins il a une ame comme l'homme, un corps formé tout comme celui de l'homme. Voici la difference qui ſe trouve entre ces deux êtres. L'homme doit s'occuper de ce que la vie a de plus ſerieux, & le Damoiſeau de ce que la vie a de plus badin. L'homme doit être grave, le Damoiſau doit être leger; celui là doit cultiver ſon eſprit, celui ci doit orner ſon corps; par exemple; il ſongera à paroître dégagé, il aura la tête droite, les cheveux poudrés & friſés, il ne ſortira qu'après avoir mis ſon viſage bien en ordre, tel qu'il doit paroître pour plaire; ſa démarche ne ſera point genée, il aura la jambe tres belle, le pié bien tourné, il marchera avec bruit, l'on entendra qu'un Damoiſeau marche. Il aura encore une fort jolie montre, une tabatiere de nouvelle mode, & quelques autres bagatelles d'éclat. Il ſe rendra auprès des Dames, muni de turlupinades, & de quelques bons mots pillés dans les Ouvrages du tems: il feindra de l'amour, & ſoupirera dans les regles. Il aura ſon langage par-

particulier; les expreſſions en ſeront courtes, on n'y trouvera rien à retrancher, avec cela ces expreſſions ne ſignifieront rien. S'il y a quelque autre difference, entre l'homme & le Damoiſeau, c'eſt que l'un penſe, & l'autre ne penſe point. Le Damoiſeau ouvre la bouche, & ne reſte jamais court; il eſt aſſuré de trouver une ſottiſe, qui ne lui coutera point la fatigue de penſer. S'il dit quelque choſe qui vaille, c'eſt ce que l'homme d'eſprit a penſé pour lui; il en eſt l'écho. Jugés après cela, ſi le Damoiſeau peut ſe paſſer de la ville, non plus que l'homme d'eſprit & l'homme d'afaires.

La quatriéme eſpece d'*homme de ville*, tient des trois autres, & n'eſt pas malaiſée à definir. Il ne faut que prendre un peu de chacune des trois définitions que j'ai données, & vous aurés la définition de la quatriéme ſorte d'homme, qui fait la meilleure partie de la ville.

Si l'on a du penchant à douter, que la ville ſoit une bonne école, pour celui qui veut devenir honnête homme & homme poli en même tems; qu'il prenne la peine d'examiner en detail les differens caracteres de ceux qui compoſent la ville.

Voiés cet Eccleſiaſtique ſavant; qu'il exhorte bien à la vertu, qu'il parle bien, que ſes raiſons ſont fortes & ſolides! que lui faudroit il encore, pour gagner les cœurs à la probité? Sinon que l'on pût dire de lui, il n'eſt ni avare, ni flateur, ni hipocrite; il eſt honnête homme.

Voiés ce Marchand conſcientieux; il ne parle que de bonne foi dans le commerce, il ignore les détours du negoce, ou s'il les ſait, il ne s'en ſert point; c'eſt dommage qu'il ait ruiné autrefois vingt ou trente creanciers, & qu'à leur dé-

dépens il vante aujourd'hui la bonne foi. C'eſt dommage encore qu'on le connoiſſe pour un fourbe, ſes paroles inſpireroient la vertu, & l'on recevroit avec plaiſir les préceptes d'un Marchand ſur cet article. Mais à préſent il ne me perſuadera pas; c'eſt après coup.

Voiés ce genereux Publicain. Pour fonder un hopital, il vient de ſacrifier deux fois dix mille francs. Les uns diſent, c'eſt une reſtitution; les autres c'eſt une charité; Je ſuis pour ceux-ci, & dis que c'eſt charité, de preparer un logis pour ceux qu'on ruine.

Voiés ce Medecin charitable, il vole au ſecours du pauvre; c'eſt qu'il n'a plus beſoin de tuer les riches.

Faites attention à ces rechapés du jeu; leur air éfaré montre que la paſſion ne les a pas trop bien ſervi cette fois; ils roulent les yeux, ils jurent à demi-haut, la fureur eſt ſur leur viſage, ils grincent les dents, ſe mordent les levres, trepignent des pieds, & marchent en déſeſperés. Quelle leçon, pour celui qui veut être honnête homme.

Voiés cette belle au Cours, quelle fierté dans ſes regards! quel orgueil dans ſa demarche! elle a raiſon d'être hautaine, elle doit penſer qu'elle eſt vue: il eſt aſſés tems d'avoir de l'humilité, quand on s'eſt retirée dans la chambre, & que le viſage eſt en deshabillé.

Prenés garde à cette devote recueillie, elle ne voit perſonne; quelle modeſtie dans ſa démarche! vous jureriés ſans doute, qu'elle s'en va prier Dieu, tant elle paroît humble: Oh! pour cela ſa ſimplicité me plaît. Elle ne porte qu'un habit uni & fort obſcur, ſa coëfure eſt un ſimple *batant l'œil*, ſans autre ornement. Non, elle

elle s'en va prier Dieu : je ne la ſuivrai pourtant pas, de peur de me détromper.

Lyſe a rejetté fierement l'époux qu'on lui propoſoit : elle eſt jeune, voila ce qui la rend dédaigneuſe. Monſieur l'Epoux revenés dans quinze ans d'ici ; Vous aurés Lyſe, j'en ſuis garand.

Les charmes de la jeuneſſe permettent aſſés rarement aux Belles l'uſage de la raiſon. Rien alors n'eſt digne de leurs agrémens. A trente ans elles pourroient encore choiſir un époux ; mais je ne ſais quoi retient ; on cherche, on regarde, on balance, & le tems ſe paſſe. Sur le retour de l'age, le choix tombe ſur le premier venu, qui ſouvent dedaigne à ſon tour.

Herille éleve une jeune fille qu'il ſe deſtine pour femme ; il la tient dans un convent, elle y ſera juſqu'à l'age de quinze ans, En attendant, il vieillit tranquille & très ſatisfait d'oſer eſperer que dans un age decrepit, il épouſera cette fille, qu'il a élevée à ſa mode, & pour ſe mettre, dit il, à couvert de toutes les infidelités du ſexe. Avouons que la precaution eſt bonne ; Je n'y trouve qu'une choſe a redire ; c'eſt qu'Herille épouſera une fille qui ſera la femme d'un autre.

Menas s'eſt paré magnifiquement, on le regarde, & il ſe regarde auſſi. Un habit neuf & parfaitement bien fait cauſe ces regards. Cela rend Menas fier ; il ne voit perſonne, il ſe voit tout ſeul. Cet orgueil m'étonne & j'en ſuis d'autant plus ſurpris que je vois là un cheval beaucoup plus richement enharnaché que Menas, mais qui cependant ne s'enorgueillit point.

Jule eſt environné de quatre ou cinq petits Maîtres tout *débraillés* : de quoi parlent ils avec tant d'action ? Y a t'il quelque defi en campagne ?

pagne? Eſt ce une partie de plaiſir qui ſe trame là? Oh que non; Jule recite à ſes amis qu'hier au ſoir il but quatre pots de vin, pendant qu'un ſeul pot a terraſſé Tite. On ne peut exprimer la joie de Jule. Ce bel exploit devroit être mis dans l'Hiſtoire du tems, avec pour le moins autant d'emphaſe qu'une Victoire conſiderable remportée par le Pr. E. . .

Jettés les yeux ſur cette veuve jeune & jolie; qu'il lui ſied bien d'être ſans époux! il a bien fait de mourir, on n'auroit pas ſû ſans cela qu'elle étoit capable de s'afliger. Sa douleur eſt belle, ſes plaintes ſont bien rangées, elle pleure methodiquement.

Je rencontre ſur mes pas, une Demoiſelle encore paſſable; un Cavalier eſt à ſes côtés, qui lui conte des douceurs. Voilà le troiſiéme; il ſemble l'aimer, mais il quitera bien tôt la place. Le ſort de la Demoiſelle délaiſſée eſt de monter en graine.

Je trouve un autre Cavalier, dont la fonction eſt de prendre garde aux allans & aux venans. Il donne un tour malin à leurs actions, il empoiſonne leurs intentions. Voilà ſon eſprit.

Un jeune aprenti en amour ſe promeine ici avec ſa maîtreſſe, & la contraint par ſes manieres, autant qu'il ſe contraint lui-même: ils font tous deux leur Noviciat.

I'aperçois le ſinge de l'homme poli, on le voit donner par tout à gauche; il veut faire l'homme d'eſprit, & il débite un extrait de complimens, qu'il a pris dans la *civilité Françoiſe*, ou dans le *Secretaire à la mode*. Il ſe reſſentira long tems de l'éducation & de la naiſſance: Il a reçu l'une & l'autre dans les marais.

Je retrouve mon Saint à Rabat, je veux dire

l'Eccleſiaſtique. Cét homme ſe fourre par tout. On le voit ici homme du monde, il ne ſonge qu'aux afaires du tems. Je m'en allois chez lui, croiant le trouver dans ſon cabinet, & je ne penſois pas que ſes afaires ſont toûjours en ville.

Junie s'informe peu, ſi elle eſt Femme de qualité, ſi elle a un époux, & des enfans. Songe t'on à ces bagatelles, quand il faut courir le monde? Elle va & vient, voit l'Europe, congedie ſes gens, entre ſeule dans une Voiture publique. On la croit Avanturiere, on ſe trompe, c'eſt la D*** de R*** qui voiage incognito.

Les deux belles paſſions de la ville, c'eſt la joie & la triſteſſe.

Il y a de l'art & de l'adreſſe dans l'une & dans l'autre; ce n'eſt que par experience & par application, que l'on parvient enfin à les diminuer, les accroitre, les detruire, les deguiſer, les ſentir & les faire ſentir aux autres; tout cela ſelon l'exigence du cas. Voici l'afliction.

L'homme de ville a ſes raiſons pour ne pas s'abandonner à cette paſſion; il doit paſſer pour eſprit fort. Cependant ſi l'afliction eſt grande, elle le trahit, & alors j'y trouve du touchant & du ridicule. Le touchant c'eſt de voir un homme, qui veut ſurmonter la douleur, mais que la douleur ſurmonte. A force d'exagerer ſon afliction, il perd tout à coup les moiens de s'en tirer. Son eſprit l'abandonne donc pour un peu de tems; délaiſſé à ſa foibleſſe, l'afligé ne voit plus rien à eſperer. Il ſemble qu'il n'en reviendra jamais. Voici le ridicule. A voir cet homme s'arrachant aujourd'hui les cheveux & ſe déſolant, qui eut dit, qu'il ſeroit conſolé demain? Il lui faloit vingt & quatre heures pour rappeller ſon eſprit, & ſurmonter l'afliction. Il a trouvé

les

les moiens de s'en tirer, il eſt fort enfin & l'eſperance eſt de retour. Tel eſt le manege de l'affliction. Que chacun ſe conſulte ſoi-même là deſſus. Je ne parle que de l'affliction qui laiſſe la vie ſauve ; pour celle qui tuë, c'eſt autre choſe; encore faudroit-il voir par quels motifs elle tuë.

Voici l'affliction d'une femme de ville. Cette femme paroiſſoit aimer ſon mari fort tendrement; il étoit le ſoutien de la maiſon, ſon induſtrie fourniſſoit aux beſoins du ménage & aux plaiſirs de la Dame. Ainſi elle dépenſoit pour le moins autant d'argent, que le mari en gagnoit. Les beſoins d'une femme vont toûjours auſſi loin que ceux du ménage. La femme alloit ſon train ſans inquietude, pendant que le mari trottoit pour gagner. Elle avoit raiſon d'aimer le mari; quelle femme n'aimeroit pas un mari commode?

Tout a coup le mari tombe malade; après avoir trainé quelque tems, l'Epoux meurt Hectique.

Imaginés vous l'affliction de la Dame durant la maladie de l'Epoux ; elle eſt inconſolable, perd la raiſon, ſe bat, s'arrache les cheveux. Elle n'avoit pas tout le tort; le mari ne gagnoit rien.

A la voir ſe déſeſperer, ne diroit-on pas, qu'elle ſe croioit la cauſe de la mort prochaine de ſon Epoux? quelle folie! Mais peut être que je me trompe, qui ſait ſi les dépenſes de la femme, ne conduiſoient pas l'Epoux au tombeau?

Quoi qu'il en ſoit l'affliction de la Dame dure autant que la maladie de l'Epoux. Le mal augmente, & la triſteſſe de même. Les Amies de la Dame lui rendent viſite, ſe troublent., fre-

miſſent, & pleurent enfin. La douleur ſe communique, & ſaiſit avec violence, quelle funeſte contagion!

Le Malade cependant aproche de la mort, le voila à l'agonie, il expire; la douleur devoit expirer auſſi. Point du tout, elle n'en devient que plus forte. On n'entend que pleurs & gemiſſemens. Les voix des Dames amies de la nouvelle Veuve, font retentir la maiſon, & forment un concert d'afliction tout à fait touchant.

Enfin on enterre le mari; nouveaux tranſports! la Veuve voudroit partir avec lui; elle ne peut ſe reſoudre à laiſſer déloger ſeul ce cher Epoux. On tâche de la perſuader, on ne gagne rien, on fait une eſpece de violence, l'afligée ſe rend à la force. Le Mari décampe; l'objet oté, l'afliction doit ſe retirer. La Veuve penſe donc tres ſerieuſement à la bannir: Mais la bienſeance ne permet pas de la chaſſer bruſquement. Un autre objet frape la Dame, c'eſt un homme; elle ſonge à le faire ſon époux. La triſteſſe cede la place à la joye: la Dame ſe remarie. Au bout d'un mois plus de trace d'afliction. Paſſons à la joie.

Quand la joie s'évapore trop, c'eſt une paſſion, qui tient beaucoup de la folie. L'homme de ville eſt donc obligé de la contraindre.

Un homme fort à ſon aiſe, mais pourtant de bon appetit & très-diſpoſé à recevoir de nouveaux biens, aprend, pour ainſi dire, bruſquement & ſans s'y attendre la mort de ſon oncle. Le voila riche de trente mille francs de plus. Quel ſujet de joie! On vient le feliciter, ſa joie paroît tranquille; il a fixé ſon eſprit à un certain point de moderation; il n'en branlera pas ſans doute.

D'a-

D'abord il afecte de répondre ſerieuſement aux complimens de ſes amis & de l'air d'un homme plus qu'à demi touché.

La joie ne s'étoit point émuë, quand on vint annoncer à l'heritier la mort du riche parent; au contraire il parut s'abandonner à l'afliction & aux regrets. C'étoit un ſi aimable oncle, le jeune heritier a perdu tout ſon bonheur en perdant ce vieux bon homme.

On vient donc mal à propos troubler ſa douleur, en le felicitant ſur le nouveau bien. Ah! Monſieur, répond il, plaignés mon ſort, je perds ***... il ne peut achever, les ſanglots étoufent ſa voix.

Il ſe remet un quart d'heure après, s'eſſuie le yeux d'une Mouchoir & l'ôtant enfin, je perds, continue t'il le meilleur de mes parens. Ah! Monſieur, reprend un ami bruſque, & qui ſe pique de ſincerité, conſolés vous, il eſt vrai que vous perdés beaucoup, mais vous gagnés beaucoup auſſi. Un grand ſujet de joie doit chaſſer une grande afliction. Non répond l'afligé, d'un air plein de diſſimulation, je perds incomparablement plus que je ne gagne. Quel que ſoit le bien il ne peut dédommager de la perte que je fais d'un ſi honnête homme.

Peu à peu nôtre heritier ſe remet, & ſa tranquilité devient ſi grande, qu'on le jugeroit incapable d'avoir du bien & de l'aimer. Il ſort & rencontre des amis, qui ne le felicitent point, parce qu'ils ignorent encore le ſujet de ſa joie. Cela fait peine à l'homme en deuil; cependant par bienſeance il n'ôſe parler.

Il vondroit être felicité, afin de trouver un pretexte, pour cacher ſa joie, par une afliction apparente. Mais il a beau ſe compoſer; la joie

captive s'échape & le trahit bien tôt; à peine a-t'il prononcé trois paroles, qu'on aprend ſa bonne fortune. Il declare d'un ton d'afligé qu'il herite trente mille francs, & l'on voit que la joie parle.

Cependant on le felicite: il ne répond rien, on croit qu'il pleure; on le conſole par l'idée de trente mille francs mêlée à l'idée de la perte d'un Oncle honnête homme. Tout cela ne fait nulle impreſſion ſur un homme qui doit faire parler à la joie le langage de la douleur.

C'eſt alors que pour aider à l'eſprit de la Comedie, les viſages des felicitans ſont obligés de ſe démonter, pour prendre un ſerieux triſte & touchant, au lieu de l'air agreable & joieux.

J'aime la politique de l'homme enrichi: donner l'eſſort à ſa joie, pour trente mille francs acquis par la mort d'un oncle! Quelle baſſeſſe! Il y a bien plus de grandeur d'ame à pleurer le vieux parent. Si la joie ſemble trahir l'heritier en deuil, l'heritier ſe croit aſſés habile homme, pour la repouſſer au dedans, & pour l'obliger à ceder la place à des larmes raiſonnables.

Je ne puis m'empecher de le dire; qu'un Chinois, qu'un Mexicain faſſent un jour nos Caracteres, qu'ils s'y divertiſſent de nos manieres, qu'ils y peignent le ridicule de nos fantaiſies, qu'ils cenſurent nos paſſions. Je ne trouve là rien d'impoſſible, ni d'abſurde, ni de ſingulier. Nous leur fourniſſons aſſés dequoi dire en parlant de nous, les Barbares de l'Europe.

Quoi qu'il en ſoit, concluons que la ville doit être l'Ecole d'un honnête homme; quelque danger qu'il ſemble y avoir pour lui dans cette Ecole. C'eſt là qu'il aprendra à moderer ſes paſſions, par le ridicule qu'il apercevra dans celles

des

des autres. La cenſure & la médiſance que les gens de la ville exercent contre les vicieux, inſtruiront l'honnête homme de la neceſſité de ſon devoir. Le déguiſement & l'hypocriſie lui feront ſentir la beauté de la veritable vertu. La force de la raiſon l'écartera des défauts de la coutume, & non le déſir de ſe diſtinguer. La ſolitude eſt une mauvaiſe Ecole; nous y traînons le vice après nous. Aux chams il a ſes coudées franches, il peut nous attaquer, ſans être diſtrait de l'aſſaut, & l'ame preſque toûjours ne s'y tient compagnie à elle même, que pour aider aux éforts du vice.

Suite des fragments d'un Philoſophe Perſan.

Caractere de la H... & de ſes Habitans

SI je te diſois, ô Haly, que j'ai voiagé dans un païs infidelle, dont la conſtitution eſt abſolument ſans défaut, tu pourrois croire que mon jugement ſeroit obſcurci par la prévention. Tu aurois ſans doute raiſon, ſage homme, car rien ſous les Cieux, n'eſt exempt de la ſouillure du vice. Mon deſſein n'eſt donc pas de te décrire un païs ſans vices, mais un gouvernement ſage & juſte, autant qu'exact.

La douceur du gouvernement eſt extraordinaire dans l'Etat dont je t'envoie le caractere. Le Bourgeois maître de ſes biens, s'oblige ſoimême à paier les droits neceſſaires pour l'entretien de la Republique; ſans craindre que les taxes ſervent à l'oprimer. Ainſi le Citoien fait la force de l'Etat; & l'Etat en recompenſe protege

le plus ſimple des particuliers, comme s'ils étoient les premiers de la Republique. Cette égalité de protection eſt fondée ſur le droit qu'a chaque Citoien, comme membre de l'Etat. Ainſi l'excluſion de toute faveur maintient le Petit contre la violence du Grand, & le Grand contre la jalouſie du Petit. Le Magiſtrat ne punit, qu'alors que l'atrocité du crime le force d'être Juge. Cette punition ne conſiſte point à faire perir le criminel par la violence des tourmens, dont les noms même ſont odieux. C'eſt aſſés d'ôter au ſcelerat, la vie le plus grand des biens.

Je trouve cette maxime bien raiſonnable, & je ſuis perſuadé que les crimes, quelque horribles qu'ils ſoient, ſont punis ſufiſamment par la privation de la vie. Les tirans ont inventé les cruels ſuplices. D'abord on les mit en uſage pour imprimer au Peuple un reſpect éfraiant du pouvoir ſans bornes; dans la ſuite on s'en eſt ſervi contre les crimes atroces. Quoiqu'il en ſoit, Dieu qui a commis les Juges pour punir le crime ne leur ordonne nulle part de le châtier d'une maniere qui ſoit contraire à l'humanité. Il s'eſt reſervé ce droit pour lui même, & il l'exerce de tems en tems, par les maux étranges, dont il aflige le méchant.

Dans cette heureuſe Republique, le Citoien élevé au deſſus des autres, n'oublie pourtant pas qu'il eſt Citoien; on le voit deſcendre avec plaiſir du ſiege de Magiſtrat, & ſe mêler aux plus ſimples d'entre le peuple. Alors il ne ſe regarde plus comme Chef; il exhorte, il cenſure, il inſtruit; on l'exhorte de même, on le cenſure, & il eſt inſtruit à ſon tour. Le Magiſtrat oublie ſa dignité, ſans oublier ſon devoir; le peuple re-

reſpecte la dignité, ſans flater les fautes du Magiſtrat. Tous paroiſſent également ſujets & juges; la liberté n'y nourrit point la violence, & la mutinerie: ni l'autorité l'ambition & l'orgueil. Enfin on peut dire que le Magiſtrat eſt Pere ſans être Maître, & les hommes enfans ſans être ſujets.

Voilà l'idée d'un Gouvernement très raiſonnable; cette idée n'eſt ni chimerique, ni inventée, je n'embellis rien ici. On trouve cette Republique du côté de l'Occident, au bord de la mer peu loin d'une Ile très puiſſante. J'ai honte qu'il y ait des infidelles plus ſages, dans le gouvernement civil, que les ſectateurs du ſaint Alcoran.

Je ne puis cependant te dire que les hommes du païs ſoient ſans défauts; mais je te dirai que les défauts de ces habitans procedent ſouvent de la trop grande bonté des Chefs, qui ſupportent les imperfections des membres dont le corps eſt compoſé. En éfet tous les hommes aiant de mauvais penchans, il en faudroit bien détruire, ſi les Magiſtrats prenoient la reſolution de n'avoir aucune indulgence. Quand le vice devient exceſſif, il eſt tems de le reprimer; mais tant que la vice eſt borné, on peut le ſupporter dans l'Etat, comme une infirmité incurable & cependant en laiſſer la punition à Dieu, Juge ſouverain des hommes.

Je veux donc croire que la neceſſité oblige de ſoufrir dans l'Etat, dont je te parle, mille ſectes directement oppoſées entre elles, toutes preſumant de la bonté de leur cauſe, preſque toutes viſionaires. Il faut avouer pourtant que dans cette agitation, l'homme incertain de la route qu'il doit tenir ſe refroidit, ceſſe de penſer à l'avenir douteux qui l'inquiettoit, & ne ſonge

plus qu'à ſe procurer une vie aiſée & commode. Enfin ſans ſe mettre en peine de ſuivre les ſentimens des autres, il haſarde plus d'une fois de bâtir un Syſtême convenable à ſes interêts. Au pis aller, il choiſit une Religion, & dans cette Religion une Secte, non pour en pratiquer les devoirs, mais pour être de quelque ſocieté. Il arrive encore qu'un fanatique orgueilleux, entêté, capricieux, ſouvent fourbe & plein de vues n'oſant ſe rebeller contre les Juges viſibles qu'il craint, ſe revolte contre l'Inviſible, qu'il ne craint plus, & dreſſe pour ſon uſage domeſtique un modelle de croiance, qui paſſe à la Poſterité par droit d'heritage. Voila comment les erreurs ſe multiplient très ſouvent.

On trouve entre les Sectes du Païs; une ſorte d'hommes, dont l'air benin & negligé, les manieres ſimples & naïves en apparence, ſemblent promettre non ſeulement une bonne foi à l'épreuve, mais encore une pauvreté aſſés exemplaire.

Je ne dirai rien de leur bonne foi & de leur vertu; les uns en doutent & croient ces pretendus illuminés ſuſceptibles des impreſſions du vice, pour le moins autant que des impreſſions de la Vertu.

Les autres croient avec quelque eſpece de raiſon, qu'afecter trop un air modeſte & ſage, c'eſt bien plûtôt trahir la vertu, que la défendre. Ainſi ils accuſent indirectement ces Sectaires d'hipocriſie.

Parlons ſeulement du dehors negligé, dont ils couvrent l'avidité qu'ils ont pour le gain. Ils mépriſent la mode courante; mais ils ont celle d'être propres & magnifiques à l'excès dans leur negligence.

Leurs

Leurs habits noirs ou tout au moins de couleur fort brune, & leur linge uni ſemblent aſſurer qu'ils ont renoncé au monde ; mais ils y tiennent par le même endroit, qui attache les plus adonnés au luxe ; par la vanité.

Ils n'injurient, ni n'outragent ; le ton de leur voix eſt toûjours égal : ils mettent un frein à la colere & à la vengeance ; pour mieux donner l'eſſor à l'avarice & à l'interêt.

Tels ils paſſent pour habiles Negocians ; (certainement il faut rendre juſtice à tout le monde ;) ils coupent la bourſe bien plus ſubtilement qu'un autre.

J'ai remarqué que la converſation des habitans du Païs, ne roule que ſur l'eſprit du commerce : De là vient ſans doute, qu'on parle peu de cet Avenir qui doit inquietter les hommes. On ne s'occupe donc que des ſoins de la vie préſente.

Dans cet Etat, les mouvemens du corps ſi neceſſaires, pour entretenir la liberté de l'eſprit, ne ſe font qu'autant qu'ils ſont neceſſaires pour entrenir la vivacité du commerce. En toute autre occaſion on ignore l'exercice, parce que le tems eſt très cher ; auſſi en eſt on fort menager.

Quelques uns definiroient peut être l'habitant de ce Païs, *un corps de Figure humaine, paitri de lait & de beurre, au milieu duquel une ame s'eſt enfermée, pour n'y penſer qu'à s'enrichir, & qui ne s'imagine rien au delà.* En éfet, il en eſt beaucoup dans ce païs, qui ſemblent n'avoir vie, qu'alors qu'on leur propoſe du gain. A ce mot de gain les reſſors de la machine jouënt, elle prend l'uſage des ſens, voit, entend & marche, juſques à ce que le gain ceſſe. Alors elle ſemble auſſi ceſſer d'agir.

Telles

Telles ſont ces figures, que l'on trouve dans les boutiques, collées, pour ainſi dire, ſur des ſieges, derriere un comptoir, la plume ſur l'oreille, un chapeau craſſeux ſur une tête garnie de quatre cheveux mal peignés, & courbée ſur un livre de comptes. A voir cette figure preſque immobile, ne diroit on pas qu'elle eſt ſans vie; en éfet elle ne prend vie, qu'alors que l'achepteur ſe préſente. Cette action de vie a deux tems; l'un, quand il faut montrer la marchandiſe, & l'autre quand il en faut recevoir l'argent.

Leur attachement & l'avidité avec lequelle ils parlent du negoce & de l'argent; ce reſpect qui les ſaiſit & ce ton d'admiration qu'ils prennent à la vue d'un coffre bien plein, me fit comprendre qu'il ne falloit pas s'amuſer à leur faire des queſtions ſur la morale, & ſur nos devoirs. Je m'adreſſai à l'un d'eux, homme très ſincere & ſans le trop queſtionner inutilement, je lui demandai d'abord de quelle couleur & de quel metal étoit ſa Religion. Il me prit la main, & me fit entrer dans ſon bureau : après un grand roulement d'yeux, en ſigne d'admiration, & quelques autres ſignes de reſpect & d'adoration reelle, il ouvrit ſon cofre fort, il m'inſtruiſit du ſecret de ſa Religion, & m'aprit qu'elle ne lui peſoit nullement ſur la conſcience.

Je laiſſe donc à ce Republicain l'humanité toute entiere, & je me contente de dire, que c'eſt un homme connoiſſant un Dieu, & en adorant un autre, qu'il loge avec grand ſoin chez lui, dont il eſt jaloux & qui eſt jaloux auſſi. Ce Dieu c'eſt l'argent, & c'eſt de ce Dieu que vient l'inſenſibilité du Republicain pour tout ce qui n'eſt pas gain. J'ajoute pour finir le caractere,

que

que c'eſt un homme Chrétien par coutume, ou par naiſſance, Sectaire par intereſt, libertin ſans hypocriſie; de qui l'ame eſt dans le commerce & la raiſon dans les richeſſes.

Je t'ai fait connoître que ce peuple eſt idolatre de ſa liberté; il l'aime autant que l'argent & l'un & l'autre plus que ſa vie. Je t'ai dit encore, que dans ce païs on eſt peu ſenſible, excepté pour le commerce. Auſſi meurt on bien ſouvent avec inſenſiblilité; parce qu'il ne s'agit plus de gagner du bien.

On n'entre dans le monde & l'on n'en ſort qu'en paiant; toutes les fonctions de la vie ne ſont libres qu'en paiant; & il n'eſt pas permis, ſans paier, de travailler à l'augmentation des Citoiens de la Republique. La raiſon de tout cela eſt que le Citoien ſe trouve obligé de contribuer par ſes profits, aux beſoins de l'Etat; afin que le fonds public ne s'épuiſe pas au bout de l'année.

Telle eſt la forme de cet Etat, & tel le caractere de ſes habitans; il y a des défauts & c'eſt là le mérite des choſes humaines, toûjours imparfaites aux yeux de l'Etre, qui ne voit rien de parfait que ſon eſſence. Il ſemble que Dieu, pour abaiſſer les hommes, prenne plaiſir à mêler la beauté avec la laideur, & le vice avec la vertu. Les Ouvrages de la raiſon humaine ſont tous ſujets à de grandes imperfections. Mais puis que Dieu a refuſé l'excellence aux vrais croians, à plus forte raiſon la refuſe-t'il aux infidelles. Cependant c'eſt à nous d'admirer la ſageſſe par tout où elle ſe trouve, même dans nos plus grands ennemis. La diviſion de ſentimens ne doit pas éteindre l'équité; eſtimons toûjours l'homme raiſonnable, & laiſſons à Dieu le châtiment de celui qui mépriſe la raiſon.

CHA-

CHAPITRE DOUZIÉME.

Reflexion ſur l'Erreur.

LEs ſyſtêmes les plus abſurdes ne coutent rien aux hommes, dès qu'ils peuvent ſervir pour leur interêt; & l'on ne doit pas être ſurpris que le plus grand de tous les êtres crées, ſoit capable de ſe faire illuſion à ſoi-même, juſques à croire & à vouloir perſuader par la force, des choſes dont il ne peut avoir nulle idée.

Comme rien n'eſt plus aiſé que de tromper, rien auſſi n'eſt plus aiſé, que d'être trompé. On trouve tous les jours des gens qui ſe repaiſſent de chimeres; nôtre avidité nous éblouït, nôtre vanité nous dupe, & de détours en détours nous mêine au piege que nous cherchons.

Nous ſommes tous faux & legers, nous nous trompons les uns les autres, qui d'une maniere, qui de l'autre. Les promeſſes d'un impoſteur, quelques vaines & frivoles qu'elles ſoient, nous donnent de folles eſperances; nous perſuadons à nôtre tour des ſots, & la confiance dont nous débitons nos chimeres les gagne pareillement. Ainſi s'étend peu à peu cette maladie contagieuſe, tant qu'enfin elle en trouve quelque autre, qui la diſſipe, & la reduit au particulier d'univerſelle qu'elle alloit devenir.

On arrive fort vîte, & j'oſe dire, avec précipitation à l'erreur, mais on en revient fort lentement & avec peine.

L'homme naturellement aime la verité & déteſte le menſonge; cette verité le porte tous les jours à de nouvelles découvertes, & à de nouvelles recherches. Mais l'orgueil, la jalouſie, l'a-

l'amour propre, la prévention l'empêchent de la trouver, & s'il l'a trouvée l'obligent à l'étoufer.

La prevention eſt le fléau de la raiſon humaine, on ſe dit bien, qu'un honnete homme ne doit pas ſe laiſſer prevenir, mais on ſe previent en le diſant; Tout contribue à ce fléau, parens, amis, ſectes, liaiſons; Vivés ſans ſocieté, vous vivrés ſans prévention; je me trompe, vous avés des paſſions, vous travaillerés tout ſeul à vous prevenir vous mêmes.

C'eſt quelque choſe de plaiſant que les promeſſes de la Philoſophie. Elle promet de nous degager des préjugés; c'eſt à dire, qu'elle veut travailler ſur nôtre eſprit, en ſorte qu'il devienne comme une table polie & ſuſceptible de toutes les impreſſions, ſans en avoir actuellement aucune. Que faudroit il faire pour devenir tel? Il faudroit remontant du Diſciple au Maître, les rendre tous bien unis les uns après les autres, juſques à ce que l'on rencontrât un homme ſans prejugé, de la main de qui l'on ſeroit obligé de recevoir un Syſteme ſur. Le Diſciple & le Maître ſe flattent l'un d'être dans le vrai chemin de la verité, l'autre d'y entrer bien tôt. Quoi qu'il en ſoit cette reſolution de ſe rendre Philoſophe n'a été & ne ſera jamais que le deſſein de prendre un parti.

La force, les prejugés de la Naiſſance, l'education & l'ignorance ſont preſque toûjours les fondemens de la foi humaine. On a vu des ſectes & des Religions s'établir par le premier moien. Cela eſt prouvé, il ne faut que lire l'hiſtoire. Ceux qui ſont nés ſous cette force ont commencé à croire de bonne foi, voila des prejugés de naiſſance, & d'éducation. Mille ſortes de gens ont don-

donné enſuite dans ces préjugés, ſans jamais vouloir en ſortir. Un homme ſans lettres, un autre qui a paſſé ſa vie dans la debauche, un troiſieme qui l'a paſſée à la cour, un quatrieme capable, ſi vous voulés, mais qui decrit des cercles, meſure des grandeurs, reſout un probleme, tous ces gens ſe trouvent avoir une foi ſans la connoitre, ſuivent les impreſſions de la naiſſance & par conſequent ſont peu propres à s'inſtruire. On aprend à l'age de trois ou quatre ans à reciter certaines prieres accompagnées de certains geſtes; on eſt conduit en certains endroits, où l'on s'accoutumé à voir certaines choſes pratiquées d'une certaine maniere, debitées par un certain homme. On met entre les mains d'un enfant quelques livres dont il aprend des ſections entieres & les recite enſuite comme un perroquet. Cela ſufit il pour croire? L'ignorance n'eſt pas un moien moins eficace pour engager dans l'erreur; elle eſt pareſſeuſe & opiniatre, aime le plaiſir & hait la peine. Mille gens, comme je viens de l'inſinuer, s'y engagent volontairement, ou par neceſſité.

Je reconnois encore les tenebres de la verité, quand je penſe combien de fois l'homme eſt obligé dans ſes recherches à courir vers ceux que l'on nomme Expers. Mais l'eſprit de ces Expers eſt borné, ils ſont pleins de paſſions. D'ailleurs combien s'en trouve-t'il dans chaque metier: Cinq, ſix tout au plus; ne prenés rien ici à la lettre, mettés en un plus grand nombre; qu'eſt ce que ces connoiſſeurs, contre cinq ou ſix cent mille incapables d'êtres juges? ne faut il pas que ceux ci ſe ſoumettent aveuglement aux deciſions de ceux la?

Ainſi étant tels que nous ſommes, qui nous aſſu-

assurera que nous connoissons ? la verité est assiegée de tous côtés de l'erreur. On ne peut y arriver que par celle-ci, & celle-ci nous arrête presque toûjours. Nous sommes ses captifs, sans qu'il soit possible de lui échaper.

Nous savons qu'il y a des Verités fixes & inebranlables, au milieu des incertitudes humaines ; nous savons encore que le bonheur de l'homme ne consiste qu'à connoître ces verités. Nous travaillons donc à les comprendre ; mais nos Maîtres nous arrêtent, & s'ils ne nous jettent dans le libertinage, au moins nous meinent ils bien souvent à quelque chose d'aussi dangereux. Ainsi nous passons la vie à savoir qu'il y a des verités necessaires, & à les rechercher ; Mais la mort nous surprend, avant que nous puissions bien déterminer quelles verités nous avons trouvées, après une recherche de plusieurs années.

C'est ici, dit un Docteur, & il démontre, ou plûtôt croit démontrer, tandis qu'il n'est éclairé que de sa passion. C'est là répond un autre, & il a des raisons toutes contraires, mais qui paroissent aussi fortes. L'un & l'autre nous tirent & nous importunent ; quel que nous suivions, nous ne trouverons que le Préjugé. Opposés des Raisons à ces Docteurs, il vous repliquent par des outrages ; tout homme qui ne suit pas leur hypothese est un libertin. C'est bien peu, s'ils n'attaquent sa vie, ses mœurs, même ses défauts corporels, & tous les parens qui appartiennent à un tel homme. Si ces Docteurs étoient Magistrats, il seroit puni du dernier supplice ; Cependant tout le crime du pauvre malheureux c'est d'avoir osé douter de leurs raisons, d'avoir nié quelques consequences obscures, ou faus-

ſes & après tout d'avoir travaillé à s'inſtruire.

On ne doit donc plus s'étonner, ſi la verité ſe trouvant ainſi mêlée avec le menſonge, ſoit par les prejugés de la coutume, ſoit par ceux de la Philoſophie, ſoit par ceux de la naiſſance; ſoit par la mauvaiſe humeur de nos Maîtres, ſoit par les travers dont l'eſprit de l'homme eſt plein; on ne doit disje pas être ſurpris ſi un honnête homme eſt embaraſſé à prendre parti. Après tout ſi les Docteurs trouvent mauvais que l'on doute, qu'il s'en prennent à eux mêmes. Ils trouvent preſque toûjours du plaiſir à s'embaraſſer dans des ſubtilités vuides de ſens, ils veulent y embaraſſer les autres. Apeine s'éleve t'il de tems en tems quelqu'un qui s'oſe ſouſtraire à leur tyrannie, pour rameiner ceux qui s'égaroient, en prenant des ſophiſmes captieux, pour des raiſons droites & ſans replique.

D'ou viennent les prejugés de ceux qui travaillent à connoitre la Nature? Voici leur origine, ſi je ne me trompe; ces gens là ont certains inſtrumens, certaines Maximes, qu'ils n'abandonnent pas volontiers, à moins que l'erreur n'y ſoit ſi palpable qu'ils en aient honte. Avec cela ils ont un but, qui eſt de ſavoir plus que le peuple, & de connoître la nature tout autrement que le Villageois ne la connoit. Demontrés les choſes à ces gens là; ils riront de vos demonſtrations. Eſt il permis au jeune homme d'enſeigner le Vieux? l'Homme de ville ne doit il pas être plus éclairé que le Païſan. Combien de vieux Medecins à t'on vû ſe rendre autrefois à la circulation ſenſible du ſang? Damon a toute ſa vie étudié des Phenomenes, dont Silius, ſans art, ſans ſcience, ſans ſecours de Lunetes, donne de meilleures raiſons. L'un

ne

ne voit qu'à travers des verres, l'autre ne voit que par les lumieres du bon ſens. Silius aprend par experience & dans ſon village, à connoître la nature ; Damon ne la connoît gueres que dans ſes livres. Demandés à l'un & à l'autre des choſes qui ſoient à la portée de tous les deux : vous verrés lequel répondra le mieux. Damon ne veut point démordre ; mais auſſi ſes experiences, ne ſauroient mentir : il a vû, ajoutera t'il, pour confirmer ſon experience, il a touché, & cela ſemble ſans replique. Mais le groſſier Silius, qui n'a ni verres, ni experiences, ni ſubtilité dans le raiſonnement, qui n'a ni vû, ni touché; le groſſier Silius dit bonnement, comment la choſe s'eſt paſſée de ſon tems dans ſon Village. Bien que Damon le reduiſe preſque à douter, s'il veilloit, ou dormoit alors, il veut cependant ſavoir à ſon tour, ſi Damon lui même veilloit, ou dormoit, quand il faiſoit ſes experiences. Silius rapporte enſuite ſimplement le fait, & Damon avec toute ſon étude eſt confondu.

La prevention nous fait tous les jours enviſager comme mauvaiſes les maximes de nos Voiſins. Cette même prevention établit la mauvaiſe coutume de blamer ſans reſtriction un Gouvernement vicieux, ou le Prince qui fait des fautes. La prevention encore nous fait tous les jours blamer le mal qui ſe commet ailleurs, pendant que nous le commettons chez nous ? Sous pretexte d'être le Reparateur des injuſtices, & le Reſtaurateur des libertés agoniſantes, on ſe croit plus d'une fois obligé à recevoir à bras ouverts des Scelerats, pour les aider dans des projets où la bonne foi eſt trahie. L'ennemi fait il la même, choſe chez nos Amis? nous le declarons coupable d'une injuſtice dont on

peut nous accuſer. D'ou vient cela? de la paſſion qui nous aveugle; c'eſt aſſés pour la bonté de nôtre cauſe, que ces malhonnetes gens ſoient traitres à nos enemis: on leur trouvera des panegyriſtes, on dira que les engagemens de ces fugitifs ſont les derniers éforts des cœurs gemiſſans ſous la Tyrannie.

Le raiſonnement eſt de tous les ſiecles, & de toutes les langues: il ignore la mode, mépriſe le tour de la phraſe & de l'élocution. Pour changer de païs, il ne s'affoiblit pourtant pas. Nonnus avoit fait un Livre touchant, l'expreſſion en étoit vive; il a frapé; on l'a traduit, mais ce n'étoit plus le judicieux, le fort & l'énergique Nonnus. Le raiſonnement n'y étoit pas, c'étoit le ſophiſme, qui maſqué de la Rhetorique, avoit uſurpe ſa place.

La ſuperſtition eſt la maladie d'un eſprit vuide; le ſeul bon ſens eſt capable de la guerir, parce qu'il nourrit l'eſprit. Cette maladie attaque ſur tout le peuple à cauſe de l'ignorance qui regne chez lui. Tout lui paroit grand & terrible, des que les reſſorts ne ſont pas viſibles. Alors la nature unie ne lui plait plus; pour le gouverner Il faut ſur le champ trouver deux ou trois prodiges; ſans cela il s'échape, il n'eſt plus traitable. Jamais tant de prediſeurs que dans les occaſions où la fraieur l'a ſaiſi, jamais tant de *ſacer horror*, que dans un tems où la calamité lui pend ſur la tête.

Ceux qui ont voulu ſurprendre les hommes l'ont tous eſſaié par le grand & l'extraordinaire. Ils ont d'un côté ſenti la corruption du cœur, & de l'autre la foibleſſe de l'eſprit. Ils ont preſenté la peine ou la recompenſe au premier; ils ont étourdi l'autre par le ſurnaturel, & par des projets ſpecieux. Pour l'un ils ont habillé le

Men-

Menſonge des habits de la verité, & donné ſouvent à la verité toutes les couleurs du Menſonge : pour contenter l'autre ils ont taché de rendre douteuſes & abſurdes, les choſes les plus ſacrées & les plus confirmées dans la foi.

Nous nous laiſſons tellement ſeduire par le miracle, & cela eſt ſi-tôt fait, que tous les jours on voit traiter de ſurnaturel, de merveilleux &c. des choſes dirigées par les cauſes ſecondes & qui dependent entierement des paſſions humaines. Eſt ce que l'on ne veut pas examiner ? eſt ce que l'on aime à ſe croire favoriſé par la divinité? C'eſt l'un & l'autre; & c'eſt là deſſus qu'eſt bati le fanatiſme ancien & moderne.

Ignore t'on la cauſe d'une maladie? c'eſt le doigt de Dieu qui la cauſe. Ne prevoioit on pas un efet qui devoit ſuivre le projet du plus prudent de tous les hommes ? c'eſt Dieu qui opere. Quelque choſe eſt obſcure & impenetrable ? elle eſt divine. Celui qui veut la penetrer s'égare-t'il ? c'eſt Dieu qui l'ordonne. Je ſais qu'à prendre les choſes dans la ſimplicité de la Religion, c'eſt la Providence qui agit & ſe manifeſte en tout Je ne blame pas cette ſoumiſſion à la Providence, mais je blame ceux qui par ces manieres de parler, interdiſent la raiſon par tout où elle paroit contraire à leurs interets ; & je plains le peuple qui dans ſa foibleſſe perd l'uſage des ſens & devient pierre, pour ainſi dire, dès qu'il a jetté les yeux ſur un merveilleux faux & abſurde.

Cependant on crie contre la ſuperſtition, les plus vulgaires la deteſtent & la mepriſent de bouche; on craint de paroitre foible en donnant dans les predictions des foibles. Avec tout cela on cherche les predictions, on eſt ravi d'avoir crû les rencontrer dans certains ouvrages peu dignes

de la ſageſſe Chretienne. En verité, il faut reconnoitre de bonne foi, qu'un * Ancien a bien rencontré, quand il a dit, que l'eſprit de la ſuperſtition s'eſt repandu ſur les peuples, & qu'il ſaiſit tous les hommes par leur foible.

Si la ſuperſtition eſt la maladie des eſprits foibles, on peut aſſurer auſſi qu'elle eſt la maladie d'un cœur mal fait. L'experience, même de nos jours juſtifie cette verité, que les plus Superſtitieux ſont les plus Scelerats. On a bien plûtôt fait à cacher les dereglemens du cœur par des pratiques exterieures, groſſieres & auſteres en aparence, qu'à le reformer pour toûjours par une Morale juſte & directement oppoſée aux dereglemens humains.

Le Zéle eſt un ſigne très équivoque de la verité, il faudroit prouver bien des choſes, pour montrer la ſolidité de ce que l'on appelle Zéle, qu'entend on au fond par ce mot de Zéle? prouvés que le Zéle n'eſt pas une veritable opiniatreté, diſtingués le du temperament, montres moi que c'eſt un fruit de la liberté de l'eſprit, un enfant de la paix & non de la guerre, un efet de la joie & non de la melancholie. Je me tens à ce que vous appellés Zéle.

Les Philoſophes anciens n'étant aidés que d'une Logique défectueuſe & remplie de définitions obſcures, équivoques & ambiguës ont pris très-ſouvent les mots pour les choſes, & raiſonné, où il faloit l'experience. La paſſion, l'interêt, le déſir de paroître ſages & incapables de faillir ont achevé de les aveugler. Indignes du titre de Philoſophe, & toûjours éblouïs par l'erreur, ils ont cherché d'entrer chez la verité, & ils étoient à la porte; ils la touchoient, & il ne leur étoit pas permis d'y porter les piés, les

* Ciceron. Phi-

Philoſophes modernes plus ingenieux ont ſubſtitué d'autres mots aux mots anciens, d'autres choſes aux choſes uſées. Certainement ils ont plus decouvert que les anciens; mais en quoi ont ils rendu meilleurs les eſprits & les cœurs de ce ſiecle?

Il n'y auroit pas grand mal de ſeduire, ou d'être ſeduit, ſi les ſophiſmes de ceux qui ſe diſent Philoſophes, n'étoient regardés que comme des ſubtilités de l'eſprit. Mais on regarde ces Sophiſmes comme ſolides, & l'on en tire des conſequences qui ſurprennent les foibles. Ces conſequences ſe pouſſent loin, elles n'ont pas ſeulement pour but d'éclaircir des queſtions Phyſiques ou Métaphyſiques. Elles en ont un plus conſiderable, c'eſt de contenter l'eſprit du Philoſophe, en lui ſoumettant certaines verités, qu'il a interêt d'éclaircir, ou de concevoir autrement que ne les conçoit le vulgaire.

C'eſt par des ſophiſmes que l'on nie la Divinité, ou que l'on en fait un être materiel. C'eſt par un ſophiſme très ſouvent, que le Medecin ignorant tuë ſon malade. On ne tombe dans les ſophiſmes que par les défauts du jugement; & le jugement n'eſt rendu vicieux que par l'orgueil & l'obſtination.

Souvent il en eſt des choſes & des qualités ſpirituelles, à l'égard de l'eſprit, comme des choſes & des qualités naturelles, à l'égard du corps & des ſens. Le vin & les alimens qui nous paroiſſent amers dans une certaine diſpoſition du corps, ſont d'un goût agreable dans une autre diſpoſition; les raiſonnemens & les ſyſtêmes qui nous paroiſſent vrais & ſolides, dans le tems que nôtre eſprit s'eſt trouvé diſpoſé d'une certaine maniere, par quelques objets exterieurs, nous ſemblent

faux & abſurdes, dès que ces diſpoſitions changent. On hait une perſonne, en certaine occaſion, & on l'aime dans une autre, toûjours par differens raiſonnemens, formés par nos paſſions & nos interêts. Doit-on, après cela, être ſurpris, ſi l'on s'engage dans l'erreur ?

Doit-on s'étonner encore de cet égarement ? puis que le cœur eſt ſi caché, & que l'on connoît ſi peu les motifs qui le font agir. Sans parler de tout ce qu'il y a d'inconnu dans la nature des choſes & des objets qui nous environnent, & qu'il faudroit cependant connoître, pour en raiſonner avec jugement; ſans parler de ce qu'il y a d'équivoque dans des objets tout divers; ſans parler enfin d'un nombre infini d'apparences trompeuſes; chaque Siecle, chaque Religion, chaque Etat, chaque Peuple, chaque famille, chaque homme a ſes interêts particuliers. C'eſt ces interêts qu'il faudroit connoître; & l'eſprit humain n'a ni l'habileté; ni la patience, ni le déſintereſſement, ni l'humilité neceſſaires pour cela.

Et à l'égard du cours de la Vie Civile, certainement il eſt plein d'erreurs & de ſophiſmes. Prenons pour exemple ce que l'on apelle Bien ou Mal; (nous ne touchons pas à ce qui eſt tel, par décret divin;) Ce qui paroît Bien à l'un eſt Mal ſelon l'autre; ce qui eſt en uſage dans un Etat eſt blamable dans l'Etat voiſin; juſques là qu'il y a quelque part des loix aſſes frivoles, pour punir du dernier ſuplice, ce qui eſt indifferent ailleurs, & à quoi l'on ne fait nulle attention. Ce Bien & ce Mal ne ſont tels, que par rapport aux reſolutions que certain nombre de gens ont priſes, d'appeller telle & telle choſe bien ou mal. Ceux qui ſont accoutumés

més à l'un, attaquent ceux qui défendent l'autre. Là-deſſus on ſe fâche, on ſe querelle, on s'emporte. Tant de crieries ne finiſſent point, ſans s'être noircis de tout ce qu'il y a de plus odieux, ſans s'être déclarés reciproquement, fourbes, athées, ennemis de la ſocieté, gens ſans foi, & qu'il faut exterminer par le fer & par le feu.

Un autre cauſe d'égarement & d'erreur, c'eſt la précipitation de nôtre eſprit, à diſputer d'une choſe que l'on croit entendre, & l'entêtement à ſoutenir l'opinion que l'on en a; ſans ſe douner le loiſir d'écouter ſon adverſaire, & ſans vouloir s'informer ſi ſon opinion eſt conforme à la nôtre; ce qui n'arrive que trop ſouvent. Il ſufit qu'il n'adopte pas nos termes, pour le rejetter comme un heretique: Il y en a des exemples dans les vieilles & dans les nouvelles diſputes des Chrétiens. Les hereſies ſe multiplioient, & ce n'étoit que des mots, dont il s'agiſſoit; cependant on s'aigriſſoit, on ſe perſecutoit, on ſoulevoit les puiſſances, pour exterminer l'adverſaire. Ils n'avoient peut être ni les uns, ni les autres aucune idée de la choſe en queſtion. Combien de fatras inutiles ne nous reſte-t'il pas de ces diſputes? qui font à peu près parmi nous, le même éfet qu'elles firent il y a pluſieurs ſiecles? Si l'on ſe donnoit le tems d'écouter la définition de celui que l'on combat, peut être verroit-on le tort que l'on a de ſe battre contre ſon ombre; ou du moins, ſi l'on ne combatoit pas un être chimerique, on pourroit attaquer & ſe défendre avec beaucoup de raiſon. Mais la précipitation ne nous permet plus d'écouter. C'eſt nôtre honneur déſormais, qui ſe trouve intereſſé à ſoutenir un ſentiment vrai ou faux, conçû dans des termes *ſynonimes* ou oppoſés. Ra-

rement, quand la chaleur de la diſpute eſt un peu temperée, reprend on le ſens froid, pour ſe demander l'un à l'autre, *qu'entendés vous par telle choſe?* ou pour s'inſtruire, & ſe donner la main de bonne foi.

Quelques Philoſophes ont douté des cauſes naturelles & des principes qui les prouvent. Il eſt vrai que dans bien des choſes, il y a de l'illuſion; (j'entends par illuſion, une choſe, qui paroît ce qu'elle n'eſt pas:) mais il eſt auſſi très vrai, que dans bien des choſes, il y a de la realité. Il faut donc uſer ici de très grande précaution. Si certains objets nous paroiſſent réels, & ne le ſont pas, il ſe peut bien, que d'autres ne nous paroîtront pas réels, & le ſeront. Si les ſens nous trompent, quand nous dormons, ils pourroient bien nous tromper quelque fois quand nous veillons. Auſſi nous trompent ils, c'eſt quand les organes du corps ſont mal diſpoſés &c. je ne prétens pas batir abſolument ſur ce principe, qui étant pris à la rigueur nous feroit douter des choſes les plus certaines.

Il faut uſer d'une très grande precaution, pour les choſes où les ſens n'ont point de part; comme la croiance aux évenemens, hors de nôtre tems, & de nôtre préſence: contentons nous d'avoir la foi pour l'autorité divine; aions en une fort mediocre, pour ce que nous diront les hommes: car nous devons être perſuadés, que la paſſion, l'interêt, la perverſité de leur eſprit, le plaiſir de nous tromper, & de débiter quelque choſe d'extraordinaire ſont les motifs de leurs diſcours & de leurs écrits.

Les veilles diferent des ſonges, en ce que les aparences des veilles, (parlons un moment en Pyrrhonien,) ont un ordre & une liaiſon; au lieu que dans les ſonges, point d'ordre, point d'en-

d'enchaînure, tout y eſt preſque toûjours mêlé d'abſurdités. C'eſt de là que vient la certitude que l'on attribue à ce qui paroit ſe paſſer dans les veilles, & c'eſt ce qui fait rejetter les ſonges. Je quitte le Pyrrhoniſme, & je dis qu'en veillant je ne fais rien que de réel ; & que ce que je vois faire aux autres êtres, qui coëxiſtent avec moi, (s'il eſt permis de parler ainſi, eſt réel auſſi.

Je ne doute donc ni de mon exiſtence, ni de celle de ces Etres; il faudroit être extravagant, pour en douter. Je ne doute pas non plus, que ces Etres n'agiſſent & n'aient part à toutes les revolutions qui ſe font dans le monde. Je doute ſeulement, que toutes ces revolutions ſe faſſent en tout de la maniere dont on me les décrit. Je doute de la bonne foi des hommes, & je ſoupçonne toûjours, que leur interêt les conduit. J'en ai des preuves aſſurées, dès que je regarde ce qui ſe paſſe preſque ſous mes yeux, où j'aperçois déja tant de menſonge, de preventions, de détours, & de précipitation de jugement.

Voilà à quoi nous ſommes reduits tous enſemble ; car nous nous laiſſons aller où la paſſion nous meine ; malgré l'amour de la verité qui ſemble maîtriſer les hommes, nous prenons plaiſir à nous la cacher à nous mêmes, afin de la cacher aux autres. Rien ne nous coute pour cet éfet ; il nous ſufit pour mourir contens, d'être perſuadés que nous avons ſurpris une multitude d'hommes, & qu'ainſi nous ſommes ou Chefs, ou Docteurs d'un parti, qui ne manque pas de ſe parer de nôtre nom, comme d'un titre glorieux, que nous lui laiſſons pour enſeigne de la verité.

L'In-

L'Incertitude des ſyſtêmes que les hommes établiſſent paroît par les dificultés, qu'il y a de trouver quelque choſe de bien raiſonné, de bien exact & d'aſſés étendu. Par exemple, dans la medecine, pour guerir divers malades d'une même maladie, on ſe ſert du même reméde; l'un meurt, l'autre ſe retablit. On poſe la vertu du remede; ſur ce que pluſieurs malades, ont été gueris par ce remede, ou ſur ce que peu de malades ſont morts; mais peut être que ceux, qui ſont morts, étoient d'un autre temperament, que ceux qui ont repris la ſanté. Il faudroit donc bien des choſes, dans la medecine, pour connoître les differens temperamens des hommes: & comme ce temperament dans le même homme, differe ſenſiblement, ſelon le cas où il ſe trouve, l'agitation, ou la ſaiſon, où il ſe rencontra, il s'enſuit que ce remede lui ſera quelque fois bon, & quelque fois nuiſible: ce qui eſt conforme aux experiences, & montre que l'on ne peut rien bâtir de plus aſſuré dans la medecine, que dans les autres ſciences. En éfet les ſciences ne ſont la plûpart, (au moins la medecine, la phyſique &c.) fondées que ſur les experiences, qu'il faudroit toutes réïterer differemment & en differens endroits. Sans parler de la qualités des lieux, où l'on fait ces experiences, & qu'il faudroit bien connoître pour ſavoir, s'ils ne contribuent pas à ce que l'on voit. Sans parler enfin, que ceux qui font ces experiences, ne voient très-ſouvent que par leurs préjugés; il faudroit encore ſavoir, ſi les phenomenes que l'on prétend expliquer, ſont exactement les mêmes, dans les endroits voiſins, & dans ceux qui ſont éloignés.

J'ai dit ci-deſſus, que le mauvais état du corps, con-

contribuë aux fauſſes impreſſions, que nous recevons par les ſens. En éfet pour ce qui regarde les choſes ſenſibles, nous nous égarons parce que nos organes ſont vicieux. Ces organes ſont exterieurs, ou interieurs. L'erreur vient donc quelquefois des uns, ou des autres, & quelquefois de tous les deux. Il y a des verres, qui font paroître un objet renverſé, d'autres l'accroiſſent, le diminuent, ou le multiplient. Il y a des yeux, qui voient trouble, il y a des goûts dépravés; il y a des imaginations bleſſées. On ne peut aſſurer, que ce que tout le monde appelle *vert*, ſoit la même choſe, dans l'idée de tont le monde. Tous n'ont pas le même goût, & qui me dira que la ſaveur & le ſon excitent dans l'eſprit des autres une idée ſemblable à celle que j'ai?

A l'égard de la foi que l'on a pour les Hiſtoriens anciens & modernes; c'eſt ici, où l'on ne peut dire, ſans grande préſomption, que l'on n'eſt pas la dupe de l'erreur. Il faut s'en rapporter à certains hommes, qui preſque toûjours ne parlent qu'avec crainte. Ils ſont ou ennemis ou amis; ou peu ſinceres & complaiſans, ou paſſionnés & médiſans par chagrin. Les uns ne connoiſſent point aſſés les évenemens, & la maniere dont ils ſe ſont paſſés, les tems & les lieux; les autres connoiſſent une partie de ces choſes, ſans connoître l'autre. Les uns copient, faute de pouvoir être originaux, & les autres copient ſur de faux originaux, ſuppoſés par les Princes, ou par quelques communautés. C'eſt de la poudre, qu'on jette aux yeux du peuple, afin qu'il n'apperçoive pas; les ſavans voient & n'oſent rien dire; s'ils parlent les voilà déclarés traîtres, on leur ferme la bouche par des peines, qui

les

les couvrent d'oprobre. Un évenement s'eſt paſſé il y a deux jours, le Souverain qui en reçoit la nouuelle garde la verité pour lui, & répand aux autres des menſonges ſpecieux. Tout cela ſurprend le peuple, on le berce dans l'erreur, il s'y endort. Peu à peu la verité eſt étoufée, & le menſonge à ſa place paſſe à la poſterité. Enfin, & c'eſt ce qui ſe voit dans les anciens & dans les modernes, s'il y a des Hiſtoriens qui ſemblent plus hardis; c'eſt leur temperament, qui donne un air de ſincerité à leurs reflexions, bien que ce n'en ſoit que le phantôme.

Mais il y a bien plus; l'eſprit de l'écrivain ſe perd dans les ſujets élevés & extraordinaires: Il prend plaiſir à exagerer, s'il trouve du merveilleux: plus d'une fois il l'ajoûte, s'il ne s'y en trouve pas déja. Les origines des peuples, l'établiſſement des Religions, les conquêtes des grand Capitaines, les revolutions des Etats, les tranſports des Colonies, tout cela n'eſt pas ſans miracles & prodiges. Il y a du moins, (& cela ne peut être revoqué en doute,) des embelliſſemens qui approchent le vrai du faux, & ſouvent l'y confondent ſi bien, qu'on ne peut plus les diſtinguer l'un de l'autre. Alors l'imagination de l'Hiſtorien s'échaufe; l'enthouſiaſme & le fanatiſme le gouvernent; il écrit ſes ſonges, & nous les recevons d'abord pour realités.

Ce n'eſt pas encore tout, dans ces ſortes de choſes; nous n'entendons pas aſſés les langues des anciens Ecrivains, pour diſtinguer ce qu'ils vouloient dire. De là vient que plus d'une fois on a pris pour extraordinaire, ce qui au fond n'avoit rien de ſurnaturel; on a multiplié les prodiges, faute de diſtinguer les diverſes ſignifications des termes, les occaſions où ils étoient em-

employés, & les coutumes qu'ils deſignoient.

Il ne faut pas douter que les paſſions ne contribuent extremement à la prevention de l'Hiſtorien. Qui peut lire, ſans être ému, les malheurs d'un Roi chaſſé de ſes Etats & abandonné de ſes Sujets? d'un Prince, à qui l'Empire appartenoit par droit de naiſſance, & qui perit par le poiſon d'un Tyran? Qui lira ſans indignation les deſordres d'un Prince ſans foi & ſans loi? Tout cela nous previent; la pieté ne nous laiſſe voir rien que de bon & de beau dans un malheureux, rien que de mauvais dans le perſecuteur du miſerable. Pendant que la colere & l'indignation nous tournent entierement vers le mauvais coté du Tyran, nous ne jugeons plus, nous ſuivons rapidement l'illuſion, guidés par le gênie de l'Hiſtorien, que la paſſion guidoit ſans doute.

Pluſieurs Anciens ont ſoutenu que l'Hiſtoire eſt une eſpece de Poëme; Je ne ſais s'ils ont raiſon. Il faut de l'eſprit pour être bon Poëte, il faut du jugement pour être bon Hiſtorien. La Poëſie depend de l'Imagination & l'Hiſtoire du diſcernement. L'Hiſtorien n'oſeroit s'abandonner à la fiction, & le plus habile Poëte, n'a beſoin, pour bien reuſſir que d'un fiction judicieuſe. Les grans mots de la Poëſie & ſa douce harmonie ſurprennent l'eſprit, l'Hiſtoire n'a d'autre reſſource que celle d'aprendre le vrai ou le faux.

Ce qui contribue encore à l'incertitude de l'Hiſtoire, c'eſt cette *Equivoque d'erreur* à laquelle ſe trouvent ſujets les termes dont les Hiſtoriens ſont obligés de ſe ſervir pour exprimer certaines choſes, comme *vaillant*, *prudent*, *ſage*, &c. tous conviennent de la ſignification des termes,

mes, mais il faut du diſcernement pour juger de la juſteſſe de l'aplication de ces termes. On appelle valeur ce qui n'eſt que temerité, on appelle prudence, une choſe qui n'eſt que l'effet d'un caprice, ou du haſard. Cela forme des prejugés invincible dans l'eſprit d'un peuple; & quelquefois la juſtice d'un parti, la bonne conduite d'un Miniſtere ne tiennent qu'à ſavoir ſi un grand Géneral étoit habile, ou temeraire, zelé pour la cauſe commune, ou pour ſes propres interêts.

*Quand pour faire une bonne Hiſtoire, on prendroit la precaution des Chinois; qui eſt d'avoir un bureau, où l'on jette tous les jours des billets contenant les actions journalieres des Princes, & qui ne s'ouvre pas durant ſa vie; quand, dis-je, on prendroit ces precautions, encore ne pourroit-on compoſer une Hiſtoire exactement fidelle. Celui qui jette ſon billet, ne peut il pas être prevenu, paſſionné ou mal informé, &c.? Mais on confronte, dit on, ces memoires particuliers, pour en faire une Hiſtoire judicieuſe: fort bien, malgré tout cela, l'Hiſtorien ne peut il pas errer, ſoit par ſa diſpoſition particuliere, ſoit par envie de rafiner, ou par ſon peu d'exactitude, ou par ſon incapacité à raiſonner, &c.?

Pour ce qui eſt de la foi que l'on peut avoir pour ceux qui écrivent d'autres ouvrages d'eſprit, je dirai, par exemple, que l'éloquence diminue ou groſſit les objets ſelon ſes differentes vûës. Elle n'a pas ordinairement pour but d'aprendre la ſimple verité; les figures & tous les ornemens qui l'accompagnent ſont faits pour ſurprendre les hommes. Pour la Poëſie, il faudroit la regarder comme un badinage; ſi la cadence & la gran-

* Voi le P. le Comte.

grandeur des mots qu'elle afecte, ne donnoit aux erreurs la force de la verité; & ſi elle n'opprimoit la raiſon par les paſſions dont elle remplit l'eſprit, * l'accoutumant ainſi à ſe plaire dans ſon indiſpoſition, au lieu de l'en delivrer.

On regarde comme l'effet du bon goût & du diſcernement de nôtre Siecle le ſoin que l'on prend pour parvenir à l'éloquence exterieure, & la peine qu'on ſe donne pour dire ſes raiſons avec art. Mais qui ſait ſi cela même n'eſt pas une preuve du déreglement de nos jugemens? On trouve une fadeur univerſellement repandue dans la Verité toute nue: Un homme qui n'a pour tout merite que des raiſons à donner perſuade à peine. Eſt ce la verité que l'on cherche, puis qu'on la mepriſe ſans ornemens? & que le menſonge accompagné des fleurs de la Rhetorique lui eſt preferé ſouvent?

L'éloquence eſt le moien le plus éficace pour ſeduire l'homme. Cet enchainement de mots empoulés, ces phraſes liées avec art, ces épithetes pompeuſes & prononcées avec beaucoup de grace jettent dans les mouvemens dereglés de l'admiration. C'eſt là que le heros paroit ſans vice; ſes bevues y deviennent coups d'état; ſes erreurs coups de politique; ſa conduite obſcure & douteuſe y eſt un art neceſſairement caché aux yeux du peuple. Toutes les fautes de jugement ſont regardées dans le panegyrique du heros comme le fondement du bonheur des peuples.

Les panegyriſtes reuniſſent trop de merveilles en la perſonne de leurs heros, & relevent trop de bagatelles, trop ſouvent & dans trop de cir-

* *Boët. L.* 1. *pr.* 1. Muſæ infructuoſis afectuum ſpinis uberem fructibus Rationis ſegetem necant &c.

conſtances, pour ne pas perdre de vues la verité. Voila comment ils ſe rendent ſuſpects à ceux qui veulent du raiſonnement. Ces donneurs d'encens a de grands Monarques, ces beaux eſprits qui depuis plus d'un demi ſiecle chicanent les Ceſar & les Alexandre ſur leur merite, & diſputent ſans ceſſe la gloire aux grans hommes de l'Antiquité ; Ces beaux eſprits, dis je, qui afectent cela dans les moindres occaſions, croient ils de bonne foi que l'on attribuera ces grans éloges à leur deſintereſſement ? Ne dira-t'on pas voiant ces afectations, voila l'efet de la recompenſe ?

Les harangues & les poemes rempliſſent ſans contredit nos eſprits de paſſions, & nous portent aux faux jugemens. On s'eſt toûjours ſervi fort utilement des premieres pour faire agir la multitude. Auſſi eſt on dans certains païs fort en garde contre les Eccleſiaſtiques, à cauſe des moiens puiſſans que leur fourniſſent les figures de la Rhetorique accompagnées de certains geſtes, pour remuer du haut des chaires les paſſions humaines. Or cette perſuaſion, deſtituée qu'elle eſt de jugement, qu'eſt ce autre choſe que le fanatiſme ? comment appeller autrement les fougueux emportemens d'une multitude, après une harangue prononcée avec Vehemence ? Comment appeller encore le ſaiſiſſement de l'habile, quand touché des grands mots de l'Orateur, il declare à demi étourdi, qu'il eſt éfraié. C'eſt, alors que tout eſt peuple, quand on voit les uns & les autres mettre bas tout diſcernement aux aproches de quelques phraſes Majeſtueuſes, prononcées d'un-ton emphatique. L'ignorant ne les entend pas, mais il les aprend par cœur ; l'habile pour les expliquer y joint ſes ſonges plus obſcurs encore.

A l'egard de la Poëſie, peu de gens revoquent en doute, qu'une même choſe ne faſſe le Poëte & le Fanatique. Pour être Poëte, il faut dit on être un peu fol; la Poeſie & le fannatiſme afectent un language extraordinaire. L'imagination eſt extreme dans l'une & dans l'autre; le Poëte & le Fanatique ſont capricieux, pleins de ſaillies, qui ne ſont que l'éfet d'un temperament dereglé; l'humeur domine dans l'un & dans l'autre; & l'un & l'autre ſouvent s'entendent très peu dans leurs conceptions.

Les Poëtes étoient les Prophetes des Anciens, ou plûtôt les Prophetes prophetiſoient en vers; c'eſt à dire que pour gagner le peuple, ils ſe ſervoient d'un ſtyle peu à la portée du peuple & très capable de le ſurprendre. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût lire la Poëſie, ſans que l'eſprit s'emportât, pour ainſi dire, & que l'on ſe donnât toûjours la peine d'examiner en proſe, ce que les Poëtes debitent de trop élevé dans leurs vers.

Enfin pour preuve du mal que peuvent faire l'Eloquence & la Poëſie; Voiés l'air de faux & de fanatiſme qui ſe trouve repandu dans les ouvrages de ceux qui ont trop exercé la Poëſie & l'Eloquence. Voiés par exemple divers endroits de Florus & de Quinte-curce. Auteurs qui s'égarent aſſés ſouvent dans l'hyperbole, & qui tombent dans ce que l'on appelle *cacozéle*.

Concluons que l'homme eſt environné de l'erreur, & qu'il n'en eſt environné que par ſa faute, parce qu'il ne veut pas ſe ſervir des lumieres qu'il a reçûes de l'Etre ſupreme. La Raiſon ne ſert pas ordinairement à l'inſtruire, il aime bien mieux, l'emploier à ſe tromper.

Ainſi dans ce monde, nos connoiſſances ſe reduiſent à certaines verités generales, qui ſont de deux ſortes; les unes, qu'il n'eſt pas permis de nier, parce qu'elles ſont revelées par le Pere de la verité; les autres que nous devons croire, parce que tous les Ecrivains s'accordent à les ſoutenir, ou parce qu'elles tombent ſous nos ſens &c. Ce n'eſt qu'à l'égard de ces deux ſortes de verités que l'homme peut dire qu'il ſait; & c'eſt à lui à s'examiner là-deſſus ſoi-même.

Suite des Fragments du Philoſophe Perſan.

Des Prejugez.

QUand je partis de nôtre commune patrie, je te communiquai mon deſſein, de voiager chez les infidelles, dans la penſée, que je pourrois écarter de mon eſprit, les préjugés, qui comme autant de brouillards obſcurciſſent nôtre jugement, & lui dérobent la verité. J'étois perſuadé, qu'il faut aprendre à connoître, pour devenir honnête homme; & que pour connoître, il faut pratiquer divers peuples, & divers partis: car il ne ſufit pas de s'inſtruire de toutes ces choſes par l'étude. Tout prevenu, que je ſuis, dés mon enfance, pour la ſaintete de ma Religion; je voulois en éprouver mieux la verité, par la refutation que les Nazariens pouvoient en faire. J'eſperois auſſi que leurs mœurs comparées aux nôtres, me répondroient de la fauſſeté de leur croiance & de la verité de la mienne.

Tu me répondis alors ſelon ta ſageſſe ordinaire; qu'il n'eſt pas permis à l'homme de vivre ſans

ſans prejugé : que je pourrois bien me défaire des anciennes preventions inſpirées par l'éducation & la coutume, mais que je ne manquerois pas de gliſſer imperceptiblement dans d'autres préventions auſſi fortes que les premieres. Cependant tu ne laiſſas pas de louer le deſſein que j'eus alors, de chercher les lumieres de la ſageſſe, pour découvrir la verité; mais tu m'effraias, en me ſoutenant que les hommes n'étoient pas capables de jamais la découvrir toute entiere; que tout au plus on ne pouvoit la voir que de loin, & à travers les nuages de l'erreur. Tels étant les intérêts des autres hommes, & ſouvent même les nôtres; de nous tromper adroitément, dans la recherche de la verité, ou de nous éblouir par l'erreur, quand nous croïons tenir la ſageſſe. Tu me ſoutins encore, que la pratique n'étoit bien ſouvent guere plus éficace que la ſpeculation; à cauſe des paſſions dont les hommes ſont aveuglés & qui les égarent. A l'égard de la Religion, tu me repondis, ce que j'ai éprouvé enſuite moi-même dans mes voiages. „ Qu'il y a ſouvent & preſque toûjours une „ grande difference entre l'eſprit de la Religion, „ l'eſprit de ceux qui la ſuivent. Si la Religion „ eſt ſainte & droite, ceux qui s'en diſent les „ ſectateurs tombent dans le déreglement, par„ ce qu'ils n'ont ni la force ni le courage d'é„ prouver une vertu trop rigide; ſi la Religion „ eſt fauſſe, elle a beſoin de s'aider de cette mê„ me vertu, pour entretenir ſes devots dans „ l'erreur. Voilà pourquoi l'on a vû la plupart „ des Anciens Legiſlateurs, feindre la vertu & „ la probité, pour mieux abuſer de la credulité des Peuples. Mais comme une veritable „ vertu ne peut compatir, avec le projet de

„ tromper les hommes; ces Legiſlateurs ne pou-
„ voient établir la vertu pour baſe de leurs Re-
„ ligions. Ils n'avoient deſſein que de faire re-
„ cevoir leur doctrine, & pour cet éfet il leur
„ ſufiſoit d'afecter d'être gens de bien. S'ils
„ gliſſoient de tems en tems des exhortations
„ à la Vertu, c'étoit ſeulement pour mieux fa-
„ ſciner les yeux. Au contraire, la veritable
„ Religion étant fondée ſur la vertu, ceux qui
„ s'en diſent les Sectateurs, croient qu'il ſufit
„ d'y ajoûter foi; & du reſte travaillent pendant
„ leur vie, à ſervir leurs paſſions, tout glorieux
„ de l'eſperance qu'ils ont de mourir fideles,
„ après avoir vécu dans le parti de la verité.
„ Ainſi ce raiſonnement-ci ne paroit pas tout à fait
„ juſte; ces Docteurs ſont vertueux, donc leur
„ Religion eſt vraie, ces autres ſont déréglés,
„ donc leur Religion eſt fauſſe. *

L'experience que j'ai acquiſe par l'uſage du monde, & par la meditation, m'a convaincu de la ſolidité de tes raiſonnemens. J'ai éprouvé, qu'il eſt en effet impoſſible, que l'homme animé par les paſſions puiſſe bien connoître la verité; & qu'il faut abſolument, que celui qui veut s'éclairer les écarte. J'ajoûte, que dans la Religion, il doit ſecouer le joug du timide reſpect qu'il a pour les Chefs de ſon parti; ſans quoi il ſera toûjours le plus ignorant & le plus malheureux de tous les Etres. Cette conduite eſt néceſſaire, par tout où il s'agit de connoître la verité; la deference eſt toûjours très-dangereuſe; les Philoſophes anciens qui ſouſcrivoient aux opinions de leur Maître, parce que leur Maître avoit parlé, ne meritoient nullement le nom de ſage; quand même il eut été vrai que leur maî-

* Voi. penſ. ſur les Cometes part. 2. §. 181.

maître auroit effectivement prononcé les plus importans & les plus vrais de tous les Oracles.

Je conviens auſſi avec toi, qu'une vertu apparente n'eſt pas plus la marque de la verité, que des mœurs corrompues & dereglées ſont les ſignes du menſonge. Si l'on pouvoit decider toûjours par l'un ou par l'autre de ces deux caracteres, certainement nous tomberions dans des abſurdités bien grandes; car les hommes ſe contrefont volontiers, pour faire admirer, & adorer enſuite leurs opinions. Ces mêmes hommes, comme tu le dis, ſe dereglent auſſi volontiers, quand ils ſe perſuadent, que du reſte ils ſont diſciples de la verité. Alors ils ſe retranchent ſur là difficulté qu'il y a de pratiquer des devoir au deſſus des forces humaines: en même tems qu'ils s'obſtinent à ſoutenir, qu'ils ſont les zelés defenſeurs de ces devoirs. Ainſi ce n'eſt pas là un Paradoxe.

A l'égard de ce que j'ai avancé qu'il ne faut pas s'en rapporter aveuglement aux Chefs & aux Docteurs de la Religion; il n'eſt que trop vrai, qu'ils rempliſſent de préjugés ceux qui ont la foibleſſe de les écouter ſans replique. C'eſt par cette conduite qu'ils accroiſſent leur pouvoir, & c'eſt ainſi que chez pluſieurs ils ſont devenus tyrans. On peut remarquer encore, que dans toutes les Religions, les Docteurs ont cherché à ſe faire des creatures, qu'ils aſſujettiſſoient enſuite aux ſcrupules de la ſuperſtition. Ils inventoient des prodiges, ils multiplioient les miracles, ils en faiſoient des deſcriptions extraordinaires, & ne manquoient pas d'y mêler des expreſſions vuides de ſens: mais qui ſervoient à jetter, dans l'admiration & le préjugé les devots timides. Ces devots devenant eux

mêmes terribles & dangereux, ou couroit bien du riſque à vouloir les deſabuſer de ces fables. Ainſi les habiles n'oſoient ouvrir la bouche & ſe plaindre ou refuter. L'erreur cependant ſe fortifioit, & les Souverains ſe déclarant enfin pour elle, parce que tel étoit leur intérêt, il n'étoit plus permis de la réfuter, ſans devenir criminel d'Etat.

Les Prêtres & les Docteurs des Paiens, livroient les Peuples à l'erreur, par des Oracles ſuppoſés, par des perſonnes Fanatiques, par des poſſedés que le Peuple prenoit toûjours pour des Illuminés. Quelques uns entre les Legiſlateurs anciens avoient des femmes à leur devotion, qui aidées d'un exterieur trompeur, & ſe jettant dans des exſtaſes, ſurprenoient la multitude. Ce que la folie dictoit à ces Propheteſſes, on le prenoit pour des preceptes ſacrés, & l'on gardoit ces preceptes avec ſoin. Tu ſais ô ſage Haly, que ce Sexe tout à fait propre à tromper le nôtre, par ſa grande ſubtilité, eſt auſſi plus capable de jouer le rôle de la ſuperſtition. Comme la femme à l'eſprit plus foible que l'homme, elle donne auſſi plus aiſement dans les viſions: mais elle ſent ſa foibleſſe, & ſurmonte l'homme par ſes ruſes. Les Nazariens & les autres Infidelles ont été ſouvent la dupe de cette conduite, tu n'ignores pas que nous ne ſommes nullement exempts de l'Entouſiaſme des faux zelés. Nos Docteurs parlent ſouvent pour leurs intérêts, ou pour celui de nos Souverains. La même choſe s'eſt pratiquée, & ſe pratiquera toûjours, tant qu'il y aura des hommes.

La Religion du Meſſie eſt devenue par là même chez les Nazariens une Religion de politique. On voit très ſouvent les Chefs y diminuer

nuer ou augmenter les erreurs, ſelon que leur ambition le demande. Ils ont des Docteurs à leur diſpoſition, qui tordent la Morale Euangelique; ſuivre les principes de cette Morale corrompue, s'appelle en plus d'un endroit de l'Europe être bon Chrétien. Je crois, je t'aſſure, que les Princes & les Maîtres de ce qu'ils appellent Egliſe, ont entre eux un accord ſecret & reciproque, pour defendre avec ſoin l'erreur, en faveur de leurs communs interêts, & pour aider à l'avancement de la Superſtition, afin que les Docteurs s'en nourriſſent. Et c'eſt là par exemple le fruit de cette fable ingenieuſe connue ſous le nom de *purgatoire*; fable d'autant plus eſtimable, qu'elle nourrît depuis pluſieurs ſiecles une multitude innombrable de pieux & de zéles faineans. Ces pieux faineans n'ont pas été ingrats aux Princes. Ils ont lancé des *Anathemes* pour eux; Ils ont expoſé leur vie, detourné les ſujets de l'obeïſſance, irrité des peuples; tout cela pour l'amour de leurs bienfaiteurs. Dans leur ſainte oiſiveté ils ont creuſé les foſſes, les Jardins & les maſures, non pour chercher l'or & l'argent, fruits mepriſables & deſtinés à rejouïr les avares; mais pour deterrer d'autres fruits, inconnus auparavant. Ces fruits, que l'on appelle *Reliques*, ont produit une infinité de merveilles, redreſſé les boiteux, & fait parler les muets; ces fruits, ſans diminuer pourtant, ont apaiſé l'avide Superſtition d'une infinité de peuples. Enfin dans les ſectes du Chriſtianiſme il y a plus ou moins d'erreur, ſelon qu'il y a plus ou moins de liberté & d'hypocriſie. Mais toutes ont le malheur de nourrir un grand nombre de ſcelerats, devant qui la veritable vertu rampe miſerablement.

Voila comment une Religion, dont pourtant l'eſſence ſera la verité, peut devenir le premier reſſort de la politique humaine. La ſuperſtition, les ceremonies, & la tyrannie des maîtres ſont des parties de ce reſſort. C'eſt par là qu'ils captivent les foibles, qui ſe croient cependant de veritables devots, parce qu'ils défendent avec chaleur, ce que les maîtres les ont empêché de connoître, & ce que peut être les maîtres n'ont eux mêmes jamais bien connu.

L'Eſprit de la Religion eſt encore dans la pluſpart des hommes, un eſprit de crainte & d'interêt: par exemple l'idée des felicités après cette vie tente les uns, l'idée des tourmens de l'enfer éfraie les autres. Sans ces deux conditions, on auroit peine peut être à ſe ſoumettre à un ſyſteme de culte qui auroit pour objet l'Amour d'un Dieu infini, le ſoin d'un Prochain auſſi grand que le ſoin qu'on prend pour ſoi même, & le reſſerrement de l'Amour propre, tout mal endurant qu'il eſt, dans ſes plus étroites bornes. Une femme exprimoit aſſés bien, quoique d'une maniere burleſque, ce que je dis là. Elle portoit d'une main de l'eau, de l'autre du feu. Quelqu'un la trouvant en cet état, lui demandoit ce qu'elle pretendoit faire de deux élemens ſi oppoſés; de l'un, dit elle, je veux éteindre les flammes de l'enfer, & de l'autre bruler le paradis, afin que les hommes ne ſervent plus Dieu par interêt.

A l'eſprit de crainte & d'interêt ſe joint encore celui de l'honneur, grand Mobile chez tous les hommes, & même chez les Athées. Ce deſir d'honneur produit la veneration de nos ſemblables, que nous regardons comme capables de juger de nôtre vertu & de comdamner

nos

nos vices. On ne prendroit pas tant de peine devant des * Marionettes, parce qu'elles n'auroient aucune idée d'eſtime pour nôtre vertu.

L'entêtement où l'on eſt, pour des opinions peu importantes & conçues legerement detourne auſſi de la connoiſſance de la verité. Tu ſais combien de fois les Docteurs ont fait le capital de la Religion, de ces opinions frivoles; Si l'on reſiſte, ils ne manquent jamais de menacer des plus cruelles peines, de la part de Dieu, ceux qui refuſent de ſe ranger de leur parti. Combien de ſectes ne comptons nous pas, parmi les Diſciples du très ſaint Alcoran. Cela ne te paroit pas extraordinaire, car tu ſais, qu'il en eſt de même dans les autres Religions. Cependant les préjugés que l'on prend dans tous ces differens partis, éloignent de la verité, & reduiſent preſque à ne ſavoir où l'on en eſt; tant la fauſſeté éblouït ſouvent, pendant que la verité ſe cache ſous le voile de mille opinions plauſibles.

Mais de plus, il eſt remarquable encore, que ceux qui ont pris parti dans une diſpute, quittent aiſement l'eſſentiel de la queſtion, pour en venir aux invectives. Cette maniere d'agir contribue extrêmement à agmenter les prejugez. Si la cauſe eſt bonne, la voila preſque mépriſée; qui ſe perſuadera que la verité ſoit dans le parti des injures? D'ailleurs, on n'aime pas à écouter des gens qui ne parlent que par paſſion, & l'on juge toûjours par l'emportement des Docteurs, ſans penetrer plus avant. Si la cauſe eſt mauvaiſe, il ne faut pas douter qu'elle ne devienne pire par cette conduite. Quoi qu'il en ſoit, il eſt remarquable que chez les Chrétiens, peu-

* Voiés ſur tout ceci penſ. ſur les Cometes part. 2. §. 179. & l'Art de penſer.

peuples prevenus de leur ſageſſe, & qui ne parlent que des regles du bon raiſonnement, on n'ait pas mieux pris garde, que les diffames & les outrages ſemés dans des écrits violens, ſont plus propres à trahir la verité; (s'il eſt vrai que les Chrétiens aiant aſſés de bonne foi pour la chercher,) qu'à détruire l'erreur & l'illuſion.

Pour bien connoître ſi l'on à la verité de ſon côté, il faudroit examiner ſon parti, avec un courage, qui tint de la defiance. Il faudroit recevoir un ſentiment, comme le preſent d'un ennemi dangereux, qui cherche à jouër un mauvais tour, & qui tout au moins veut ſe divertir à nos dépens, s'il ne peut nous détruire. Alors tournant & retournant le ſentiment de tous les côtés, on ſauroit bien quel il eſt, & pourquoi on l'a reçu; parce que la crainte d'être trompé nous auroit obligé à le conſiderer bien ſerieuſement.

Combien de fauſſetés ne découvriroit-on pas, ſi l'on agiſſoit ainſi? Je ſuis aſſuré, qu'une infinité de verités reconnues pour verités par bien des gens, paſſeroient tout à coup au rang des illuſions; & la plûpart de nos maîtres degradez, ſe trouveroient des impoſteurs dangereux, qui feignoient de vouloir nous éclairer, mais qui en effet prenoient plaiſir à nous aveugler: Qui n'avoient eux-mêmes pour guides que l'ambition, la vaine gloire, la préſomption & le caprice, non la ſageſſe, l'inſpiration & l'amour de la verité: qui batiſſoient des ſyſtemes pompeux, capables d'inſpirer la crainte aux foibles, & de jetter les Peuples dans une ſoumiſſion aveugle, laquelle eſt bien plûtôt la marque d'un eſprit rempant ſous la tyrannie de l'opinion, que d'un honnête homme marchant ſous les enſeignes de la verité.

Com-

Comme il faut attribuer aux préjugez les differens partis que les hommes prennent dans le monde, auſſi ne ſauroit on aſſurer avec raiſon, que l'on puiſſe aller fort loin dans la verité. Hors certains degrés de connoiſſances que l'on ne peut conteſter aux hommes, on ne manque pas de ſe perdre. Cela eſt inévitable, puis que les paſſions ſont les maîtreſſes de l'eſprit de l'homme; mais je ne puis m'empecher de le redire : ce qui me paroit deplorable, c'eſt de voir l'homme enteté pour l'erreur, juſques à lui devouer ſa vie, devenir le martir de l'erreur qui l'a ſurpris, & qui s'eſt intruſe chez lui ſous le maſque de la verité.

Conſiderons les diverſes aſſemblées des hommes, dans ces jours deſtinez ſolennellement à ſervir Dieu ſuivant l'éducation qu'ils ont reçue, plûtôt que ſuivant les lumieres de leur conſcience. Si nous examinons bien alors ce qui ſe paſſe effectivement, nous verrons que ce ne ſont pas des hommes faiſant uſage de leur raiſon, & ſachant pourquoi ils pratiquent ce culte. Nous découvrirons que ce ſont des Marionnettes remuées & agitées diverſément par les reſſorts de ceux qui profitent de ces mouvemens, & qui s'agrandiſſent aux dépens de la verité, dont ils parent leur conduite. Cela eſt ſi vrai, que dans ces aſſemblées on ne voit preſque toûjours, que des mouvemens qui partent, non de la raiſon, mais de la préoccupation. La crainte ſuit le reſpect, un zele inconnu qui par conſequent n'eſt pas zele, ſuccede à l'admiration. Là deſſus on s'échauffe, on prend parti, on hait, on deteſte le parti contraire, & l'on ſe croit ami de la verité.

La

La même conduite s'obſerve dans toutes les Sciences; c'eſt là la cauſe du peu de perfection de quelques unes. On s'étoit fauſſement imaginé, qu'il ne devoit pas être permis de toucher à certains points, on les avoit laiſſé là, non par mépris, mais par reſpect pour les anciens maitres. Quelques uns plus hardis ſe ſont revoltés, & ceux là s'étant rendus maitres du terrain, malgré les opoſitions des autres, ont formé une cabale; l'admiration a ſouvent fait pour eux, ce qu'elle avoit fait pour les premiers. C'eſt à dire que l'on s'eſt perſuadé que ceux-ci avoient la verité, car ſans cela, comment ſe ſeroient-ils revoltés contre des gens, maitres depuis ſi long-tems de toute la raiſon humaine?

Je finis, ô ſage Hali, par une derniere rematque ſur les préjugez. C'eſt que la plûpart des hommes aprés avoir conçû une admiration extraordinaire, pour ce qui leur paroit grand, s'imaginent fauſſement, malgré la préſomption qui les domine, qu'il eſt impoſſible d'y atteindre, & de l'examiner. Voila pourquoi ils laiſſent la choſe là ſans la penetrer; aimant mieux croire à la ſageſſe d'un autre, que preſſentir la force de leur propre eſprit; & recevoir aveuglement le miracle, le prodige, la déciſion, que de peſer le tout à la balance de la raiſon.

Un honnête homme doit aſſurement chercher la verité, où elle eſt le plus apparente. Pour ce qui regarde la Religion, il doit prendre celle qui s'éloigne davantage de l'abſurdité, & dont les preceptes ſont le plus dans le caractere de l'inſpiration; celle en un mot, dont l'eſſence eſt dans la vertu. Je ſais bien que pareille Religion aura de faux docteurs, & des

Sou-

Souverains ambitieux & trompeurs; des gens, dont les ſoins conſiſtent à precipiter dans l'erreur. Mais enfin, un homme raiſonnable pourra toûjours aſſés diſtinguer la verité, pour l'uſage de ſa vie. Cela lui ſufit, pour ſon bonheur, qu'il ſoit indifferent tant qu'il voudra dans les autres connoiſſances. Mais s'il ne prend parti dans la Religion, je tiens les bêtes plus heureuſes que lui.

RONDEAU.

L'accord de la Raiſon & de la Nature.

A la Raiſon accordés la Nature;
Sublime obſcur eſt pompeuſe impoſture.
Nobles detours, beaux penſers, mots exquis,
Savans propos ne ſont chez nous de prix,
Sila Raiſon n'y tient bonne poſture.
Qu'un Fanatique armé de mainte injure,
Vante en fureur ſes dons du ciel acquis,
Je le tiens faux, ſans l'hommage requis
A la Raiſon.
Du Naturel étoufant le murmure,
Maint raiſonneur aujourd'hui nous figure
Foi triſte & ſombre: il declame, & je ris.
Mais l'Artiſan écoutant ces vains cris
Gemit, ſoupire, opoſe l'Ecriture
A la Raiſon.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Reflexions d'un Solitaire ſur le fanatiſme des hommes.

UN homme fort retiré du Monde aiant apris que je parlois de l'erreur & des prejugés dans quelques endroits de ce livre, & que j'avois ajouté à mes Reflexions celles d'un Perſan, m'envoia pour ma ſeconde edition quelques Recherches ſur le Fanatiſme. Il me fit promettre en même tems que je ne le nommerois point, que je ne decelerois point ſon hermitage, & que je ne changerois rien à ſes penſées.

Les voici telles que je les ai reçues. Cet homme au reſte me choque un peu dans ſes raiſonnemens hardis, il nous prend tous pour des Fanatiques.

Le Fanatiſme eſt un faux zele mêlé de violence pour des opinions que nous inſpirent des gens avares, ou politiques, ou ambitieux, (ſoit qu'ils ſoient Chefs de parti, ſoit qu'ils ſoient ſujets des Chefs.) profitant adroitement de la foibleſſe de nôtre eſprit, du dereglement de notre imagination, & des qualités de nôtre temperament.

La Verité de toutes les parties de cette definition ſe juſtifie par la conduite de Mahomet, de Numa, & de pluſieurs autres Chefs de partis tant Anciens que Modernes.

Elle ſe juſtifie encore par la conduite des Pretres de toutes les Religions. Elle ſe juſtifie enfin par la matiere dont les particuliers les plus ſimples ſe gouvernent chez eux à l'égard de ceux qu'ils connoiſſent propres à étre efarouchés ou animés par des moiens ſuperſtitieux.

Pour

Pour rendre complette la definition du Fanatiſme, il faut ajouter que le dereglement du cœur eſt ſouvent de la partie.

L'Exemple le plus remarquable, qui puiſſe être produit comme Fanatiſme parfait, c'eſt celui des *Aſſaſſins* du Levant. Aloaddin leur chef s'étoit tellement emparé de l'eſprit & des organes de ſes Satellites, qu'au moindre clin d'œil, il les obligeoit à ſe precipiter, à ſe jetter à travers les épées, dans le feu, dans l'eau; à partir pour aſſaſſiner ceux qui lui deplaiſoient; bien que cependant ces malheureux fuſſent aſſurés d'y perir. Une ſocieté d'hommes habiles, ambitieux, & intereſſés a ſû de nos jours profiter de même plus d'une fois parmi les Chretiens, de la foibleſſe de quelques malheureux, qu'ils ont rendu ſcelerats & parricides par le Fanatiſme.

Le Fanatiſme ſe trouve plus ou moins dans tous les états & dans tous les hommes.

La force des préjugés ſur le peuple eſt un effet du Fanatiſme. Il croit aveuglement ce qu'on lui dit, il n'examine point ce qu'on lui commande, il marche avec fureur contre l'ennemi. Tout cela ne ſe fait pas ſans un peu de Fanatiſme.

Le Soldat à cinq ſols par jour, combat ſous les Auſpices du General; la rage lui eſt peinte ſur le viſage : il ſe jette avec fureur dans les rangs de l'ennemi. Eſt-ce les cinq ſols par jour, ou l'idée de la mort preſente, s'il ne ſe defent, qui lui ôtent le jugement? cela ne ſe fait pas ſans Fanatiſme.

L'Artiſan lit un livre de Controverſe, & parce que les raiſons y ſont vives; il les goute plein d'un zele que la bile de l'Ecrivain anime. Il n'a pas cependant la capacité neceſſaire

pour examiner ; cette lecture fermente en lui, pour ainſi dire, & devient le levain de la diſcorde & de la fureur. Ne voit-on pas du Fanatiſme dans cette maniere d'agir ?

Il faut du calme & du ſens froid pour examiner ; C'eſt cette diſpoſition d'eſprit que doivent chercher ceux qui ſe veulent inſtruire. L'inquietude & la chaleur meinent directement à la Viſion. Ici point de triſteſſe non plus ; l'eſprit n'eſt point libre s'il n'eſt joieux, & s'il ne cherche ce qui peut contribuer à le rejouir, à meſure qu'il examine. La Melancolie meine au Fanatiſme.

On voit que la diverſité & la bizarrerie des opinions ont plus lieu dans les païs où les plaiſirs ſont moins frequens, l'air plus groſſier & plus peſant, & la nourriture moins ſubtile. C'eſt là que l'eſprit etoufé preſque par les Vapeurs Melancoliques, ſe donne carriere ſur la Religion & penſe à ſa mode. Ces penſées, efet du derangement de la conſtitution du corps, forment enfin un ſyſtême. Il a ſes diſciples ce Melancolique, & d'autres Viſionnaires portent loin le nouveau Cours de Religion.

Le Menſonge a ſes martyrs & ſes défenſeurs, qu'il feint habilement d'abandonner pour la verité ; mais il la trahit en effet & reuſſit admirablement dans ſon projet, qui eſt de charmer l'homme par un beau dehors, & de le reduire à n'avoir pas la force de penetrer au dedans. Voila le Fanatiſme encore.

Il n'y a que trop de Chrétiens dont le ſeul temperament a fait des Chrétiens ; dont toute la pieté dans la Religion ne conſiſte que dans une certaine exactitude qui reſſemble à la Religion. Ils ont leurs heures de Devotion & ne penſent point

point à s'occuper d'autre choſe alors; comme ils ſeroient incapables d'être Devots aux heures deſtinées aux plaiſirs. Ils ne peuvent ſoufrir le vice, parce que leur conſtitution les en éloigne. Ils meurent ainſi, on les croit Chrétiens, eux memes l'ont crû toute leur vie. Oſerai-je decider? ils ſont Fanatiques.

La Religion eſt dans pluſieurs hommes une paſſion; Je ne ſuis pas le premier qui l'a dit; mais il eſt bon de renouveller cette penſée aux Devots de nos jours, eux que l'on voit en ſi grand nombre allier le jeune & l'auſterité à la fraude & à l'impoſture. Cette paſſion eſt fondée ſur l'orgueil, qui engage à ſoûtenir des ſentimens adoptés ſans connoiſſance, & qui fait enviſager certaines pratiques, comme des moiens efficaces & ſufiſans pour cacher toute ſorte de crimes.

Un Devot prie Dieu & ne paie point ſes dettes; pille ſon voiſin & donne la dixme aux pauvres; batit un hopital, & rnine les bonnes maiſſons; juge charitablement d'un inconnu & dechire la reputation de celui qu'il voit tous les jours. La Religion eſt chez le Devot le contrepoids de l'injuſtice.

Celui qui a une Religion & qui vit mal, deteſte celui qui n'en a point, mais qui ne ſe trouve auſſi qu'une paſſion favorite. Il n'y a pas entre eux une difference extreme. Le premier croit à ſon culte & ſuit ſon inclination, content de croire un Dieu miſericordieux par foibleſſe: l'autre pouſſe la paſſion à bout, & ne s'inquiette pas d'un chatiment qu'il ne connoit point.

Tout le monde loue & aprouve la Vertu, dans les conſiderations generalles que l'on en fait. Eſt-il queſtion d'agir, tout le monde écarte & abandonne cette même vertu, comme un

moien foible & peu efficace pour acquerir ce que l'on aime. Cette elevation que l'on remarque dans ceux qui parlent le mieux de la probité eſt ſouvent un foible garand de la droiture de leur cœur. Quand on parle de la Vertu, ou ſuit en gros les notions qu'inſpirent les loix & la Religion : On ſuit ſon interêt, ſa paſſion, ſon temperament, quand on agit.

Les Ceremonies de la Religion prouvent, qu'un certain nombre d'hommes s'eſt accordé à etablir pour marque exterieure de leur culte, certaines choſes; le Baptême, par exemple chez les Chretiens. Chez eux la Religion ſe borne ſouvent aux ceremonies, tout comme chez le More & chez le Paien. Otez l'exterieur, que laiſſerez-vous à ces Adorateurs. S'ils le defendent, qu'allegueront-ils ? la coutume, l'uſage, l'éducation, l'inſtruction de leurs peres & leur propre obſtination. La Morale, la force de la Religion, l'élevation de ſon Auteur, c'eſt à quoi ils ne s'attachent pas.

Baptiſer un enfant eſt bien plus aiſé que pratiquer les devoirs du Bapteme; auſſi l'on baptiſe tous les jours, & l'on voit à peine en trente ans des parreins prendre à cœur l'education de l'enfant baptiſé. On s'eſt donné le mot pour accomplir cette ceremonie, on ſe parle, on s'ajuſte, on preſente & l'on reçoit des Bouquets. C'eſt un Amant, c'eſt une Maitreſſe, qui vont attirer les regards de toute l'aſſemblée devote; Tout cela eſt bien plus aiſé que d'inſtruire & former un jeune Chrétien.

Liſés un Livre ſublime, dont les expreſſions ſont pompeuſes, où chaque periode ſemble promettre beaucoup; que de plus l'Auteur inſinuë dans

dans une preface, tout ce qui peut faire lire avec plaiſir le nouveau Livre; qu'avec cela le nom de l'auteur ſoit connu par d'autres ouvrages: ſi vous n'êtes en garde contre les faux Argumens; ſi tout en liſant vous dites ſeul à demi haut, & vous renverſant ſur votre chaiſe; *Il a raiſon*; *cela eſt très certain*, *cet Argument eſt ſans replique*; ſoiés perſuadé que la diſpoſition de votre eſprit eſt capable de vous rendre Fanatique.

Si dans le païs où vous êtes, vous adoptés aveuglement, & ſans examen tout ce qu'on dit pour vous porter à vous ſoumettre, ou à ne pas vous ſoumettre aux taxes; ſi vous ne ſavés pas diſtinguer entre ce qui detruit ou ſoutient votre liberté, entre ce qui fait la neceſſité de la guerre ou de la paix; ſi vous criés guerre, guerre; paix, paix, par imitation. Si votre eſprit ſeditieux vous porte à diffamer les Puiſſances, par des Anecdotes ſcandaleux, ou dans vos raiſonnemens emportés; Si dis-je vous avés ce Caractere, ſoiés aſſuré que vous êtes Fanatique.

Si la moindre traverſe eſt capable de vous jetter dans la crainte, ſi par exemple vous vous etourdiſſés, à force de regarder vers les ſuites chimeriques d'une victoire manquée; vous avés en vous un principe aſſuré de Fanatiſme; la fraieur.

Enfin le Fanatiſme detruit la Raiſon, parce que la Raiſon lui eſt contraire, rend la Religion cruelle & venimeuſe, & la Vertu fauſſe ou tout au moins equivoque; dore les chaines de l'eſclavage, & fait recevoir comme bonheur de l'Etat, ce qui doit cauſer ſa ruine. Ce Fanatiſme regle funeſte de nos actions, repand dans nôtre eſprit mille fraieurs, mille ſuppoſitions dangereuſes. Il nait ſouvent avec nous, ou du moins nous le ſuçons

avec le lait ; les peres l'inſpirent à leurs enfans, par les raiſonnemens paſſionnés qu'ils tiennent en leur préſence; & les nourrices, par des contes frivoles, mais capables de remplir l'eſprit de foibleſſe & de ſuperſtition. L'enfant grandit au milieu de ces terreurs paniques; la prevention s'imprime dans ſon eſprit; s'il reſte dans l'ignorance, le voila ſaiſi de tous côtés. C'eſt en cet état qu'il ſe trouve capable de ce courage feroce & deſeſperé, que je regarde comme l'effet d'une lacheté ſubtiliſée par une fraieur ſuperſtitieuſe. On voit en effet, que l'on a confié plus d'une fois à des gens naturellement timides, mais ſuperſtitieux, ces coups terribles qui ont tranché la vie des Souverains. * Un homme inconnu frapé d'une fureur Fanatique; lache & timide, mais inſtruit par des Maitres tres capables d'accroitre le Fanatiſme; Un tel homme, dis-je, après avoir frapé du couteau, levoit les bras & ſe demenoit, croiant que les Anges l'enleveroient à l'inſtant au ciel.

Voiés comment la crainte ſe gliſſe au milieu des armées. Les Soldats s'y entretiennent des eſprits & des lutins. S'ils reviennent victorieux de leurs ennemis, les phantomes ſont autant d'inviſibles adverſaires, qu'ils adreſſent aux vaincus. On a trouvé le col tordu à des ſentinelles enemies ; des Soldats ont été écraſés par des Diables. Mais pour eux, leurs Généraux ont des eſprit familiers, par qui ils ſont invulnerables. Surs de la victoire, on voit ces nobles champions marcher à toute bride contre un énemi qu'attaquent les puiſſances de l'air : ils avancent donc ſous l'éten-

* Ravaillac.

l'étendart d'un Capitaine que ſon genie n'abandonne pas. C'eſt là encore un Fanatiſme bien intereſſant pour les Généraux ; ils n'oteront pas ces préjugés au Soldat.

Des gens ſans aveu, ramaſſés d'entre la lie du peuple, mais honorés du pretexte de la Religion dans les païs étrangers ; de telles gens ont couru les bois, ont erré dans les plaines, pillé le païſan, deſolé la Campagne, tué le Bourgeois ; ils n'ont pas même épargné le tendre enfant. C'étoit un tas de ſeditieux l'oprobre du Chriſtianiſme, un parti ſans commiſſion, mais armé de la fureur. Ils marchoient ſous la Baniere du Libertinage & du Fanatiſme. On a beni leurs exploits chez quelques uns : dans quelques écrits publics, on a fait l'eloge de ce troupeau de bêtes feroces. On a prié Dieu pour eux dans les chaires. Mais que demandoit on à Dieu ? qu'il lui plût de faire proſperer les armes d'une *Racaille* fanatique, rebelle à ſon Souverain, detruiſant les loix & les ſuretés publiques, rendant au quadruple les injuſtices dont ils ſe plaignoient.

S'il eſt permis d'autoriſer par des prieres publiques, ou par des voies de fait les rebellions des Fanatiques, ſous pretexte qu'ils ravagent leurs compatriotes nos énemis ; ſi dis je cela eſt permis, ne s'ôte-t'on pas toute voie d'Apologie, en cas de pareil accident chez ſoi ?

Cyneas a deſerté de ſa patrie, il n'étoit rien dans l'eſprit de ſes compatriotes, ou s'il étoit quelque choſe à leur égard, c'étoit par un revenu de trente mille livres. Il paſſe chez les Thalaſſiens, & de là dans l'Ile d'Albion, on le revere, ou l'eſtime, il a l'oreille des Grans, on le trouve au parc avec Laghesius. C'eſt dans peu que Cyneas doit par des moiens inouïs de-

truire l'Hercule Gaulois. Ainſi paſſe Cyneas du caractere de fat & d'évaporé, au caracte- d'homme d'Etat & neceſſaire à la Ligue. On exalte ſes maximes & ſes inſtructions, les adulateurs ſont pour lui. Tout à coup l'homme d'état diſparoit, le fat reprend ſa place, & bien-tôt après le traitre. Il eſt ſoupçonné, on l'accuſe, il perd la raiſon, ſe depite, s'emporte, menace, veut aſſaſſiner: C'eſt un Juge qu'il attaque; Cyneas perit & n'emporte avec lui que la gloire d'avoir perdu la raiſon.

Je finis par cette Reflexion; c'eſt que le Vulgaire, ſoumis à la crainte & à l'admiration n'eſt gueres capable que d'embraſſer des chimeres. Il faut trouver des prodiges & des Miracles pour arrêter la fougue de cette Bête indomtable. S'il admire & craint les grans hommes, e'eſt parce qu'il croit voir en eux des choſes ſurnaturelles. S'il embraſſe la Religion, c'eſt parce qu'il ſe perd dans la Majeſté de la Religion, En verité c'eſt un malheur pour les hommes, qu'ils ſe perdent par où ils ſe doivent ſauver.

CHAPITRE XV.

Quelques Reflexions ſur les Etudes & ſur les Auteurs de ce ſiecle.

IL ſeroit à ſouhaiter peut être, que les Sciences fuſſent moins communes, & que mille prophanes, s'il eſt permis de parler ainſi, fuſſent éloignez de ces myſteres, dont ils ne ſont nullement capables; n'aiant ni le goût, ni le diſcernement, ni la force d'eſprit neceſſaires, pour y être

être initiés. Qui ſait même, ſi certains Savans n'auroient pas été plus vertueux dans l'ignorance?

Trop de lumiere éblouit ceux dont les yeux ſont mal diſpoſés: tous les eſprits ne ſont pas capables de marcher dans les ſentiers épineux de la verité.

De là viennent tant d'erreurs, tant de diſputes inutiles, qui n'ont d'autre fondement que l'orgueil & l'obſtination. Là prennent leur ſource, mille raiſonnemens oppoſés, & peut être également viſionnaires, mais qui contribuent à inſpirer le doute, ou le prejugé.

Cette incapacité produit le libertinage, les ſophiſmes, les hereſies; on rejette par préoccupation, ou par ſufiſance, ce que l'on n'entend pas: on tourne le Myſtere en ridicule; cela eſt bien plûtôt fait que de croire.

D'où vient encore cette foule de mauvais eſprits dans les Sciences? on étudie trop vite; on acheve ſes études trop tôt; on lit & on aprend trop de choſes. Nos maîtres & nos parens nous rempliſſent de leurs préjugez; ni les uns ni les autres n'examinent point quelle eſt la diſpoſition de nos eſprits, & à quoi nous avons le plus de penchant. Les Parens s'aveuglent d'amour pour leurs enfans; les maîtres ſont livrez à l'intérêt. La complaiſance des uns, & la crainte qu'ont les autres de perdre un profit modique, s'ils reveloient les défauts de leurs Diſciples, ſont les cauſes aſſés communes de la mauvaiſe inſtitution des enfans.

Les enfans bien élevez, dont le corps eſt ſain & bien diſpoſé, le cœur droit & l'eſprit docile, ſont les ſeuls qui devroient être admis aux Sciences.

On verroit plus d'habiles gens dans toutes les profeſſions, ſi l'on ne gênoit les enfans à prendre le parti qu'ils n'aiment pas. Que ne laiſſe-t'on agir le jugement, dès qu'il eſt formé, & pourquoi les engager dans un train de vie, qui leur deplaît?

C'eſt la fantaiſie des homme, de vouloir juger de tout; cela les oblige à aprendre un peu de chaque Science, ſans jamais ſavoir rien à fonds. Avec le tems, on ſe perſuade, que l'on eſt fort habile, & comme l'on décide hardiment, on le perſuade aux autres. Mais enfin, en voulant ſe former à tout, on devient dangereux, vain, incredule, mépriſant & preſque toûjours incapable de tout.

Quel moien de paſſer pour habile, après ne s'être apliqué qu'à une choſe? on entaſſe érudition ſur érudition, tout eſt ſombre dans nos eſprits, tout y eſt en déſordre; ſemblables à ces corps, que trop d'embonpoint étoufe, nous ſommes accablés de nôtre ſavoir. Source d'erreurs & de fautes contre le jugement.

La premiere de toutes les Sciences eſt celle des mœurs, & c'eſt la plus negligée par les Savans. Ils la regardent comme les éloignant de leur but, & elle les en éloigne en éfet. Car il n'eſt pas aiſé de tant étudier de choſes & de s'étudier en même tems.

Un Docte ſe préſente, on le connoît à l'exterieur, c'eſt un craſſeux; ſa perruque eſt ou mal peignée, ou de travers; ſon rabat eſt ſale, ſes habits poudreux, ſon manteau percé, ſes ſouliers crotés. Il ſaluë mal, il a de mauvaiſes façons, ou n'a point de contenance. Voilà de mechans prejugés ſelon le monde poli. Attendons un peu & converſons avec ce *grandiſſime* ſa-

Savant : l'interieur s'accorde à ſon équipage & à ſes manieres. Il parle & decide, c'eſt tout un ; il contredit, il diſpute, il s'opiniâtre ; il ſait le Grec à fonds & ne ſait que peu de François. Son accent eſt inſupportable ; on devine ſans peine, qu'il ſort du païs des Limoſins.

L'uſage du monde eſt abſolument neceſſaire au Savant ; ſans cela on le confond avec le Pédant. C'eſt une injure, il eſt vrai ; mais les hommes ne jugent que ſur l'exterieur, & pour les porter à bien juger, il faut parer l'exterieur. C'eſt par l'uſage du monde, que l'homme d'eſprit fait ſentir par tout qu'il a de l'eſprit. Car enfin quelque belle que ſoit la converſation des morts, elle eſt toute de leur côté ; nous ſommes les écoutans & reſtons muets, juſques là que nous ne pouvons répondre aux vivans quelques mots bien ſuivis & à propos. Mais quand nous avons mis pour quelques heures nos Livres à quartier, & que nous nous accoutumons à lire dans le grand Livre du monde ; avec le tems nous nous façonnons, & nôtre ſcience devient communicative ; nous ſommes dociles, & rendons dociles les autres ; nous ſavons être auditeurs & en avoir à nôtre tour : nous nous déſenflons, pour ainſi dire, de cette maſſe d'orgueil, qui étoufoit nôtre bons ſens. Et bien qu'il reſte toûjours un peu de préſomption ; au moins a-t'elle cela, qu'elle eſt beaucoup plus ſupportable, & ne cauſe nul dégoût à ceux qui nous frequentent.

Les arts s'aviliſſent, à force d'être communs & de paſſer par des mains groſſieres & rudes, qui les jettent dans le mépris, faute de les ſavoir manier. Il ſemble qu'il en eſt de même de la ſcience. Cependant l'art eſt toûjours l'art,

& la ſcience eſt toûjours la ſcience. Mais les eſprits vulgaires & ſans capacité aviliſſent l'un & l'autre. Ils s'enflent pourtant ces eſprits & ne ſavent rien. Le peuple applaudit, ils s'admirent. Toute l'habileté de cette eſpece d'homme ſe reduit à une maniere aïſée & captieuſe de *caqueter*, accompagnée de quelques brillans. L'habile a ſouvent la bouche fermée en preſence de ces babillards; s'il veut parler, le peuple n'a plus d'oreilles pour lui; le *caqueteur* s'eſt emparé de l'attention; il oſera dire à l'habile, *taiſés-vous*. Voilà comme l'habile eſt ſouvent mépriſé & rebuté. Nôtre ſiecle ne ſe paie que trop de ce vain *babil*; un peu de monde, une demi-experience, quelques lectures ſuperficielles accompagnées de hardieſſe, peuvent impoſer aujourd'hui. Qui ſait ſi enfin on n'entreprendra pas d'être docte, ſans avoir jamais apris à lire?

Ce mal, & la démangeaiſon de paſſer à peu de fraix au rang des ſavans s'eſt gliſſé juſques dans l'Egliſe; & l'on voit déja dans les chaires pluſieurs Prédicateurs, qui n'avoient jamais apris à prêcher; ils préchent pourtant. Il ne leur en coûte que le ſoin de copier.

D'autre côté la maniere odieuſe & mépriſante, dont ceux qui ſe prétendent *tranſcendans*, parce qu'ils ſont fameux par un certain nombre d'ouvrages, traitent tout Auteur qui n'eſt pas de leur parti, contribuë à décourager bien des gens dans la recherche de la verité. Il ſemble à ces Doctes orgueilleux, que dans toute autre main que les leurs, la verité ne puiſſe plus être d'aucun uſage; & qu'eux ſeuls aient aſſés d'adreſſe, pour manier des armes, propres à ſervir à tous ceux qui ont la raiſon en partage.

Il n'y a pas loin de l'Imagination à l'extravagan-

gance : quand on a inventé quelque choſe d'agreable, s'il plaît, quoi que peu ſolide, on le doit neceſſairement ſoutenir, pour le faire croire aux autres.

On a découvert des taches dans les Planetes ; il faloit deviner ce que pouvoient être ces taches ; car comment l'aſſurer, ſans avoir voiagé dans les Planetes ? On commence donc par établir un ſyſtême divertiſſant, qui ſuppoſe que ces taches ſont des montagnes, des forêts, des mers &c. Il ne reſtoit plus qu'à y trouver des villes & des païs, & on les découvre, voilà de nouvelles terres. Un Geographe nouveau en fait la diviſion, dans un Livre aſſés conſiderable par ſa groſſeur. D'abord c'étoit un Roman ; bien-tôt le Roman devient une Hiſtoire veritable. Voilà comment on s'chaufe, on prend parti, & on fait des Livres.

Il n'eſt point de Sciences qui puiſſent veritablement ſe paſſer de ce que l'on appelle *humanités*. Toutes y ont rapport, & en tirent de grands ſecours ; toutes en reçoivent de la clarté. On peut dire generalement, que qui les mépriſe, n'eſt pas habile homme, quelque bon ſens qu'il prétende avoir d'ailleurs. Leur nom donne à connoître, qu'elles doivent rendre l'eſprit plus doux, plus traitable, plus humain. Elles ont ſoin de le polir, de le rendre juſte, de l'éclairer. Je ne crois pas avancer un paradoxe, en diſant, que pour être bon Humaniſte, il faut être bon Philoſophe ; qu'il faut avoir de juſtes idées de la vertu & du vice, qu'il faut enfin ſe connoître ſoi-même, pour aprendre enſuite à bien connoître les autres. Si quelqu'un nioit ce que j'avance, on le renverroit à l'Hiſtoire, qui fait une partie des Humanités, & dont on

on ne peut tirer aucun uſage, ſans l'étude de la Philoſophie & de la Morale. On le renverroit à la Critique, dout on ne peut tirer aucun ſecours, ſi l'on précipite ſon jugement, ſi l'on s'entête de ſes opinions ; ſi l'on neglige de ſuivre la verité, parce qu'elle a été découverte par un autre que nous ; ſi l'on refuſe de peſer dans la balance de l'équité, les travaux d'autrui & les nôtres ; En un mot, ſi l'on ne reconnoît la capacité de ceux qui courent avec nous dans une même lice, & ſi pour cet éfet, on ne ſe dépouille de l'envie & de la malignité. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ſe diſent *humaniſtes* & amateurs des *belles Lettres*, euſſent une autre idée de ces ſciences, que celle qu'ils en ont communement. On ne verroit alors dans la Republique des Lettres, ni tant de malhonnêtes gens, ni tant d'ignorans, ni tant de chercheurs de mots & de paroles inutiles. Un humaniſte aujourd'hui, c'eſt une eſpece d'homme chagrin, intraitable, bourru, malin & jaloux ; fier & hautain dans ſes prétenduës découvertes ; arrogant & outrageux dans la défenſe de ſes ſentimens ; prétendant chercher la verité & incapable de la trouver, parce qu'il eſt aveuglé de ſon ſavoir & de ſon habileté ; établiſſant ſon mérite ſur celui des autres, qu'il tâche ſur tout de ruiner, en déguiſant leur intention, en leur ſuppoſant ce qu'ils n'ont pas dit, en interprétant mal leurs paroles ; & s'il n'a pas dequoi mordre à leurs ouvrages, en aboiant à outrance contre leurs perſonnes. Etre de plus rempli d'une infinité de mots Grecs & Latins, tandis que l'on ignore ſa langue ; mépriſer les choſes, & ne ſe nourrir que de la vaine ſcience de ranger, ou déranger, preſque toûjours au haſard,

les

les periodes & les expreſſions des auteurs anciens & leur donner enſuite un ſens à ſa fantaiſie. Mettre au jour les ouvrages d'un Poëte, avec une longue préface ſans ſel & ſans ſuc, mais où l'on étale quelques ſaletés, & où l'on tâche immediatement après, de noircir un honnête homme, ſans ſe mettre autrement en peine de l'Auteur que l'on publie. S'y donner la vanité d'être le reſtaurateur du Poëte, & n'avoir cependant travaillé, qu'à raſſembler cinq ou ſix *diverſes leçons* ſur chaque phraſe de l'Auteur. Voilà le Caractere d'un Humaniſte. Telles gens ſe diront nos Maîtres; & mépriſeront par des injures ameres, ceux qui demanderont des raiſons, ou qui ſe haſarderont à relever leurs bévûës.

Les Ouvrages ont leur ſort, qui dépend du caprice, ou du goût bizarre des hommes. Qui diroit ce qui a fait mépriſer l'Ouvrage de Theobalde? c'eſt le nom de l'Auteur, s'il n'y avoit mis que trois étoiles à la place, le Livre ſe fut débité. Mais un Ouvrage de Theobalde, qui le pourroit lire? quelles ſuretés a t'on, que Theobalde ſoit capable d'écrire avec goût? quel moien de riſquer de s'ennuier à cette lecture?

Le Caractere d'un petit genie eſt de vouloir être imprimé; un eſprit heureux ne voit qu'imperfections dans ſes travaux; il corrige & retouche ſans ceſſe; il craint de tromper le public, & ne ſe hazarde à paroître, qu'après l'avoir prévenu par ſa modeſtie.

Tel étoit dans une reputation bien établie, après avoir fait un Livre, qui la perd, après en avoir fait deux. Rien de plus commun aujourd'hui que d'en bâtir quinſe à vingt; On ne ſe croit pas ſans cela, bel eſprit & docte.

Les

Les Virgile, les Horace, les Demoſthenes, les Thucydide, les Tacite, les Ciceron, & de nôtre tems les Corneille, les Racine, les Patru, les Vaugelas, combien d'Ouvrages ont-ils laiſſé après eux ? ils écrivoient lentement, ils limoient & ne recevoient pas les premieres penſées qui s'ofroient. C'eſt ſe moquer du bon ſens, que d'en uſer autrement.

Un Ouvrage tiré du Cabinet, & lû Manuſcrit en préſence de certain nombre de gens eſt merveilleux. On l'imprime, il paroît, on l'examine, il eſt ridicule.

Avés vous lû l'Ouvrage nouveau de Menius ? non Ariſte; mais on aſſure que cet Ouvrage eſt mauvais; & moi je ſoûtiens qu'il eſt excellent, reprend Ariſte, avec quelque emportement. L'avés-vous lû, Ariſte ? non, mais Celſe le vante extrêmement dans ſon Journal, & Celſe eſt le heros de la Republique des Lettres. Ariſte ne prend pas garde, que Celſe eſt ami de l'Auteur, il ſe repoſe ſur Celſe du mérite de l'Ouvrage, & ne dit qu'après lui que le livre eſt excellent.

On donne aſſés communement dans certain genre d'écrire, où la médiocrité eſt inſupportable, dans l'éloquence, par exemple. Ceux qui s'en mêlent préſentement, n'atteignent pas même à la médiocrité, jugés de leur prix.

Les plus habiles de nos Modernes copient d'après les Anciens, les plus ſupportables de nos auteurs pillent & imitent ce qui ne vaut rien dans nos Modernes.

Dans la Converſation tout paſſe, s'il n'eſt tout à fait mauvais; dans un Ouvrage d'eſprit, tout déplait, s'il n'eſt excellent.

Fautes des grands hommes, négligences des beaux

beaux eſprits, erreurs des ſavans, autant d'écueils pour les genies foibles & bornés.

Penſées fauſſes, expreſſions outrées, Epithetes mal choiſis, aſſortiment de mots biſarres & monſtrueux, periodes mal arrangées, ſtyle de phraſes, un peu de memoire, diſette de jugement; voilà les thréſors de *l'Auteur*.

Ceux qui donnent dans le haut ſtyle ont le malheur de ne pas s'entendre eux-mêmes; s'il eſt vrai, que ce ſoit un malheur pour eux; car après tout, cela leur plaît, parce qu'ils ne l'entendent pas.

D'où vient que l'on a tant de peine à exprimer une penſée dans toute ſa juſteſſe? & s'il le faut ainſi dire, dans toute ſa propreté? c'eſt que l'on cherche à ne la pas dire naturellement.

On eſt revenu des gros volumes, & l'on n'en fait plus que de petits, dont le mérite conſiſte à retrancher ce que les gros ont de meilleur, & à mutiler le reſte. On ajoûte du ſien quelque choſe, qui n'eſt pas du ſujet, quelques periodes au hazard, qui ne prouvent rien, le titre, l'avertiſſement & la table. Voilà un Livre nouveau, dont on débite trois ou quatre éditions.

Tout eſt dit, tout eſt écrit, vous répondra-t'on; que faire, ſurquoi rencherir? Voilà préciſement ce qui vous condamne; qui vous force à écrire, puis que tout eſt dit?

On pardonne les fautes des grands hommes; des eſprits communs ou ne ſauroit les ſoufrir.

Avoüons pourtant que s'il faut bien des choſes, pour faire un bon Livre, il en faut beaucoup pour en faire un tout à fait mauvais. Celui qui donne ſon Livre, comme modelle dans ſon genre, s'il ne reüſſit pas, fait un mauvais Livre, en ce qu'il execute mal ce qu'il s'étoit

propoſé. Mais ſi du reſte, le Livre eſt bien écrit; ſi les penſées priſes ſeparement, ſont bonnes, on ne peut dire, bien que le tout pris enſemble ſoit mauvais, que l'auteur ait fait un méchant Livre. Ainſi les ** de ** ne peuvent paſſer pour bons, & ne doivent pas être déclarés mechans. Il y a peu de juſteſſe, il eſt vrai, dans pluſieurs endroits, on y trouve le galimatias & le phœbus; à la bonne heure; mais on y trouve du brillant. S'il y a peu de ſavoir, il y a de l'imagination: Il y a de longues digreſſions, à travers leſquelles, l'Auteur arrive enfin comme par de grands détours à ſon but. Quoiqu'il en ſoit, il y a de l'eſprit dans ces digreſſions. On feroit tort à l'Auteur, de lui dire, qu'il a fait un mauvais Livre; & on le flateroit ſans doute, en lui diſant que ſon Livre eſt bon.

Un Ouvrage dont le ſtile eſt beau, les periodes cadencées & agreables; qui ſemble écrit ſolidement, mais où le raiſonnement eſt couvert de fleurs; un tel Ouvrage, dis-je, ne peut être lû dès la premiere fois avec attention; il charme trop, pour pouvoir être penetré ſi tôt; les ornemens dont il eſt paré, empêchent que l'on ne puiſſe le bien reconnoître.

Un Auteur nouveau ſe fait annoncer dans les Journaux & ſait prevenir quelques habiles. On imprime ſon Livre ſur du beau papier, d'une belle forme, d'un beau caractere, paré d'un titre pompeux, d'une preface aſſés longue, enflé de mille paſſages pillés ou déguiſés ſous nouveaux termes. On a gagné le goût de quelques Savans, dont on exalte le merite, afin de pouvoir dire hardiment, *mes Notes*, *mes recherches*, *ma Critique*, *mon Ouvrage*.

Certaines matieres veulent être traitées un peu my-

myſterieuſement ; une obſcurité apparente en releve le prix ; elle excite l'attention. D'autres ne peuvent être dévelopées avec toute la clarté neceſſaire, comme les Mathematiques, la Metaphyſique &c. Mais on peut dire en general, que qui écrit obſcurement, ou n'a pas deſſein de ſe faire entendre, ou ne s'entend pas lui-même.

Une vieille reputation ſauve très-ſouvent du mépris les derniers Ouvrages d'un habile : cette même reputation en excuſe les fautes & les défauts.

Il eſt plus aiſé d'écrire ſur certaines choſes, que ſur d'autres : il y a des ſujets, qui préſentent naturellement des penſées, ce ſont des ſources qui ne tariſſent pas, pour peu que l'on ait de genie, on les découvre. Il en eſt juſtement, comme de certaines perſonnes, dont on ſent ou l'eſprit, ou le ridicule du premier abord, & qui fourniſſent au plus ſterile, dequoi entretenir la converſation, ſans grande peine.

On défend tous les jours les Ouvrages contre les mœurs, ou qui conduiſent au libertinage ; ſans ſe mettre en peine d'arrêter la licence de ceux qui prétendent faire épouſer leurs ſentimens, en chargeant d'injures, ou de menaces atroces & non de raiſons, ceux qui leur ſont oppoſés. Ce mal eſt incomparablement plus dangereux que le premier, qui ne peut atteindre que les eſprits devoués à la corruption : Au lieu que ce dernier ôte la liberté dans la recherche de la verité, en y mêlant les interêts de la Divinité ; & ſurprend ainſi les eſprits preſque toûjours foibles & ſuperſtitieux des hommes.

Les Allemans autrefois traitoient de la paix & de la guerre dans leurs feſtins. Il ne faut pas

s'en étonner ; ces peuples aiant naturellement l'imagination lente & l'eſprit endormi, ont beſoin que le vin les égaie, les anime, & leur inſpire la penetration, que la nature leur a preſque toûjours refuſée.

Les Allemans ont trop de memoire pour ne pas être compilateurs : ils n'ont, pour être originaux, ni feu, ni vivacité : ils ne ſavent pas creuſer une matiere, & penſent fort rarement. On entend parfaitement chez eux, à groſſir les Livres. Ils emploient un in folio, pour traiter une queſtion, qui pourroit ſe reſoudre dans un *bluet*. Et cela n'eſt pas étonnant, car qui n'a pas la conception vive, doit avoir devant les yeux la même choſe prouvée par mille raiſonnemens diferens, mais inutiles, & qui n'aboutiſſent qu'à un ſeul. Les recueils & les regîtres viennent de chez eux ; leurs ouvrages reſſemblent à ces cabinets, où l'on trouve des thréſors de curioſités, dont celui qui les a ne profite pas. Les étrangers s'enrichiſſent par leur moien ; les naturels ſeuls ne connoiſſent point la valeur de ce qu'ils amaſſent avec ſi grand ſoin.

Il n'y a point de régle ſans exception ; ils ont cependant d'habiles gens ; & ce ſeroit être ingrat, de n'en pas vouloir convenir.

Nous qui avons fait part à tous nos voiſins, de nos plus belles découvertes, de nôtre eſprit, de nôtre penetration, de nôtre politeſſe ; & qui leur avons donné le vrai goût pour les belles choſes, nous ſemblons avoir échangé tout cela, contre leurs défauts.

Eut on jamais crû, que la vivacité Françoiſe pourroit un jour s'accommoder des *Rapſodies*, & des compilations de Allemans & des peuples

Sep-

Septentrionaux ? que leur genie ſeroit capable de donner dans la fade & vetilleuſe ſuperſtition des Italiens ? dans le ſublime outré & ſouvent inintelligible des Eſpagnols ? dans la ſcience preſque toûjours pedanteſque & querelleuſe de quelques autres ? cependant que de Livres chez nous, dans ce genre & de ce caractere ?

L'étude des Langues eſt ſterile & ſeche ; la vie eſt trop precieuſe, pour la paſſer à aprendre des mots par cœur. Qui ne ſonge qu'à remplir ſa memoire, ne penſe gueres à cultiver ſon eſprit & à former ſon jugement.

Cleandre a toutes les qualités requiſes dans l'interprete ; ſa memoire eſt prodigieuſe ; il s'exprime dans les Langues étrangeres, mieux que dans la ſienne. Il ſait demander *du pain* & *de la viande* en *Hebreu* & *en Arabe*. S'il le faut, il commencera un compliment en *Turc*, ou en *Chinois*, & le continuëra en *Mulaye*. Si on le choque, il eſt en état de vous quereller en *Perſan*. On diroit qu'il eſt né dans tous les païs, où l'on parle ces languages. Qui ſait mieux que lui, la veritable origine d'une infinité de mots ? il remarque dans differens termes des rapports & des conſonances inconnuës juſques à preſent. Il aprend au public, que *maiſon* vient de *manſio*, que le *François* eſt un *jargon* compoſé de divers langages ; que l'*Anglois* & *l'Alleman* ſont mêlés de Grec. Il lit, & lit beaucoup, mais toûjours ſans s'embarraſſer de quelle matiere traite un Livre. Il ſait que l'Ouvrage eſt écrit en Grec, & que c'eſt un Grec un peu corrompu ; que dans un endroit, il y a des *ſoleciſmes*, dans un autre des *barbariſmes*, ailleurs des *incongruités* ; qu'à telle page le ſens eſt ſuſpendu, & qu'à une autre le texte eſt fort

mutilé. Il fait, dis-je, tout cela, & le ſait bien; il enſeigne aux autres, qu'il a lû un Livre écrit ſelon les régles, ou hors des régles de la Grammaire; il faut lui aprendre reciproquement, que ce qu'il a lû c'eſt un Livre de *Medecine*, de *Philoſophie* ou de *Droit*.

L'étude des Langues ſeroit une ſource de belles connoiſſances, ſi l'on s'apliquoit à cette étude, avec jugement. Mais il eſt rare de voir qu'on y cherche autre choſe, que des mots.

On écrit preſque toûjours auſſi mal en Latin, qu'écriroit un Alleman ou un Eſpagnol en François. Nous nous moquons d'un étranger, qui afecte de parler nôtre Langue & s'exprime mal: nous avons le même ridicule.

Ce que nous écrivons en Latin, n'eſt pas du veritable Latin; ce n'eſt autre choſe que des phraſes Françoiſes &c. exprimées en mots Latins.

La Langue Françoiſe eſt très malaiſée, le tour en eſt dificile, le caractere en eſt ſerieux ſans afectation, c'eſt un ſerieux agreable, elle ne peut ſouffrir ni le faux, ni le clinquant, ni le précieux. Elle aime la juſteſſe & la netteté: elle ſe contente de ſes beautés & n'emprunte que rarement l'artifice.

Il eſt rare de la bien parler, ſi on ne la cultive exactement, & l'on ne trouvera que fort difficilement un François établi depuis long tems hors du Roiaume, qui la parle ſans aucun mêlange d'idiomes étrangers, & qui l'écrive purement, avec le naturel de l'Academie.

Quelques uns de ces François Etrangers, mais qui cependant ſe mêlent d'écrire en François, ne pêchent pas ſeulement dans le Style, ils pechent encore dans les manieres, dans la bienſeance,

ſeance, dans la politeſſe, choſes abſolument neceſſaires à un Ecrivain veritablement bel Eſprit. De combien de mauvais livres ne leur-a-t'on pas l'obligation? N'eſt ce pas d'entre leurs mains que ſont ſortis ces honorables libelles, qui defigurent l'Hiſtoire de nôtre tems?

La raiſon & la bonne cauſe ne trouvent leur compte ni dans les injures, ni dans le menſonge. C'eſt un foible moien de ſe defendre que celui de l'invective. Le ſilence ou la moderation refutent bien mieux.

Sagon écrit galamment, ſa Poëſie enchante; par exemple les chevilles y ſont placées très frequemment; les enjambemens s'y rencontrent avec adreſſe. C'eſt un vrai *Poëte ſans fard.* Sur tout il excelle à faire des Rondeaux. Une choſe eſt à redire; c'eſt qu'il a oublié d'ajouter au titre de ſon *Anti*, *Ouvrage utile à faire baailler le Lecteur.* On ſe met au lit, on ne peut dormir; prenés l'Hiſtoire d'A. . . . prenés vous dis-je & liſés; immediatement, au bout de trois periodes vous dormirés; ſecret infaillible.

Rufus eſt bel eſprit, on lui en accorde la prérogative; il eſt de plus libertin, & calomniateur: c'eſt ce qu'on lui accorde encore, il fait des Vers Satyriques & les fait bien; à quoi cela peut il ſervir? à exercer la patience de l'Auteur; c'eſt quelque choſe: Mais le public, s'embaraſſe t'il de ces Vers mordans? Non, vous dis-je, non, il ne les eſtime, qu'à cauſe que les ſoufrances de Rufus leur donnent du poids.

On a cette obligation au Prince le plus fameux de l'Europe, d'avoir extrêmement contribué à l'avancement des ſciences & des beaux arts, par ſa magnificence, & ſur tout par la maniere genereuſe, dont il a recompenſé le

merite. C'eſt ſur le modelle des Academies, qui ſe ſont formées ſous ſa protection, que l'on a vû des Societés de Savans s'établir par toute l'Europe.

Ce Prince illuſtre a connu le vrai merite, & l'a recompenſé en Roi. On peut même dire, qu'il lui a rendu hommage en quelque maniere. Ceux qui ſe ſont diſtingués par leur habileté, il les a élevé aux premiers emplois. Jamais de plus beaux Ouvrages, de plus belles actions, de plus vaillans hommes, de plus grands Généraux, que durant le regne de ce Prince; & l'on peut dire à l'honneur de ſes ennemis triomphans, qu'ils ont ſû profiter en habiles gens, des lumieres, dont ce grand Monarque éclaire depuis ſi long tems l'Europe. Auroit-on vû tant de gens d'eſprit dans ſon Roiaume, s'il eut été mediocrement touché du merite de l'eſprit?

Mais laiſſons là ſon Eloge; il le fait lui même ce Prince Auguſte, plus grand dans l'adverſité, qu'au milieu des Victoires. Ses ennemis lui rendront juſtice & admireront avec quel courage Louïs le Grand ſoutient depuis ſi long tems une Ligue fiere & inexorable.

La Recompenſe eſt le plus excellent des motifs humains, qui animent les hommes à bien faire; les grandes actions perdent, quand elles n'ont point d'éclat. La gloire ſeule ennoblit la vertu dans l'eſprit des hommes & nous engage à la ſuiure.

CHA-

CHAPITRE XV.

Reflexions ſur le mépris que l'on fait des Savans & ſur l'Education.

J'Ai inſinué au commencement du Chapitre precedent, que les Savants n'avoient pas toûjours les moeurs ni fort polies, ni fort reglées. Il faut avouer que cela les fait rebuter ſouvent; mais ne les chargeons pas de tout leur malheur; plaignons-nous des mauvais raiſonnemens de ces gens dorés, que l'on voit depuis le matin juſqu'au ſoir couvrir d'oprobres & de railleries la ſcience vêtue de bure. A quoi ſert le ſavoir dans le monde, ſinon à faire dire du Savant, c'eſt un *Savant* & par conſequent un *reveur*; c'eſt un *philoſophe* & par conſequent *un fol.* Le riche Vſurier excelle à tirer ces conſequences injurieuſes. Au pris aller, voulés vous ſavoir à quoi ſe reduit l'honneur que l'on fait au Savant? On le reçoit avec civilité, on le conſulte avec complimens. Grand reſpect en aparence à Monſieur le Docte. *On vous admire, votre Merite eſt grand*; voila les termes dont on lui parle. Mais cela eſt encore trop vulgaire; votre capacité eſt infinie, lui dira-t'on plus civilement; *vous êtes univerſel*; *vous êtes le premier homme du ſiecle.* Voila comment on parle à cet homme qui ſait tout. Cela ne coute point d'argent. L'homme qui ſait tout ſe glorifie de cette fumée dont on le repait; il s'enfle & cherche pourtant des expreſſions qui puiſſent cacher l'Amour propre flaté; Il ſourit, parle d'autre choſe & ſe contraint. Le beau ſon de parolles

dont on le paie ! Aprés cela, ſervés vous d'une ſi belle occaſion, Monſieur le Savant, demandés au riche cinq ſols pour diner; *Vons ſerés un indiſcret*; *Votre ſavoir*, vous dira-t'on preſqu'au né, *n'eſt qu'un ſavoir emprunté*; *eſt-il rien de plus facile que d'être Savant aujourd'hui? on a des livres ſur tout : cet homme eſt un importun, quand Monſieur l'Univerſel viendra, qu'on diſe que je ne ſuis pas au logis.* Pauvre Savant, ecrivés, rimés, cenſurés, tout cela pour plaire au Riche, ou plutôt pour entretenir votre amour propre; vous paiera-t'on ſeulement votre encre & votre papier ? irés vous de pair avec le Maitre à chanter ? Diſons mieux, votre ſavoir eſt une fureur, car c'en eſt une, de vous entêter à mediter ſur un point d'hiſtoire, à ſêcher ſur une decouverte, tandis, que vous n'avés pas dequoi diner. Vous avés bien à vous conſoler d'être habile homme & de pouvoir le dire, enrageant de faim. Et vos enfans, Artus, ſe nourriront-ils de cette Viande creuſe ? Leur dirés vous, quand ils crieront *du pain*, *du pain*, je n'ai pas le tems, *j'éclaircis l'hiſtoire Romaine*, *je dois demain porter mon ouvrage au Comte de * * à qui je l'ai dedié*; *après cela vous dinerés mes enfans.* Faites mieux, Artus, prenés une alêne, étendés un cuir, brochés un talon; que dans P ** il n'y ait pas de meilleure empeigne, que celle du ſoulier qui ſort de chez vous, excellés à faire un trépoint; ſoiés en un mot le premier cordonnier de la ville. On vous paiera largement; Vous deviendrés riche; Vous laiſſerés le ſoin de l'étude à vos fils, vous aurés la ſatisfaction de les voir un jour le fléau de la ville. Mais vous, Artus, vendre une Elegie, un diſcours, un juſte volume ? à quoi cela vous ſervi-

viroit-il ? ſeriés vous par là à couvert de la diſette ? en paieriés vous moins les taxes ? un Creancier ignorant & ruſtre vous preſſeroit-il moins pour cela ?

Mais vous jurés, Artus, vous jurés contre le riche luxurieux : il a des valets & des bêtes à ſon ſervice ; pourquoi ne pas accroitre ce nombreux cortege d'un Savant à la beſace ? oh vous dira le riche, je ne veux chez moi perſonne de plus Savant que moi : Un bel eſprit c'eſt un eſpion ; un ſerviteur mange & me ſert, Un Savant mange & ne ſert à rien.

Quoi qu'il en ſoit, mettés vous dans l'eſprit, que de toutes les choſes inutiles, le Savant eſt la plus inutile. On paiera tant pour un Maitre à danſer, tant pour la Muſique, tant pour les armes ; tout cela ſans marchander. Mais un precepteur, Artus, voila une choſe ſuperflue, qui ne doit ſe paier qu'au plus vil prix ; le bon marché le fera prendre, & ſi le tems devient mauvais, ce ſera la premiere choſe qu'on rabatra, comme le Maitre à danſer ſera ſans contredit la derniere. Auſſi mettés vous dans l'eſprit, que rien ne coute ſi peu à un homme riche, que l'éducation : j'entens par l'éducation, non les exercices du corps, mais la culture de l'eſprit, & des mœurs, & le retabliſſement des inclinations corrompues. Des qu'un enfant eſt né, on penſe à établir ſa fortune, il n'y a pas de tems à perdre ; le bien eſt une choſe neceſſaire pour vivre heureux ; avec cela il faut de l'exterieur, pour ſavoir ſurprendre, c'eſt là l'uſage de cette politeſſe qu'il acquera par les exercices. En attendant que l'enfant ait ſept ou huit ans, l'uſage que l'on en tirera ſera de s'en divertir ; tout ce qu'il fera ſera trouvé aimable &

jo-

joli; les parens oiſifs ſe delaſſeront à le faire cabrioler, l'enfant dira une ſotiſe, l'on en rira, il grondera, il prononcera des mots pleins de depit, on lui dira avec reſpect; *que veux tu mon petit ami*? l'art, ajoutera-t'on, ſe tournant vers l'étranger, redreſſera cette plante trop foible encore, pour être contrainte. On ne manquera pas de reciter les jolies reparties de l'enfant gaté; On ne parlera que de cet enfant; toute la ville ſera ſans doute obligée d'aller écouter cet enfant extraordinaire. Voila le foible des parens mal elevés eux mêmes & gatés dans leur enfance.

Nous en ſommes à l'education; que de choſes à dire ſur cet article! elever des enfants, c'eſt ordinairement leur inſpirer de bonne heure les moiens d'être uſuriers, trompeurs, ambitieux & avares. Tous les preceptes tendent en certains païs à calculer des interêts, à regler des comptes, à leſiner ſol aprés ſol. On ne parle aux enfans, ni de Religion, ni de Morale, ni de Devoirs, qu'aux heures perduës: Mais on leur inculque toute la journée, qu'un homme qui n'a rien n'eſt rien, fut-il plus ſage que Salomon. Aprés cela je ne m'étonne plus de voir qu'une eſpece de fraieur fanatique, s'il eſt permis de parler ainſi, s'empare des foibles eſprits de nos riches, & les conſume dans la peine & dans la fatigue. Je ne ſuis point ſurpris de trouver ſi peu de bons cœurs, parmi nos avides Theſauriſeurs, & ſi peu d'ames elevées. Ce mal eſt general & ſe trouve par tout païs; En quelque endroit du monde que vous alliés, un homme qui amaſſe avec avidité ſera toûjours un homme d'une generoſité fort bornée, & trés ſouvent d'une bonne foi douteuſe.

C'eſt donc cette avidité qui fait qu'un pere

ſe

ſe donne mille tourmens pour laiſſer du bien à ſa famille; il trotte jour & nuit, content d'avoir reuſſi dans ſes projets ambitieux, il retourne au logis, montre à ſa femme & à ſes enfans le fruit de ſes courſes, leur etale pluſieurs pieces d'or gagnées à la ſueur de ſon viſage & peut être aux depens de cette partie de lui même, plus pretieuſe mille fois que l'or de tout l'univers. *Voila*, dit-il *comment le bien s'accumule* ; (ne croiés pas qu'il s'informe, ſi pendant la journée ſes enfans ont profité dans la Vertu; ni qu'il demande ſi la paix a regné chez lui en ſon abſence.) Aprés ce debut, il ſerre ſon or le ſoir, laiſſe là ſa femme & ſes enfans, comme il les a laiſſés pendant la journée & va courir chez quelque ami s'y deſennuier. S'il revient au logis, c'eſt pour ſe coucher: une femme n'eſt pour lui qu'une piece du Menage & des enfans les fruits d'un Mariage que la neceſſité demandoit.

Je ne m'entendrai point ſur les ſuites facheuſes du pouvoir dont le pere ſe ſert pour contraindre ſes enfans à accepter le parti qu'il leur propoſe. Si les peres étoient moins avides & plus judicieux, ils connoitroient mieux le deſordre que cauſe cette contrainte. Je ſoutiens ſans paradoxe, qu'une bonne partie des dereglemens des hommes dans leur conduite, vient de ce malheureux abus du pouvoir de pere.

Continuons dans notre courſe; je voudrois bien ſavoir, ſi c'eſt donner une bonne education à des enfans, que de les accoutumer aux parures & aux ajuſtemens, comme l'on fait dans preſque tous les païs. L'humilité eſt une Vertu très-rare & très-dificile à pratiquer pour les hommes:

mes : Avec tout cela, on a tant de peur qu'ils deviennent humbles, que dés le berçeau on leur parle de beaux habits; s'il faut apaiſer, un enfant qui pleure, ou ne manquera pas de lui promettre une belle robbe.

On accoutume encore les enfans à mepriſer leurs ſemblables : les comparaiſons odieuſes que l'on fait entre leur état & celui des pauvres, leur inſinuent qu'il faut regarder la pauvreté, comme un Vice qui ne peut être dans un honnête homme.

On defend aux enfans les mauvaiſes compagnies, mais eſt ce aſſés ? & ne devroit-on pas leur defendre la lecture de tant de mauvais livres d'hiſtoriettes & de contes ? Mais bien loin de leur defendre cette lecture, n'affecte-t'on pas de commencer par ces livres, à leur aprendre à lire bien couramment. Auſſi ſe rempliſſent-ils par là l'imagination d'expreſſions équivoques, de ſentimens dereglés, dont on voit les pernicieux fruits dans un Age, où l'on n'oſeroit encore les confier à leur propre conduite?

On ne ſauroit croire le mal que cauſent dans le monde ces petites *Nouvelles galantes*, que tant de gens liſent ſi avidement, & qu'on ſouffre aujourd'hui ſans peine entre les mains des enfans. C'eſt là qu'on s'inſtruit pleinement du langage d'amour. Sous pretexte d'aprendre à connoitre l'uſage du monde & de s'introduire un peu mieux qu'un autre, les filles y vont puiſer des expreſſions, dont elles ne connoiſſent point les ſuites; elles ne les recitent que pour faire voir qu'elles ont de l'eſprit; on leur repond ſur le même ton ; Le diſcours s'allonge de part & d'autre ; auimés par des phraſes rives & tendres, on veut ſe re-

revoir; peu de tems apres l'hiſtoriette galante produit un Amour dans les formes, avant que l'on ſache ce que c'eſt qu'avoir de l'inclination.

Je ne dis rien de la fauſſeté de ces hiſtoriettes, ni combien elles donnent du penchant à attendre des denouemens ridicules & bizarres, ni combien elles engagent dans l'erreur. J'y trouve un plus grand mal encore; c'eſt qu'elles afoibliſſent l'eſprit, otent le courage, empêchent l'aplication, & rempliſſent l'ame d'une pitié fauſſe & criminelle.

Je ne fais pas un meilleur jugement des *Contes*, des *Memoires galans*, *Anecdotes* &c, livres produits par l'avidité des auteurs & des libraires, ou tout au moins par l'envie ridicule d'aprendre au public, combien on eſt fertile en chimeres & en viſions creuſes.

La Vraie education des enfans, c'eſt de regler leurs deſirs, de rectifier leurs inclinations, ſi elles ſont corrompues. C'eſt de ne parler en leur preſence que le langage de la bienſeance. Donnés leur une profeſſion ſelon leur genie, formés leur gout & l'attachés à la pratique des bonnes choſes; ne leur enſeignés point vos paſſions; aprenés leur à regarder les richeſſes comme une choſe inferieure à l'homme; faites leur ſentir le mauvais état d'un mal honnête homme riche; faites leur eſtimer un honnête homme pauvre. Vous leur donnerés une belle education.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Reflexions deſtinées à ſervir d'amuſement au Lecteur.

Bien que dans ce Chapitre, qui ſera le dernier du Livre, je m'engage d'amuſer le Lecteur, il me permettra cependant d'y parler de tems en tems à ma mode; c'eſt à dire, tantôt en Philoſophe, tantôt en comique, & preſque toûjours en ſatyrique.

Ce dernier mets de ſatyre eſt ſur tous les autres, le plus au gout du Lecteur; & je ne voi pas comment on peut s'en paſſer, dans un Livre fait comme le mien.

D'où vient cela? c'eſt que le ridicule s'eſt répandu ſur preſque toutes les actions des hommes. Mais après tout, on ſe laſſera plûtôt, de peindre le ridicule, que l'on ne ceſſera de l'être. C'eſt qu'on lit, on écoute, l'on croit comprendre pour les autres: & l'on trouve toûjours dans ſon voiſin, les mauvaiſes qualités que l'on ne ſent pas en ſoi.

Il y a toûjours quelques ridicule dans toutes nos entrepriſes, ſi ce n'eſt par là qu'elles commencent, le ridicule ſe fait voir dans la ſuite; ſinon il ſe develope à la fin. J'appelle ridicule, la temerité de nos actions, ou l'affectation, ou le *hors d'œuvre*, ou l'obſtination, ou l'amour propre.

L'auteur à ſon ridicule; je parle ici pour mon compte, autant que pour celui des autres. Ce ridicule, c'eſt une prévention injuſte pour ſes productions; la vanité de ſoûtenir une opinion, la gloire d'oſer en combattre une autre:

Un

Un certain ſtyle nouveau que l'on afecte, & par où l'on veut ſe donner la vogue.

Six ſemaines après que ce Livre aura paru en public, je ſaurai beaucoup mieux en quoi peut conſiſter le ridicule de tout l'ouvrage; on le remarquera par les corrections que je ſerai obligé de faire à la ſeconde edition, peut être même qu'alors, j'en dirai quelque choſe ſans y penſer.

Un Auteur, répond un Critique, parler du ridicule de ſon Livre, à la ſeconde édition, cela eſt impoſſible. Pas tant que vous le penſés; & voici comment la choſe eſt faiſable. Ou il avouera ſes fautes, ou il les deſavouera; s'il les avoue, il reconnoit ſon ridicule; s'il les deſavoue, il expoſe tout ſon ridicule au grand jour.

Le Marchand & le Financier, n'ont-ils pas auſſi un grand ridicule? ils paſſent leur vie à s'enrichir; ils ſe ruinent de corps & d'eſprit, à aggrandir leurs treſors & accroitre leurs revenus. La mort les ſaiſit, ſans qu'ils aient eu le tems de ſe repoſer; il n'y a que leurs enfans qui en jouiſſent.

Le Vuide de nôtre bonheur ne ſe remplit point; à meſure que nos deſirs ſont ſatisfaits, quelques conditions, échapent avec nos deſirs. Il ne faut que cela, pour me ſatisfaire, me voila au comble; mais je ne connois point quand j'y arrive.

Une preuve que les enfans des Riches ſentent le ridicule de leurs Péres; c'eſt le ridicule avec lequel ils dépenſent le bien que leurs peres ont laiſſé.

Le ridicule de l'avare, c'eſt de n'avoir jamais aſſés; le ridicule du prodigue, c'eſt d'avoir toûjours trop.

Il arrive très ſouvent, que les plaiſirs, s'ils n'ont de la vivacité & du deſordre, ne ſont plus plaiſirs pour les gens du monde; il arrive auſſi que les plaiſirs deviennent des peines pour ceux qui vivent dans des plaiſirs continuels. Voila le ridicule de la joye humaine, de s'accommoder du deſordre, & *du fracas*, ou d'être à ſoi-même une eſpece de ſuplice.

Ce gros bien nourri s'admire lui-même dans la vaſte circonference de ſa graiſſe; il ajoûte tous les jours de nouvelles dimenſions à ſon embonpoint. Quel ridicule! de trouver du plaiſir à ne pouvoir plus ſe remuer comme les autres, à avoir le viſage plus large de deux pieds, qu'on ne l'a communement, & le menton deſcendant deux étages plus bas, que celui du Peuple! en un mot quel plaiſir ridicule, de ſe voir fait autrement que les autres, & de peſer cent livres de plus.

Mathieu l'homme du monde le plus tendre a eu trois ou quatre femmes, il les a pleurées avec exactitude les unes après les autres; toutes ſes larmes ont coulé fort à propos & dans leur ſaiſon. Après la mort de ſa troiſiéme, il alla de maiſon en maiſon, inviter les gens à pleurer de concert avec lui le bien qu'il venoit de perdre. On aſſure même que la douleur de cette perte lui cauſa de tems en tems des ſaiſiſſemens de cœur tout à fait extraordinaires. Il ſe remaria pourtant deux ou trois mois après la mort de ſa chere Epouſe. Il dit que c'eſt là le ſeul moien qu'il ait trouvé, pour ſe reſſouvenir toûjours du bien qu'il a perdu. Croions l'en ſur ſa parole. Il y a cependant quelque ridicule, à pleurer un bien ſi commun, & ſi facile à acquerir. D'ailleurs il faut avouer, que Mathieu

eſt

eſt heureux d'avoir trouvé le bonheur, là même où tant de milliers d'hommes trouvent leur malheur.

Le Mariage eſt un Païs de ridiculités, en même tems que c'eſt un Païs d'épreuve & de patience. De quelque maniere que l'on en ſorte, c'eſt par violence. L'amour eſt l'introducteur, & quitte preſque toûjours à l'entrée. Au défaut de l'amour, c'eſt l'intérêt qui introduit. Dans la ſuite, c'eſt la haine, ou l'indifference, qui prennent le ſoin de conduire. Le but de ceux qui voiagent dans ce Païs eſt ſouvent extraordinaire & bizarre, tout le monde a du penchant pour y voiager; il en eſt peu, qui ne ſe repentent d'y être entrés. Quelle ſource de ridicule!

La meilleure raiſon, que l'on puiſſe donner de la diſcorde qui naît aprés le mariage, c'eſt que l'Epoux & l'Epouſe n'y ſont plus animés de même eſprit. Avant le mariage, l'amour ou l'intérêt les regiſſoit, après le mariage c'eſt le Dieu Hymen, qui répand ſon eſprit ſur les mariés.

Si vous me demandez, quel eſt cet eſprit; je vous avertis qu'il eſt dificile à definir. Je vais pourtant vous en donner une foible idée.

Le Dieu Hymen eſt imperieux, il aime à faire des reproches, & n'en ſoufre pas volontiers; il eſt penetrant, il eſt ſubtil; il voit & enſeigne trop de choſes. L'eſprit d'amour, au contraire, n'en connoit jamais aſſés. Avant le mariage, on étoit d'accord, parce que l'on alloit au même but; car tout ce que l'amour ſait faire, c'eſt de reünir pour un tems, & d'une ſeule maniere; au contraire, l'hymen ſait deſunir pour toûjours en mille façons. De plus dans le mariage, on s'ennuie de ſe rencontrer toûjours

l'un l'autre ; De là les contrarietés, la biſarrerie, les regrets. Je n'en dirai pas davantage, de peur d'en dire encore trop peu.

Il eſt ſi vrai, qu'une vüe continuelle ennuie & importune, que bien des mariés trouvent le ſecret de s'aimer, en ne ſe voiant preſque jamais.

Après ce Païs, on en trouve un autre, où paſſent tous ceux qui viennent du mariage ; c'eſt le Veuvage. Ici on ſe delaſſe entre les bras de la liberté. Une choſe y eſt ſinguliere & ridicule ; ſouvent le plus impatient, & qui peſtoit le plus volontiers dans le mariage, ſort bruſquement du Veuvage & rentre avec precipitation dans l'autre Païs. Ce qu'il y a de plus ſurprenant encore, c'eſt que le mari qui s'eſt vû mal marié revient dans le mariage oublier ſa premiere femme, en ſe mariant à une qui eſt pire, ou tout au moins auſſi méchante.

On eſt gené de ſa grandeur, l'eſprit ſe laſſe de regarder les objets du haut de ſa dignité, & deſcend avec plaiſir dans la baſſeſſe du peuple.

Il eſt des profeſſions, où l'on ſe trouve obligé de faire le grave, comme il en eſt, ou l'on ſe trouve obligé d'être plaiſant & badin. Ce ſont deux rôles differens, donnés à deux hommes differens & dont ils doivent s'acquitter ; ils y ont leur ridicule ; mais ils ne plairont pourtant, qu'autant qu'ils auront ſoutenu le rôle.

La gravité à ſes vûës, elles perçent loin ; d'abord on ſe perſuadoit ſimplement, que le caractere du Sage, c'eſt le grave & le ſerieux : peu après on établit dans la gravité la veritable ſageſſe. Quand on s'eſt bien perſuadé ſoi-même, le corps ne manque jamais de changer ſes geſtes,

&

& de les accoûtumer au rôle. Alors on perſuade les autres.

Le Magiſtrat choiſi à quarante ans par le Peuple, n'eſt plus cet homme, qui reſpiroit toute ſorte de plaiſirs à trente huit ; chaque choſe a ſon tems, le train de vie d'alors ne convient plus aujonrd'hui. Toute la ſageſſe du monde n'eut pas été capable de gêner cet homme à ſe contrefaire deux ans pour elle ; mais le deſir d'être dans les honneurs a ſû lui donner les apparences de la vertu & le former à la gravité. C'eſt ce deſir, qui lui fait peſer ſes paroles ; ce deſir lui fait rechercher les plaiſirs qu'il veut aimer, ou qu'il doit haïr comme Magiſtrat. Ce deſir a ſû gourmander les paſſions de l'homme, elles obéiſſent au Senateur, pendant qu'elles ſe revoltent dans le Cavalier. C'eſt par ce deſir, que le ſang aprend à couler tranquillement dans les venes de l'homme *de Robe* ; après avoir coulé avec *une impetuoſité* fougueuſe dans ce même homme, lors qu'il étoit *Petit Maître*.

Il y a du ridicule à applaudir les actions de ceux que l'on craint, ou dont on a beſoin. Il eſt vrai que c'eſt un ridicule, que l'on cache ſous le nom de civilité, de politique, ou de complaiſance ; mais enfin, c'eſt un ridicule.

Ces envieux, qui n'oſent dire du mal d'un homme qui eſt en faveur, s'en dedommagent enfin dans ſa diſgrace. Ils relevent alors ſoigneuſement les moindres fautes, ils y verſent très-ſouvent un poiſon ſubtil & malin, ſous pretexte d'en avoir pitié.

L'homme trop attaché à la vie, a un ridicule plus grand que l'on ne penſe peut être. Vraiſemblablement il s'atend que ſa vie finira un jour ; car oſeroit-il ſe promettre l'immortalité ?

cependant il ſemble ſe la promettre, puiſque de jour en jour, même à quatre-vingt dix ans, il fait ſes proviſions & ſes projets pour l'autre année.

Le point de nôtre perfection eſt preciſement où nous commençons à *déchoir*, Car la plus grande vigueur de l'homme eſt l'effet d'un mouvement extraordinaire des eſprits vitaux, mais qui ſe détruiſent & ſe diſſipent enfin, par leur agitation continuelle. C'eſt alors que les nerfs s'affoibliſſent, les parties nobles s'uſent, les membres deviennent infirmes. Ce qui étoit le principe de nôtre ſanté, de nôtre vivacité agréable, d'une délicateſſe d'eſprit charmante, qui nous faiſoit rechercher de tous, nous conduit inſenſiblement à la mort. Les parties les plus ſubtiles des humeurs, dont depend la vie, ſe ſont ou evaporées, ou émouſſées & briſées dans leur courſe, ne laiſſant plus à leur place, que des ſucs foibles & corrompus. Nous avons beau faire par nos ſoins, & ſacrifier toutes choſes à nôtre ſanté; par l'âge elle ſe perd ſans retour, & nos paſſions cependant s'éteignent à peine avec elle. Toutes les recherches, tous les ſecrets de la medecine, nôtre regime, nôtre temperance n'ont pû juſques à preſent effacer une ſeule des rides que l'âge fait naître.

Le Deuil eſt une ceremonie bizarre, & ridicule, inventée par la bienſeance, menagée par le ſavoir vivre, mais que la joye trahit tôt ou tard.

Arſinoe eſt Veuve depuis ſix mois: ſon Mari mourut d'un fievre aigue; elle le pleura huit jours, ſans voir perſonne; & pleura ſi bien, qu'elle ſe crut effectivement afligée. Huit jours après, elle reçut des viſites & ne pleura plus.

Dans

Dans le même mois elle tint cercle, l'on y joua, mais elle n'y joua point encore. La douleur alloit enfin ſe diſſiper, quand elle recommença de plus belle, par la mort de *mignon :* c'étoit un petit chien très joli. Nouvelles larmes, nouvelle triſteſſe. Arſinoe demeura huit jours au lit, & garda la chambre un mois : on ne tint point cercle, on ne joua point de trois. Elle prit pour pretexte de ce deuil extraordinaire, que l'idée du mari aimé s'étoit reveillée. En effet, elle pouvoit s'être reveillée, puis qu'Arſinoë perdoit coup ſur coup mari & chien : quoi qu'il en ſoit, l'idée du Mari & de *Mignon* ont frapé Arſinoë, à proportion de leurs divers prix. Le Mari étoit vieux ; *Mignon* étoit jeune ; le Mari étoit laid & incommode, *Mignon* joli & ſpirituel ; le Mari étoit peſant & gouteux ; *Mignon* alerte & faiſant de jolies cabrioles. Les charmes d'Arſinoë viennent enfin de lui gagner un Amant riche & bienfait. Par bienſeance, elle ne doit l'épouſer qu'au bout de l'année. Cependant le vieux Mari eſt tout à fait dans l'oubli ; on ne regrette plus que *Mignon.*

Quelques Reflexions ſur les Femmes.

COmme il ſemble que je n'aie parlé des Femmes dans tout ce Livre, que pour mettre au jour leurs mauvaiſes qualités ; je declare que je veux ici leur rendre juſtice, & reconnoitre que non ſeulement on en trouve qui ont un Merite ſingulier ; mais qu'auſſi un homme prudent peut profiter habilement par la conoiſſance de ce Merite.

Les Auteurs qui ont abſolument mal parlé

des Femmes ou n'ont pas été capables de les connoître, où n'ont pas eu assés de politesse pour les menager. Le Chagrin s'est emparé de l'esprit de ces Auteurs; peut être ont ils eu le malheur de ne voir que des Femmes d'un cœur mauvais, & d'un esprit dangereux. Peut être qu'enfin le public Feminin a soufert des querelles domestiques de l'Auteur & de sa Femme.

Bien des gens ne haïssent les Femmes, qu'à cause qu'ils ne savent comment s'y prendre pour les frequenter & pour les connoître. La Bruiere & quelques autres ont traité les Femmes avec beaucoup de mepris. Je ne sais pas bien quels motifs les obligeoient à parler ainsi; mais à l'égard de la Bruiere, je doute que le caractere de son esprit l'ait porté à frequenter les Femmes: il faut de l'humeur en cela, comme dans toutes les autres occupations de la Vie.

Un homme execute bien; une Femme conseille bien. Les Femmes ont l'esprit subtil & delicat, les Hommes l'ont hardi & fort: Un Homme agit par Authorité; une Femme sait menager à propos toutes ses passions, & vient à son but, sans la force. Si les Hommes plaisent dans le monde, ils ne plaisent que pour avoir été instruits chez les Femmes.

La Complaisance, & l'honneteté sont l'essentiel de la politesse. Où aprend on mieux à être complaisant & honnete qu'avec les Femmes?

Quelqu'un me dira que les belles qualités d'un Homme poli ne sont que les fruits de la foiblesse des Femmes. On n'est, ajoutera-t'il, complaisant, doux & honnéte qu'à cause que les Femmes n'ont ni force, ni Authorité pour defendre les droits du sexe. Je souscris à ce raison-

ſonnement, pour conclurre, qu'il eſt donc abſolument neceſſaire de les frequenter.

Je ne trouve rien de plus neceſſaire à l'homme, que d'aprendre à être doux & moderé : Il eſt porté naturellement à fouler aux pieds ceux qui ſont foibles ; & ce n'eſt que par la politeſſe qu'il aprend à les traiter bien. On experimenté tous les jours qu'outre l'humeur qui domine certains Vertueux ſeveres & Miſanthropes ; ils ont un fond de fierté qui leur fait maltraiter les vicieux, pour le moins autant que leur probité exemplaire : S'ils avoient acquis cette politeſſe que l'on ne rencontre que dans le commerce des Femmes, je ſuis perſuadé que leur Vertu devenue douce, & facile ; n'en ſeroit pas moins Vertu.

Pour peu qu'un homme ait de l'eſprit, il aura honte de ſes defauts, quand il ſera avec des Femmes. Il évitera de s'emporter, il n'oſera être inconſtant ; il ne ſera ni avare, ni mepriſant : Il tachera de parler à propos, il ne dira rien, plûtôt que de mal parler. D'abord il ſe contraindra ; mais cette contrainte deviendra inſenſiblement une habitude.

Je ſais qu'il eſt des gens qui profitent mal dans le commerce des Femmes & qu'ils y deviennent foibles, vetilleux, & ſuperficiels : On en voit qui ne ſauroient rien dire que ſur une jupe, ou ſur un Ruban ; ou en voit auſſi qui ſeroient ſans contenance, s'ils ne feignoient d'être les Amans de toutes celles dont ils aprochent. Mais ces defauts ne ſont pas tant dans les Femmes, que dans le caractere d'eſprit de ceux qui les frequentent.

Je n'ai ni aſſés frequenté le beau ſexe, ni aſſés étudié l'eſprit des Femmes, pour en dire davantage.

L'Amitié eſt une vertu, dont tous les hommes ont quelque idée, mais que l'intérêt, ou la politeſſe empêchent de penetrer. Elle porte ſon ridicule avec elle.

Par exemple, on n'eſt plus ami pour ſe rendre ſervice; on ne l'eſt que pour paſſer le tems.

Tel dit, *je viens de voir mes amis; j'ai beaucoup d'amis; je me divertis tous les jours avec mes amis*, qui ſeroit bien embaraſſé d'en montrer un ſeul.

On va fort vîte à la *Connoiſſance*; on n'arrive que rarement à l'amitié.

Les cœurs des hommes ſont pleins de ſoins qui les occupent pour leur intérêt. L'amitié n'y trouve de place, qu'alors qu'elle peut agir de concert avec l'avidité.

Philon eſt de mes amis; nous étions l'autre jour enſemble; & je fis par hazard alors cette connoiſſance, dont je me felicite aujourd'hui. L'honnête homme! qu'il eſt aimable! Ainſi parle un eſprit ſuperficiel, charmé d'avoir l'ombre d'un ami.

Theodore me rencontre à la promenade, me ſaiſit, m'embraſſe, s'informe de ma famille, de mes affaires; m'occupe des ſiennes, me demande conſeil en ami, me jure qu'il eſt le mien. Il parle tout à la fois de celui ci, de celui là, de ce Cavalier, de cette Dame; admire la beauté d'une allée, d'un jet d'eau, cette Orangerie. A toutes ces queſtions, je n'ai pas le tems de lui repondre. Je ſens que ce n'eſt pas là mon ami; je veux le quitter; il fait l'hiſtoire de ſes amours; c'eſt un Roman. Déja nous en ſommes à la déclaration, quand un bruit ſoudain frape nos oreilles, & nous oblige à regarder. C'eſt le Caroſſe d'Hermippe, Theodore le reconnoit, & ſalue: Hermippe le reſalue & l'appelle. Theodore court, me quitte ſans adieu & ne me reconnoit plus.

Ainſi

Ainſi agit un homme qui me croit aſſez ſot, pour le dire de mes amis.

Gellius ſe livre avec precipitation, au premier homme qu'il rencontre. Il eſt tout feu, tout zele pour cet homme; il lui crie de toute ſa force, je ſuis de vos amis; Gellius craint que cet homme en doute il repete ces termes & les repete avec force. Deux jours après, l'ardeur de Gellius diminue, il devient tiede, enfin il eſt froid. On demande la cauſe, ou le pretexte de cette rupture. Gellius vous dit, que cet homme a peu de vertu, qu'il n'eſt pas officieux, qu'il s'aime ſeul, qu'il méconnoit le reſte du monde. Pardonnés moi, Gellius, vous cachés les vrais motifs de cette froideur inopinée. Vous ne dites pas, que cet homme a mépriſé vôtre précipitation, qu'il a connu vôtre legereté, & combien peu de fonds il falloit faire ſur un homme de vôtre caractere. Voila ce qui vous rebute.

Speuſippe eſt d'une amitié ſcrupuleuſe & délicate; il doit effectivement & en conſciénce n'aimer que la vertu dans ſon ami. Voila ce qui oblige Speuſippe à nous découvrir les défauts cachez d'un homme qu'il eſtime au fonds, mais dont les défauts doivent faire de la peine. Speuſippe eſt exact là deſſus, il découvre les motifs ſecrets de ſon Ami, leur donne un tour mauvais & oblique; tout cela par charité; Speuſippe n'eſt ſi penetrant qu'à cauſe qu'il eſt vertueux. D'ailleurs il previent les médiſans, & ne donne ces tours obliques, que dans la crainte, qu'on ne les ait ſenti dans le monde, & que cela ne faſſe tort à l'Ami. Il vous prie donc très-ſerieuſement de n'en rien dire, il eſtime trop cet ami, il n'a gardé d'en penſer du mal, a Dieu ne plaiſe qu'il ceſſe jamais d'eſtimer un Ami ſi

di-

digne d'eſtime. *Je n'ai oſé lui en parler*, ajoûte Speuſippe, *dans la crainte de le choquer*. Là deſſus, il fait l'Hiſtoire de quelques perſonnes qu'il a voulu corriger, mais qui ont rejetté ſes remontrances, & dont on parle mal dans le monde. Il vous déclare l'origine de leur mauvaiſe reputation; & vous recommande le ſecret; tout cela par charité. Si l'on calomnie quelque inconnu en ſa preſence, Speuſippe prend la parole pour défendre l'inconnu, & vous exhorte à la charité. Cependant par ſes diſcours, il vous engage adroitement à ſatisfaire ſa maligne curioſité; vous lui contés avec ſoin la conduite de l'inconnu, Speuſippe vous écoute avidemment, medite quelque excuſe pour l'inconnu, & tout chemin faiſant, leve par charité les yeux au ciel. L'Hiſtoire finie, il fait ſes reflexions; je ſais bien, dit-il, *que cette conduite eſt blâmable dans un tel ſens, mais peut-être que l'on vous a caché des circonſtances; celui qui vous en a inſtruit, étoit il des amis de la perſonne en queſtion* ? Voila comment il vous fouille habilement. Toutes ſes raiſons ſont toûjours appuyées d'exemples : La charité de Speuſippe en eſt pourvuë; les meilleurs raiſonnemens n'ont à ſon gout, ſans cela, ni ſel, ni ſaveur. Voyez Speuſippe aujourd'hui, vous croiriez ſa médiſance épuiſée; voyez le demain, elle eſt toute fraiche, elle a pris de nouvelles forces.

Quand je fais reflexion ſur le caractere de nos amitiés, je me dis à moi-même, c'eſt dommage que la morale du ſiecle ne ſoit pas la même que celle de la Religion; l'une ſeroit plus honnête, ou l'autre moins difficile.

Mon Ami le Miſanthrope revint me voir hier au ſoir, fort irrité. Quelque mauvais hom-

me

me avoit mis ſa Vertu aux chams. Après avoir grondé près d'un gros quart d'heure, non ſans faire divers geſtes qui marquoient ſon indignation, il me dit avec une vivacité bruſque. „ „ Je ne veux plus entendre parler d'amis; L'a- „ mitié n'eſt que trahiſon & fourberie. „ J'eus beau lui vouloir inſinuer la neceſſité de ſupporter cette infidelité ſi commune dans la Societé civile; J'eus beau lui repreſenter que la Vertu étoit donnée aux hommes, autant pour ſupporter les vices de cette Societé, que pour aprendre à les eviter. „ Morbleu, interrompit-il, „ après ce que je viens de voir, oſeriés vous „ encore vous eriger en Apologiſte du genre hu- „ main? Je ne veux plus être Ami de perſonne, „ & je veux rompre en viſiere à qui ſe dira le „ le mien. J'entre chez un homme de connoiſ- „ ſance, à peine ſuis-je aſſis, à peine ai-je pro- „ noncé une parolle, qu'un je ne ſais qui me „ rouche dans la main, & me dit efrontement „ qu'il eſt mon Ami. L'amitié n'eſt pas aſſés „ peu eſtimable, pour la prendre ſans la mar- „ chander quelques jours; ſe connoit on au pre- „ mier abord? Si l'on demande un ſervice, ſe- „ ra-t'on prêt à l'accorder? Il faut bien des „ choſes pour être Ami: comme je n'en con- „ nois aucun dans le monde, adieu je pars „ je m'en vais aux chams. „ Bon repris-je, Voi- la une de vos ſaillies. Arrêtés un peu, diferés de quelques jours ce depart trop-precipité. „ Oui, „ ajouta-t'il raillant d'un air refrogné, je reſte- „ rai tout exprès, pour admirer la bonne foi des „ hommes, & leurs aimables civilités. Je pren- „ drai plaiſir à les voir ſe donner la main pour „ ſe trahir: j'aimerai leur Amitié jalouſe, en- „ vieuſe & diſſimulée. J'admirerai ſur tout

„ qu'ils

„ qu'ils vivent dans une ſocieté reglée, pour
„ ſe detruire les uns les autres.
„ Non; dit-il, je ſuis indigné contre les hom-
„ mes; Leur caractere me choque. Je ne puis
„ plus ſoufrir ni leurs viſites, ni leur converſa-
„ tion, parce que je regarde ces rencontres, com-
„ me des pieges où ils cherchent à precipiter ceux
„ qui ſont leurs dupes, Adieu, je ne vous en dis pas
„ davantage, ces vers-ci vous diront le reſte.

Le Caractere des Amis de ce ſiecle, par un homme qui n'a point d'Amis.

Sacrifier à ſa Fortune
La juſtice, les Loix & la fidelité;
Mepriſer les Devoirs de la ſocieté,
Quand on nous voit dans l'infortune.

Railler aux depens de l'honneur,
Etre Politique & flateur,
Se faire un jeu de l'Impoſture;
Mettre l'heureux du ſiecle au deſſus du Heros,
Louer, blamer mal à propos,
Se venger de la moindre injure.

Promettre & rarement tenir;
Etre civil, mais peu ſincere,
Baiſer celui qu'on veut trahir:
Sous le Maſque trompeur d'une Vertu ſevere,
Empoiſonner la plus pure Vertu,
Dans le pauvre impuiſſant voir le moindre fétu.

Servir le crime heureux & chercher à lui plaire,
Adorer les Vices des Grans.
C'eſt là le Caractere
Des Amis de ce tems.

Sans

Sans Hyperbole, ſans figure,
La candeur n'eſt plus qu'à bas prix;
L'Amitié change de Nature,
Le plus grand des Malheurs c'eſt d'avoir des Amis.

Le manege de la vie eſt de ſortir d'une affaire, pour entrer dans l'autre ; on croit trouver des intervales pour ſe repoſer; un nouvel embarras ſurvient, la tranquilité eſt reculée. Ainſi dans cette revolution continuelle d'occupations on n'a jamais fait. Tout ce que l'on peut aſſurer au moment de ſa mort, c'eſt que l'on avoit eu deſſein de ſe repoſer pendant ſa vie. Cela n'a t'il pas ſon ridicule ?

Pour connoître le ridicule des Princes, il n'y a qu'à expoſer tout ſimplement leur ceremoniel. Quelle roideur dans leur conduite! leurs pas ſont reglés & comptés; celui là ira de là juſques là, celui ci viendra de là juſqu'ici. L'un a la Majeſté, l'autre n'aura que l'Alteſſe. Ces titres cependant pourront aboutir à quelque choſe.

Par exemple; un tel Prince eſt louche ou borgne &c. Voilà les defauts du corps humain. On le traite de *Sa Majeſté*, cela ôte l'idée de l'homme, & met la Divinité en ſa place. Un tel Roi n'a ni eſprit ni jugement, ſes défauts l'abaiſſent au rang du Peuple; voilà la foibleſſe de l'eſprit de l'homme; on le traite *de Sa Majeſté*; le voila Dieu ſur la terre.

Il faut plus imaginer, pour accorder le vetilleux ceremoniel des Princes, qu'il ne faudroit penſer, pour corriger dix abus, dans la police d'un Etat.

Mais je ne fais pas reflexion, quand je parle ainſi, que le point d'honneur touche de plus près les Princes, que les abus dans le gouverne-

nement; & qu'ainſi les difficultés du ceremoniel ſe multiplient bien au delà des abus qui ſe gliſſent dans l'état. Il leur doit être donc plus naturel, de mediter avec attachement ſur le ceremoniel, que ſur les miſeres du peuple.

La Ville eſt une ſource de ridicule, j'en ai deſigné pluſieurs, & je ne prétens aller gueres plus avant dans la deſcription du manege de la ville, de peur de m'attirer la juſte cenſure, d'avoir voulu épuiſer une ſource inepuiſable. Voici pourtant quelques reflexions, que j'ai encore ſur ce ſujet.

Je trouve extrêmement ſinguliere la biſarrerie des paſſions de l'homme de ville; par exemple;

Il mépriſe la pauvreté de l'honnête homme, comme un éfet du peu d'habileté, ou de l'humeur trop difficile & chagrine de cet homme. Si lui-même il devient pauvre, il mépriſe les richeſſes, comme inutiles à la Vertu & à la tranquilité.

Il lui paroît comme impoſſible, s'il eſt heureux, qu'un homme puiſſe faire fortune, ſans être habile homme. Tombe-t'il dans l'adverſité, il trouve plus de facilité à être riche, qu'à ſavoir être pauvre.

Ce qu'il ne peut avoir, il le regarde, comme mauvais, ou dangereux. Ce qu'il poſſede il le tient pour peu ſolide; il en connoît le prix au juſte, quand il l'a perdu.

Dans l'un il admire ce qu'il trouve inſupportable dans l'autre; & parce qu'il a certains défauts favoris, il voudroit les rendre favoris aux autres.

Il prend par force à celui-ci, ce qu'il enleve à celui-là par careſſes. Le ton de voix varie, ſelon

lon la proie, à laquelle il chaſſe. Ici il parle en huiſſier, là au contraire il parle en flateur Ici il eſt Agneau, là il eſt Loup. Il eſt très humble ſerviteur de l'un, mais à peine rend il à l'autre la civilité qu'on rendroit à un Valet.

* Si les grans eſprits ont de grans deſſeins, dont ils ignorent qui les ſuites pourront leur être funeſtes, ils doivent s'armer de courage & ne pas ſentir qu'ils hazardent tout. Un grand cœur ne voit pas ſa perte, il pourſuit & tend à la concluſion; peut être ſera t'elle favorable. Si le projet echoüe, on perit avec grand bruit, & la ruine d'un tel homme tire à conſequence.

L'homme de Ville eſt eſclave du plaiſir dans la jeuneſſe. A l'âge viril il prend des meſures, pour amaſſer dequoi être ſage & heureux dans ſa vieilleſſe. Mais il vieillit, ſans avoir le tems d'y prendre garde. Uſé de vieilleſſe, il s'apperçoit à peine que ſon bonheur a manqué. S'il eſt ſage alors, ce n'eſt plus par force d'eſprit, c'eſt par foibleſſe.

Dans tous les beſoins réels, ou imaginaires, l'homme de ville parle mais raiſonne peu.

Les paſſions ôtent la liberté de raiſonner, & les régles de la Logique ne ſervent tout au plus, qu'à faire connoître, que les autres hommes raiſonnent mal.

Oſerai-je parler d'un ridicule bien delicat, qui ſe gliſſe dans la Religion de quelques uns? Croire trop, diront-ils, eſt une extremité vicieuſe: croire trop peu, au dire de quelques autres, eſt une extremité tout auſſi mauvaiſe. La premiere eſt d'une eſprit foible, & l'autre d'un eſprit fort; & tous les deux ont un ridicule ſenſible

* Le Comte d'Oxf. . . Grand Threſorier d'Angl. ſous le regne de la Reine Anne.

& mauvais, au gout de tous les hommes.

Trouvés un point de croiance, que l'on puiſſe appeller le point de la foi dans les Verités de la Religion ; un point dont perſonne n'oſe dire, c'eſt ici le point de la ſuperſtition, ou le point du libertinage.

Le laboureur mange ſon pain trempé dans du bouillon noir & s'informe peu s'il a tort d'être Chrétien on non : il eſt Chrétien de bonne foi & ſans raiſonner, ſon Curé repond pour lui, il croit ce que croit ſon Curé ; n'en demandés pas davantage. Le Soldat mange le pain de munition & croit en Dieu, bien qu'il tue, pille & detruiſe, à peu pres comme ſi Dieu n'exiſtoit pas. Mais cependant, il lui fait ſa priere en deux mots, avant la premiere décharge. Qui doute de l'exiſtence d'un Dieu ? c'eſt un homme ſavant, éclairé, poli, qui veut être apellé bel eſprit & honête homme ; qui croit avoir commencé à peu pres comme un Champignon, mais qui cependant vole à la gloire & ſe flate d'une reputation éternelle. Peut on après cela être peuple & eſprit fort ? qui des deux eſt ridicule ?

Je fais Reflexion, que mon Chapitre eſt déja bien long : cependant je ne ſais comment en ſortir ; parce que je trouve toûjours dans mon chemin nouveau Ridicule. Le moien de finir ſi tôt, quand on entreprend les hommes !

Mais ce qui me tient le plus au cœur c'eſt un ſcrupule pour moi même. Je crains qu'à force de tourner les autres en ridicule, je ne le devienne à mon tour.

Si je l'oſe dire ; le diſeur de bons mots, & celui qui cherche à trouver du ridicule dans les autres reſſemblent aux fuſées qui forment en l'air des *étoiles*, des *chifres*, des *armoiries*, mais dont

dont chacun craint l'aproche & dont on evite la rencontre; pour ne pas être atteint de la baguete qui forme le corps de la fuſée.

* O Timon, voulés vous reprendre le vice, être Miſanthrope impunement, renoncés ami, patrie, prejugés, ſecte & parti, fardeaux onereux à qui veut ecrire ſur les mœurs des hommes. Venés enſuite & produiſés vos cenſures regulierement, regalés de huit en huit jours les hommes vos enemis de quelques feuillets pleins de Reflexions ſur les mœurs de la H... Enemi de tous les hommes & tenant pour choſe indiferente leur haine & leur indignation vous reuſſirés ainſi. Je repons du ſucces de ces Cenſures. Mais Timon, demi-feuille ne ſufira pas. La Ville où vous ecrivés eſt remplie de fadaiſes, les hommes y ſont devoués à la bagatelle, adonnés aux vices, & à leurs paſſions. C'eſt tout comme ailleurs. Mauvais livres, pipeurs, petits Maîtres, coquetes, prudes, gens de Cabale, libertins, fanfarons, marchans fourbes, paſteurs galans; tout s'y trouve. Que d'ouvrage, Timon! prenés un aide, prenés en deux, prenés en trois. N'eſt ce pas aſſés? apellés à vôtre ſecours tous les Timons de l'Univers.

Un Critique Miſanthrope pourroit me dire; que quand on s'eſt mis dans l'eſprit de ne trouver que du ridicule dans le monde, non ſeulement on riſque de ſe trouver ſans amis, mais qu'auſſi l'on riſque de perdre en même tems tout ſentiment du bien. Je ne lui répondrai rien à preſent, de peur d'allonger encore le Chapitre.

Que n'ai je-ici quelque loüeur à gage! pour m'aider à trouver une fin honnête. Morale, ſatyrique ou comique, il n'importe: peut-être

* Le Miſanthrope imprimé à la Haie en 1711, & 1712.

que l'encens bon ou mauvais qu'il donneroit à mes Reflexions, m'étourdiroit à la fin, & que je finirois prevenu pour moi.

C'eſt là préciſement la pierre de touche : quand on ne peut finir en homme judicieux, il eſt bon de finir comme étourdi de ſon ridicule merite.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Reflexions du Philoſophe Perſan ſur la Religion.

JE te donne avis que je ſuis dans la Capitale du plus floriſſant Etat de l'Europe, la perle des villes de l'Empereur des François, où j'ai été temoin de deux grans evenemens. J'ai vû l'entrée de celui que le Seigneurs des Rois de l'Orient a envoié pour communiquer ſon amitié à l'Empereur qui tient ſa Cour à Verſailles & pour lui donner part à ſon eſtime. L'eſclave du Souverain qui dicte des yeux ſes volontés a été reçü comme triomphant. Rens graces à Dieu, qui donne aux infideles l'admiration & la crainte.

J'ai vû auſſi une grande diviſion entre les Nazariens François au ſujet d'une longue lettre circulaire que le *Mufti* des Chrêtiens écrit au Clergé, pour condamner les explications d'un Eccleſiaſtique ſur la Loi des Chretiens. Cet Eccleſiaſtique eſt bani depuis long-tems de la Cour & ſes adherens ſont à la veille d'étre perſecutés de même que l'ont été les Calviniſtes : parce qu'ils diſent ne pouvoir recevoir en conſcience, ce qu'ils ne croient pas dans leur cœur & que le *Mufti* ne leur veut pas expliquer. Le *Mufti* contredit à la

la loi des Chretiens, dans cette lettre qu'il apelle *Bulle* ; car il refute ou rend abſurde une partie de la Morale de Chriſt & rend inutile l'autre, par le tour d'eſprit qui regne dans toute la Bulle. Defenſeur de la Verité envoie moi ton ſentiment ſur cette Bulle. Je la regarde comme un reſſort de la Politique d'une ſocieté d'Eccleſiaſtiques fort dangereux par le pouvoir que leur donne la charge de Confeſſeurs qu'ils occupent dans pluſieurs Cours de l'Europe.

Il y a bien de la paſſion dans cette conduite, mais avant que je vinſſe dans ces païs de tenebres & d'erreurs, la renommée qui vole par tout m'avoit apris par avance, quels ſont les exces des Sectateurs de Jeſus & avec quelle aſſiduité ils ſe rendent aux deſirs de leurs paſſions.

A l'égard de mes occupations particulieres; ſi tu me demandes à quoi je paſſe le mauvais tems, aprens que je le paſſe à eſperer le bon. Quand j'ai du mal, j'attens le ſoulagement & je me diſtrais à la douleur. Quand j'ai du bien, j'en ſuis occupé, juſqu'à ne pouvoir concevoir, comment le mal peut ſurvenir à un homme heureux.

Je fais des Reflexions continuelles ſur moi même, j'examine les maux que la Religion occaſione. Je vois par la conduite du Prince regnant, que la ſuperſtition eſt le contrepoids des remors. Si l'on a aſſes de force d'eſprit pour entreprendre des projets au deſſus de ſa portée, on a la foibleſſe de s'endormir ſur les diſcours dangereux des Pretres. Il y en a beaucoup ici qui ſont ingenieux à detruire une bonne fois tout ce qui eſt dans leur Religion l'objet d'une eſperance ſolide. Tu ſais qu'on a vû de tems en tems des hommes ſe revoltant contre la Divinité, d'au-

tres detruisant les Religions etablies. Les uns ont pensé qu'il leur seroit glorieux de croire autrement que le vulgaire ; les autres ont voulu façonner à leur gout les systemes etablis. Tout cela sans autre vüe que celle de faire parler d'eux après leur mort. Ils croioient trouver ainsi la veritable felicité & ils s'arrestoient à l'idée d'un renom frivole qui ne pouvoit ni flater leurs sens ni aggrandir leur personne.

Autrefois l'homme vicieux ne sachant plus comment se defendre contre les remors constans de la raison ofensée, a voulu flater cette raison, en lui faisant voir des Divinités semblables à lui. Voila la Misere de l'homme dans la Religion Païene.

L'homme vicieux eclairé par une Morale fort au dessus de la foiblesse de ses yeux, par une Morale que la grande sagesse de Christ à produite, a voulu consoler sa raison s'egarant dans les crimes, par l'idée d'un Dieu très bon, qui devoit pardonner tout ce qui seroit contre cette Morale excellente & tenir compte des actes exterieurs de repentance, de la soumission aux Pretres &c. Voila la misere de l'homme dans la Religion des Francs.

La superstition & la vanité des incirconcis sont ici les mêmes qu'ailleurs. Quand il leur est arrivé quelque chose d'extraordinairement glorieux & avantageux, ils y trouvent du prodige; si la même chose arrive à leurs enemis, il n'y a rien que de naturel.

Les debauches des Francs vont bien loin. Je t'en ai deja touché quelque chose. Dis moi, de quel supplice tu crois devoir etre punis en l'autre monde ceux qui n'ont vecu en celui ci que pour boire & pour manger. Je tiens que la sobrieté

brieté eſt le plus grand de tous les biens, & la plus noble de toutes les vertus. La ſobrieté laiſſe agir la raiſon, au lieu que les fumées des alimens inutiles l'etouſent & l'obſcurciſſent.

J'ai beſoin de toute ma raiſon, pour ne pas trouver l'homme le plus miſerable de tous les Etres. Cette raiſon eſt même une cauſe indirecte de ſa miſere; car elle lui fait voir le mal & rarement l'empeche t'elle de le commettre. C'eſt beaucoup qu'elle le porte alors à ſe couvrir du voile de l'obſcurité. Tu me dirai o Hali, que les conventions humaines apellées loix empechent de commettre publiquement ce qu'elles ont ordonné de regarder comme mauvais. Mais qui a fait ces loix, ſinon des hommes? Ils tiroient d'abord des lumieres naturelles, qu'il falloit regarder comme dangereux certains excés & les condamner comme mauvais. La Religion deſcendant du ciel eſt venue aider la nature. Pourquoi donc l'homme vicieux & qui ſe regarde comme tel, par la maniere dont il tache d'échaper aux reproches des autres hommes; pourquoi, disje, commet il le mal? n'eſt ce pas un efet de la miſere de l'homme, que toute ſa raiſon n'eſt pas capable de tirer du piege?

Si l'homme criminel a triomphé de ſa raiſon en ſe jettant dans le vice, la raiſon ſe vange par les remors qu'elle lui preſente. Il cede tour à tour à l'un & à l'autre. Et voila, o Sage, ce que nous éprouvons tous les jours. Nous aſpirons au mal, malgré les eforts des lumieres naturelles; quand nous ſortons du mal, nous ſoupirons malheureux aveugles après les raions de la raiſon. Les remors du crime nous font penſer bien ſincerement à ne la plus abandonner: juſqu'à ce que peu de jours après cette lumiere ſemble s'éteindre; & nous voila encore aveugles.

Un des plus grans maux de l'homme nait de ce qui doit être le principe invariable de ſon bonheur. Dieu doit être ſon Souverain bien; il ne le conçoit pas, il s'en fait une idée extravagante & bizarre. Il reflechit, il examine; mais après une longue meditation, trouvant ſon raiſonnement peu juſte & ſon idée chimerique, il l'abandonne & croit être bien fondé à ne penſer plus à une choſe dont il n'a qu'une fauſſe idée.

Je ne puis ſoufrir qu'on defende ici les doutes & la recherche de la verité, par un examen judicieux & modeſte. Aprens, o ſage croiant, que l'on va introduire dans cet Etat la mode de ne plus etudier la verité, parce que les Jeſuites & leurs adherens ſoutiennent que le Mufti eſt infaillible; & que l'incorruptible verité eſt l'eſſence de l'eſprit de cet homme, auſſi-tôt qu'il eſt devenu chef & interprete de la loi des Nazariens.

Tu ſais combien la fauſſeté d'une Religion eſt palpable dés auſſi tôt qu'elle defend l'examen; car la Religion veritable doit tolerer les objections, permettre qu'on les examine & les eclaircir ſans chagrin & ſans paſſion.

* Un de ces Jeſuites, homme ſimple en aparence, mais dangereux par cette fauſſe ſimplicité, fin politique, devot par l'exterieur, enemi irreconciliable du grand Prêtre de la capitale, a ſi bien obſedé l'eſprit de l'Empereur des François; que dans peu, vrai ſemblablement il ſera defendu de connoitre d'aucun doute de Religion, ſinon au Tribunal de ſes Confreres. Comme ils ont l'eſprit ſubtil & propre à jetter dans la ſuperſtition & que l'Empereur vieux & devot travaille depuis longtems à faire obeïr les conſciences: on craint qu'ils ne faſſent ici une infini-

* Le Pere le Tellier.

les

té de Libertins & d'ignorans; d'autant plus que les Jeſuites vont ſe faire declarer ſeuls examinateurs des livres, & de la Religion.

Pour moi, qui trouve les gens de ce pays-ci d'un Caractere très libre & peu propre à géner leur langue & leurs ſentimens, avec cela fort curieux: je doute que jamais on en puiſſe faire des bigots de bonne foi.

L'eſprit de la Religion ſe revolte contre la conduite de ces Diſciples de Loiola. Ils diſent qu'ils n'ont en vüe dans leur conduite que la gloire de Dieu & du grand Profete Chriſt. Je ne conçois pas comment ils pourroient prouver ce motif. Ces Peres ſont trop habiles gens, pour ignorer les dificultés preſque invincibles qui ſe rencontrent dans la converſion d'un ſeul homme. Il me ſemble auſſi, que leur maniere d'agir attribue à Dieu une grande imperfection, qui eſt d'aimer un culte non raiſonnable & forcé, & de ſe plaire à être ſervi par un monde entier d'hypocrites

CONCLUSION.

Enfin mon Ouvrage eſt fini, & voilà un Livre de plus dans le monde. Les jugemens que l'on en fera ſeront divers; il choquera les uns, il ſatisfera les autres, tout cela, ſelon leur goût, plûtôt que ſelon la qualité de l'Ouvrage. Ce n'eſt pas toûjours de merite qu'il s'agit, quand il faut dire ſa penſée ſur un Livre.

Quand un Livre ſeroit mauvais, il riſque, au moins pour un tems, de paſſer pour bon, ſi l'Auteur a un parti formé dans la Republique des Lettres. De même, il riſque de paſſer pour mauvais, quand même il ſeroit bon; ſi l'Auteur eſt inconnu aux habiles gens. Je n'outre

point en parlant ainſi ; cela s'experimente tous les jours.

On peut aſſurer au reſte, que l'Auteur de celui ci ne ſe fera pas connoître facilement : il a interêt de ſe cacher ; & qui ſait même ſi ce ne ſera pas là ce qui mettra le prix à ſon Livre ? La profeſſion d'un auteur, ſon nom, ſon age, pluſieurs autres circonſtances peuvent être capables de dégouter un Lecteur ? Quoi qu'il en ſoit, il donne l'ouvrage pour ce qu'il vaut. Soit qu'il plaiſe, ſoit qu'il ne plaiſe pas, il ſera content du jugement du public.

Cependant qu'on ne craigne point ici l'horrible demangeaiſon d'être Auteur regnant, pendant pluſieurs années tout de ſuite. Cette gréle de Volumes, que fait pleuvoir un Auteur apuié tant ſoit peu des ſufrages du public, n'aura garde de tomber. Heureuſement peut être pour l'Auteur, pour le Public, & pour le Libraire, celui qui a fait ce Livre n'a pas le loiſir d'être Auteur.

A propos de Livre, celui qui a le plus d'Interêt que l'on juge avantageuſement de celui-ci c'eſt le Libraire. Puis que cela le regarde perſonnellement, il pourra s'il veut, mettre à cet Ouvrage un Avertiſſement à la mode : C'eſt à dire un Avertiſſement où l'on prônera le merite de l'Ouvrage, ſans oublier celui de l'Auteur ; où l'on menacera le public d'une édition après celle-ci, revûë & augmentée d'un tiers pour le moins. Quelle menace pour le public ! quand un Livre ſe trouve mauvais.

Parlons un peu plus ſerieuſement avant que de finir. Il y a des endroits ici, qui pourroient donner priſe à ceux qui ne liſent, que pour trouver du crime dans la conduite d'un Auteur, par exem-

exemple, ces endroits où l'on parle de la conduite des Legiſlateurs anciens & modernes, &c. Sans une plus longue diſcuſſion, on declare, qu'on déſavouë le tout, s'il y a du mal; & que l'on aimera toûjours mieux paſſer pour mauvais Logicien, que pour libertin.

Je ne veux pas finir, ſans dire un mot à mon Libraire; c'eſt qu'il y a peu de riſque pour lui d'imprimer ce Livre. Il en eſt de plus méchants que celui-ci; mais qui ſe vendent pourtant. Et ſi celui-ci ſe vend, qu'importe au Libraire, qu'il ait imprimé un mauvais Livre? Il doit courageuſement ſe mettre au deſſus du qu'en dira-t'on dans la Republique des Lettres? puis que c'eſt aujourd'hui la mode, que l'on imprime les mauvais Livres, parce qu'ils ſe vendent, & qu'on neglige les bons, qui tres ſouvent ne ſe vendroient pas.

DISCOURS EN VERS.

Où l'on donne le Caractere de quelques Predicateurs de. . . . . .

La reſolution en eſt priſe, Themiſte,
Dés à preſent je vai devenir Pietiſte.
Quoi toujours ecouter des galimathias?
Trembler pour un precheur qui bronche à chaque pas?
Ou qui d'un ton zêlé dont l'oreille eſt ravie,
Veut reformer nos mœurs, ſans reformer ſa vie?
Qui cenſurant avare, hypocrite, indevots,
Avec art à nos yeux etale ſes defauts?
Dût on me declarer libertin & revêche,
Non je l'ai reſolu, je n'irai plus au prêche.
Je veux être honête homme & faire mon ſalut,

Vivre

Vivre en Chretien, ſans fard eſt mon unique but.
J'aime la verité, j'admire l'Evangile,
Le prêcher lachement c'eſt m'échaufer la bile.
En vain par des ſanglots on fait l'air retentir,
Qui n'eſt pas vertueux ne peut me convertir.
Soiés à l'Auditeur un excellent modêle;
Soiés moins vicieux, il ſera moins rebêle;
Aveugles conducteurs, comment nous eclairer,
Vous qu'on voit chaque inſtant ſe perdre, & s'egarer.
Vainement on s'emporte, on s'echaufe, on s'anime;
Faites prêcher vos mœurs, ou l'erreur ſe ranime.
Diſons le ſans detours; peut on être ſurpris,
Voiant nos conducteurs tomber dans le mepris?
Dans mille indignes ſoins leurs ames ſont plongées,
Parmi ces complaiſans où ſont ils les Phinées?
Donations, legats preſens, riches amis,
Les rendent pour toûjours & muets & ſoumis;
Les voila desarmés ces mauvais paraſites,
Ils n'oſeroient percer les faux Iſraelites.
De l'age, des humeurs ſuportons les defauts,
L'homme eſt homme & pêcheur, dit on à tout propos.
† L'un, de rares auteurs donnant le catalogue,
Apelle par la voix d'un eloquent prologue
Le Germain, le Breton delicat acheteur,
Le François, le Batave avide collecteur.
L'autre preſſant la fin d'un ſermon de critique
S'en va tout echaufé réver en politique,
Au ſalut de l'etat ſonge avec * Heinſius,
† Veille

* Celuici & le ſuivant ſont aſſes connus, ſans les deſigner davantage.

† Monſ. le grand Penſionaire.

Veille ici pour Calvin, là pour Janſenius,
† D. J. du hazard explique le myſtere,
Ennuieux au public, incommode au libraire
§ M. . . . formé ſans doute à la cour de Pekin,
En language de halle apoſtrophe Martin
D'un aſcendant mauvais quelle eſt cette influence
Qui ſur nos Propoſans exerce ſa puiſſance?
La Robe, le manteau cachent donc à nos yeux,
Quelque venin ſubtil, quelque poiſon afreux!
Sitôt que revêtus de ces habits commodes,
On voit nos Propoſans revenir des Synodes;
Les voila diviſés; l'un eſt pour Voëtius,
L'autre d'un ton fougueux vante Cocceius.
Ainſi cueillant les fruits de leur Academie,
Ils m'aprennent à fond l'art de l'Antilogie.
Mais dans tous ces detours de la ſubtilité,
La verité ſe perd & n'eſt plus verité.
Voetius, me dit l'un, evitant la chimere,
Preche dans ſes diſcours une Morale auſtere.
L'autre, Coccejus toûjours figuratif,
Montre que tout eſt type, en Docteur deciſif.
Il decouvre à nos yeux les choſes les plus claires,
On peut ainſi remplir les plus illuſtres chaires.
Le texte eſt difficile, a t'on peu de ſavoir?
On definit *tomber*, un *raion*, un *miroir*.
Telle eſt du Coccien la pompeuſe eloquence,
Et de plus d'un Docteur la möelleuſe ſcience,
Dans

† Il a fait des livres de controverſe & ſur la conſtitution, il a écrit ſur le ſort dans les jeux de hazard, matiere que Monſ. la Placette à traitée auſſi. Les livres du premier ſe vendent fort peu.

§ Ce Miniſtre fait l'hiſtoire Critique de la Republique des Lettres livre plein d'injures contre M. Martin & autres.

Dans ces diſcours ſans corps, mais fertiles en mots,
Nos jeunes Orateurs font valoir leur heros.
N'attendés pas ici d'amitié fraternelle,
C'eſt animoſité, haine perpetuelle,
Leur genie ſubtil decouvre tous les jours,
Pour nourir le chagrin mille nouveaux détours.
Et voila les heros qui portent l'Evangile,
Qui nous rendent du ciel la route difficile.
Indociles, jaloux, inquiets, detracteurs,
Que ſeront les brebis, ſi tels ſont les paſteurs?
Combien ne voit on pas de leur mordente plume,
Sur qui n'eſt leur ami diſtiller d'amertume?
Grand Dieu, ſi tu ne viens reformer ces abus,
Ton Egliſe perit & nous ſommes perdus.
Eloignant ces defauts de l'humaine nature,
Cenſeur, me dirés vous, on trouve l'Ecriture:
Surmontés cet obſtacle, écoutés Jeſus Chriſt,
En voila bien aſſés pour elever l'eſprit.
S'aiſiſſant au hazard ſes frivoles penſées
Un paſteur ignorant egare mes idées.
L'homme ici comme ailleurs & critique & pervers,
Mepriſant le paſteur reçoit tout de travers.
Après tout ecoutés un paſteur en delire,
Debiter hardiment que Jeſus Chriſt l'inſpire:
Lorſque dans un diſcours rempli d'abſurdité,
D'un ton de Baladin il prêche l'équité.
. . . . en ſes diſcours ſecs eſt vainement fertile,
Ba . . . . en poſtillon annonçant l'Euangile,
Cite Saint Chriſoſtome Arnobe, ſaint Juſtin
Retablit un paſſage & le dite en Latin.
Sans genie, ſans art cette adreſſe eſt commode,
Un Pere bien ou mal finit la periode.

Enfin

Enfin par le ſecours de la citation
Le ſavant Orateur vient à concluſion.
O vous qui de precher ignorés les myſteres,
En lambeaux mille fois dechirés les Sains Peres.
Lycidor fait la moüe & conte par ſes doits
Les points d'un long diſcours qui le met aux abois,
Sa prunelle ſe perd, il bredouille, il menace;
Il ne peut achever ſans faire la grimace.
Sur des mots vetilleux le typique Orateur
* D . . . ſſy catechiſe ou gronde l'auditeur.
Dans un ſermon rimé ‡ D . . . . fait ſon eloge,
Savant commentateur des fadaiſes de Poge!
Cherchant mot après mot Caius tout entrepris
D'un diſcours peu François raſſemble les debris
Du tenebreux Damon rien ne peut nous inſtruire,
On tache à penetrer ce qu'il a voulu dire,
Mais on eſt ebloui † *par la ſublimité*
D'un Raion lumineux de la Divinité.
Je dormois enchanté § *d'une illuſtre Merveille*,
Tout à coup de Celſus le tranſport me reveille.
De la Bible S . . . ſe faiſant un Rempart
Défie l'adverſaire & le frape au hazard.
Des Chretiens primitifs l'auſtere diſcipline
Regloit ſur Jeſus Chriſt leurs moeurs & leur doctrine.
Les Miniſtres alors veritables Paſteurs,
Sans colere, ſans fiel combatoient les erreurs,

Ces

* Grand Cocceien autrefois Miniſtre à Utrecht.
‡ à preſent à Londres, où il recite des vers à ſes auditeurs,
† Termes du predicateur.
§ Termes favoris de ce predicateur.

Ces hermites pieux, ceints de rudes cilices,
Ne quitoient les Deſerts que pour fronder les vices.
Que diroient ils voiant des Chanoines epais
Au lieu d'une Cabane habiter les palais?
Quand, bien loin de porter le Cilice & la haire,
Suivi de ſon laquais le Paſteur monte en chaire?
Non, non qui vers l'erreur ne veut me voir chopper,
Dans une humble Vertu ſe doit enveloper.
Sage ſans vanité, docte ſans arrogance,
Qu'il flechiſſe nos Cœurs par ſa douce eloquence.
Que ſans lui * Franequer chicanant le terrain
Apelle la diſcorde & ſonne le tocſin:
Qu'en ſes diſcours pompeux guidé par la droiture,
Il ruine l'erreur expliquant l'Ecriture:
Que jamais d'aucun vice on ne l'ait vû palir,
S'il attaque mon cœur il pourra l'amollir.
Juge en dernier reſſort, Cenſeur impitoiable,
Preſentés à nos yeux & l'enfer & le Diable;
Qui peut, ſans être emû, regarder des tableaux,
Qui partent de la main d'un peintre ſans defauts?
O vous foibles Paſteurs, vous de qui l'indolence
Laiſſe des libertins triompher l'inſolence:
Vous qu'on ne vit jamais avec force & vigueur,
Avancer par vos ſoins les moiſſons du Seigneur.
Vous futes envoié pour gouverner l'Egliſe,
Que pour la ſoutenir vôtre zêle s'épuiſe;
Rendés à vos brebis la force & la ſanté.
Redempteur des humains chaſſés l'iniquité,
O Dieu, changés les cœurs de nos laſches Apôtres,
Envoiés vôtre eſprit ſur les uns & les autres.
Rendés, rendés la grace & l'honneur aux moiſſons,
Vous même arrachés en l'yvroie & les chardons.

TABLE

* Academie celebre.

TABLE
DES
ARTICLES
Les plus Importans.

CHAP. I. *DE l'homme.* Pag. 1
Idée Allegorique de l'Etat de l'homme dans le monde. 5
II. *Converſation entre un Miſanthrope & l'Auteur.* 10
III. *Des Occupations de la Vie.* 19
Caractere de Courtiſans. 21
Caractere des Nouvelliſtes. 41
Deſcription des Loteries. 43
Idée d'un homme charmé de ſes ouvrages. 51
*Deſcription des Cafés de H***.* 55
IV. *De la Recherche du ſouverain Bien & de l'Eſperance.* 57

CHAP. V. *Du Bonheur & de l'Adverſité.* 60

Sentimens d'un Philoſophe, d'un Miſanthrope, d'un homme du Monde & d'un railleur ſur la pauvreté & les richeſſes. 63

L'homme en place. 72

Reflexions d'un Philoſophe Normand. 75

VI. *Du Merite.* 81

Fragment de la Relation d'un Philoſophe Perſan, 87

Du mérite des Européens.

VII. *De l'amour propre & de la Vertu.* 110

Sentiment du Miſanthrope ſur ce Chapitre. Ibid.

Temperament, cauſe ordinaire des Vertus & des Vices. 112

Suite des Fragmens du Perſan, Idée de l'amitié des Européens. 117

Suite des fragmens du Perſan, Idée de l'honnête homme des Chrêtiens. 137

VIII. *De la Devotion.* 141

Caractere des Aſſemblées Chrêtiennes. 148

Suite des fragmens du Perſan, De la Devotion. 158

CHAP.

TABLE DES ARTICLES.

CHAP. IX. *Des Modes & de l'Imitation.* 160

Idée d'un Suiſſe ſur les Modes. 163

Reflexions ſur l'Imitation. 175

Suite des fragmens du Philoſophe Perſan, 169

De la Mode.

X. *De la Republique.* 174

Suite des fragmens du Perſan,

De la Politique & de l'Ambition des Chrêtiens. 181

XI. *De la Ville & du Commerce du Monde.* 194

Converſation entre l'Auteur & un Etranger. 199

Diferens caracteres des gens de Ville. 206

Suite des fragmens du Perſan, Caractere de la H... & de ſes Habitans. 215

XII. *Reflexions ſur l'Erreur.* 222

Suite des fragmens du Perſan,

Des Prejugez. 244

Rondeau l'Accord de la Raiſon & de la Nature. 255

XIII. *Reflexions d'un Solitaire ſur le fanatiſme des hommes.* 256

XIV. *Quelques Reflexions ſur les Etudes & ſur les Auteurs de ce ſiecle.* 264

CHAP. XV. *Reflexions sur le mépris que l'on fait des Savans, & sur l'Education.* 281

XVI. *Reflexions destinées à servir d'amusement au Lecteur.* 288

Divers ridicules. Ibid.

Le Mariage. 291

Le Veuvage. 292

La Gravité. Ibid.

Le Dueil. 294

Quelques Reflexions sur les Femmes. 295

De l'Amitié. 298

Caractere des Amis de ce siecle, par un homme qui n'a point d'Amis. 302

Ridicule des Princes. 303

La Ville source de ridicule. 304

Ridicule dans la Religion de plusieurs. 305

XVII. *Reflexions du Philosophe Persan sur la Religion.* 306

Conclusion. 307

Discours en vers sur quelques Predicateurs. 310

00576962

Digitized by Google